





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME DIX-HUITIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE BIGNOUX.

IVANHOE,

OU

LE RETOUR DU CROISÉ.

« J'étois prêt à partir, j'avois fait mes adieux,
« Et me voilà pourtant encore dans ces lieux. »
PRIOR.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXII.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

AU RÉVÉREND

DOCTEUR DRYADUST,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES, A YORK.

MON CHER ET ESTIMABLE MONSIEUR,

Il n'est guère nécessaire de déclarer les diverses raisons qui m'engagent à placer votre nom en tête de l'ouvrage qu'on va lire. Cependant la principale de toutes pourroit être réfutée par les imperfections de mon travail. Si j'avois espéré le rendre digne de votre protection, le public auroit vu tout d'abord qu'un ouvrage consacré à éclaircir les antiquités de l'Angleterre sous nos ancêtres saxons, étoit avec justice dédié au savant auteur des Essais sur le Cor du roi Ulphus et sur les terres concédées par lui au patrimoine de saint Pierre. Je crains malheureusement que la manière frivole, incomplète et commune, dont j'ai rendu le résultat de mes recherches, n'exclue mon livre de cette classe qui prend pour devise *detur digniori*. Au contraire, ne serai-je pas accusé de présomption en plaçant le nom du docteur Jones Dryadust au frontispice d'une histoire que les graves antiquaires repousseront

peut-être parmi les inutiles romans du jour. J'ai à cœur d'aller au-devant de cette censure; quoique je puisse me fier à votre amitié, pour mon apologie à vos propres yeux, je ne voudrois pas aux yeux du public être convaincu d'un crime aussi grave que celui dont j'ai d'avance peur d'être accusé.

Je dois donc vous rappeler l'entretien que nous eûmes pour la première fois sur cette espèce de productions, dans une desquelles les affaires privées de votre savant ami du nord, M. Oldbuck de Monkbarns, ont été si indiscrètement publiées; il s'éleva entre nous une discussion sur la cause du succès populaire obtenu dans ce siècle frivole par des ouvrages qui, quelque mérite d'ailleurs qu'ils possèdent, sont, de l'aveu de tous, écrits à la hâte, et violent toutes les lois de l'épopée. Il me parut alors que votre opinion vous portoit à croire que le charme provenoit entièrement de l'art avec lequel l'auteur, comme un autre Macpherson, avoit mis à profit les trésors épars de l'antiquité, suppléant à sa paresse ou à son manque d'invention par les événements peu éloignés de l'histoire nationale, et introduisant des personnages réels sans même prendre la peine de changer les noms. Il n'y a pas soixante-dix ans, m'observâtes-vous, que tout le nord de l'Écosse étoit sous un gouvernement

presque aussi simple et aussi patriarchal que celui de nos bons alliés les Mohawks et les Iroquois. En admettant que l'auteur ne puisse avoir vécu dans ce temps-là, il a vécu parmi des personnes qui y ont joué un rôle; et même depuis les trente ans qui viennent de s'écouler, les mœurs écossaises ont subi de tels changements, que nous trouvons aussi étranges les habits de nos pères que les modes du règne de la reine Anne. Avec de si nombreux matériaux à sa disposition, l'auteur n'avoit plus que l'embarras du choix. Ayant donc exploité une mine si riche, étoit-ce merveille, conclûtes-vous, que ses ouvrages lui eussent produit plus de profit et de gloire que n'en méritoit la facilité de ses travaux.

En admettant, comme je le fis alors, la vérité générale de ces remarques, je ne puis m'empêcher de trouver étrange qu'aucune tentative n'ait été faite pour éveiller en faveur des traditions et des mœurs de la vieille Angleterre, un intérêt semblable à celui qu'ont obtenu nos voisins, plus pauvres et moins célèbres. Le drap vert de Kendal, quoique d'une date ancienne, doit bien nous être aussi cher que les tartanes bariolées du nord. Robin Hood, évoqué par un enchanteur habile, apparoîtroit aussi bien que Rob-Roy, et les patriotes d'Angleterre mériteroient autant leur renommée que les Bruce et les Wallace de la

Calédonie. Si les sites du sud sont moins romantiques et moins sublimes que ceux des montagnes septentrionales, on doit reconnoître qu'ils sont supérieurs en beautés plus douces. En un mot, nous avons le droit de nous écrier avec le Syrien amant de sa patrie : «Pharphar et Abana, fleuves de Damas, ne valent-ils pas mieux que tous les fleuves d'Israël ? »

Vos objections contre ce projet, mon cher docteur, étoient de deux sortes. Vous insistiez sur les avantages qu'offroit à l'auteur écossais l'époque encore récente de cet état de société, sujet de ses tableaux. Plusieurs personnes vivantes, me fîtes-vous remarquer, se souvenoient d'avoir entendu leurs pères non-seulement célébrer Rob-Roy Mac-Grégor, mais encore prétendre l'avoir vu à table ou les armes à la main.

Tous ces détails minutieux de la vie privée et du caractère domestique, tout ce qui donne de la vraisemblance à un récit et à l'individualité d'un personnage, vit encore dans la mémoire des Écossais; tandis qu'en Angleterre la civilisation date de si long-temps, que les idées que nous pouvons avoir de nos ancêtres ne sont plus que le fruit de la lecture d'anciennes chroniques, dont les auteurs semblent avoir comme à dessein supprimé, dans leurs récits, tous les détails intéressans, pour les remplacer par des fleurs d'élo-

quence monastique ou de triviales réflexions sur la métaphysique... Égaler un Écossais dans la tâche de ressusciter les traditions du temps passé, ce seroit pour un anglais, disiez-vous, une lutte téméraire et inégale.

L'enchanteur calédonien avoit, selon vous, comme la sorcière de Lucain, la liberté de parcourir le théâtre d'un combat récent, et de choisir, pour ses miracles de résurrection, un cadavre dont les membres palpitoient un moment auparavant, et dont la bouche venoit de rendre son dernier soupir. Tel étoit le sujet que la toute-puissante Erictho elle-même étoit forcée de choisir pour le ranimer par ses sortiléges :

> ...... gelidas leto scrutata medullas,
> Pulmonis rigidi stantes sine vulnere fibras
> Invenit, et vocem defuncto in corpore quærit.

L'auteur anglais, d'un autre côté, en lui supposant autant de magie qu'à l'enchanteur du nord, ne peut choisir ses sujets qu'au milieu de la poussière des anciens âges, où il ne trouve que des ossements desséchés, vermoulus et désunis comme ceux de la vallée de Josaphat. Vous m'exprimâtes aussi votre crainte, mon cher docteur, que les préjugés antinationaux de vos concitoyens ne fissent pas un bon accueil à un ou-

vrage tel que celui dont j'essayois de vous démontrer le succès probable. Et cela, me dîtes-vous, n'est pas entièrement dû aux préventions générales en faveur de ce qui est étranger, mais il faut aussi faire la part des improbabilités qui naissent des circonstances où le lecteur anglais se trouve placé. Si vous lui peignez un tableau de mœurs sauvages, et un état de société primitive au milieu des montagnes d'Écosse, il est tout disposé à croire le peintre fidèle. Et en voici la bonne raison : est-il de la classe ordinaire des lecteurs, ou il n'a jamais vu ces contrées éloignées, ou il en a parcouru les solitudes pendant l'été, n'y faisant que de mauvais dîners, dormant sur des lits à roulettes, errant de déserts en déserts ; il est donc tout prêt à croire les contes les plus étranges qu'on veut lui faire d'un peuple assez sauvage et assez extravagant pour être attaché à un sol aussi extraordinaire. Mais, est-elle dans son parloir commode, et entourée de tout ce qui rend les foyers d'un Anglais *confortables*, cette même personne n'est plus si portée à croire que ses ancêtres menoient une vie différente de la sienne ; que la tour en ruine qui ne sert plus qu'à orner le paysage qu'on aperçoit de sa fenêtre, fut jadis habitée par un baron qui l'auroit pendue à sa porte sans autre forme de procès ; que les paysans par qui sa petite ferme est cul-

tivée auroient été ses esclaves, il y a quelques siècles, et qu'enfin l'influence complète de la tyrannie féodale s'étendoit alors sur le village voisin, où le procureur est aujourd'hui un personnage plus important que le lord du château.

Sans nier la force de ces objections, je dois avouer, en même temps, qu'elles ne me paroissent pas tout-à-fait insurmontables. La rareté des matériaux est dans le fait une formidable difficulté; mais personne ne sait mieux que le docteur Dryadust, que pour ceux qui ont des connoissances en antiquités, des aperçus concernant la vie privée de nos ancêtres sont disséminés dans les divers historiens: c'est peu de chose en proportion des autres matières qu'ils traitent, mais ces matériaux réunis seroient suffisants pour jeter du jour sur les habitudes domestiques de nos pères. Je suis convaincu, si j'échoue moi-même dans l'essai suivant, qu'avec un peu plus de travail et d'art pour les mettre en œuvre, une main plus habile seroit aussi plus heureuse dans l'emploi des mêmes moyens, grâce aux éclaircissements du docteur Henry, de feu M. Strutt et surtout de M. Sharon Turner. Je proteste donc d'avance contre tout argument fondé sur la non-réussite de ma tentative.

D'une autre part, je crois avoir déjà dit qu'une peinture fidèle des anciennes mœurs anglaises

ne pourroit qu'attendre un favorable accueil de mes compatriotes. J'aurois cette confiance en leur indulgence et leur bon goût.

Ayant ainsi répondu de mon mieux à la première classe de vos objections, ou du moins ayant montré ma résolution de franchir les barrières qu'avoit élevées votre prudence, je serai laconique sur ce qui m'est particulier.

Vous parûtes être d'opinion que l'état d'un antiquaire, employé dans des recherches graves, et de plus, comme dit le vulgaire, minutieuses et fatigantes, seroit regardé comme un motif d'incapacité pour composer heureusement une histoire de ce genre. Mais permettez-moi de vous dire, mon cher docteur, que cette objection est plus spécieuse que solide. Il est vrai que ces légères compositions ne conviendroient pas au genre plus sérieux de notre ami, M. Oldbuck. Cependant Horace Walpole écrivit un conte de revenant qui a fait frémir plus d'un cœur sensible, et George Ellis sut transporter tout le charme de son humeur enjouée, aussi aimable que rare, dans son abrégé des anciens romans poétiques ; de sorte que, si je dois avoir sujet quelque jour de regretter mon audace, j'ai du moins en ma faveur les exemples précédents.

Toutefois l'antiquaire, plus sévère, peut penser qu'en mêlant ainsi la fiction à la vérité, je cor-

romps la source de l'histoire par de modernes inventions, et que je donne à la génération nouvelle de fausses idées sur le siècle que je décris. Je ne puis me refuser en un sens à la force de cet argument, que j'espère écarter pourtant par les considérations suivantes.

Il est vrai que je ne puis ni ne veux prétendre à une observation exacte, même dans ce qui regarde le costume extérieur, et beaucoup moins dans les points plus importants du langage et des mœurs; mais le même motif qui m'empêche d'écrire les dialogues de mon drame en anglo-saxon ou en normand-français, le même motif qui m'empêche de publier cet essai avec les caractères d'imprimerie de Caxton ou de Wynken de Worde, m'empêche aussi de me restreindre dans les limites de la période où je fixe mon histoire.

Il est nécessaire, pour exciter un intérêt quelconque, que le sujet choisi soit, pour ainsi dire, traduit dans les mœurs aussi bien que dans la langue du siècle où nous vivons. Jamais la littérature orientale n'a produit d'illusion semblable à celle de la première traduction des contes arabes par M. Galland. Conservant la splendeur du costume et la bizarrerie des fictions orientales, M. Galland sut y mêler des expressions et des sentiments si naturels, qu'il les rendit intelligi-

bles et remplies d'intérêt, tout en abrégeant les longs récits, mutilant les réflexions monotones, et rejetant les répétitions sans fin de l'original arabe. Aussi ces contes, quoique moins purement orientaux que dans leur première composition, furent bien mieux assortis au goût européen, et obtinrent un degré de faveur populaire qu'ils n'eussent jamais atteint, si les mœurs et le style n'avoient, en quelque sorte, été mis en rapport avec les idées et les habitudes des lecteurs d'occident.

En faveur des nombreux lecteurs qui vont, j'aime à le croire, dévorer ce livre avec avidité, j'ai tellement expliqué les mœurs anciennes dans un langage moderne, j'ai si bien détaillé les caractères et les sentiments de mes personnages, que personne ne se trouvera, j'espère, arrêté par la sécheresse repoussante de l'antiquité; et je prétends avec modestie n'avoir point en ceci dépassé la licence accordée à l'auteur d'une composition fictive. Feu M. Strutt, dans son roman de Queen-Hoo-Hall, a agi d'après un autre principe; et, en voulant distinguer l'ancien du moderne, cet antiquaire ingénieux a oublié, à ce qu'il me paroît, la proportion des mœurs et des sentiments communs à nous et à nos ancêtres, qui nous ont été transmis sans altération, ou qui, prenant leur source dans une même nature, doi-

vent avoir également existé dans tous les états de société. De sorte qu'un homme de talent, un antiquaire des plus érudits, a limité le succès de son ouvrage, en en excluant tout ce qui n'étoit pas assez suranné pour être en même temps oublié et inintelligible.

La licence que je voudrois ici justifier est si nécessaire à l'exécution de mon plan, que je sollicite de votre patience de me laisser expliquer encore mieux mon argument.

Celui qui pour la première fois ouvre Chaucer ou tout autre poëte du moyen âge, est tellement étourdi de l'orthographe surannée, des nombreuses consonnances, et de la forme antique du langage, qu'il est prêt, de désespoir, à jeter le livre, comme trop chargé de la rouille des anciens temps pour lui permettre de juger son mérite ou de sentir ses beautés. Mais si quelque ami plus habile lui découvre que les difficultés qui l'épouvantent, sont plus apparentes que réelles, si, en lui lisant à haute voix ou en réduisant les mots ordinaires à l'orthographe moderne, il lui prouve qu'un dixième seulement des expressions sont tombées de fait en désuétude, le novice peut être facilement ramené à la source de *l'anglais vierge encore*, avec la certitude qu'un peu de patience le mettra à même de jouir des compositions tour à tour plaisantes et pathétiques avec lesquelles

le bon Geoffroi charmoit le siècle de Crecy et de Poitiers.

Poursuivons cette comparaison un peu plus loin. Si notre néophyte, transporté de son nouvel amour pour l'antiquité, entreprenoit d'imiter ce qu'on lui vient d'apprendre à admirer, il faut convenir qu'il agiroit bien à contre-sens, s'il alloit choisir dans le glossaire les mots surannés qu'il contient et les employer à l'exclusion des autres. Ce fut l'erreur du malheureux Chatterton [1]. Pour donner à son style une couleur d'antiquité, il répudia toute expression moderne, et produisit un dialecte différent de tous ceux qu'on ait jamais parlés dans la Grande-Bretagne.

Celui qui voudra imiter l'ancien langage avec succès, s'attachera plutôt à son caractère grammatical, à ses tours d'expression, qu'à un choix laborieux de termes extraordinaires qui, ainsi que je l'ai déjà dit, ne sont, vis-à-vis des termes encore en usage, que dans la proportion de un à dix, quoique peut-être un peu différents par le sens et l'orthographe.

Ce que j'ai dit du langage peut encore plus justement s'appliquer aux sentiments et aux coutumes. Les passions, source d'où les sentiments et les

[1] Poëte qui pourroit être appelé le Gilbert anglais. Après avoir lutté toute sa jeunesse contre la misère, il fut enlevé par une mort aussi précoce que son talent.

coutumes dérivent dans toutes leurs modifications, sont généralement les mêmes dans tous les rangs, toutes les conditions, tous les pays et tous les siècles, et il s'ensuit naturellement que les opinions, les habitudes d'idées et les actions, bien qu'influencées par l'état particulier de la société, doivent encore après tout avoir une ressemblance entre elles. Nos ancêtres n'étoient sûrement pas plus différents de nous que les juifs le sont des chrétiens : ils avaient *des yeux, des mains, des organes, des sens, des affections, des passions* comme nous ; ils étoient *nourris par les mêmes aliments, blessés par les mêmes armes, sujets aux mêmes maladies, réchauffés et refroidis par le même été et le même hiver* [1]. Leurs affections et leurs sentiments ont dû par conséquent être analogues aux nôtres.

Il s'ensuit donc, que dans les matériaux qu'on peut employer dans un ouvrage d'imagination, tel que celui que j'ai essayé, un auteur trouvera qu'une grande partie du langage et des mœurs seroit aussi bien applicable au temps présent qu'à celui où il a placé la scène des événements qu'il raconte : la liberté du choix est donc plus étendue pour lui ; la difficulté de la tâche diminue. Pour emprunter une comparaison à un autre art, on peut dire des détails d'antiquités, qu'ils représentent

[1] Shakespeare. *Marchand de Venise.*

les traits particuliers d'un paysage tracés par le pinceau. La tour féodale doit s'élever majestueusement; les figures mises en scène doivent avoir le costume et le caractère de leur siècle; le tableau doit représenter les traits particuliers du site avec ses rochers en amphithéâtre, ou les flots rapides de ses cascades. Le coloris général doit être aussi copié d'après la nature, le ciel être serein ou nébuleux, suivant le climat, et les nuances représenter celles qui dominent dans le paysage imité. Voilà les obligations que l'art impose au peintre; mais il n'est pas nécessaire qu'il copie servilement tous les traits peu importants de la nature, ni qu'il représente avec une exactitude absolue les plantes, les fleurs, et les arbres qui la décorent. Ces derniers objets, aussi-bien que les nuances plus minutieuses de la lumière et de l'ombre, sont des attributs propres à toute perspective en général, communs à chaque site, et mis à la disposition de l'artiste, qui ne consultera que son goût ou son caprice.

Il est vrai que cette licence est resserrée dans l'un et l'autre cas par des bornes légitimes. Le peintre ne doit introduire aucun ornement étranger au climat ou au pays où est son paysage. Il ne faut pas qu'il plante des cyprès sur l'Inch-Mervin, ni des sapins d'Écosse parmi les ruines de Persépolis. L'auteur est soumis à des lois analogues.

Quoiqu'il puisse se risquer à peindre les passions et les sentiments avec plus de détail qu'on n'en trouve dans les anciennes compositions qu'il imite, il faut qu'il n'introduise rien d'étranger aux mœurs du siècle; ses chevaliers, ses écuyers, ses varlets, ses hommes d'armes, peuvent être plus largement dessinés que dans les sèches esquisses d'un ancien manuscrit orné de gravures; mais les costumes et les caractères doivent rester inviolables. Il faut que les figures soient les mêmes, mais exécutées par un meilleur pinceau, ou, pour parler avec plus de modestie, exécutées dans un siècle où les principes de l'art sont mieux compris.

Le langage ne doit pas être exclusivement inintelligible; mais on ne doit admettre, s'il est possible, aucun mot, aucun tour de phrase qui trahissent une origine purement moderne. C'est une chose que de faire usage du langage et des sentiments qui nous sont communs à nous et à nos ancêtres; et c'en est une autre de leur attribuer des sentiments et un dialecte exclusivement propres à leurs descendants.

C'est là, mon cher ami, ce que j'ai trouvé de plus difficile dans ma tâche; et, à vous parler franchement, je n'espère guère satisfaire votre jugement moins partial et votre science plus étendue, puisque j'ai eu de la peine à me satisfaire moi-même.

Je sens que je serai trouvé encore plus défectueux quant aux mœurs et aux costumes, par ceux qui seront disposés à examiner rigoureusement mon histoire sous ce rapport. Il se peut que j'aie introduit peu de chose qu'on ait raison d'appeler positivement moderne; mais d'un autre côté, il est très-probable que j'ai confondu les usages de deux ou trois siècles, et introduit, pendant le règne de Richard II, des circonstances appartenantes à une période plus ancienne ouplus rapprochée de nous. Ce qui me console, c'est que des erreurs de ce genre échapperont à la classe la plus nombreuse de mes lecteurs, et que je partagerai la gloire mal méritée de ces architectes qui dans leurs constructions gothico-modernes, n'hésitent pas d'introduire, sans règle ni méthode, les ornemens de différents styles, et de différentes époques.

Ceux à qui des recherches étendues ont donné les moyens de juger mes erreurs avec plus de sévérité, seront sans doute plus indulgents en proportion de la connoissance qu'ils auront de la difficulté de ma tâche.

Mon honnête ami Ingulphus m'a fourni plus d'une indication utile; mais la lumière que nous offrent le moine de Croydon et Geoffroi de Vinsauff, est obscurcie par une telle masse de matériaux sans intérêt, que nous cherchons volontiers un

asile dans les délicieuses pages du brave Froissard, quoiqu'il ait fleuri à une époque bien plus éloignée de la date de mon histoire. Ainsi donc, mon cher ami, si vous avez assez de générosité pour me pardonner ma présomption d'avoir voulu me faire une couronne de ménestrel, partie avec la perle de la pure antiquité, et partie avec les pierres de Bristol, pour les imiter, je suis convaincu que la difficulté de l'entreprise vous en fera excuser l'imperfection.

J'ai peu de chose à dire de mes matériaux : on peut les trouver presque tous dans le singulier manuscrit anglo-normand que sir Arthur Wardour conserve avec un soin si jaloux dans le troisième tiroir de son bureau de chêne, permettant à peine qu'on y touche, et étant lui-même incapable de lire une syllabe de son contenu.

Je n'aurois jamais eu son consentement pour consulter ces pages précieuses, dans mon voyage d'Écosse, si je n'avois promis de le désigner par quelque forme emphatique de caractères comme LE MANUSCRIT DE WARDOUR, pour lui donner une individualité aussi importante que celle du MANUSCRIT DE BANNANTYNE, du MANUSCRIT AUCHINLECK, ou de tout autre monument de la patience des copistes gothiques.

Je vous ai envoyé, pour votre étude particulière, le sommaire des chapitres de cette pièce

curieuse, et je le joindrai peut-être, avec votre approbation, au deuxième volume de mon histoire, en cas que le compositeur s'impatiente de ne plus recevoir de copie, quand tout mon manuscrit sera imposé.

Adieu, mon cher ami; j'en ai dit assez pour expliquer, sinon pour justifier l'essai que j'ai entrepris, et qu'en dépit de vos doutes et de mon incapacité, je persiste à ne pas croire inutile.

J'espère que vous êtes complétement rétabli de votre accès de goutte, et je serois heureux que votre savant médecin vous recommandât un voyage dans notre province. Plusieurs curiosités ont été trouvées dernièrement dans les fouilles faites dans l'ancien *Habitancum*. A propos d'Habitancum, je suppose que vous avez appris qu'un maudit paysan a détruit l'ancienne statue ou plutôt le bas-relief appelé vulgairement Robin de Redesdale. Il paroît que la renommée de Robin attiroit plus de pèlerins qu'il n'en falloit pour laisser croître la fougère d'une lande dont l'acre vaut à peine un schelling. Quelque vénérable docteur que vous soyez, prenez une fois un peu de rancune, et unissez-vous à moi pour désirer que ce rustre ait un accès de gravelle aussi fort que s'il avoit tous les fragments de la statue du pauvre Robin dans cette région de l'abdomen où la maladie établit son siége.

Ne parlez pas de cela à Gath, de peur que les Écossais ne se réjouissent d'avoir enfin trouvé chez leurs voisins un exemple de la barbarie qui démolit le four d'Arthur. Mais il n'y auroit aucun terme à nos lamentations, si nous nous arrêtions sur de tels sujets.

Daignez faire agréer mes respectueux compliments à miss Dryadust; j'ai fait de mon mieux la commission qu'elle m'avoit donnée pour ses lunettes, dans mon dernier voyage à Londres; j'espère qu'elle les a reçues en bon état, et qu'elle les a trouvées selon son goût.

Je vous envoie mon paquet par le voiturier aveugle, de sorte que peut-être il restera quelque temps en route [1]. Les dernières nouvelles que je

[1] Cette crainte anticipée ne fut que trop réalisée, car mon savant correspondant ne reçut ma lettre qu'au bout d'un an de date. Je fais mention de cette circonstance, afin que la personne attachée à la cause des sciences, qui dirige aujourd'hui le principal contrôle des postes, considère si quelque modification des taxes actuelles ne seroit pas possible en faveur des principales sociétés savantes et littéraires.

J'ai su, il est vrai, qu'un expédient fut tenté une fois, mais que la malle ayant été brisée sous le poids des paquets adressés aux membres de la Société des Antiquaires, on l'abandonna, comme trop hasardeux. Cependant il seroit possible de construire ces voitures plus solidement, en donnant plus d'étendue à l'impériale, et en augmentant le diamètre des roues, pour les rendre susceptibles de transporter la science des antiquaires. Si elles étoient obligées de cheminer plus lentement, elles n'en seroient que plus agréables à de paisibles voyageurs tels que moi.

reçois d'Édimbourg, m'apprennent que le savant qui remplit les fonctions de secrétaire dans la Société des Antiquaires, est le premier amateur en dessin du royaume, et qu'on attend beaucoup de son zèle et de son talent pour dessiner ces *spécimens* d'antiquité nationale qui tombent en ruine, minés lentement par le temps, ou écartés par le goût moderne avec le même balai de destruction dont John Knox se servoit pour la réforme.

Encore une fois, adieu : *Vale tandem, non immemor mei.*

Croyez-moi toujours,

Mon révérendissime et cher Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

LAURENCE TEMPLETON [1].

Toppingwold, près d'Egremont, dans le Cumberland, 17 novembre 1817.

[1] C'étoit le nom fictif sous lequel je voulois publier cet ouvrage; mais une circonstance à laquelle on a mis plus d'importance qu'elle n'en valoit, a forcé le libraire de me demander une autre garantie pour mettre en tête du livre, afin que le public ne doutât pas qu'il est de

L'AUTEUR DE WAVERLEY.

IVANHOE,

OU

LE RETOUR DU CROISÉ.

CHAPITRE PREMIER.

« C'est ainsi qu'ils parloient, tandis qu'en leur logis
« Ils forçoient à rentrer leurs pourceaux bien nourris,
« Dont les cris discordans et la pesante allure
« Témoignoient qu'à regret ils quittoient leur pâture. »

ODYSSÉE.

Dans ce beau canton de l'Angleterre qu'arrose le Don, il existoit jadis une grande forêt qui couvroit la plus grande partie des montagnes et des vallées qui se trouvent entre Sheffield et la charmante ville de Doncaster. On voit encore des restes de ce bois dans les magnifiques domaines de Wentworth, de Warncliffe-Park et dans les environs de Rotherham. C'est là que la tradition place le théâtre des ravages exercés par le fabuleux dragon de Wantley ; ce fut là que se livrèrent quelques-unes des plus sanglantes batailles qui eurent lieu pendant les guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche ; ce fut encore là que fleurirent ces bandes de braves, braconniers dans l'origine,

proscrits pour ce délit, et devenus brigands par nécessité, dont les anciennes chansons anglaises ont rendu les exploits si populaires. Tel est le lieu principal de la scène de notre histoire, dont la date se reporte à la fin du règne de Richard Ier, époque où son retour étoit l'objet des désirs plutôt que des espérances de ses sujets désolés, qui souffroient tous les maux que peuvent infliger des tyrans subalternes. Les nobles, dont le pouvoir étoit devenu exorbitant pendant le règne d'Étienne, et dont la prudence de Henri II avoit à peine pu obtenir une sorte de soumission à la couronne, avoient repris toute leur ancienne licence, et s'y livroient plus que jamais. Ils méprisoient la foible intervention du conseil d'état, fortifioient leurs châteaux, augmentoient le nombre de leurs dépendances, réduisoient tout ce qui les environnoit à un état de vasselage, et s'efforçoient, par tous les moyens possibles, de se mettre à la tête de forces suffisantes pour figurer dans les troubles domestiques dont le pays étoit menacé.

La situation de la classe de la noblesse, venant immédiatement après les grands barons, de cette classe qu'on nommoit communément les *Franklins* [1], et

[1] On peut voir au commencement des Mémoires de Franklin, écrits par lui-même, une note sur l'origine de ce nom.

(Note du traducteur.)

qui, d'après les lois anglaises, avoit le droit de se regarder comme indépendante de la tyrannie féodale, devint alors excessivement précaire. Si, comme cela arrivoit assez généralement, ils se plaçoient sous la protection de quelqu'un des petits monarques de leur voisinage, qu'ils acceptassent quelque charge féodale dans sa maison, ou qu'ils s'obligeassent par un traité d'alliance à l'aider dans toutes ses entreprises, ils pouvoient à la vérité acheter une tranquillité temporaire; mais c'étoit au prix de cette indépendance si chère à tous les cœurs anglais, et au risque de se trouver obligés de prendre parti dans les entreprises les plus téméraires que l'ambition de leur protecteur pouvoit lui suggérer. D'une autre part, les grands barons possédoient tant de moyens de vexation et d'oppression, qu'ils trouvoient toujours un prétexte, et manquoient rarement de volonté, pour tourmenter, poursuivre et ruiner ceux de leurs voisins moins puissants, qui cherchoient à se soustraire à leur autorité et qui croyoient qu'une conduite paisible et les lois du pays devoient être pour eux une protection suffisante contre le danger des temps.

Les conséquences de la conquête de l'Angleterre, par Guillaume, duc de Normandie, tendirent encore à augmenter la tyrannie de la haute noblesse et les souffrances des classes inférieures.

Quatre générations n'avoient pas suffi pour mêler complétement le sang hostile des Normands avec celui des Anglo-Saxons, ni pour réunir, par un même langage et par des intérêts communs, deux races ennemies, dont l'une sentoit encore tout l'orgueil du triomphe, tandis que l'autre gémissoit sous la honte de la défaite. L'issue de la bataille d'Hastings avoit mis toute l'autorité entre les mains de la noblesse normande, qui, comme nos historiens l'assurent, n'en avoit pas usé avec modération. Sauf un très-petit nombre d'exceptions, toute la race des princes et des nobles saxons avoit été anéantie ou dépouillée, et il ne s'en trouvoit que très-peu qui, dans le pays de leurs pères, possédassent encore des domaines de seconde ou de troisième classe. La politique de Guillaume et de ses successeurs avoit été d'affoiblir, par tous les moyens légaux ou illégaux, toute cette partie de la population qu'ils regardoient avec raison comme nourrissant la haine la plus invétérée contre les vainqueurs. Tous les rois de la race normande avoient montré la prédilection la plus marquée pour leurs sujets normands. Les lois sur la chasse et beaucoup d'autres, inconnues à l'esprit plus doux et plus libéral du code saxon, avoient été introduites en Angleterre, comme pour ajouter un nouveau poids aux fers dont étoient chargés ses habitants subjugués. A la cour et dans les châteaux

de la haute noblesse, où l'on imitoit la pompe et la magnificence de la cour, on ne parloit que français. C'étoit dans cette langue qu'on plaidoit devant les tribunaux, et que les jugements s'y rendoient. En un mot le français étoit la langue de l'honneur, de la chevalerie et même de la justice; tandis que l'anglo-saxon, plus mâle et plus expressif, étoit abandonné aux campagnards et au bas peuple, qui ne connoissoit pas d'autre idiôme. Cependant la nécessité des communications entre les seigneurs de la terre, et les classes inférieures qui la cultivoient, avoit fait naître peu à peu un nouveau dialecte tenant le milieu entre le français et l'anglo-saxon, et qui leur facilitoit les moyens de s'entendre. Telle fut l'origine de la langue anglaise actuelle. Celle des vainqueurs et celle des vaincus s'y confondirent par un heureux mélange, et elle s'enrichit peu à peu par de nouvelles conquêtes sur les langues classiques et sur celles que parlent les nations du midi de l'Europe.

Tel étoit l'état des choses à cette époque: j'ai cru devoir le retracer à l'esprit de mes lecteurs, parce qu'ils auroient pu oublier que, quoique l'histoire ne rapporte aucun grand événement, tel qu'une guerre ou une insurrection, qui puisse imprimer sur les Anglo-Saxons le caractère d'une nation séparée, postérieurement au règne de Guillaume II, dit le Roux; cependant les grandes dis-

tinctions nationales entre les vaincus et les conquérants, le souvenir de ce que les premiers avoient été, comparé à ce qu'ils étoient alors, se perpétuèrent jusqu'au règne de d'Édouard III, tinrent ouvertes les blessures que la conquête avoit faites, et maintinrent une ligne de séparation entre les descendants des Normands vainqueurs, et ceux des Saxons vaincus.

Les derniers rayons du soleil frappoient sur une belle clairière de la forêt dont j'ai parlé en commençant ce chapitre. Plusieurs centaines de vieux chênes couronnés par les siècles, et qui avoient peut-être vu la marche triomphale des armées romaines, avançoient leurs rameaux noueux et touffus sur une pelouse de verdure délicieuse. En quelques endroits, ils étoient mêlés de bouleaux, de houx et de bois taillis de toute espèce, dont les branches étoient entrelacées de manière à intercepter entièrement les rayons du soleil couchant. Ailleurs, les arbres, s'écartant les uns des autres, formoient de longues avenues, dans les détours desquelles l'œil aimoit à se perdre, tandis que l'imagination pouvoit les regarder comme des sentiers agrestes conduisant à des sites encore plus sauvages. Ici les rayons pourprés du soleil jetoient une lumière qui, brisée par le feuillage, prenoit une teinte plus pâle; là, ils éclairoient d'un vif éclat les différentes clairières, sur les-

quelles ils pouvoient tomber sans obstacle. Un grand espace ouvert sembloit avoir été autrefois consacré aux cérémonies superstitieuses des druides; car, sur le sommet d'une petite colline, si régulière, qu'elleparoissoit l'ouvrage de la main des hommes, on voyoit les restes d'un cercle de pierres énormes, brutes et non taillées. Sept restaient debout; le reste avoit été déplacé probablement par le zèle de quelques-uns des premiers néophytes du christianisme; les unes n'avoient été roulées qu'à la distance de quelques pas, d'autres étoient renversées sur le penchant de la colline; une seule des plus larges, précipitée jusqu'au bas, avoit arrêté dans son cours un petit ruisseau. Forcée de surmonter cet obstacle, son onde faisait entendre un doux murmure qui lui manquoit auparavant.

Deux personnes animoient ce paysage. Leur extérieur et leurs vêtements avoient ce caractère sauvage et rustique auquel on reconnoissoit, dans ces temps éloignés, les habitans des bois de la partie occidentale du comté d'York. Le plus âgé sembloit un paysan sauvage et grossier. L'habit qui le couvroit étoit de la forme la plus simple possible. C'étoit une sorte de justaucorps à manches, fait de la peau tannée de quelque animal, à laquelle on avoit originairement laissé le poil; mais ce poil étoit alors si

usé, qu'il auroit été difficile de juger à quel animal il avoit appartenu. Ce vêtement descendoit du cou au genou, et remplaçoit tous ceux qui sont destinés à couvrir le corps. Il n'avoit qu'une seule ouverture par le haut, de largeur suffisante pour y passer la tête, de sorte qu'il étoit évident qu'on le mettoit de la même manière qu'on met aujourd'hui une chemise, ou qu'on mettoit autrefois un haubert. Des sandales, attachées avec des courroies de cuir de sanglier, protégeoient ses pieds. Deux bandes d'un cuir plus mince s'élevoient en se croisant jusqu'à mi-jambe, et laissoient le genou à nu, suivant l'usage qui subsiste encore chez les montagnards écossais. Cette espèce de tunique étoit assujétie autour du corps par une ceinture de cuir serrée par le moyen d'une boucle de cuivre. A cette ceinture étoient suspendus, d'un côté une sorte de petit sac, de l'autre une corne de bélier dont on avoit fait un instrument à vent. On y voyoit aussi attaché un de ces longs couteaux de chasse, à lame large, pointue et à deux tranchants, garni d'une poignée de corne. On fabriquoit cette arme dans le voisinage, et on l'appeloit dès-lors couteau de Sheffield. La tête de l'homme que nous décrivons étoit nue, et ses cheveux arrangés en tresses très-serrées; le soleil les avoit rendus d'un roux foncé, couleur de rouille, qui contrastoit avec sa barbe d'une nuance

jaunâtre comme l'ambre. Je n'ai plus à parler que d'une seule partie de son ajustement, et elle étoit trop remarquable pour l'oublier : c'étoit un collier de cuivre semblable à celui d'un chien, qu'il portoit autour du cou ; ce collier, sans ouverture, mais attaché à demeure et assez lâche pour ne gêner ni sa respiration ni ses mouvements, il auroit été cependant impossible de l'ouvrir sans avoir recours à la lime. On y lisoit l'inscription suivante, en caractères saxons : « Gurth, fils de Beowulph, né serf de Cédric de Rotherwood. »

Près de ce gardien des pourceaux, car telle étoit l'occupation de Gurth, étoit assis sur une des pierres druidiques dont j'ai déjà parlé, un homme qui paroissoit plus jeune d'environ dix ans, et dont l'habillement, quoique de même forme que celui de son compagnon, étoit plus riche et d'un aspect plus fantastique. Sur le fond de son justaucorps, d'un pourpre brillant, on avoit essayé de peindre des ornements grotesques en diverses couleurs. Il portoit aussi un manteau qui ne lui descendoit guère qu'à mi-cuisses. Ce manteau étoit d'étoffe cramoisie, un peu taché, et bordé d'une bande d'un jaune vif. Il pouvoit le porter à volonté sur l'une ou l'autre épaule, ou s'en envelopper tout entier; ce qui, contrastant avec son peu de longueur, formoit une draperie d'un genre bizarre. Ses bras étoient

ornés de minces bracelets d'argent, et son cou entouré d'un collier de même métal, sur lequel étoient gravés ces mots : « Wamba, fils de Witless, né serf de Cédric de Rotherwood. » Les sandales de ce personnage étoient semblables à celles de Gurth; mais ses jambes, au lieu d'être couvertes de deux bandes de cuir entrelacées, portoient des espèces de guêtres dont l'une étoit rouge et l'autre jaune. Il avoit sur la tête un bonnet garni de petites clochettes, pareilles à celles qu'on attache au cou des faucons, et on les entendoit sonner à chaque mouvement qu'il faisoit, c'est-à-dire presque continuellement, attendu qu'il changeoit de posture à chaque minute. Le bas de ce bonnet étoit bordé d'un bandeau de cuir découpé en forme de couronne; et le haut, terminé en pointe, lui retomboit presque sur l'épaule, comme un de nos anciens bonnets de nuit, ou comme le bonnet de police d'un hussard de nos jours. C'étoit à cette partie de son ajustement de tête que les clochettes étoient attachées. Cette particularité, la forme de son bonnet, et l'expression d'une physionomie qui annonçoit une tête un peu éventée, avec une bonne dose de malice, annonçoient qu'il étoit un de ces êtres connus alors sous le nom de fous ou de bouffons domestiques, que les grands entretenoient pour charmer l'ennui des heures qu'ils étoient obligés

de passer dans leurs châteaux. Il avoit, comme son compagnon, un sac attaché à sa ceinture, mais on ne lui voyoit ni corne ni couteau de chasse, peut-être parce qu'on auroit jugé imprudent de confier des armes à cette classe d'hommes. Le couteau étoit remplacé par un sabre de bois, semblable à la batte avec laquelle Arlequin opère ses prodiges dans nos pantomimes modernes.

L'air et la contenance de ces deux hommes formoient un contraste aussi frappant que leur costume. Le front de Gurth paroissoit chargé d'ennuis. Il avoit la tête baissée, avec une apparence d'abattement, qu'on auroit pu prendre pour de l'apathie, si le feu qu'on voyoit briller dans ses regards, quand il levoit les yeux, n'eût indiqué que, malgré cet air de sombre découragement, son cœur sentoit l'oppression à laquelle il étoit condamné, et nourrissoit un penchant à s'y soustraire. D'une autre part, la physionomie de Wamba n'annonçoit qu'une curiosité vague, une sorte de besoin de changer d'attitude à chaque instant, et la satisfaction que lui inspiroit le poste qu'il occupoit et le costume dont il étoit revêtu. Ils conversoient en anglo-saxon, langage qui, comme je l'ai déjà dit, étoit universellement celui des classes inférieures, à l'exception des soldats normands et des personnes attachées au service personnel de la noblesse féodale.

— Que la malédiction de saint Withold tombe sur ce misérable troupeau! dit Gurth, après avoir sonné plusieurs fois de sa corne, pour rassembler ses pourceaux épars, qui, tout en répondant à ce signal par des sons non moins mélodieux, ne se pressoient pas de quitter le somptueux banquet de glands et de faînes qui les engraissoit, ni un marécage bourbeux dans lequel plusieurs se vautroient avec délices, sans songer à obéir au rappel de leur gardien. — Oui, que la malédiction de saint Withold tombe sur eux et sur moi! Si quelques loups à deux pieds, ne m'en attrappe pas quelques-uns ce soir, je ne m'appelle pas Gurth. — Ici, Fangs! ici! cria-t-il à un chien d'une grande taille, moitié mâtin, moitié lévrier, qui couroit çà et là comme pour aider son maître à rassembler son troupeau récalcitrant, mais qui dans le fait, soit qu'il fût mal dressé, soit qu'il ne comprît pas les signaux de son maître, soit qu'il n'écoutât qu'une ardeur aveugle, chassoit les animaux devant lui de différents côtés, et augmentoit ainsi le désordre au lieu d'y remédier.

— Que le diable te fasse sauter les dents, s'écria Gurth, et que l'enfer confonde le coquin de garde-chasse qui arrache les griffes de devant à nos chiens, et les rend par-là incapables de faire leur devoir. Wamba, allons Wamba, lève-

toi, et si tu es un homme, donne-moi un peu d'aide. Tourne derrière la montagne pour prendre le vent sur mes bêtes, et alors tu les chasseras devant toi comme d'innocents agneaux.

— Vraiment! répondit Wamba, sans changer de posture; j'ai consulté mes jambes sur cette affaire, et elles sont d'avis l'une et l'autre qu'exposer mes brillants habits dans ce marécage, seroit un acte de haute trahison contre ma personne souveraine et ma garde-robe royale. Je te conseille donc, Gurth, de rappeler Fangs, et d'abandonner ton troupeau à sa destinée; et soit qu'ils rencontrent une troupe de soldats, une bande de braconniers ou une compagnie de pèlerins, les animaux confiés à tes soins ne peuvent guère manquer d'être changés demain matin en Normands, ce qui ne sera pas un petit soulagement pour toi.

— Mes pourceaux changés en Normands, dit Gurth. Explique-moi cela, Wamba; je n'ai l'esprit ni assez subtil, ni assez content pour deviner des énigmes.

— Comment appelles-tu ces animaux à quatre pieds, qui courent en grognant?

— Des pourceaux. Il n'y a pas de fou qui ne sache cela.

— Et pourceau est du bon saxon. Mais quand le pourceau est égorgé, écorché, coupé par quar-

tiers et pendu à un croc comme un traître, comment l'appelles-tu en saxon ?

— Du porc.

— C'est encore tout ce que tout le monde sait. Mais ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que porc est le nom normand que porte cet animal mort ou vif : ainsi donc tant que le porc est vivant et confié à la garde d'un serf saxon, il garde le nom saxon, il est pourceau ; mais, du moment qu'il tombe entre les mains qui s'empressent de le tuer pour en faire ripailles, ou pour en vendre la chair, il devient Normand, puisqu'il prend le nom normand, et qu'il s'appelle porc [1]. Que penses-tu de cela, mon ami Gurth ?

— Je pense que c'est la vérité, quoiqu'elle sorte de la bouche d'un fou ; mais, par saint Dunstan ! c'est une triste vérité. Il ne nous reste guère que l'air que nous respirons, et je crois que les Normands ne nous l'ont laissé qu'à regret, uniquement pour nous mettre en état de supporter les fardeaux dont ils chargent nos épaules. Les

[1] Pour bien entendre ce jeu de mots, il faut savoir qu'en anglais plusieurs animaux ne portent pas le même nom quand ils sont vivants et quand ils sont tués pour la boucherie. Ainsi le bœuf sur pied se nomme *ox*, mais sa chair prend le nom de *beef*. De même le veau, le mouton, le cochon s'appellent *calf*, *sheep*, *hog*, quand ils sont vivants, et l'on nomme leur chair *veal*, *mutton* et *pork*.

(*Note du traducteur.*)

viandes les plus belles et les plus grasses sont pour leur table ; les plus jolies filles pour leur couche, et nos plus braves jeunes gens vont recruter leurs armées en pays étranger pour y laisser leurs os, de sorte qu'il ne reste ici presque personne qui ait le pouvoir ou la volonté de protéger le malheureux Saxon. Que le ciel bénisse notre maître Cédric ! il s'est conduit en homme, en maintenant sa dignité en vrai Saxon. Mais voilà Réginald Front-de-Bœuf qui arrive dans le pays en personne, et bientôt nous verrons beau jeu. Ici, ici, cria-t-il à son chien. Bien ! Fangs ; bien ! mon garçon, tu as fait ton devoir. Voilà enfin tout le troupeau réuni.

— Gurth, dit Wamba, je vois que tu me traites en fou, sans quoi tu ne serois pas assez imprudent pour mettre ta tête dans la gueule d'un lion. Un seul mot, répété à Réginald Front-de-Bœuf ou à Philippe de Malvoisin, de ce que tu viens de dire contre les Normands, suffiroit pour te faire perdre ta place de garde des pourceaux ; tu figurerois suspendu à la plus haute branche de quelqu'un de ces chênes, pour inspirer la terreur à quiconque seroit tenté de mal parler de ces grandes puissances.

— Chien que tu es, s'écria Gurth, est-ce que tu serois homme à me trahir, après m'avoir excité à parler ainsi à mon détriment ?

— Te trahir! Non. Ce seroit le trait d'un homme sensé. Un fou ne sait pas se rendre de si bons services. Mais un instant. Quelle est donc la compagnie qui nous arrive ?

On entendoit dans le lointain un bruit qui annonçoit la marche de plusieurs cavaliers.

— Je ne m'en inquiète guère, dit Gurth, qui avoit rassemblé son troupeau, et qui, avec l'aide de Fangs, le faisoit entrer dans une des longues avenues que j'ai essayé de décrire.

— Je veux voir qui sont ces cavaliers, dit Wamba : ils viennent peut-être du pays des Fées, chargés d'un message du roi Oberon.

—Que la fièvre te serre! s'écria Gurth : peux-tu parler de pareilles choses quand nous sommes menacés d'un orage terrible ? N'entends-tu pas comme le tonnerre roule ? Il n'est qu'à quelques milles de nous. As-tu aperçu cet éclair? et la pluie qui commence à tomber; je n'en ai jamais vu d'aussi grosses gouttes. Il ne fait pas un souffle d'air, et cependant les branches de ces grands chênes font un bruit qui annonce une tempête terrible. Tu peux faire le raisonnable si tu veux, mais crois-moi une bonne fois, et dépêchons-nous de rentrer avant le fort de l'orage, car je te prédis qu'il ne fera pas bon dehors, cette nuit.

Wamba sentit la force de ce raisonnement, et accompagna son camarade, qui se mit en marche

après avoir ramassé un gros bâton qu'il trouva sur son chemin; et ce nouvel Eumée marchoit à grands pas dans l'avenue, chassant devant lui, à l'aide de son chien, son troupeau à la voix discordante.

CHAPITRE II.

« Ce n'étoit qu'un prieur, mais dans une frairie
« Chacun l'auroit jugé digne d'une abbaye.
« Le coursier qu'il aimoit étoit le plus fougueux :
« Il étoit bon chasseur, et buvoit encore mieux. »

CHAUCER.

QUOIQUE Gurth fît souvent des reproches à Wamba sur la lenteur de sa marche, celui-ci, entendant, au bruit des chevaux, que les cavaliers approchoient, n'en saisissoit pas moins toutes les occasions qui se présentoient de s'arrêter sur la route, tantôt pour cueillir dans le taillis quelques noisettes à demi-mûres, tantôt pour parler à quelque jeune villageoise qu'ils rencontroient.

La cavalcade ne tarda donc pas à les rejoindre. Elle étoit composée de dix personnes. Les deux qui marchoient à leur tête paroissoient des hommes de grande importance, et les autres composoient leur suite.

Il n'étoit pas difficile de reconnoître l'état et la condition de l'un de ces deux personnages. C'étoit évidemment un ecclésiastique de haut rang. Il portoit l'habit de l'ordre de Citeaux, mais d'une étoffe beaucoup plus fine que ne le permettoit la

règle stricte du saint fondateur. Son manteau et son capuchon étoient du plus beau drap de Flandre, et formoient autour de lui une draperie plissée avec grâce. Quoiqu'il fût chargé d'un peu trop d'embonpoint, son extérieur étoit agréable; et n'annonçoit pas plus le jeûne et les mortifications, que ses vêtements n'indiquoient le mépris du luxe et de la magnificence mondaine. Ses traits étoient réguliers; mais, sous ses paupières baissées, on voyoit jaillir de temps en temps l'éclair d'un feu épicurien qui proclamoit un amateur de la bonne chère et des festins. Cependant sa profession et son rang lui avoient appris à maîtriser l'expression d'une physionomie naturellement enjouée et joviale, mais à laquelle il savoit donner à volonté un air de gravité solennelle. Malgré les règles de son couvent, les brefs du pape et les canons des conciles, les manches de ce dignitaire de l'Église étoient garnies de riches fourrures, son manteau étoit attaché autour de son cou par une agraffe d'or, et l'habit de son ordre offroit la même recherche qu'on remarque aujourd'hui dans le costume d'une belle et jeune quakeresse qui, sans s'écarter de la mise ordinaire de cette secte, donne à sa simplicité, par le choix des étoffes et par la manière de les employer, une sorte de coquetterie qui ressemble beaucoup aux vanités du monde.

Ce digne religieux montoit une superbe mule dont le train ordinaire étoit l'amble; elle étoit magnifiquement harnachée, et sa bride étoit ornée de petites sonnettes d'argent, suivant la mode du jour. Il se tenoit à cheval d'un air qui n'avoit rien de la gaucherie du cloître, et déployoit l'aisance et les grâces d'un cavalier expérimenté; il sembloit même n'avoir pris que momentanément une monture si humble et d'une allure si douce; car un frère lai, faisant partie des gens de sa suite, conduisoit par la bride un cheval de relai, un des plus beaux genets que l'Andalousie eût jamais vu naître, et que les marchands faisoient alors venir à grands frais et non sans risques, pour les vendre aux personnes de distinction. La selle et la housse de ce superbe palefroi étoient couvertes d'un drap tombant presque jusqu'à terre, sur lequel on avoit brodé des mitres, des crosses, et d'autres emblèmes ecclésiastiques. Un autre frère lai conduisoit une mule chargée de bagage appartenans sans doute à son supérieur, et deux moines de son ordre étoient à l'arrière-garde, riant et causant ensemble, sans faire grande attention aux autres membres de la cavalcade.

Le compagnon du dignitaire ecclésiastique sembloit avoir au moins quarante ans. C'étoit une espèce d'athlète, maigre, grand, vigoureux, dont

la chair sembloit avoir fondu à force de fatigues, à qui il ne restoit que la peau, les os et les nerfs; il paroissoit avoir subi mille travaux, et disposé à en braver mille autres. Sa tête étoit couverte d'un bonnet écarlate garni de fourrure, de même forme que celui que les Français appellent *mortier*, d'après sa ressemblance à un mortier renversé. Rien n'empêchoit de voir son visage, dont l'expression étoit faite pour imprimer à des étrangers une sorte de crainte respectueuse. Ses traits, fortement prononcés, et constamment exposés au soleil du tropique, avoient pris une teinte basanée et presque noire; on eût dit, lorsqu'ils n'étoient mis en jeu par aucune vive émotion, qu'ils sommeilloient en l'absence des passions; mais les veines gonflées de son front, la promptitude avec laquelle sa lèvre supérieure, couverte d'une moustache noire et épaisse, frémissoit à la moindre émotion, indiquoient clairement qu'il étoit facile de réveiller l'orage dans son cœur. Un seul regard de ses yeux noirs et perçants racontoit l'histoire des difficultés qu'il avoit surmontées, des dangers qu'il avoit bravés, et sembloit demander qu'on opposât quelque obstacle à ses volontés, pour qu'il eût le plaisir de l'écarter par de nouvelles preuves de sa force et de son courage. Une profonde cicatrice prêtoit à sa physionomie un air dur et farouche, et une expression sinistre à ses yeux, dont les

rayons visuels ne se dirigeoient pas exactement du même côté.

L'habillement de dessus de ce personnage étoit de même forme que celui de son compagnon. C'étoit un long manteau, mais dont la couleur écarlate prouvoit que celui qui le portoit ne faisoit partie d'aucun des quatre ordres réguliers. Sur l'épaule droite étoit taillée en drap blanc une croix d'une forme particulière. Ce premier vêtement cachoit d'abord, ce qui paroissoit peu d'accord avec sa forme, une cotte de mailles avec des manches et des gantelets de même métal, travaillés avec assez d'art pour être aussi flexibles, et se prêter à tous les mouvements aussi facilement que s'ils eussent été travaillés au métier. Le devant de ses cuisses, quand les plis de son manteau permettoient de les apercevoir, étoit protégé de la même manière; et de petites plaques d'acier s'avançant l'une sur l'autre comme les tuiles d'un toît, lui couvroient les genoux et les pieds, et complétoient son armure défensive. Il n'avoit d'autre arme offensive qu'un long poignard à double tranchant, qu'il portoit à sa ceinture.

Il ne montoit pas une mule, comme son compagnon, mais une haquenée, afin de ménager son bon cheval de bataille, qu'un écuyer conduisoit en laisse, et qui étoit complétement harnaché comme pour un jour de combat, la tête cou-

verte d'un fronteau d'acier terminé en fer de pique. D'un côté de la selle on voyoit une hache de guerre richement damasquinée et de l'autre le casque du cavalier, orné de plumes, et une longue épée comme les chevaliers en avoient à cette époque. Un second écuyer portoit la lance de son maître, à l'extrémité de laquelle étoit attachée une petite banderolle où étoit peinte une croix semblable à celle qui décoroit le manteau. Il portoit aussi un petit bouclier de forme triangulaire, assez large du haut pour défendre la poitrine, et diminuant graduellement des deux côtés pour former une pointe par le bas. Ce bouclier étoit couvert d'un drap écarlate, ce qui empêchoit qu'on ne pût en lire la devise.

Ces deux écuyers étoient suivis de deux autres : à leur peau basanée, à leurs turbans blancs, et à la forme orientale de leurs vêtements, on devinoit qu'ils avoient reçu le jour dans quelque contrée lointaine de l'est. Tout l'extérieur de ce guerrier et de sa suite avoit quelque chose d'étranger et d'extraordinaire. Le costume des écuyers étoit somptueux, et les deux Orientaux portoient des bracelets, des colliers d'argent et des cercles de même métal autour des jambes, qui étoient nues depuis la cheville jusqu'au mollet, de même que leurs bras l'étoient aussi jusqu'au coude. Leurs habits de soie, couverts de broderies, indiquoient

la richesse de leur maître, tout en formant un contraste frappant avec la simplicité de son costume guerrier. Leurs sabres à lame recourbée, dont la poignée étoit damasquinée en or, pendoient à des baudriers brodés aussi en or, et garnis de poignards turcs d'un travail encore plus précieux. Chacun d'eux portoit à l'arçon de sa selle un faisceau de javelines à pointe acérée d'environ quatre pieds de longueur, arme qui étoit fort en usage parmi les Sarrasins, et dont on se sert encore dans l'Orient, pour l'exercice martial connu sous le nom *d'El-Jerrid* [1].

Les coursiers de ces deux écuyers paroissoient aussi étrangers que ceux qui les montoient. Ils étoient sarrasins de naissance, et par conséquent d'origine arabe. Leur taille fine et délicate, leurs petits fanons, leur crin délié et l'aisance de leurs mouvements formoient un contraste marqué avec les chevaux puissants et membrus dont on cultivoit la race en Flandre et en Normandie, pour le service des hommes d'armes, dans le temps qu'ils étoient couverts de la tête aux pieds d'une pesante armure en fer; à côté de ces coursiers orientaux, ils présentoient aux yeux la même différence qu'un corps et son ombre.

[1] On en peut voir la description dans *le Voyage de Heude*, en Perse et en Turquie, et dans les notes de *la Fiancée d'Abydos*, de lord Byron.

L'air singulier de cette cavalcade excita non-seulement la curiosité de Wamba, mais celle même de son compagnon, moins frivole. Il reconnut à l'instant le moine pour le prieur de l'abbaye de Jorvaulx, fameux à bien des milles à la ronde comme aimant la chasse, la table, et, si la renommée n'exagéroit point, d'autres plaisirs plus incompatibles encore avec les vœux monastiques.

Cependant les idées qu'on avoit sur la conduite du clergé, tant séculier que régulier, étoient si relâchées à cette époque, que le prieur Aymer conservoit une réputation intacte dans tous les environs de son abbaye. Son caractère franc et jovial, l'indulgence qu'il montroit pour tout ce que les grands appeloient des peccadilles, le faisoient accueillir dans tous les châteaux des nobles, à plusieurs desquels il se trouvoit allié, étant lui-même d'une famille distinguée, d'origine normande. Les dames surtout n'étoient pas disposées à éplucher trop sévèrement la conduite d'un homme admirateur déclaré du beau sexe, et fécond en ressources pour dissiper l'ennui qui ne réussissoit que trop souvent à s'introduire dans les salons et dans les jardins d'un château féodal. Pas un chasseur ne suivoit le gibier avec plus d'ardeur que le prieur, et il étoit connu pour avoir les faucons les mieux dressés et les lévriers les plus

agiles de tout le comté d'York; avantages qui contribuoient à faire rechercher sa société par la jeune noblesse. Il avoit un autre rôle à jouer avec les vieillards, et il s'en acquittoit à merveille, quand l'occasion l'exigeoit. Quoiqu'il n'eût que des connaissances très-superficielles en littérature, il en savoit assez pour imprimer à l'ignorance un profond respect pour sa science prétendue; et la gravité de son air et de ses discours, le ton imposant qu'il prenoit en parlant de l'autorité de l'Église et du sacerdoce, faisoient presque croire à sa sainteté. Même les classes inférieures, qui souvent critiquent le plus sévèrement la conduite de leurs supérieurs, couvroient d'un voile respectueux les foiblesses du prieur Aymer. Il étoit charitable, et la charité, comme on le sait, rachète une multitude de fautes. Les revenus de l'abbaye, dont une grande partie étoit à sa disposition, en lui donnant les moyens de fournir à ses dépenses personnelles, qui étoient considérables, lui permettoient encore de répandre des largesses parmi les paysans et de soulager souvent la détresse du pauvre. Si le prieur Aymer restoit le dernier à table, et passoit plus de temps à la chasse qu'à l'église; si on le voyoit rentrer dans l'abbaye à la pointe du jour par une porte de derrière, après avoir passé la nuit à toute autre chose qu'à chanter les ténèbres, on se contentoit de lever

les épaules, et l'on s'habituoit à ses irrégularités en songeant que la plupart de ses confrères en faisoient tout autant, sans avoir les mêmes droits pour le faire oublier. La personne et le caractère du prieur Aymer étoient donc bien connus de nos deux serfs saxons, qui le saluèrent avec respect, et qui reçurent en retour son *Benedicite, mes filz.*

L'air singulier de son compagnon et de sa suite excitoit surtout l'attention et la surprise de Gurth et de Wamba, et à peine firent-ils attention à ce que disoit le prieur de l'abbaye de Jorvaulx, quand il leur demanda s'il y avoit dans le voisinage quelque maison où ils pussent s'arrêter, tant ils étoient étonnés de la tournure moitié militaire, moitié monastique de l'étranger basané, et de l'accoutrement singulier de ses deux écuyers orientaux, ainsi que des armes qu'ils portoient. Il est probable aussi que la langue dans laquelle cette demande fut faite, sonna mal à leurs oreilles saxonnes, quoiqu'elle ne leur fût pas probablement inintelligible.

Je vous demande, mes enfants, dit le prieur en élevant la voix, et en employant le nouvel idiome, mélange de saxon et de français, dont les Saxons et les Normands faisoient usage pour se faire comprendre, je vous demande s'il y a dans les environs quelque brave homme qui, par amour

pour Dieu et par dévotion pour notre sainte mère l'Église, veuille donner ce soir l'hospitalité à deux de leurs plus humbles serviteurs.

Il parloit aussi avec un ton d'importance qui ne s'accordoit guère avec les expressions modestes dont il avoit jugé à propos de se servir.

— Deux de leurs plus humbles serviteurs! répéta Wamba en lui-même; car tout fou qu'il étoit, il eut soin de ne pas faire cette réflexion assez haut pour être entendu. Je voudrois bien savoir comment sont faits leurs principaux officiers, leurs sénéchaux, leurs sommeliers!

Après ce commentaire fait intérieurement, sur la demande du prieur, il leva les yeux vers lui, et répondit à la question que celui-ci venoit de faire : — Si les révérends désirent trouver bonne chère et bon gîte, il y a à quelques milles d'ici le prieuré de Brinxworth, où leur qualité ne peut que leur assurer la plus honorable réception; s'ils préfèrent consacrer une partie de la soirée à la pénitence, ils peuvent prendre ce sentier, qui les conduira à l'hermitage de Copmanhurst, où ils trouveront un pieux anachorète qui leur accordera sans doute un abri dans sa grotte et le secours de ses prières.

— Mon cher ami, dit le prieur, en secouant la tête, si le bruit continuel des clochettes qui garnissent ton bonnet ne t'avoit troublé l'esprit,

tu saurois que *clericus clericum non decimat*, c'est-à-dire que les gens d'église ne réclament pas l'hospitalité des uns des autres, et préfèrent la demander aux laïques, pour leur fournir l'occasion de faire une œuvre agréable à Dieu, en se rendant utiles à ses serviteurs, et en leur faisant honneur.

— Il est vrai, dit Wamba, que, quoique je ne sois qu'un âne, je n'en ai pas moins l'honneur de porter des clochettes, comme la mule de votre révérence. Cependant il me semble que la charité de notre mère la sainte Église et de ses serviteurs, pourroit fort bien, comme toute autre charité, commencer par s'exercer sur elle-même.

— Trève à ton insolence, drôle! dit le compagnon du prieur, en l'interrompant d'un ton fier; et dis-nous, si tu le peux, quel chemin nous devons prendre, pour aller chez..... Comment appelez-vous votre franklin; prieur Aymer?

— Cédric, répondit le prieur, Cédric le Saxon. Dis-moi, mon ami, sommes-nous près de son château? peux-tu nous en indiquer la route?

— La route n'en est pas facile à trouver, répondit Gurth, rompant le silence pour la première fois; et la famille de Cédric se retire de fort bonne heure.

— Belle raison, dit le second voyageur : elle

sera trop honorée de se lever pour pourvoir aux besoins de voyageurs tels que nous, qui ne nous abaissons pas à demander une hospitalité que nous avons droit d'exiger.

— Je ne sais, répondit Gurth d'un ton d'humeur, si je devrois indiquer le chemin du château de mon maître à des gens qui réclament comme un droit, l'asile que tant d'autres veulent bien demander comme une faveur.

— Oses-tu disputer avec moi, esclave? s'écria le chevalier; et, donnant à son cheval un coup d'éperon, il lui fit faire une demi-volte, et s'avança vers Gurth, en levant la baguette qui lui servoit de fouet, pour châtier ce qu'il regardoit comme l'insolence du paysan.

Gurth, sans reculer d'un pas, le regarda d'un air fier et farouche, et porta la main sur son couteau de chasse; mais le prieur prévint la querelle, en poussant promptement sa mule entre son compagnon et le gardien des pourceaux de Cédric.

De par sainte Marie, frère Brian, il ne faut pas vous imaginer que vous soyez ici en Palestine, au milieu des Turcs et des Sarrasins, parmi les païens et les infidèles. Nous autres insulaires nous n'aimons pas les coups, si ce ne sont ceux de la sainte Église, qui châtie ceux qu'elle aime. — Dis-moi, mon brave garçon, dit-il, en s'adressant à

Wamba, et en ajoutant à l'éloquence de ses discours par une pièce d'argent, dis-moi le chemin du château de Cédric le Saxon: tu ne peux l'ignorer, et c'est un devoir de guider le voyageur égaré, quand même il seroit d'un rang moins élevé que le nôtre.

— En vérité, mon révérend père, la tête sarrasine de votre très-révérend compagnon a tellement effrayé la mienne, qu'elle a fait sortir ce chemin de ma mémoire. Je doute que je puisse moi-même y arriver ce soir.

— Allons, allons, dit le prieur, je sais que tu peux nous le dire si tu le veux. Ce vénérable frère a passé toute sa vie à combattre les Sarrasins pour la délivrance de la Terre-Sainte : il est de l'ordre des chevaliers templiers dont tu peux avoir entendu parler, et moitié moine, moitié soldat.

— S'il n'est qu'à moitié moine, dit le bouffon, il ne devroit pas être tout-à-fait déraisonnable à l'égard de ceux qui se trouvent sur son chemin, quand même ils ne se presseroient pas de répondre à des questions qui ne les concernent point.

— Je te pardonne ta saillie, répliqua le prieur, mais à condition que tu m'indiqueras le chemin du château de Cédric.

— Eh bien donc, répondit Wamba, vos révé-

rences doivent suivre cette avenue jusqu'à ce qu'elles arrivent à un endroit qu'on appelle la Croix-Renversée. Vous la verrez par terre, il n'y a plus que le piédestal qui soit debout; alors vous prendrez la route à votre gauche, car il y en a quatre qui se croisent à la Croix-Renversée. Je désire que vos révérences puissent y arriver avant l'orage.

Le prieur le remercia, et les cavaliers, piquant des deux, partirent avec l'empressement de tout voyageur qui désire arriver au gîte avant l'orage.

— S'ils suivent le chemin que tu leur as sagement indiqué, dit Gurth à son compagnon, dès que le bruit des chevaux cessa de se faire entendre, les révérends pères auront bien du bonheur s'ils arrivent cette nuit à Rotherwood.

— Il est vrai; mais ils peuvent arriver à Sheffield, et cette place en vaut bien une autre. Je suis trop bon chasseur pour montrer au chien le gîte du lièvre quand je ne veux pas qu'il l'attrape.

— Tu as raison, je serois fâché que ce prieur vît lady Rowena; et il seroit fort possible que Cédric se prît de querelle avec ce moine-soldat, ce qui seroit encore pire. Mais en bons serviteurs, nous devons tout voir, tout entendre et ne rien dire.

Pendant ce temps nos voyageurs, déjà loin des deux serfs, causoient ensemble en français-nor-

mand, langue dont se servoient ordinairement les classes supérieures, à l'exception d'un petit nombre d'individus encore fiers de leur origine saxonne.

— Que signifie l'insolence capricieuse de ces drôles, dit le templier, et pourquoi m'avez-vous empêché de la châtier?

— L'un deux est un fou, frère Brian, répondit le prieur; comment voulez-vous exiger d'un fou des réponses sensées? Quant à l'autre, il est de cette race fière, sauvage et intraitable de Saxons, pour qui le suprême plaisir est de montrer, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, la haine qu'ils portent à ceux qui les ont vaincus.

— Je lui aurois appris la courtoisie à force de coups, s'écria Brian. Je suis accoutumé à manier de pareils esprits. Nos captifs turcs sont aussi fiers, aussi indomptables qu'Odin lui-même pourroit l'être, mais deux mois passés dans ma maison, sous la discipline du maître de mes esclaves, les rendent humbles, soumis, dociles et obéissants. Corbleu! sire prieur, c'est là qu'il faut prendre garde au poison et au poignard, car ils savent faire usage de l'un et de l'autre si vous leur en laissez l'occasion.

— Oui, reprit le prieur, mais chaque pays a ses mœurs et ses usages; et battre ce malheureux étoit un assez mauvais moyen pour le forcer de nous indiquer le chemin de la demeure de

son maître; et, quand même nous y serions parvenus, c'en eût été assez pour irriter Cédric contre vous. Je vous l'ai dit, ce franklin est fier et superbe, d'un caractère altier et susceptible. Ennemi de la noblesse, il l'est même de ses voisins, Réginald Front-de-Bœuf et Philippe de Malvoisin, qui ne sont pas des adversaires à dédaigner. Il défend avec tant de fermeté les priviléges de sa race; il est si fier de descendre directement d'Hereward, fameux guerrier de l'heptarchie, qu'on l'appelle généralement Cédric le Saxon; et il se fait gloire de tirer son origine d'un peuple d'où beaucoup d'autres s'efforcent de cacher qu'ils descendent, de peur d'éprouver les effets du *væ victis*, malheur aux vaincus!

— Cher prieur, dit le templier, j'aime à croire qu'en fait de beauté vous êtes tout aussi connoisseur que le plus galant troubadour; mais j'avoue qu'il faudra que cette célèbre Rowena soit vraiment une beauté incomparable, si vous voulez que je prenne assez d'empire sur moi-même, et m'arme d'assez de patience pour obtenir les bonnes grâces de son père, si c'est un rustre séditieux tel que vous me le peignez.

— Cédric n'est pas son père, reprit le prieur: les ancêtres de lady Rowena sont plus illustres que ceux mêmes dont il se prétend issu; et, si elle lui est unie par les liens du sang, c'est à un degré

très-éloigné. Il est son tuteur, et c'est lui-même, je crois, qui s'est établi tel; mais sa pupille lui est aussi chère que si elle étoit sa propre fille. Quant à la beauté de lady Rowena, vous pourrez bientôt l'apprécier vous-même; et si les grâces de sa personne, si l'expression tout à la fois douce et majestueuse de son regard ne vous font pas oublier les jeunes beautés de la Palestine, et les houris du paradis de Mahomet, je consens à être traité comme un infidèle et un mécréant, et non comme un véritable enfant de l'Église.

— Vous vous rappelez aussi quel pari nous avons fait, dit le templier; et si votre beauté tant vantée ne répond pas à l'idée que vous m'en faites concevoir.....

— Mon collier d'or est à vous, je n'en disconviens pas; mais dans le cas contraire, je reçois dix bottes de vin de Chio, et je suis aussi sûr de les avoir que si elles étoient déjà dans les caves du couvent, sous la clef du vieux Denis, le cellerier.

— Et n'oubliez pas que c'est moi-même qui suis constitué juge, et que, pour perdre, il faut que je convienne que depuis la Pentecôte de l'an passé, je n'ai vu de beauté aussi parfaite. Ce sont là nos conditions, n'est-ce pas? Mon cher prieur, votre collier d'or court de grands dangers, je vous assure, et je le porterai autour du cou dans la lice qui va s'ouvrir à Ashby-de-la-Zouche.

— Nous verrons, nous verrons, reprit le prieur; tout ce que je demande, c'est que votre réponse franche ne soit que l'interprète de vos sentiments; telle en un mot que je dois l'attendre d'un chevalier et d'un fils de l'Église. Mais, mon frère, en attendant, permettez-moi de vous donner un avis, et de vous engager à prendre un ton un peu plus courtois que celui auquel vos infidèles vous ont accoutumé lorsque vous les teniez dans l'esclavage. Cédric le Saxon, s'il étoit offensé, et il s'offense très-aisément, malgré votre titre de chevalier, la gravité de mes fonctions et la sainteté de notre ministère, est homme à nous faire quitter sa maison à l'instant même, et à nous envoyer coucher à la belle étoile, quand même il seroit minuit. Prenez garde aussi à la manière dont vous regarderez la belle Rowena, qu'il surveille avec l'empressement le plus jaloux. S'il concevoit la moindre alarme de ce côté, nous serions perdus. On dit qu'il a banni de chez lui son fils unique pour avoir levé un regard d'affection sur cette beauté, qu'on peut, à ce qu'il paroît, adorer de loin, mais dont il ne faut approcher qu'avec les mêmes sentiments qui nous portent au pied des autels, devant l'image de la sainte Vierge.

— Allons, je vous entends, dit le templier; je ferai ce que vous désirez, et je me conduirai

avec autant de réserve et de douceur qu'une jeune fille pendant une soirée entière; mais quant à la crainte que vous manifestez que Cédric ne nous chasse de chez lui, rassurez-vous: c'est une humiliation que mes écuyers et moi avec Hanet et Abdalla nous saurons bien vous épargner. S'il en venoit à une pareille extrémité, nous pourrions bien lui apprendre à mieux respecter une autre fois les lois de l'hospitalité.

— Faisons preuve surtout de beaucoup de modération et de prudence, dit le prieur; mais voici la Croix-Renversée dont ce fou nous parloit; et la nuit est si obscure que nous pouvons à peine voir quelle route il nous faut suivre. Il nous a dit, je crois, de tourner à gauche?

— Non, à droite, dit Brian, je m'en souviens parfaitement.

— Pardonnez-moi, c'étoit bien à gauche; je me rappelle qu'il nous montra la direction de la route avec la pointe de son épée de bois.

— Oui, reprit le templier; mais il tenoit son épée de la main gauche, et il en dirigea la pointe de ce côté, ajouta-t-il en indiquant la droite.

Et l'un et l'autre soutinrent leur opinion avec la même opiniâtreté, comme c'est l'usage en pareil cas; on consulta les personnes de la suite; mais aucun n'avoit été assez près pour entendre Wamba. A la fin Brian s'écria, étonné de ne l'avoir

pas remarqué plus tôt : — Eh! mais, ne vois-je pas quelqu'un endormi, ou bien étendu mort au pied de cette croix. Hugo, remue donc un peu ce cadavre avec le bout de ta lance.

Hugo ayant obéi, un homme se leva aussitôt et s'écria en bon français : — Qui que vous soyez, pourquoi venez-vous troubler mes pensées ?

— Nous voulions seulement, répondit le prieur, vous demander la route qui conduit à Rotherwood, où demeure Cédric le Saxon.

— J'y vais moi-même, reprit l'étranger; et si j'avois un cheval, je vous servirois de guide; car il faut prendre beaucoup de détours; et l'on court risque de s'égarer, si l'on ne connoît pas parfaitement le chemin.

— Vous aurez tout à la fois et nos remercîments et une bonne récompense, mon ami, dit le prieur, si vous nous conduisez sains et saufs à la résidence de Cédric. Et il ordonna à l'un des gens de sa suite de monter son cheval de main, et de donner le sien à l'étranger qui devoit leur servir de guide.

Leur conducteur suivit une route opposée à celle que Wamba leur avoit indiquée malicieusement pour les égarer. Le sentier s'enfonça bientôt de plus en plus dans la forêt; il étoit traversé par de larges ruisseaux dont l'approche étoit assez dangereuse à cause des marécages qui les entou-

roient. Mais l'étranger sembloit connoître comme par instinct les passages les plus sûrs et les plus directs; les voyageurs qu'il guidoit se trouvèrent bientôt dans une avenue plus grande qu'aucune de celles qu'ils eussent encore vues, au bout de laquelle s'élevoit un bâtiment vaste et régulier; l'étranger le montra au prieur, en disant: — Voilà Rotherwood, la demeure de Cédric le Saxon.

Ce fut une nouvelle très-agréable pour Aymer, qui n'étoit pas encore très-aguerri, et qui, sur la route, au milieu des marais et des ravins, avoit éprouvé tant d'alarmes, qu'il n'avoit pas encore eu la curiosité de faire à son guide une seule question. Se trouvant alors plus à son aise, et ne voyant plus qu'une belle avenue à franchir, sa curiosité commença à renaître, et il se mit à faire diverses questions à l'étranger. — Qui êtes-vous? lui demanda-t-il d'abord.

— Je suis un pèlerin, et j'arrive de la Terre-Sainte, lui répondit l'étranger.

— Vous auriez mieux fait d'y rester et d'y combattre pour la délivrance du saint Sépulcre, dit le templier.

— Il est vrai, sir chevalier, répondit le pèlerin, à qui le templier ne paroissoit pas inconnu; mais lorsque ceux qui se sont engagés par serment à délivrer la cité sainte, voyagent loin du lieu où les appelle leur devoir, pouvez-vous être

surpris qu'un humble paysan comme moi, ami de la paix et de la tranquillité, suive l'exemple qu'ils lui donnent?

Le templier irrité alloit répondre; mais il fut interrompu par le prieur, qui exprima de nouveau son étonnement que leur guide, après une si longue absence, connût si parfaitement tous les détours de la forêt.

— Je suis né dans ces contrées, répondit celui-ci; et, comme il disoit ces mots, ils arrivèrent devant la maison de Cédric. C'étoit un bâtiment irrégulier, contenant plusieurs cours, et occupant une partie considérable de terrain : quoique sa grandeur annonçât que celui qui l'habitoit étoit un homme riche, elle ne ressembloit en rien à ces châteaux flanqués de tours d'une hauteur prodigieuse, dans lesquels la noblesse normande faisoit sa résidence, et qui étoient devenus le style général d'architecture en Angleterre.

Rotherwood n'étoit cependant pas dénué de toutes fortifications; dans ces temps de trouble et de désordre, aucune maison n'auroit pu l'être sans courir le risque d'être pillée et brûlée dans les vingt-quatre heures. Le bâtiment étoit entouré d'un fossé profond, qu'une source voisine remplissoit d'eau. Une double palissade, composée de pieux pointus que fournissoit la forêt, en défendoit les bords. Du côté de l'ouest, il y avoit une

ouverture dans la palissade et un pont-levis sur le fossé; c'étoit l'entrée du bâtiment. Elle étoit prolongée par des angles saillans, d'où, en cas de besoin, des archers et des frondeurs pouvoient défendre le passage.

Le templier s'arrêta devant l'entrée, et sonna fortement du cor; car la pluie, qui menaçoit depuis long-temps nos voyageurs, commençoit alors à tomber avec beaucoup de violence.

CHAPITRE III.

« On connoît cette côte aride, épouvantable,
« Où se brise du nord l'océan redoutable :
« C'est de là que sortit le Saxon aguerri,
« Aux yeux bleus, aux crins blonds, au teint frais et fleuri. »

THOMPSON.

Dans une salle dont la hauteur n'étoit nullement proportionnée à la largeur immense, une longue table faite de planches fournies par les chênes de la forêt, et qui avoient à peine reçu un premier poli, avoit été disposée pour le repas du soir de Cédric le Saxon. Le toit, formé par des poutres et des solives, ne mettoit à l'abri des intempéries de l'air, que grâce aux lattes et au chaume qui en composoient la couverture. A chaque bout de cet appartement étoit une grande cheminée dont il s'échappoit autant de fumée dans la chambre qu'il en sortoit par le tuyau, tant on connoissoit peu alors l'art de les construire. Cette vapeur continuelle avoit donné une espèce de vernis à la partie supérieure de la salle, en l'incrustant d'une couche épaisse de noir de fumée et de suie. Des instruments de guerre et de chasse étoient suspendus le long des murs. De grandes portes, placées à chaque angle, conduisoient dans

les parties du château, dont l'étendue étoit considérable.

Tout dans cet appartement annonçoit l'ère saxonne dans toute sa simplicité primitive, à laquelle Cédric se faisoit un point d'honneur de se conformer. Le plancher étoit un mélangé de terre et de chaux, bien battu et endurci, tel qu'est encore assez souvent celui de nos granges modernes. Dans le quart de la longueur de cette salle, ce plancher étoit plus élevé d'environ six pouces, et cet espace, qu'on appeloit l'estrade, étoit réservé aux principaux membres de la famille, et aux hôtes de distinction. A cet effet, une table richement converte d'un drap écarlate étoit placée transversalement dans cette partie privilégiée; et du milieu de cette table en partoit une plus longue, plus étroite et moins somptueusement décorée, où se plaçoient, pour prendre leurs repas, les inférieurs et les domestiques de la maison. La réunion de ces deux tables présentoit la forme d'un T, et l'on en voit encore de semblables dans les anciens colléges d'Oxford et de Cambridge. Des chaises et des fauteuils massifs, en bois de chêne sculpté, étoient placés sur l'estrade, et la table qui s'y trouvoit étoit couverte d'un dais pour mettre les grands dignitaires qui occupoient cette place distinguée, à l'abri de la pluie qui perçoit quelquefois à travers le toit.

Les murailles de cette partie de la salle étoient garnies de tapisseries, et le plancher couvert d'un tapis, sur lequel on remarquoit quelques essais de broderie dont le principal mérite étoit le brillant des couleurs. Les murs de la partie inférieure étoient nus, la table n'étoit pas couverte, le sol étoit sans tapis, rien n'empêchoit la pluie du ciel de tomber sur la tête des convives; et des bancs lourds et massifs tenoient lieu de chaises.

Au centre de la table d'honneur étoient placés deux fauteuils plus élevés que les autres, pour le maître et la maîtresse de la maison, qui présidoient au banquet hospitalier, et qui, à ce titre, se nommoient en saxon *les donneurs de pain.*

Près de chacun de ces fauteuils étoit un tabouret sculpté avec soin et orné de marqueterie en ivoire. Les autres siéges n'avoient pas cette marque de distinction. Cédric le Saxon occupoit déjà sa place ordinaire; et, quoiqu'il n'eût que le rang de *thane* ou de *franklin*, comme l'appeloient les Normands, il étoit aussi impatient de ne pas voir arriver son souper, que pourroit l'être de nos jours un alderman de la cité de Londres.

Il suffisoit de voir la physionomie du maître du château, pour juger qu'il étoit d'un caractère franc, mais vif et impétueux. Il n'étoit que de moyenne taille, cependant il avoit les épaules

larges, les bras longs, tous les membres robustes, et tout en lui annonçoit un homme accoutumé aux fatigues de la guerre ou de la chasse. Il avoit la figure large, de grands yeux bleus, de belles dents, une expression de candeur et de franchise, et ses traits annonçoient cette sorte de bonne humeur qui accompagne souvent la vivacité et la brusquerie. Ses yeux exprimoient l'orgueil et la méfiance, car il avoit passé sa vie à défendre des droits constamment envahis, et son caractère fier, vif et résolu, avoit toujours été sur le qui-vive, par suite des circonstances où il se trouvoit placé. Ses longs cheveux blonds, partagés sur le milieu de sa tète, descendoient des deux côtés sur ses épaules, et la neige de la vieillesse n'y paroissoit pas encore, quoique Cédric approchât de sa soixantième année.

Il étoit couvert d'une tunique verte dont le collet et les manches étoient garnis de *menu-vair*, espèce de fourrure d'une qualité inférieure à l'hermine, et qui étoit, à ce que l'on croit, la peau de l'écureuil gris. Ce vêtement non-boutonné couvroit un justaucorps de drap écarlate, et il avoit un haut de chausse de même étoffe, mais qui, ne descendant que jusqu'au bas des cuisses, laissoit le genou à découvert. Il portoit des sandales semblables à celles des paysans, quoique de matériaux plus précieux, et attachées par-de-

vant avec des agrafes d'or. Des bracelets et un collier de même métal entouroient ses bras et son cou. Un ceinturon, orné de pierres précieuses, soutenoit un couteau de chasse pointu et à deux tranchants, suspendu perpendiculairement à son côté. Sur le dos de son fauteuil étoit placé un manteau de drap écarlate bordé de fourrure, et un bonnet semblable, richement brodé, complétoit le costume du riche thane, quand il vouloit sortir. Contre son fauteuil étoit appuyée une courte javeline garnie d'une pomme d'acier brillant, et qui lui servoit d'arme ou de canne, suivant l'occasion.

Plusieurs domestiques dont les vêtements tenoient le milieu entre la magnificence de leur maître et la simplicité de Gurth, le gardien des pourceaux, épioient le moindre regard du dignitaire saxon, et se tenoient prêts à exécuter ses ordres. Deux ou trois d'entre eux, plus élevés en grade que les autres, étoient derrière Cédric, sur l'estrade; le reste occupoit la partie inférieure de la salle. On y voyoit aussi d'autres commensaux d'une espèce différente; deux ou trois grands lévriers qu'on employoit alors pour chasser le cerf et le loup; autant de chiens d'arrêt, à gros cou, à grosse tête, à longues oreilles, et une couple de chiens de plus petite espèce, qu'on appelle aujourd'hui bassets. Tous

attendoient avec impatience l'arrivée du souper; mais avec cette sagacité, et cette connoissance en physionomie, particulière à la race canine, ils se gardoient bien d'interrompre le sombre silence de leur maître, tenus probablement en respect par la vue d'une baguette blanche qui, placée à côté de son assiette, lui servoit à repousser les avances de la partie quadrupède de son domestique, quand elles devenoient par trop vives. Un vieux chien-loup seulement, prenant les libertés d'un ancien serviteur favori, étoit couché près du fauteuil de son maître, et appeloit de temps en temps son attention, soit en plaçant la tête sur ses genoux, soit en lui léchant la main. Mais il n'obtenoit que ces mots pour réponse: — A bas, Balder, à bas! je ne suis pas en humeur de jouer.

Il étoit très-vrai que Cédric n'étoit pas dans une situation d'esprit fort tranquille. Lady Rowena, qui avoit été entendre l'office du soir dans une église assez éloignée, venoit seulement de rentrer, et changeoit de vêtements, ceux qu'elle portoit ayant été mouillés par l'orage. Gurth et son troupeau, qui auroient dû être de retour depuis long-temps, n'étoient pas encore arrivés, et les propriétés étoient si peu respectées à cette époque, qu'il étoit possible d'attribuer ce délai aux déprédations des brigands et des braconniers dont les

bois voisins étoient remplis, ou à la violence de quelqu'un des barons des environs, qui, comptant sur leur force, ne respectoient pas davantage le bien d'autrui. C'étoit une affaire assez importante, car une grande partie de la richesse des propriétaires saxons consistoit en troupeaux de pourceaux, surtout dans le voisinage des forêts, où les chênes leur fournissoient une nourriture abondante.

Outre ce sujet d'inquiétude, le thane saxon étoit impatient de voir arriver son fou Wamba, dont les plaisanteries, quelles qu'elles fussent, étoient une sorte d'assaisonnement pour ses repas et pour les traits copieux de vin dont il avoit coutume de les arroser. Ajoutez à cela que Cédric n'avoit rien pris depuis midi, et que l'heure ordinaire de son souper étoit passée depuis longtemps, sujet de mécontement très-ordinaire aux gentilshommes campagnards, aussi bien autrefois que de nos jours. Il n'exprimoit pourtant son déplaisir que par quelques mots entrecoupés, que tantôt il prononçoit à demi-voix comme se parlant à lui-même, et que tantôt il adressoit aux serviteurs qui l'entouroient, particulièrement à son échanson, qui, de temps en temps, lui présentoit une coupe pleine de vin, en guise de potion calmante.

— Pourquoi donc lady Rowena ne vient-elle point?

— Elle n'a plus qu'à changer de coiffure, répondit une suivante, avec la même assurance qu'une femme de chambre moderne qui parle au maître de la maison. Voudriez-vous qu'elle vînt souper en cornette de nuit ? Il n'y pas une dame dans tout le comté qui soit plus expéditive à s'habiller que ma maîtresse.

Cette réplique incontestable n'obtint d'autre réponse du Saxon qu'une espèce d'interjection que l'écriture ne peut peindre, et qu'on pouvoit regarder comme une sorte d'approbation.

— J'espère, ajouta-t-il, que sa dévotion lui fera choisir un plus beau temps, la première fois qu'elle ira à l'église de Saint-Jean. Se tournant alors vers son échanson, et levant la voix comme s'il se fût soulagé en trouvant quelqu'un sur qui il pût, sans scrupule, faire tomber son humeur : Mais, de par tous les diables, s'écria-t-il, quelle raison peut retenir Gurth si tard ? Je crains qu'il n'ait à nous rendre un mauvais compte de son troupeau. C'est pourtant un serviteur soigneux et fidèle, et je le destinois à quelque chose de mieux. J'en aurois peut-être fait un de mes gardes.

— Il n'est pas bien tard, répondit modestement Oswald : il n'y a pas encore une heure qu'on a sonné le *couvre-feu* [1]. C'étoit s'y prendre

[1] Guillaume le Conquérant avait ordonné qu'on sonnât tous les soirs à huit heures une cloche pour avertir chacun d'éteindre

bien mal pour excuser son camarade, car rien n'étoit plus propre à augmenter le mécontentement de Cédric.

— Au diable soit le *couvre-feu*, s'écria-t-il; au diable le bâtard qui l'a inventé, et l'esclave sans cœur dont la langue saxonne fait entendre ce mot aux oreilles d'un Saxon! Le *couvre-feu!* qui oblige de braves gens à éteindre leur feu et leurs lumières, afin que les voleurs et les brigands puissent travailler plus à l'aise dans les ténèbres! Réginald Front-de-Bœuf et Philippe de Malvoisin savent profiter du *couvre-feu* aussi bien que Guillaume le Bâtard lui-même, aussi bien qu'aucun des aventuriers normands qui combattirent à Hastings. Je m'attends à apprendre que mes troupeaux ont été enlevés pour nourrir quelques bandits normands que leurs maîtres laissent mourir de faim. Ils n'ont d'autre ressource que le vol et le pillage; et ils auront tué mon fidèle serviteur. Et Wamba? où est Wamba? quelqu'un ne m'a-t-il pas dit qu'il étoit sorti avec Gurth?

Oswald lui répondit affirmativement.

— De mieux en mieux! on aura emmené le fou d'un Saxon afin de lui donner pour maître un lord normand. En vérité, nous sommes tous de vrais fous de leur être soumis, et nous méritons

son feu et ses lumières. De-là vint le nom de couvre-feu ou *curfew*. *(Note du traducteur.)*

plus d'en être méprisés que si la nature ne nous avoit donné qu'une demi-provision d'esprit. Mais je me vengerai, ajouta-t-il, d'un air de colère, en se levant et en saisissant sa javeline, je porterai ma plainte au grand conseil. J'ai des amis, des vassaux; j'appellerai le Normand en défi, corps à corps. Qu'il vienne avec sa cotte de mailles, son casque de fer, et tout ce qui peut donner de la hardiesse à la lâcheté; cette javeline a percé des planches plus épaisses que trois de leurs boucliers. Ils me croient vieux sans doute, mais ils verront que le sang d'Hereward coule encore dans les veines de Cédric. Ah! Wilfred, Wilfred! ajouta-t-il en baissant la voix de manière à ne plus parler que pour lui-même, si tu avois pu vaincre ta passion insensée, ton père n'auroit pas été abandonné à son âge, comme le chêne solitaire dont les branches effeuillées sont à la merci des ouragans! Ces dernières idées semblèrent changer sa colère en tristesse. Il remit sa javeline à sa place, se rassit dans son fauteuil, et parut se livrer à des réflexions mélancoliques.

Le son d'un cor le tira tout à coup de cette rêverie. Les aboiements de tous les chiens y répondirent à l'instant, non-seulement de ceux qui se trouvoient dans la salle, mais de vingt ou trente autres qui étoient dispersés dans tout le château. Il fallut la baguette blanche de Cédric

jointe aux efforts des domestiques pour faire cesser cette clameur canine.

— Qu'on coure à la porte, s'écria le Saxon, dès que le tumulte lui permit de faire entendre sa voix, et qu'on sache quelles nouvelles nous arrivent. On vient sans doute m'annoncer quelque pillage, quelque brigandage commis sur mes terres.

Au bout de quelques instants, un de ses gardes vint lui annoncer qu'Aymer, prieur de Jorvaulx, et le chevalier Brian de Bois-Guilbert, commandeur de l'ordre vénérable des templiers, avec une suite peu nombreuse, lui demandoient l'hospitalité pour cette nuit, étant en route pour se rendre au tournoi qui devoit avoir lieu le surlendemain à peu de distance d'Ashby-de-la-Zouche.

— Le prieur Aymer! Brian de Bois-Guilbert! murmura Cédric: Normands tous deux! Mais n'importe, Normands ou Saxons, jamais l'hospitalité ne sera refusée au château de Rotherwood. Puisqu'ils l'ont choisi pour faire une halte, ils sont les bien-venus. Ils auroient pourtant mieux fait de passer leur chemin. Ce n'est pas que je regrette de les nourrir et de les héberger pour une nuit. D'ailleurs, en se présentant en qualité d'hôtes, même des Normands doivent oublier leur insolence. Hundebert, dit-il à une espèce de majordome qui se tenoit derrière lui une ba-

guette blanche à la main, prenez six hommes avec vous, et faites entrer les étrangers dans la partie du château destinée à mes hôtes; faites placer leurs chevaux et leurs mules dans mes écuries, et veillez à ce que leur suite ne manque de rien. Offrez-leur des vêtements, s'ils désirent en changer, allumez bon feu dans leurs appartements, présentez-leur de l'ail et du vin, dites au cuisinier d'ajouter au souper ce qu'il pourra, et qu'on serve dès que ces étrangers seront prêts à se mettre à table. Vous aurez soin de leur dire que Cédric auroit été les assurer lui-même qu'ils sont les bien-venus dans son château, s'il n'avoit fait vœu de ne jamais faire plus de trois pas au delà de son estrade pour aller à la rencontre de quiconque n'est pas de sang royal saxon. Allez, n'oubliez rien, et qu'ils ne puissent pas dire dans leur orgueil qu'ils n'ont trouvé chez un Saxon qu'avarice et pauvreté.

Le majordome partit pour exécuter les ordres de son maître.

— Le prieur Aymer! répéta Cédric, en se tournant vers Oswald; c'est, si je ne me trompe, le frère de Gilles de Mauleverer, maintenant lord de Middleham?

Oswald fit un signe affirmatif, d'un air de respect.

— Son frère occupe la place et usurpe le pa-

trimoine d'une meilleure race, de celle d'Ulfgar de Middleham. Mais quel est le lord normand qui n'en fait pas autant? Ce prieur est dit-on, un prêtre jovial, plus ami de la bouteille et du cor de chasse que des cloches et du bréviaire. Allons, qu'il vienne, il sera le bien-venu. Et le templier, comment l'appelez-vous?

— Brian de Bois-Guilbert.

— Bois - Guilbert! dit Cédric toujours à voix basse et sur le ton d'un homme qui, accoutumé à vivre parmi des inférieurs, semble plus volontiers s'adresser la parole à lui-même. C'est un nom connu au loin, sous de bons et de mauvais rapports. Il est, dit - on, aussi vaillant que le plus brave de son ordre, mais il ne lui manque aucun des vices de ses confrères, orgueil, arrogance, cruauté, déréglement de mœurs; il a le cœur dur; ne craint ni ne respecte rien sur la terre ni dans le ciel, voilà ce que disent le peu de guerriers qui sont revenus de la Palestine. Mais ce n'est que pour une nuit : il sera bien reçu aussi. — Oswald, percez un tonneau de vin vieux; préparez le meilleur hydromel, le cidre le plus mousseux, le morat et le pigment [1] les plus parfumés. Placez sur la table les plus grandes

[1] Le morat étoit une boisson composée de jus de mûres et de miel : le pigment étoit un autre breuvage dans lequel il entroit du vin, du miel et différentes épices.

coupes: les templiers et les prieurs aiment le bon vin et la bonne mesure. Et vous, Elgitha, allez dire à votre maîtresse qu'elle peut se dispenser de paroître ce soir au banquet, à moins qu'elle ne désire s'y rendre.

—Elle le désirera bien certainement, répondit Elgitha sans hésiter, car elle sera charmée d'apprendre les dernières nouvelles de la Palestine.

Cédric jeta sur la hardie suivante un regard de mécontentement, mais lady Rowena et tout ce qui lui appartenoit jouissoit du privilége d'être toujours à l'abri de sa colère. —Silence! lui dit-il seulement: apprenez à votre langue à être discrète. Portez mon message à votre maîtresse, et qu'elle fasse ce qui lui plaira. Dans ces murs, au moins, la descendante d'Alfred règne encore en souveraine.

Elgitha se retira sans répliquer.

—La Palestine, dit à demi-voix le Saxon, en répétant les derniers mots d'Elgitha, combien d'oreilles s'ouvrent pour écouter les contes que nous font sur ce fatal pays, des croisés dissolus, ou d'hypocrites pèlerins! Et moi aussi; je pourrois demander...., m'informer....., écouter avec des battements de cœur les fables que ces rusés vagabonds inventent pour se faire accorder l'hospitalité..... Mais non, le fils qui m'a désobéi n'est plus mon fils; son destin m'est aussi indif-

férent que celui du plus méprisable de tous les soldats croisés qui, en répandant le sang, et en se livrant à tous les excès, ont prétendu accomplir la volonté de Dieu.

Cédric fronça le sourcil, et baissa les yeux vers la terre; mais en ce moment une des portes de la salle s'ouvrit; le majordome entra, sa baguette blanche à la main, précédé de quatre domestiques portant des torches, et introduisit les deux étrangers.

CHAPITRE IV.

« Le bœuf majestueux tombant sous le couteau,
« Voit son sang se mêler à celui du chevreau.
« Déjà le feu pétille, et le repas s'apprête;
« La coupe se remplit pour égayer la fête.
. . . .
. . . .
« Ulysse dans un coin, comme un hôte inconnu,
« Silencieux, attend que son tour soit venu. »

ODYSSÉE, liv. 21.

Le prieur avoit eu le temps de changer ses habits de voyage pour de plus précieux vêtements, sur lesquels il portoit une aube, brodée avec un grand soin. Outre l'anneau massif, marque de sa dignité, tous ses doigts étoient chargés de bagues et de pierres précieuses, en dépit des canons qui le défendoient; ses sandales étoient du plus beau cuir qu'on eût jamais tiré d'Espagne; sa barbe étoit réduite à la plus petite dimension que pût permettre son ordre, et sa tonsure cachée par un bonnet écarlate richement brodé.

Le chevalier du temple avoit aussi changé de costume, et quoiqu'il fût moins chargé d'ornements, il portoit des vêtements aussi riches, et avoit l'air beaucoup plus imposant que son compagnon. A sa cotte de mailles, il avoit substitué

une tunique de soie pourpre, garnie de fourrure, sur laquelle flottoit sa longue robe d'un blanc éclatant, élégamment drapée, et couverte d'un manteau de velours noir, sur l'épaule duquel on voyoit la croix à huit pointes de son ordre. Il avoit quitté la toque qui descendoit sur ses sourcils, et sa tête n'étoit couverte que d'une épaisse chevelure bouclée naturellement, et d'un noir de jais; ce qui étoit parfaitement assorti avec son teint extraordinairement basané. Rien n'étoit plus majestueux que son port et sa contenance; mais on y remarquoit cette hauteur que donne l'habitude d'une autorité sans bornes.

Ces deux grands personnages étoient suivis de leur cortége respectif, et de l'individu qui leur avoit servi de guide. Celui-ci se tenoit à une distance respectueuse, et n'avoit de remarquable que son costume de pèlerin. Un grand manteau de serge grossière l'enveloppoit entièrement; par sa forme il ressembloit à celui d'un de nos hussards, avec des basques pareilles pour couvrir les bras, et on l'appeloit un *sclaveyn* ou un *slavonien;* des sandales, attachées par une lanière, sur ses pieds nus; un grand chapeau dont les larges bords étoient couverts de coquilles; un bourdon, dont le bas étoit garni en fer, et dont le haut étoit orné d'une branche de palmier, complétoient sa parure. Il marchoit modestement à la suite du cortége, qui

entroit dans la salle, et voyant que la table inférieure étoit à peine assez grande pour les gens de Cédric et l'escorte des voyageurs, il se plaça sur une escabelle, sous une des grandes cheminées dont j'ai déjà parlé, et parut s'occuper à sécher ses vêtements, en attendant que l'hospitalité de l'intendant de Cédric lui présentât quelques aliments.

En voyant arriver ses hôtes, Cédric se leva d'un air de dignité, descendit de son estrade, fit trois pas à leur rencontre, et les attendit.

— Je suis fâché, révérend prieur, dit-il à Aymer, que mon vœu m'empêche d'avancer plus loin pour recevoir dans le château de mes ancêtres, des hôtes tels que vous et ce vaillant chevalier templier. Mon intendant a dû vous expliquer la cause de cette impolitesse apparente. Permettez-moi aussi de vous prier de m'excuser si je vous parle dans ma langue maternelle, et de vous en servir vous-mêmes pour me répondre, si vous la connoissez. Néanmoins, dans le cas contraire, je crois entendre assez le normand, pour comprendre ce que vous aurez à me dire.

— Digne franklin, répondit le prieur, ou plutôt, permettez-moi de dire digne thane, quoique ce titre soit un peu antique ; les vœux doivent être accomplis ; ce sont des nœuds qui nous attachent au ciel, les liens dont la victime est char-

gée au pied des autels. Oui, comme je le disois, les vœux doivent être accomplis, à moins que notre sainte mère l'Église ne juge à propos de nous en dispenser. Quant à la langue dont nous nous servirons, j'emploierai très-volontiers celle que parloit ma respectable aïeule, Hilda de Middleham, qui mourut en odeur de sainteté, presque aussi bien que sa glorieuse patrone, la bienheureuse Hilda de Whitby.

Quand le prieur eut terminé ce qu'il regardoit comme une harangue conciliatrice, son compagnon dit en peu de mots et avec un ton d'emphase. —Je parle toujours français : c'est la langue du roi Richard et de sa noblesse ; mais j'entends assez l'anglais pour comprendre les naturels du pays.

Cédric jeta sur lui un de ces regards d'impatience et de colère que provoquoit toujours en lui toute comparaison entre les deux nations rivales ; mais, se rappelant les devoirs de l'hospitalité, il supprima toute marque de ressentiment, invita d'un geste ses hôtes à prendre place sur deux siéges placés à sa gauche, mais un peu plus bas que le sien, et donna ordre qu'on servît le souper.

Pendant que les domestiques s'occupoient à obéir à leur maître avec promptitude, celui-ci apperçut à l'autre bout de la salle Gurth et Wamba qui venoient d'arriver.

— Qu'on fasse avancer ces deux fainéants, dit le

Saxon d'un air d'impatience. Les deux coupables s'étant approchés de l'estrade : Pourquoi êtes-vous rentrés si tard? qu'est devenu le troupeau qui t'étoit confié, misérable Gurth? l'as-tu laissé enlever par des brigands et des maraudeurs?

—Sauf votre bon plaisir, répondit Gurth, j'ai ramené le troupeau tout entier.

—Mais ce n'est pas mon bon plaisir d'être deux heures à penser le contraire, et à former des plans de vengeance contre des voisins qui ne m'ont pas offensé. Je t'avertis que la première fois qu'il t'en arrivera autant, tu en seras puni par les fers et la prison.

Gurth, qui connoissoit le caractère irritable de son maître, ne chercha point à s'excuser; mais le fou, qui, par suite des priviléges de son titre, comptoit sur l'indulgence de Cédric, se chargea de répondre.

—En vérité, notre oncle, lui dit-il, vous n'êtes ce soir ni sage ni raisonnable.

—Silence, Wamba! si vous prenez de telles licences, je vous enverrai, tout fou que vous êtes, faire pénitence et recevoir la discipline dans la loge du portier.

—Que votre sagesse daigne me dire d'abord s'il est juste et raisonnable de punir quelqu'un pour la faute d'un autre?

—Certainement non.

—Pourquoi donc menacer de punition Gurth, qui n'est nullement coupable? Nous ne nous sommes pas amusés un seul instant en chemin; mais Fangs n'a pu réunir le troupeau que lorsque le dernier coup des complies étoit déjà sonné.

—Si c'est la faute de Fangs, dit Cédric en s'adressant à Gurth, il faut le tuer, et avoir un autre chien.

—Sauf votre respect, mon oncle, dit le fou, ce n'est point encore là justice complète. Ce n'est pas la faute de Fangs s'il est estropié et incapable de rassembler le troupeau; c'est la faute de celui qui lui a arraché les griffes de devant; opération à laquelle il n'auroit jamais consenti, si on l'avoit consulté.

—Estropier le chien d'un de mes serfs! s'écria le Saxon transporté de fureur: qui a osé me faire un tel outrage?

— Le vieux Hubert, le garde-chasse de sir Philippe de Malvoisin. Il a attrapé Fangs dans la forêt; il a prétendu qu'il chassoit le daim, en contravention aux droits de son maître, et.....

—Au diable soient Malvoisin et son garde! s'écria Cédric: je leur apprendrai à tous deux qu'aux termes de la charte des bois, la chasse est libre dans cette forêt. Mais c'en est assez, allez à vos places. Et toi, Gurth, prends un autre chien; et si le garde ose y toucher, je veux que toutes

les malédictions qu'on donne à un lâche tombent sur ma tête, si je ne lui coupe pas l'index de la main droite pour le mettre hors d'état de jamais lancer une flèche. Je vous demande pardon, mes dignes hôtes, mais je suis entouré ici de voisins, sire chevalier, qui ne valent pas mieux que les infidèles contre qui vous avez combattu dans la Terre-Sainte. Le souper est servi, prenez-en votre part, et excusez-moi de ne pas mieux vous traiter.

Le repas tel qu'il étoit n'exigeoit pourtant pas d'excuses. Le bas de la table étoit couvert de porc bouilli, rôti, et grillé; et l'on voyoit sur la table d'honneur des volailles, du chevreau et du gibier de toute espèce, plusieurs sortes de poissons, des gâteaux et des tourtes au fruit et au miel. Les oiseaux connus sous le nom de petits-pieds, n'étoient pas servis sur des assiettes : les pages les présentoient, enfilés dans des broches, successivement à chaque convive, qui en prenoit ce que bon lui sembloit. Un gobelet d'argent étoit placé devant chaque personnage de distinction, les autres buvoient dans une large corne.

Comme on alloit commencer le repas, le majordome, levant tout à coup sa baguette, s'écria à haute voix : Place à lady Rowena! Une porte située du côté de l'estrade s'ouvrit en même temps, et lady Rowena entra accompagnée de quatre suivantes. Cédric, quoique surpris, et probablement

peu agréablement, de la voir paroître en une telle occasion, se hâta d'aller au-devant d'elle, et la conduisit d'un air de respect jusqu'au fauteuil placé à sa droite et destiné à la maîtresse de la maison. Chacun se leva pour la recevoir, et répondit par un salut silencieux à la révérence pleine de grâce qu'elle fit en arrivant. Elle prit sa place ordinaire à table; mais, avant qu'elle fût assise, le templier dit tout bas au prieur : — Je ne porterai pas votre collier d'or au tournoi, et mon vin de Chio est à vous.

— Ne vous l'avois-je pas dit? répondit Aymer : mais modérez vos transports, le franklin vous observe.

Sans faire attention à cet avis, Bois-Guilbert, habitué à ne connoître d'autres lois que sa volonté, eut constamment les yeux fixés sur la belle Saxonne, dont son imagination étoit peut-être d'autant plus frappée, qu'il remarquoit en elle un genre de charmes tout différent de ceux que l'Orient avoit offerts à son admiration.

Douée des plus belles proportions de son sexe, lady Rowena étoit d'une taille avantageuse, mais non d'une stature à exciter la surprise. Son teint était d'une blancheur éblouissante, mais la noblesse de tous ses traits préservoit sa physionomie de la fadeur qui résulte fréquemment de cet avantage. Ses beaux, yeux bleus, surmontés de sourcils

châtains, bien arqués, sembloient formés pour enflammer comme pour attendrir, pour ordonner comme pour supplier. Si la douceur étoit l'expression naturelle de sa physionomie, on voyoit aussi que l'habitude de commander et de recevoir des hommages, lui avoit donné une fierté qui modifioit son caractère naturel. Ses longs cheveux, de même couleur que ses sourcils, formoient de nombreuses boucles, auxquelles l'art avoit sans doute travaillé. Ces boucles étoient ornées de pierres précieuses, et sa chevelure, portée dans toute sa longueur, annonçoit la condition libre et la naissance distinguée de la noble Saxonne. Son cou étoit entouré d'une chaîne d'or, à laquelle étoit suspendu un petit reliquaire de même métal. Ses bras étoient nus et ornés de bracelets. Sa parure consistoit en une robe de dessous et un jupon de soie d'un vert pâle, sur laquelle étoit une autre robe flottante à larges manches qui ne descendoient que jusqu'au coude. Cette seconde robe étoit cramoisie et d'une laine des plus fines. Un tissu d'or et de soie lui servoit de voile, et étoit attaché de manière à pouvoir lui couvrir le visage et le sein, à la manière espagnole, ou à former sur ses épaules une sorte de draperie.

Lorsqu'elle vit les yeux du templier fixés sur elle avec une ardeur qui les faisoient ressembler à deux charbons enflammés dans une noire four-

naïse, elle tira son voile sur son visage, d'un air de dignité, comme pour lui faire sentir que la liberté de ses regards lui étoit désagréable. Cédric vit ce mouvement, et en comprit la cause. — Sir templier, dit-il, les joues de nos jeunes filles saxonnes sont trop peu habituées au soleil, pour supporter le regard fixe d'un croisé.

Si j'ai commis une faute, répondit sir Brian, je vous demande pardon, c'est-à-dire je demande pardon à lady Rowena; car mon humilité ne peut aller plus loin.

— Lady Rowena, dit le prieur, nous a punis tous en châtiant la témérité de mon ami. J'espère qu'elle sera moins cruelle au splendide tournoi où je me flatte que nous la verrons.

— Il est encore incertain que nous y allions, dit Cédric; je n'aime pas ces vanités, qui étoient inconnues à mes pères quand l'Angleterre étoit libre.

— Permettez-nous d'espérer, reprit le prieur, que nous pourrons vous décider à y aller en notre compagnie. Les routes ne sont pas sûres, et l'escorte d'un chevalier tel que sir Brian de Bois-Guilbert n'est pas à dédaigner.

— Sir prieur, répondit le saxon, toutes les fois que j'ai voyagé jusqu'à présent dans ce pays, je n'ai eu besoin d'autre aide que celle de mes fidèles vassaux et de mon épée. Si nous allons à

Ashby-de-la-Zouche, ce sera avec notre noble voisin, notre compatriote Athelstane de Coningsburgh, et avec une suite suffisante pour braver les brigands de toute espèce... Je bois à votre santé, sir prieur, et je vous remercie de votre courtoisie. Goûtez ce vin, j'espère qu'il ne vous déplaira point..... Si pourtant vous étiez assez rigide observateur des règles monastiques pour préférer votre préparation de lait acide, je ne prétends pas vous obliger à pousser la courtoisie jusqu'à me faire raison.

— Oh! dit le prieur en souriant, ce n'est que dans les murs du prieuré que nous nous bornons au *lac dulce et acidum*. Quand nous nous trouvons dans le monde, nous nous conformons à ses usages. Je répondrai donc à votre santé avec la même liqueur; quant à l'autre breuvage dont vous me parlez, je le laisse pour mes frères lais.

— Et moi, dit le templier, en emplissant sa coupe, je porte la santé de la belle Rowena. Depuis que ce nom est connu en Angleterre, jamais il n'a mieux mérité pareil tribut. Sur ma foi, je pourrois pardonner au malheureux Vortigern d'avoir perdu son honneur et son royaume, si l'ancienne Rowena avoit eu la moitié des attraits de la moderne.

— Je vous dispense de tant de courtoisie, sir chevalier, dit lady Rowena sans lever son voile,

ou pour mieux dire, je vais vous prier de nous en donner une preuve, en nous apprenant quelles sont les dernières nouvelles de la Palestine. Ce sujet est plus intéressant pour des oreilles anglaises, que ne le sont tous les compliments que votre éducation française vous apprend à faire.

— Elles consistent en bien peu de chose, répondit Bois-Guilbert, si ce n'est que le bruit d'une trève avec Saladin paroît se confirmer.

Il fut interrompu par Wamba, qui avoit pris sa place ordinaire sur une chaise dont le dossier étoit décoré de deux oreilles d'âne; elle était derrière celle de son maître qui, de temps en temps, lui donnoit quelque morceau qu'il prenoit sur son assiette, faveur que le bouffon partageoit avec quelques chiens favoris admis dans la salle. Wamba, ayant une petite table devant lui, les talons appuyés sur le bâton de sa chaise, les joues creuses et les yeux à demi fermés, sembloit tout occupé des mets délicats dont Cédric lui faisoit part, et cependant il ne perdoit pas une occasion d'exercer les fonctions de sa charge.

— Ces trèves avec les infidèles me vieillissent bien! s'écria-t-il, sans s'inquiéter s'il interrompoit le fier templier.

— Que veux-tu dire, fou? lui demanda son maître d'un air qui annonçoit qu'il étoit disposé à prendre en bonne part ses plaisanteries.

— C'est que j'en ai vu conclure trois, répondit Wamba, dont chacune devoit durer cinquante ans. Par conséquent, et en calculant bien, je dois en avoir à présent cent cinquante.

— Quoi qu'il en soit, dit le templier qui reconnut son ami de la forêt, je me charge de vous empêcher de mourir de vieillesse, si jamais vous cherchez à tromper des voyageurs égarés, comme vous l'avez fait ce soir à notre égard.

— Comment, misérable, s'écria Cédric, tromper des voyageurs! vous méritez les verges, car c'est un trait de malignité plutôt que de folie.

— Je vous en prie, notre oncle, permettez que la folie serve de protection à la malice. Je n'ai commis qu'une légère méprise en prenant ma main droite pour ma gauche; et celui qui prend un fou pour guide et pour conseiller, peut bien me la pardonner, car il en commet une beaucoup plus grande.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un serviteur qui annonça qu'un étranger étoit à la porte, sollicitant l'hospitalité.

— Qu'on le fasse entrer, répondit Cédric, n'importe qui il soit. Par une nuit comme celle-ci, au milieu d'un pareil orage, les animaux sauvages eux-mêmes cherchent la protection de l'homme, leur ennemi mortel, plutôt que de braver la

fureur des éléments. Voyez-y, Oswald, et veillez à ce que cet étranger ne manque de rien.

Oswald sortit aussitôt pour exécuter les ordres de son maître.

CHAPITRE V.

« Un juif n'a-t-il pas des yeux, n'a-t-il pas des mains, des « organes, des sens, des affections, des passions? Quelle « différence y a-t-il entre lui et un chrétien? ne se nour- « rit-il pas des mêmes aliments? n'est-il pas blessé par les « mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les « mêmes remèdes, échauffé et refroidi par le même été et « le même hiver? » *Le Marchand de Venise.*

Oswald ne tarda pas à rentrer, et, s'approchant de son maître, il lui dit à l'oreille : — C'est un juif qui se nomme Isaac d'York. Convient-il que je le fasse entrer dans la salle?

— Charge Gurth de remplir tes fonctions, Oswald, dit Wamba avec sa liberté ordinaire. Un gardien de pourceaux est un introducteur convenable pour un juif.

— Sainte Marie! dit le prieur en faisant un signe de croix, un juif mécréant qu'on admettroit en notre présence!

— Un chien de juif, dit le templier, approcheroit d'un défenseur du saint Sépulcre!

— Par ma foi, dit Wamba, il me semble que les templiers aiment mieux l'héritage des juifs que leur compagnie.

— Paix, mes dignes hôtes, dit Cédric; mon hospitalité ne doit pas être bornée par vos anti-

pathies. Si le ciel a supporté tant d'années la présence de toute la nation juive, ne pouvons-nous souffrir quelques heures celle d'un individu de cette race? Personne ne sera obligé de lui parler, ni de manger avec lui; on peut lui donner une table à part, à moins, ajouta-t-il en souriant, que ces étrangers à turbans ne consentent à le recevoir dans leur société.

— Sire franklin, dit le templier, mes esclaves sarrasins sont de bons musulmans, et ils ont pour les juifs autant de mépris qu'aucun chrétien.

— Sur ma foi, dit Wamba, je ne vois pas que les sectateurs de Mahomet aient tant d'avantage sur ce peuple autrefois choisi de Dieu.

— Il se placera à ta table, Wamba, dit Cédric; un fou et un juif sont faits l'un pour l'autre.

— Mais le fou, répondit Wamba, saura élever un boulevard qui empêchera le juif d'approcher; et en même temps il s'empara d'un reste de jambon qui était sur la table.

— Paix, dit Cédric, le voici.

Introduit avec peu de cérémonie, s'avançant d'un air de crainte et d'hésitation, et saluant à plusieurs reprises avec une humilité profonde, un vieillard maigre et de grande taille, mais à qui l'habitude de se courber avoit fait perdre quelque chose de sa stature, s'approcha du bout inférieur de la table; ses traits vifs et réguliers,

son nez aquilin, ses yeux noirs et perçants, son front élevé et sillonné de rides, sa longue barbe, ses cheveux gris lui auroient donné un air vénérable, si l'ensemble de sa physionomie n'eût annoncé évidemment qu'il appartenoit à une race qui, pendant ce siècle d'ignorance, étoit détestée par le peuple crédule et rempli de préjugés, persécutée par la noblesse avide et envieuse, et qui, peut-être par suite de cette haine et de cette persécution, avait adopté un caractère national, dont les principaux traits, pour ne rien dire de pire, étoient la bassesse et la cupidité.

Ses vêtements, qui paroissoient avoir beaucoup souffert de l'orage, consistoient en un grand manteau brun sur une tunique d'un pourpre foncé; il avoit de grandes bottes garnies de fourrures; sa ceinture soutenoit un très-petit couteau de chasse et une écritoire; il portoit un bonnet jaune carré, d'une forme particulière, qu'on ordonnoit aux juifs de porter, pour les distinguer des chrétiens, et qu'il ôta respectueusement en entrant.

L'accueil que reçut ce juif dans le château de Cédric fut tel, qu'il auroit pu satisfaire l'ennemi le plus acharné des tribus d'Israël. Cédric lui-même, qu'il salua plusieurs fois de la manière la plus humble, ne lui répondit que par un geste pour lui indiquer qu'il pouvoit s'asseoir à la table

inférieure, où cependant personne ne voulut lui faire place; au contraire, partout où il se présentoit, en faisant le tour de la table d'un air suppliant, chacun étendoit les coudes, se serroit contre son voisin, et les domestiques saxons, continuant à dévorer leur souper de bon appétit, ne s'inquiétoient nullement des besoins du nouvel arrivé. Les frères lais qui avoient accompagné l'abbé, faisoient de grands signes de croix en regardant l'intrus avec une pieuse horreur; et les Sarrasins, quand il arriva près d'eux, retroussèrent leurs moustaches avec indignation, et mirent la main sur leur poignard, comme dernier moyen d'éviter la souillure résultant du voisinage d'un juif.

Il est probable que les mêmes motifs qui avoient déterminé Cédric à faire ouvrir sa porte à ce fils d'un peuple rejeté, l'auroient porté à donner ordre à ses gens de le recevoir avec plus de politesse; mais il étoit occupé en ce moment d'une discussion que le prieur venoit d'entamer sur les différentes races de chiens et sur les moyens de les croiser avec avantage, et ce sujet ne pouvoit être interrompu pour s'informer si un juif iroit se coucher sans souper.

Tandis qu'Isaac étoit ainsi traité en proscrit dans cette maison, comme son peuple l'étoit parmi les autres peuples de la terre, le pèlerin, assis sous la cheminée, et qui avoit soupé sur

une petite table qu'on avoit approchée de lui, prit compassion du malheureux rebuté partout. Se levant tout à coup :— Vieillard, lui dit-il, prends cette place ; mes vêtements sont secs et les tiens sont mouillés ; mon appétit est apaisé, et tu dois avoir faim. En même temps il rapprocha les tisons épars dans l'immense cheminée, plaça lui-même sur la petite table ce qui pouvoit être nécessaire pour le souper du juif ; et, sans attendre ses remercîments, s'avança vers le bout de la salle, soit qu'il eût quelque motif pour s'en approcher, soit qu'il voulût éviter d'avoir plus de rapprochement avec l'objet de sa bienveillance.

S'il avoit existé dans ce siècle un artiste capable de bien peindre un pareil sujet, le juif, courbé devant le feu, étendant ses mains ridées et tremblantes, auroit été un excellent modèle pour personnifier l'hiver. Dès qu'il se fut un peu réchauffé, il s'assit devant sa petite table, et soupa avec une apparence d'appétit et de plaisir qui annonçoit que ce repas lui étoit nécessaire.

Cependant le prieur et Cédric continuoient leur dissertation sur les chiens ; lady Rowena conversoit avec une de ses suivantes ; et le hautain templier, portant alternativement ses regards sur le juif et sur la belle Saxonne, sembloit méditer quelque projet intéressant pour lui.

— Je suis surpris, digne Cédric, dit le prieur, que malgré votre prédilection pour votre langue énergique, vous n'ayez pas reçu dans vos bonnes grâces le français-normand, au moins en ce qui concerne les termes de la chasse. Il n'existe aucune langue qui puisse fournir des expressions aussi variées dans cet art joyeux.

— Vénérable prieur, répondit Cédric, sachez que je ne me soucie nullement de ces termes recherchés qui viennent d'outre-mer. Je n'en ai pas besoin pour goûter les plaisirs de la chasse dans nos bois.

Je n'ai que faire pour sonner du cor d'appeler mes fanfares une *réveillée* ou une *mort*. Je sais fort bien exciter mes chiens et mettre une pièce en quartiers, sans avoir recours au jargon de curée, de nombles, etc., et de tous les autres termes de chasse du fabuleux Tristan.

— Le français, dit le templier, en élevant la voix du ton de présomption et d'autorité qui lui étoit habituel, n'est pas seulement le langage naturel de la chasse; c'est encore celui de l'amour et de la guerre, celui qui doit gagner le cœur des dames, et semer la terreur parmi les ennemis.

— Sir chevalier, dit Cédric, remplissez votre gobelet et celui du prieur, tandis que je vais remonter à une trentaine d'années. Tel qu'étoit Cédric à cette époque, son franc saxon n'avoit

pas besoin d'ornements français pour se faire entendre à l'oreille d'une dame; et les champs de Northallerton pourroient dire si le cri de guerre saxon ne fut pas entendu aussi loin dans les rangs de l'armée écossaise, que celui du plus hardi baron normand. A la mémoire des braves qui combattirent dans cette journée! Faites-moi raison, mes chers hôtes; et, ayant vidé sa coupe d'un trait, il continua avec une chaleur toujours croissante. — Oui, ce fut une mémorable levée de boucliers. Cent bannières flottoient sur les têtes des braves; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts, et la mort paroissoit préférable à la fuite. Un barde saxon auroit appelé cette journée la fête des épées, le rassemblement des aigles fondant sur leur proie, un bruit de guerre plus flatteur à l'oreille que les chants joyeux d'un festin de noces! Mais nos bardes n'existent plus; nos exploits se perdent dans ceux d'une autre race; notre langue, notre nom même, sont sur le point de s'éteindre, et il ne reste qu'un vieillard isolé pour donner des larmes à cette perte. Échanson, remplis les coupes. Allons, sir templier, aux forts en armes! aux vaillants champions, quelles que soient leur nation et leur langue, qui combattent aujourd'hui le plus courageusement parmi les défenseurs de la croix.

— Ce langage ne convient peut-être pas à

celui qui porte ce symbole sacré, dit Bois-Guilbert en montrant la croix brodée sur son manteau; mais à qui pourroit-on accorder la palme parmi les défenseurs de la croix, si ce n'est à mes vaillants frères d'armes, aux champions du saint Sépulcre, aux braves chevaliers du Temple?

— Aux chevaliers Hospitaliers, dit le prieur : j'ai un frère dans cet ordre.

—Je n'attaque point leur réputation, dit le templier, mais je crois....

—Je crois, notre oncle, dit Wamba en l'interrompant, que si Richard Cœur de Lion avoit été assez sage pour suivre les avis d'un fou, il seroit resté chez lui avec ses braves Anglais, et auroit laissé l'honneur de délivrer Jérusalem à ces vaillants chevaliers qui y étoient le plus intéressés.

—N'y avoit-il donc dans l'armée anglaise en Palestine, demanda lady Rowena, aucun guerrier dont le nom mérite d'être cité à côté des chevaliers du Temple et de ceux de Saint-Jean?

—Pardonnez-moi, belle dame, répondit le templier; le monarque anglais avoit amené avec lui une foule de braves champions, qui ne le cédoient qu'à ceux qui ont été le boulevard perpétuel de la Terre-Sainte.

— Qui ne le cédoient A PERSONNE! s'écria le pèlerin, qui, s'étant approché pour entendre, avoit écouté cette conversation avec une impa-

tience marquée. Tous les yeux se tournèrent à l'instant vers lui; mais on ne pouvoit distinguer ses traits cachés sous les larges bords de son chapeau et sous le manteau dont il s'enveloppoit avec soin.

— Je soutiens, répéta le pèlerin d'une voix ferme et forte, que les chevaliers anglais de l'armée de Richard ne le cédoient à aucun de ceux qui tirèrent l'épée pour la défense de la Terre-Sainte. Je dis, en outre, car je l'ai vu, qu'après la prise de Saint-Jean-d'Acre, le roi Richard tint un tournois avec cinq de ses chevaliers, contre tous assaillants; que chacun d'eux fournit trois courses dans cette journée, et fit mordre la poussière à ses trois antagonistes; enfin, que parmi les assaillants, il se trouvoit sept chevaliers du Temple. Sir Brian de Bois-Guilbert sait mieux que personne que ce que je dis est la vérité.

Il est impossible de trouver des expressions pour peindre la rage qui rembrunit encore la physionomie sombre du templier, quand il entendit ces paroles. Dans sa fureur et sa confusion, sa main tremblante se porta involontairement sur le pommeau de son épée, et s'il ne la tira point, c'est qu'il sentit qu'il ne pouvoit se permettre un acte de violence en ce lieu avec impunité. Cédric, dont le caractère étoit plein de droiture et de franchise, et qui suivoit rarement plus d'une idée à la fois,

étoit si triomphant de ce qu'il entendoit à la louange de ses concitoyens, qu'il ne remarqua point la fureur dont son hôte étoit transporté.

— Pèlerin, s'écria-t-il, je te donne ce bracelet d'or si tu peux me dire le nom des braves chevaliers qui soutinrent si dignement la gloire de l'Angleterre.

— Je vous les nommerai très-volontiers, reprit le pèlerin, et sans cette récompense; car j'ai fait vœu de ne point toucher d'or d'ici à un certain temps.

— Je porterai le bracelet pour vous, si vous le voulez, dit Wamba.

— Le premier en honneur, en rang, en courage, étoit le brave Richard, roi d'Angleterre.

— Je lui pardonne, dit Cédric, je lui pardonne d'être descendu du tyran Guillaume.

— Le second étoit le comte de Leicester; le troisième, sir Thomas Multon de Gilsland.

— Au moins celui-ci est de famille saxonne, dit Cédric d'un air de triomphe.

— Le quatrième, sir Foulk Doilly.

— Encore de race saxonne, du moins du côté de sa mère, interrompit Cédric, qui l'écoutoit avec la plus vive attention, et à qui le triomphe de Richard et de ses insulaires faisoit oublier en partie sa haine contre les Normands. — Et le cinquième? — Le cinquième, sir Edwin Furneham.

— Véritable Saxon, par l'âme d'Heingist! s'écria Cédric transporté de joie. Et le sixième? quel étoit le nom du sixième?

— Le sixième! répondit le pèlerin, après une pause, pendant laquelle il sembla réfléchir, le sixième étoit un jeune chevalier, moins renommé, qui fut admis dans cette honorable compagnie, plutôt pour en compléter le nombre que pour aider à l'entreprise.

Sire pèlerin, dit Bois-Guilbert, après vous être si bien rappelé tant de choses, ce manque de mémoire vient un peu tard pour vous être utile. Mais je dirai moi-même le nom du chevalier devant lequel la fortune de ma lance et la faute de mon cheval me firent succomber. Ce fut le chevalier d'Ivanhoe, et il n'y en avoit pas un parmi les cinq autres qui eût acquis plus de renom pour son âge. Néanmoins je dirai, je proclamerai à haute voix, que s'il étoit ici aujourd'hui, et qu'il voulût joûter contre moi au tournoi qui va s'ouvrir, monté et armé comme je suis actuellement; je lui donnerois tout avantage d'armes, sans craindre le résultat du combat.

— S'il étoit près de vous, répondit le pèlerin, il n'hésiteroit pas à accepter votre défi; mais dans l'état actuel des choses, il est inutile de troubler la paix de ce château par des bravades sur le résultat d'un combat qui, comme vous le savez

fort bien, ne peut avoir lieu. Si jamais Ivanhoe revient de la Palestine, je suis sa caution qu'il se mesurera avec vous.

— Bonne caution! s'écria le templier. Quel gage en donnez-vous?

— Ce reliquaire, dit le pèlerin, en présentant une petite boîte d'ivoire d'un travail précieux; ce reliquaire, qui contient un morceau du bois de la vraie croix, que j'ai rapporté du monastère du Mont-Carmel.

Le prieur de Jorvaulx fit un signe de croix, ce qui fut imité par toute la compagnie, à l'exception du juif, des mahométans et du templier. Celui-ci, sans donner aucun signe de respect pour la sainteté de cette relique, détacha de son cou une chaîne d'or, qu'il jeta sur la table, en disant: — Que le prieur Aymer conserve mon gage avec celui de ce vagabond inconnu, pour attester que, lorsque le chevalier Ivanhoe arrivera en Angleterre, il aura à répondre au défi de Brian de Bois-Guilbert; et, s'il ne l'accepte pas, j'inscrirai son nom, comme celui d'un lâche, sur les murs de toutes les commanderies du Temple en Europe.

— Vous n'aurez pas cet embarras, répondit lady Rowena: si nulle voix ne s'élève en cette salle, en faveur d'Ivanhoe absent, la mienne se fera entendre. J'affirme qu'il ne refusera ja-

mais aucun cartel honorable; et si ma foible garantie pouvoit ajouter quelque chose au gage inappréciable de ce saint pèlerin, je répondrois, sur mon nom et sur mon honneur, qu'Ivanhoe mesurera ses armes avec ce fier chevalier, comme il le désire.

Mille émotions contraires qui se combattoient dans le cœur de Cédric l'avoient réduit au silence pendant cette discussion. L'orgueil satisfait, le ressentiment, l'embarras se peignoient tour à tour sur son front, et se succédoient comme les nuages chassés par un vent impétueux, tandis que tous ses serviteurs, sur qui le nom du sixième chevalier sembloit avoir produit un effet électrique, restoient dans l'attente, les yeux fixés sur leur maître. Mais ce ne fut que lorsque lady Rowena parla, que le son de sa voix parut lui rappeler tout à coup qu'il devoit rompre le silence.

— Noble Rowena, dit-il, ce langage n'est pas convenable. S'il falloit un autre gage, moi-même, tout offensé, tout justement offensé que je le suis, je garantirois sur mon honneur, l'honneur de mon fils Ivanhoe; mais il ne manque rien aux gages du combat, même d'après les règles bizarres de la chevalerie normande..... N'est-il pas vrai, prieur Aymer?

— Oui, oui, répondit celui-ci: la sainte relique et la riche chaîne seront déposées en sûreté dans

le trésor de notre couvent, jusqu'à l'événement du défi.

A ces mots, faisant encore un signe de croix, il remit le précieux reliquaire au frère Ambroise, un des moines de sa suite, et mit la chaîne d'or, avec moins de cérémonie, mais peut-être avec plus de satisfaction intérieure, dans une poche doublée de peau parfumée, qui s'ouvroit sous son bras gauche. — Noble Cédric, dit-il alors, votre vin est si bon, qu'il semble faire entendre à mes oreilles le carillon de toutes les cloches du couvent. Permettez-nous de porter la santé de lady Rowena, et de nous retirer ensuite pour goûter quelque repos.

Par la croix de Bromholme, sir prieur, répondit le Saxon, vous démentez votre réputation. J'avois entendu dire que vous étiez homme à entendre sonner matines avant de quitter la bouteille, et je vois que, malgré mon âge, vous avez peine à me tenir tête. Sur ma foi, un enfant saxon de douze ans, de mon temps, n'auroit pas quitté la table si promptement.

Le prieur avoit ses raisons pour persister dans le système de tempérance qu'il avoit adopté. Non-seulement il se regardoit comme obligé, en vertu de sa profession, à maintenir la paix, mais il étoit, par caractère, ennemi de toute querelle. Étoit-ce par charité pour son prochain, ou par

amour pour lui-même? Sa prudence venoit peut-être de ces deux causes réunies. En cette occasion, il craignoit que le naturel impétueux du Saxon, et le caractère présomptueux et irritable du templier, qui en avoit déjà donné des preuves, ne finissent par produire quelque explosion désagréable. Il insinua donc adroitement que, dans une joyeuse lutte de table, personne ne pouvoit prudemment risquer sa tête contre celle d'un Saxon; il glissa légèrement quelques mots sur ce qu'il devoit au caractère dont il étoit revêtu, et finit par insister pour qu'on se retirât.

On servit donc à la ronde le coup de grâce; et les étrangers, ayant salué profondément Cédric et lady Rowena, qui se retirèrent par une porte du fond de l'appartement, se préparèrent à suivre les domestiques qui devoient les conduire dans les chambres qui leur étoient destinées.

—Chien de mécréant, dit le templier au juif, en passant près de lui, ne vas-tu pas au tournoi?

—C'est mon dessein, vaillant et vénérable chevalier, répondit Isaac en le saluant en toute humilité.

— Sans doute, pour dévorer, par ton usure, les entrailles des nobles, et ruiner les femmes en leur vendant les colifichets à la mode. Je parie que tu as sous ce grand manteau un sac bien rempli de shekels [1].

[1] Monnoie d'or en usage alors parmi les juifs.

— Pas un seul, s'écria le juif en joignant les mains et en s'inclinant; pas même une pièce d'argent! j'en prends à témoin le dieu d'Abraham. Je vais à Ashby implorer le secours de quelques frères de ma tribu pour m'aider à payer la taxe qu'exige de moi l'échiquier des juifs [1]. Que Jacob me soit en aide! Je suis un homme ruiné! j'ai emprunté de Ruben de Tadcaster jusqu'au manteau que je porte.

Le templier sourit amèrement. — Que le ciel te maudisse, impudent menteur, lui dit-il; et il s'éloigna, comme s'il eût dédaigné de lui parler plus long-temps. Ayant rejoint ses esclaves sarrasins, il leur donna alors quelques ordres dans une langue étrangère, que ceux qui en étoient voisins ne comprenoient pas. Le juif étoit si interdit de ce que lui avoit dit le templier, qu'il étoit encore courbé dans la posture la plus plus humble, quand Bois-Guilbert étoit déjà sorti de la salle; et lorsqu'il se releva, il avoit l'air d'un homme aux pieds duquel la foudre vient de tomber, et encore étourdi du bruit qui assourdit ses oreilles.

Le prieur et le chevalier furent conduits dans leurs appartements respectifs, par l'intendant et l'échanson, précédés de deux domestiques por-

[1] Commission chargée d'imposer arbitrairement les juifs. *(Note du traducteur.)*

tant des torches, et suivis de deux autres chargés de rafraîchissements. Des domestiques de rang inférieur indiquèrent à leur suite et aux autres hôtes les chambres où ils devoient passer la nuit.

CHAPITRE VI.

« Il m'a sauvé peut-être et la bourse et la vie.
« Oui, payons ses bienfaits par cette courtoisie ;
« S'il accepte.... Eh bien, soit! S'il refuse, tant mieux. »

SHAKSPEARE.

Le pèlerin, éclairé par un domestique portant une torche, traversoit les corridors de ce château vaste et irrégulier, quand l'échanson survint derrière lui, et lui dit que si un coup d'excellent hydromel ne lui faisoit pas peur, il n'avoit qu'à le suivre dans son appartement, où il trouveroit réuni la plupart des gens de Cédric, qui seroient charmés d'entendre la relation de ses aventures dans la Terre-Sainte, et surtout d'avoir des nouvelles particulières du chevalier Ivanhoe. Wamba, qui arriva en ce moment, appuya cette proposition, et dit qu'un coup d'hydromel après minuit en valoit trois après le couvre-feu.

Sans révoquer en doute la vérité d'une maxime débitée par une autorité si grave, le pèlerin les remercia de leur politesse, et leur dit qu'il avoit fait vœu de ne jamais parler devant les domestiques de tout objet dont les maîtres ne vouloient pas qu'il fût question dans le salon.

— Un pareil vœu, dit Wamba à l'échanson, ne conviendroit guère à un serf.

Oswald leva les épaules d'un air de mécontentement. — J'avois envie de le loger dans la chambre à côté de la mienne, dit-il à demi-voix à Wamba; mais puisqu'il a si peu de complaisance pour les chrétiens, je lui donnerai le juif pour voisin. — Anwold, dit-il au domestique qui portoit la torche, conduisez le pèlerin dans l'aile du sud. — Je vous souhaite une bonne nuit, sir pèlerin, et je vous remercie de votre courtoisie.

—Que la sainte Vierge vous bénisse, dit le pèlerin d'un air calme; et il suivit son guide sans s'arrêter.

Comme il traversoit une antichambre dans laquelle s'ouvroient plusieurs portes, et qui étoit éclairée par une petite lampe de fer, la première suivante de lady Rowena se présenta devant lui, et lui dit d'un ton d'autorité que sa maîtresse désiroit lui parler. Elle prit la torche des mains d'Anwold, lui dit d'attendre en cet endroit, et fit signe au pèlerin de la suivre. Il ne jugea probablement pas à propos de refuser cette invitation comme celle d'Oswald, car quoique son premier mouvement eût annoncé l'étonnement, il obéit sans se permettre aucune observation.

Après avoir passé par un petit corridor et avoir monté sept marches, dont chacune étoit formée

par une poutre de bois massif, il se trouva dans l'appartement de lady Rowena, dont la magnificence répondoit au respect que lui témoignoit le maître du château; les murs en étoient couverts de tapisseries brodées en or et en soie, et représentant des sujets de chasse aussi bien exécutés que l'état des arts le permettoit à cette époque; le lit étoit orné d'une tapisserie semblable, et garni de rideaux teints en pourpre; les siéges étoient couverts de riches coussins, et devant un fauteuil plus élevé que les autres étoit un tabouret en ivoire d'un travail curieux.

Cet appartement étoit éclairé par quatre grandes bougies placées dans des candélabres d'argent. Cependant que nos beautés modernes ne portent pas envie à la magnificence d'une princesse saxonne. Les murs de cette chambre étoient si pleins de crevasses et si mal crépis, qu'on voyoit les tapisseries remuer au moindre vent, et que la flamme des torches, au lieu de monter perpendiculairement, se portoit de côté, comme la banderolle d'un étendard. Tout y étoit magnifique, il y régnoit autant de goût que le siècle le permettoit; mais il ne s'y trouvoit rien de commode, et comme ce genre de luxe étoit inconnu, on n'en regrettoit pas l'absence.

Lady Rowena avoit derrière elle trois suivantes, dont l'une arrangeoit ses cheveux pour

la nuit. Elle étoit assise sur l'espèce de trône dont j'ai déjà parlé, et sembloit une reine qui va recevoir les hommages de ses sujets. Le pèlerin lui rendit les siens en fléchissant le genou devant elle.

— Levez-vous, pèlerin, lui dit-elle; celui qui prend la défense de l'absent a droit de recevoir un accueil favorable de quiconque aime la vérité et honore le courage. Retirez-vous, excepté la seule Elgitha, dit-elle à ses suivantes, je désire entretenir ce pèlerin.

Sans quitter l'appartement, celles-ci se retirèrent à l'extrémité opposée, s'assirent sur un banc placé contre le mur, et restèrent muettes comme des statues, quoiqu'elles fussent à une telle distance de leur maîtresse qu'elles auroient pu s'entretenir à demi-voix sans en être entendues.

— Pèlerin, dit lady Rowena après un instant de silence, pendant lequel elle sembloit réfléchir à la manière dont elle devoit entamer la conversation, vous avez ce soir prononcé un nom.... C'est le nom d'Ivanhoe que je veux dire, ajouta-t-elle en paroissant faire une sorte d'effort sur elle-même, dans un château où, d'après les lois de la nature, il devroit toujours être entendu avec plaisir, et où, par un concours de circonstances pénibles, il ne peut être proféré sans exciter dans plus d'un cœur des sensations douloureuses et de

nature bien différente. Je n'ose vous faire qu'une question : Où étoit-il, quel étoit son destin quand vous avez quitté la Terre-Sainte? Nous avons su qu'étant resté en Palestine à cause de sa mauvaise santé, après le départ de l'armée anglaise, il avoit été persécuté par la faction française, à laquelle les templiers sont connus pour être attachés.

— Je connois fort peu le chevalier d'Ivanhoe, répondit le pèlerin d'une voix tremblante, je voudrois le connoître davantage, noble dame, puisque vous vous intéressez à son destin; je sais pourtant qu'il avoit échappé aux persécutions de ses ennemis, et qu'il étoit sur le point de revenir en Angleterre, où vous devez savoir mieux que moi s'il a quelque espoir d'être heureux.

Lady Rowena fit un profond soupir, et lui demanda à quelle époque on pourroit revoir Ivanhoe dans sa patrie, et s'il ne seroit pas exposé à de grands dangers sur la route. Le pèlerin dit qu'il ne pouvoit répondre à la première question, et que, quant à la seconde, on pouvoit revenir de la Terre-Sainte sans danger par Venise, par Gênes, et ensuite par la France. Ivanhoe, ajouta-t-il, connoît si bien la langue et les manières françaises, qu'il ne peut courir aucun risque en traversant ce royaume.

— Plût à Dieu, dit lady Rowena, qu'il fût déjà arrivé, et en état de porter les armes dans le tour-

noi qui va avoir lieu, et dans lequel tous les chevaliers de ce pays vont déployer leur adresse et leur valeur. Si Athelstane de Coningsburgh y remportoit le prix, Ivanhoe apprendroit probablement de fâcheuses nouvelles à son arrivée en Angleterre. Comment se trouvoit-il la dernière fois que vous le vîtes? la maladie avoit-elle abattu ses forces? étoit-il bien changé?

— On dit qu'il étoit plus maigre et plus basané que lorsqu'il arriva de Chypre à la suite de Richard, et que les soucis sembloient gravés sur son front; mais je n'en parle que par ouï-dire: je ne le connois pas.

— Je crains bien qu'il ne trouve dans son pays que peu de motifs pour bannir ces soucis. Je vous remercie, bon pèlerin, des renseignements que vous m'avez donnés sur le compagnon de mon enfance. Approchez, dit-elle à ses suivantes, offrez à ce saint homme la coupe du repos; je ne veux pas le retenir davantage.

Elgitha présenta à sa maîtresse une coupe remplie de vin assaisonné de miel et d'épices; elle y trempa ses lèvres; après quoi on l'offrit au pèlerin, qui en but quelques gouttes.

— Acceptez cette aumône, lui dit-elle en lui présentant une pièce d'or, comme une marque de mon respect pour les lieux saints que vous avez visités.

Le pèlerin reçut ce don en la saluant avec une humilité profonde, et se retira précédé par Elgitha, qui l'accompagna jusque dans l'antichambre.

Il y retrouva Anwold, qui, prenant la torche des mains de la suivante, le conduisit, avec plus de hâte que de cérémonie, dans une partie du bâtiment presque en ruines, et qui ne servoit qu'au logement de domestiques du dernier ordre et aux étrangers d'une condition inférieure.

En arrivant dans un long et étroit corridor, sur lequel donnoient un grand nombre de petites chambres, ou plutôt de cellules, Anwold montra au pèlerin celle qui lui étoit destinée.

— Dans laquelle de ces chambres couche le juif? demanda le pèlerin.

— Le chien de mécréant, répondit Anwold, est niché dans celle qui est à main gauche de la vôtre. Par saint Dunstan! comme il faudra la gratter et la nettoyer avant d'y pouvoir loger un chrétien.

— Et où est la chambre de Gurth?

— Le gardien des pourceaux dort à main droite de la vôtre; vous servez de séparation entre le circoncis et ce qui est l'abomination des douze tribus. Vous auriez pu être logé plus honorablement, si vous aviez accepté l'invitation d'Oswald.

— Je me trouve fort bien : le voisinage d'un juif ne peut souiller à travers une cloison de chêne.

A ces mots, il entra dans la cellule qui lui étoit destinée, prit la torche des mains du domestique, le remercia, et lui souhaita une bonne nuit. Ayant poussé la porte, qui, comme toutes les autres, ne fermoit que par un loquet, il plaça la torche dans un candelabre de bois, et jeta les yeux sur l'ameublement de la chambre à coucher. Il étoit le plus simple possible : il ne consistoit qu'en une escabelle, et en un lit formé de planches mal jointes, rempli de paille fraîche, et sur lequel étoient étendues quelques peaux de mouton en guise de couvertures.

Le pèlerin, ayant éteint la torche, se jeta sur ce misérable grabat, sans ôter aucun de ses vêtements, et dormit, ou du moins resta couché jusqu'à ce que les premiers rayons de l'aurore eussent commencé à s'introduire dans sa chambre par la petite croisée grillée qui servoit à y admettre en même temps l'air et la lumière. Il se leva alors; et, après avoir dit sa prière du matin, il sortit de cette cellule, et entra sans faire de bruit dans celle du juif, dont il leva le loquet avec précaution.

L'habitant de cette chambre étoit livré à un sommeil troublé, couché sur un grabat exactement semblable à celui qu'avoit eu le pèlerin. La portion des vêtements qu'il avoit ôtés étoit placée sous sa tête, moins pour lui servir d'oreiller,

que de crainte qu'on ne les lui dérobât pendant son sommeil. Son front annonçoit l'inquiétude, et il agitoit les bras et les mains, comme s'il eût lutté contre le cauchemar. Il faisoit des exclamations, tantôt en hébreu, tantôt dans la langue nouvelle, mélange d'anglais et de normand; parmi ces dernières, le pèlerin distingua ces mots : — Au nom du Dieu d'Abraham, épargnez un malheureux vieillard! Je n'ai pas un shekel au monde! vous me mettriez en pièces, que je ne pourrois vous satisfaire.

Le pèlerin, sans attendre la fin de la vision du juif, le poussa avec son bourdon pour l'éveiller. Ce brusque réveil et la vue d'un homme près de son lit, parut sans doute à Isaac la continuation de son rêve. Il se mit sur son séant, ses cheveux gris hérissés sur sa tête, se saisit de ses vêtements, les serra entre ses bras comme un faucon tient sa proie dans ses serres, et fixa ses yeux ardents sur le pèlerin avec une expression de surprise et de terreur.

— Ne craignez rien, Isaac, lui dit celui-ci : je viens ici en ami.

— Que le Dieu d'Israël vous récompense! dit le juif commençant à respirer. Je rêvois...; mais, béni soit Abraham! ce n'est qu'un rêve. Et quelle affaire pouvez-vous avoir de si bon matin avec un pauvre juif?

— J'ai à vous dire que si vous ne partez à l'instant, et que vous ne fassiez pas diligence, votre voyage ne sera pas sans danger.

— Dieu de Moïse! et qui peut avoir intérêt à mettre en danger un pauvre malheureux comme moi?

— Vous devez savoir mieux que moi, si quelqu'un peut y trouver son intérêt; mais ce dont je puis vous assurer, c'est qu'hier soir le templier, en traversant la salle où nous étions, parla à ses esclaves musulmans en langue sarrasine, que je comprends parfaitement, et leur donna ordre d'épier votre départ du château, de vous suivre, de s'emparer de vous, et de vous conduire prisonnier dans le château de sir Philippe de Malvoisin, ou dans celui de sir Réginald Front-de-Bœuf.

Il est impossible de décrire la terreur dont le juif fut saisi en apprenant cette terrible nouvelle. Il en sembla terrassé. Une sueur froide couvrit son front, ses bras tombèrent sans mouvement, sa tête se pencha sur sa poitrine. Au bout de quelques instants cependant, il retrouva assez de forces pour quitter son lit; mais cet effort l'épuisa : ses genoux tremblèrent sous lui, ses nerfs et ses muscles sembloient avoir perdu leur ressort et leur élasticité, et il tomba aux pieds du pèlerin, non comme un homme qui se prosterne par respect ou par reconnoissance, mais comme

renversé par une force invisible qui ne laisse aucun moyen de résistance.

— Puissant Dieu d'Abraham! furent les premiers mots qu'il prononça en levant vers le ciel ses mains décharnées, tandis que sa tête touchoit encore la terre. O saint Moïse! ô bienheureux Aaron! dit-il ensuite, mon rêve n'est pas un vain songe; ma vision n'a pas eu lieu en vain! J'ai senti les instruments de torture me déchirer le flanc, comme la charrue qui passa sur le sol où avoient existé les cités des enfants d'Ammon.

— Levez-vous, Isaac, et écoutez-moi, dit le pèlerin, qui le regardoit avec un mélange de compassion et de mépris. Votre terreur n'est pas mal fondée, en songeant à la manière dont les nobles et les princes ont traité vos frères pour en extorquer leurs trésors; mais levez-vous, encore une fois, et je vous indiquerai le moyen de vous sauver. Quittez à l'instant ce château, pendant que tout y est encore plongé dans le sommeil. Je vous conduirai dans la forêt par de secrets sentiers que je connois aussi bien que le garde des bois lui-même, et je ne vous laisserai que quand vous aurez obtenu le sauf-conduit de quelque chef ou de quelque baron se rendant au tournoi, et dont vous avez sans doute les moyens de vous assurer la protection.

Dès qu'Isaac conçut quelque espoir d'échapper

au templier, il commença à se lever de terre, en quelque sorte pouce à pouce, jusqu'à ce qu'il se trouvât sur ses genoux, en fixant sur le pèlerin ses yeux noirs, qui exprimoient en même temps la crainte et l'espérance, non sans quelque mélange de méfiance. Mais quand il eut entendu ses derniers mots, sa première épouvante revint dans toute sa force, et il retomba la face contre terre.

— Moi posséder les moyens de m'assurer la protection de quelqu'un! s'écria-t-il. Hélas! il n'est pour un juif qu'un chemin d'arriver aux bonnes grâces d'un chrétien; et comment le trouver, moi, pauvre malheureux que les extorsions ont déjà réduit à la misère de Lazare! Alors, comme si la méfiance l'eût emporté sur tout autre sentiment : Pour l'amour de Dieu, jeune homme, s'écria-t-il tout à coup, pour l'amour du père tout-puissant de tous les hommes, des juifs et des chrétiens, des enfants d'Israël et de ceux d'Ismaël, ne me trahissez point! je n'ai pas le moyen d'acheter la protection du plus pauvre des mendiants chrétiens, voulût-il me l'accorder pour un sou. — A ces mots il se souleva une seconde fois, et saisit le manteau du pèlerin, en le regardant d'un air humble et suppliant. Celui-ci recula de quelques pas, comme s'il eût craint d'être souillé par cet attouchement.

— Quand tu serois chargé de toutes les richesses de ta tribu, lui dit le pèlerin d'un air méprisant, quel intérêt aurois-je à te nuire? l'habit que je porte ne dit-il pas que j'ai fait vœu de pauvreté? Quand je te quitterai, il ne me faudra qu'un cheval et une cotte de mailles. Ne crois pas, au surplus, que je désire ta compagnie, ou que j'aie le projet d'en retirer quelque avantage. Reste ici, si tel est ton bon plaisir. Cédric le Saxon peut t'accorder sa protection.

— Il n'en fera rien. Il ne me permettra pas de voyager à sa suite. Le Saxon et le Normand dédaignent également le pauvre israélite. Et traverser seul les domaines de Malvoisin et de Réginald Front-de-Bœuf, après ce que vous venez de me dire!.... Bon jeune homme, je vous accompagnerai: hâtons-nous, ceignons nos reins, fuyons. Voilà votre bourdon; pourquoi hésitez-vous?

— Je n'hésite point, répondit le pèlerin, souriant intérieurement de l'empressement de son futur compagnon; mais je songe à nous assurer les moyens de sortir du château. Suivez-moi.

Il le conduisit dans la chambre de Gurth, qu'il s'étoit fait indiquer la veille, comme le lecteur ne l'a sans doute pas oublié; et y étant entré: — Gurth, s'écria-t-il, lève-toi, ouvre la poterne du château, et fais-moi sortir avec le juif.

Gurth, dont les fonctions, quoique si mépri-

sées aujourd'hui, lui donnoient dans l'Angleterre saxonne autant d'importance qu'Eumée pouvoit en avoir jadis à Ithaque, fut offensé du ton impérieux que le pèlerin se permettoit de prendre.

— Quoi! dit-il en se soulevant sur le coude sans quitter son lit, le juif veut partir de si bon matin de Rotherwood, et en compagnie d'un pèlerin!

— Je l'aurois aussi aisément soupçonné, dit Wamba, qui entroit au même instant, de partir en nous emportant la moitié d'un jambon.

— Quoi qu'il en soit, dit Gurth en replaçant sa tête sur la pièce de bois qui lui servoit d'oreiller, le juif et le chrétien auront la bonté d'attendre qu'on ouvre la grande porte. Nous ne souffrons pas que nos hôtes partent du château de si bonne heure, et comme en cachette.

— Quoi qu'il en soit, répéta le pèlerin d'un ton ferme, je vous dis que vous ne me refuserez pas ce que je vous demande.

En même temps, se penchant sur le lit du gardien des pourceaux, il lui dit à l'oreille quelques mots en saxon. Gurth tressaillit comme électrisé; et le pèlerin, portant un doigt sur ses lèvres : — Gurth, lui dit-il, prends garde! tu as coutume d'être discret. Ouvre-nous la poterne, et tu en sauras davantage.

Gurth obéit d'un air soumis et joyeux, et se

mit en marche vers la poterne avec le pèlerin. Le juif et Wamba les suivoient, tous deux surpris du changement subit qui s'étoit opéré dans les dispositions du gardien des pourceaux.

— Ma mule! ma mule! s'écria le juif en arrivant à la poterne. Je ne puis partir sans ma mule!

— Va lui chercher sa mule, dit le pèlerin à Gurth, et amènes-en une pour moi, afin que je puisse le suivre jusqu'à ce qu'il ait quitté ces environs. J'aurai soin de la remettre à Ashby, entre les mains de quelque homme de la suite de Cédric..... Et écoute-moi..... Il prononça le reste si bas, que Gurth fut le seul qui put l'entendre.

— Très-volontiers! répondit celui-ci, je n'y manquerai point. Et il partit en même temps pour aller chercher les mules.

— Je voudrois bien, dit Wamba, dès que son camarade eut le dos tourné, qu'on m'eût appris tout ce que vous autres pèlerins apprenez dans la Terre-Sainte.

— On nous y apprend à réciter nos prières, à nous repentir de nos péchés, à jeûner et à nous mortifier.

— Il faut que vous y appreniez encore autre chose..... Sont-ce vos prières et votre repentir qui ont déterminé Gurth à vous ouvrir la poterne? Est-ce par des jeûnes et des mortifications

que vous l'avez décidé à vous prêter une mule de son maître? Si vous n'aviez pas eu d'autres moyens à employer, vous auriez tout aussi bien fait de vous adresser à son pourceau favori.

Gurth parut en ce moment de l'autre côté du fossé avec les deux mules. Les voyageurs passèrent sur une espèce de pont-levis, de la largeur de deux planches; c'étoit exactement celle de la poterne et d'un guichet pratiqué dans la pallissade extérieure, qui conduisoit dans le bois. Dès que le juif fut près de sa mule, il se hâta de placer sur la selle un sac de bougran bleu, qu'il avoit soigneusement caché sous son manteau : — C'est de quoi changer de vêtements, dit-il; pas autre chose. Il se mit en selle avec plus de vigueur et de légèreté qu'on n'auroit pu l'attendre de son âge, et ne perdit pas un instant pour arranger son manteau de manière à cacher à tous les yeux le fardeau qu'il portoit en croupe.

Le pèlerin monta sur sa mule avec moins de vivacité; et, à l'instant de partir, il présenta sa main à Gurth, qui la baisa d'un air de respect. Il suivit des yeux les deux voyageurs jusqu'à ce que les arbres de la forêt les eussent dérobés à sa vue, et même alors il sembloit encore chercher à les apercevoir, quand il fut distrait de sa rêverie par la voix de Wamba.

— Sais-tu bien, mon ami Gurth, que tu as

fait preuve ce matin d'une courtoisie bien étrange? Je voudrois presque marcher nu-pieds, comme ce pèlerin, pour être servi avec le même zèle. Certes, je ne me contenterois pas de te donner ma main à baiser.

— Tu n'es pas trop fou, Wamba, quoique tu ne raisonnes que d'après les apparences; au surplus, c'est tout ce que peut faire le plus sage de nous. Mais il est temps que je songe à mon troupeau. A ces mots, il rentra dans le château, et son compagnon le suivit.

Cependant les deux voyageurs s'éloignoient avec une rapidité qui prouvoit de quelles craintes le juif étoit tourmenté; car il est peu ordinaire que les hommes de son âge aiment à faire des marches si accélérées. Le pèlerin, qui sembloit connoître jusqu'au moindre sentier de ces bois, le conduisoit par des endroits déserts et sauvages, où le pied de l'homme sembloit à peine avoir jamais pénétré, et plus d'une fois Isaac trembla de nouveau que le projet du jeune inconnu ne fût de le livrer à ses ennemis.

Ses soupçons, après tout, étoient pardonnables. Excepté le poisson volant qui trouve des ennemis dans deux éléments, il n'existoit point d'êtres dans la nature qui fussent exposés à une persécution si générale, si constante, si cruelle, que les malheureux juifs. Sous les prétextes les plus

légers et les plus déraisonnables, et d'après les accusations les plus injustes et les plus absurdes, leurs personnes et leurs fortunes étoient exposées à la fureur populaire. Normands et Saxons, Danois et Anglais, tous, quoique ennemis les uns des autres, se disputoient à qui seroit le plus acharné contre un peuple qu'on se faisoit un point de religion de haïr, d'insulter, de mépriser, de piller et de persécuter. Les rois de race normande et les nobles indépendants, qui suivoient leur exemple en se permettant des actes arbitraires, exerçoient en outre contre cette malheureuse race une série de mauvais traitements plus réguliers, plus calculés, et qui avoient la cupidité pour principal motif. On connoît le trait du roi Jean, qui, ayant fait enfermer dans un de ses châteaux un juif opulent, lui fit arracher tous les jours une dent, jusqu'à ce que l'israélite, voyant la moitié de sa machoire dégarnie, eut consenti à payer une somme considérable, que le tyran vouloit en extorquer. Le peu d'argent comptant qui se trouvoit dans le pays étoit entre les mains de ce peuple persécuté, et la noblesse n'hésitoit pas à suivre l'exemple du monarque et à mettre les juifs à contribution en employant contre eux toute espèce d'oppression, et quelquefois même en les condamnant aux tortures. Cependant la soif du gain inspiroit un courage passif

aux enfants d'Israël, et les portoit à braver tous les dangers et tous les maux, pour obtenir les profits immenses qu'ils pouvoient faire dans un pays naturellement si riche que l'Angleterre. En dépit de toutes les persécutions et même de l'établissement d'une cour spéciale, qu'on avoit nommée l'*échiquier des juifs*, et qui étoit chargée de prononcer contre eux des taxes arbitraires pour les dépouiller de leurs richesses, leur nombre se multiplioit, et ils réalisoient de grandes fortunes, se transmettant de l'un à l'autre des sommes considérables par le moyen de lettres de change: car c'est à eux, dit-on, que le commerce doit cette invention, qui leur facilitoit le moyen de faire passer leur fortune d'un pays dans un autre, de sorte que, lorsqu'ils étoient menacés d'une trop forte oppression dans un pays, ils mettoient en sûreté leurs trésors dans une autre contrée.

L'obstination et la cupidité des juifs étant ainsi, en quelque sorte, aux prises avec le fanatisme et la tyrannie des grands du pays, sembloient croître en proportion des persécutions qu'ils souffroient. Si les richesses immenses qu'ils acquéroient dans le commerce, les exposoient quelquefois à bien des dangers, quelquefois aussi elles leur donnoient une sorte d'influence, et leur assuroient un certain degré de protection. Telle étoit leur existence, dont il résultoit qu'ils avoient un

caractère timide, inquiet, soupçonneux, mais opiniâtre, inflexible, et fertile en ressources pour échapper aux périls dont ils étoient entourés.

Après avoir marché quelques heures en silence: — Tu vois ce grand chêne à demi-mort de vieillesse, dit le pèlerin, là se terminent les domaines de Front-de-Bœuf. Depuis long-temps nous ne sommes plus sur ceux de Malvoisin; tu n'es plus en danger d'être poursuivi par tes ennemis.

— Puissent, dit le juif en levant les yeux au ciel, puissent les roues de leurs chariots être brisées comme celles de l'armée de Pharaon, afin qu'il ne puissent m'atteindre; mais, bon pèlerin, ne m'abandonnez pas, pensez à ce fier et sauvage templier et à ses esclaves sarrasins: peu importe sur quel domaine ils me rencontreroient; ils ne respectent ni seigneur ni territoire.

— C'est ici que nous devons nous séparer. L'habit que je porte ne me permet pas de rester dans la compagnie d'un juif plus long-temps que la nécessité ne l'exige; d'ailleurs, comment un pèlerin paisible pourroit-il te défendre contre deux païens armés?

— Oh! brave jeune homme, je sais que vous pouvez me défendre, et je suis sûr que vous le feriez. Tout pauvre que je suis, je puis vous récompenser, non pas avec de l'argent, je n'en ai

point, j'en prends à témoin mon père Abraham, mais.....

— Je t'ai déjà dit que je ne veux de toi ni argent ni récompense; mais soit, je t'accompagnerai, je te défendrai même, si cela est nécessaire; car je ne vois pas qu'on puisse faire un reproche à un chrétien de défendre même un juif contre des Sarrasins. Nous ne sommes pas loin de Sheffield : je te conduirai jusqu'à cette ville; tu y trouveras sans doute quelqu'un de tes frères qui te donnera un asile.

— Que la bénédiction de Jacob se répande sur vous, brave jeune homme! je trouverai à Sheffield mon parent Zareth, et il me procurera les moyens de continuer ma route sans danger.

— Je vais donc t'y conduire; là nous nous séparerons : il ne nous reste guère qu'une demi-heure de chemin.

Cette demi-heure se passa dans un silence complet. Le pèlerin dédaignoit de parler au juif sans nécessité, et le juif n'osoit adresser la parole à un homme sur qui un pèlerinage dans les lieux saints répandoit une sorte de sainteté. Ils s'arrêtèrent sur le haut d'une petite colline. — Voilà Sheffield, dit le pèlerin à Isaac en lui montrant les murs de cette ville, et ici nous nous séparons.

— Pas avant que vous ayez accepté les remercîments du pauvre juif; car je n'ose vous prier de

m'accompagner chez mon parent Zareth, qui pourroit me fournir les moyens de vous récompenser du service que vous m'avez rendu.

— Je t'ai déjà dit que je ne veux pas de récompense. Si parmi la longue liste de tes débiteurs tu veux épargner les fers et la prison, pour l'amour de moi, à quelque malheureux chrétien, je me trouverai bien récompensé du service que je t'ai rendu ce matin.

— Attendez, attendez, s'écria le juif en saisissant son manteau, je voudrois faire quelque chose de plus, quelque chose qui vous obligeât personnellement. Dieu sait qu'Isaac est pauvre, qu'il n'est qu'un mendiant dans sa tribu, et cependant... Me pardonnerez-vous si je devine ce que vous désirez le plus en ce moment?

— Quand tu le devinerois, c'est ce que tu ne pourrois me donner, quand tu serois aussi riche que tu prétends être pauvre.

— Que je le prétends, répéta le juif; hélas! c'est bien la vérité, je suis un homme pillé, ruiné, endetté, le dernier des misérables; des mains cruelles m'ont dépouillé de mes marchandises, de mon argent, de mes vaisseaux, de tout ce que je possédois; et cependant je puis vous dire ce que vous désirez, peut-être vous le procurer: c'est un cheval de bataille et une armure.

Le pèlerin tressaillit, et se tourna vivement

vers le juif. — Qui peut t'inspirer cette conjecture, lui demanda-t-il?

— Qu'importe? dit le juif en souriant; me direz-vous qu'elle n'est pas juste?.... Or si j'ai deviné quels sont vos désirs, j'ai les moyens de les satisfaire.

— Comment peux-tu penser qu'avec l'habit que je porte?...

— Je connois les chrétiens; je sais que le plus noble d'entre eux, par un esprit de religion superstitieuse, prend le bourdon et les sandales, et va nu-pieds visiter le tombeau de celui....

— Juif, s'écria le pèlerin d'un ton impérieux, ne blasphème point!

— Pardon, j'ai parlé inconsidérément. Mais vous avez laissé échapper, hier soir et ce matin, quelques paroles qui ont été pour moi ce qu'est l'étincelle qui, jaillissant du caillou, prouve le métal qu'il renferme. Je sais en outre que cette robe de pèlerin cache une chaîne d'or telle qu'en portent les chevaliers. Je l'ai vue briller, il y a quelques heures, tandis que vous étiez penché sur mon lit.

Le pèlerin ne put s'empêcher de sourire. — Si un œil aussi curieux perçoit sous tes vêtements, lui dit-il, peut-être y feroit-il aussi bien des découvertes!

— Ne parlez pas ainsi, dit le juif en changeant

de couleur; et prenant son écritoire, comme pour couper court à la conversation, il en tira une plume et une feuille de papier roulée, et se mit à écrire sans descendre de sa mule, le haut de son bonnet jaune lui servant de pupitre. Quand il eut fini, il remit ce billet, écrit en hébreu, au pèlerin, et lui dit: — Toute la ville de Leicester connoît le riche juif Kirgath Jairam, de Lombardie. Remettez-lui ce billet. Il a à vendre six armures de Milan, dont la moindre conviendroit à une tête couronnée; dix coursiers de guerre, dont le moins beau seroit digne d'un roi allant livrer bataille pour la possession de son trône. Vous pourrez choisir l'armure et le cheval qui vous conviendront, et lui demander tout ce qui pourra vous être nécessaire pour le tournoi, il vous le donnera. Après le tournoi vous lui rendrez le tout fidèlement, à moins que vous ne soyez alors en état d'en payer le prix.

— Mais, Isaac, dit le pèlerin, ne sais-tu pas que, dans un tournoi, les armes et le cheval du vaincu appartiennent au vainqueur? C'est la loi de ces sortes de combats. Or je puis être malheureux, et perdre ce que je ne pourrois ni rendre ni payer.

Le juif pâlit, et parut comme étourdi par la possibilité d'une telle chance; mais, rappelant tout son courage: — Non, non, non! s'écria-t-il

vivement; cela est impossible..... je ne veux pas y penser... La bénédiction de notre père céleste sera sur vous..... Votre lance sera aussi forte que la verge de Moïse.

A ces mots, il tournoit la tête de sa mule du côté de Sheffield; mais le pèlerin saisit à son tour son manteau : — Isaac, lui dit-il, tu ne connois pas encore tous les risques que tu cours. L'armure peut être endommagée, le cheval peut être blessé ou tué ; car si je vais au tournoi, je n'épargnerai ni mes armes ni mon coursier. D'ailleurs les gens de ta tribu ne donnent rien pour rien, et je devrai payer quelque chose pour m'en être servi.

Le juif fit des contorsions sur sa selle, comme un homme tourmenté d'un accès de colique; mais les sentiments qui l'animoient en ce moment l'emportèrent sur ceux qui lui étoient habituels : — Peu importe, lui dit-il, peu importe.... Laissez-moi partir. S'il y a quelque dommage, il ne vous en coûtera rien, et Kirgath Jairam vous prêtera sans intérêt tout ce qui vous sera nécessaire, pour l'amour de son concitoyen Isaac. Adieu! Écoutez, ajouta-t-il en se retournant : Ayez soin de ne pas trop vous exposer dans cette échauffourée. Ayez soin de ménager, je ne dis pas votre armure et votre cheval, mais votre vie, brave jeune homme... Adieu.

—Grand merci de ton avis, dit le pèlerin; je profiterai de ta courtoisie, et j'aurai du malheur si je ne puis la récompenser.

Ils se séparèrent alors, et entrèrent dans Sheffield par deux routes différentes.

CHAPITRE VII.

« .... On voit maints chevaliers
« Marcher accompagnés de nombreux écuyers.
« L'un porte le haubert, un autre tient la lance;
« Chargé du bouclier un troisième s'avance.
« La trompette guerrière a donné le signal!
« Aux armes, chevaliers! voici l'instant fatal.
« L'impatient coursier, du pied frappant la terre,
« Montre en rongeant son frein, son noble caractère. »

PALEMON ET ARCITE.

LA situation de la nation anglaise étoit, à cette époque, assez malheureuse. Le roi Richard étoit absent, détenu prisonnier par le perfide et cruel duc d'Autriche. On ignoroit jusqu'au lieu de sa captivité, et son destin n'étoit même qu'imparfaitement connu de la très-grande majorité de ses sujets, opprimés par toutes les espèces de tyrannies subalternes.

Le prince Jean, ligué avec Philippe de France, ennemi mortel de Richard, employoit toute son influence sur le duc d'Autriche, pour prolonger la captivité de son frère, dont il avoit reçu tant de faveurs. Pendant ce temps, il fortifioit sa faction dans le royaume, dont il se proposoit, en cas de mort du roi, de disputer le trône à l'héritier légitime, Arthur, duc de Bretagne, fils de Geffroi

Plantagenet, frère aîné de Jean, usurpation qu'on sait qu'il exécuta par la suite. D'un caractère léger, licencieux et perfide, Jean s'attacha facilement, non-seulement ceux qui avoient à craindre que leur conduite pendant l'absence de Richard n'attirât sur eux son ressentiment, mais encore cette classe nombreuse de gens déterminés et ne reconnoissant aucune loi, qui, de retour des croisades, en avoient rapporté dans leur patrie tous les vices de l'Orient, un cœur endurci, l'envie de réparer les brèches que leur fortune avoit souffertes, et qui plaçoient toutes leurs espérances dans une commotion intérieure.

A ces causes de malheurs publics et d'inquiétudes, il faut encore en ajouter quelques autres. Des hommes poussés au désespoir par les actes d'oppression des seigneurs féodaux, et par la sévérité avec laquelle on faisoit exécuter les lois normandes sur la chasse, s'étoient réunis en bandes, vivoient dans les forêts, et bravoient l'autorité des magistrats du pays. D'un autre côté, les nobles eux-mêmes, fortifiés dans leurs châteaux, et dont chacun jouoit le petit souverain dans ses domaines, avoient à leur solde des bandes qui n'étoient pas moins à craindre, et ne reconnoissoient pas plus l'empire des lois que les déprédateurs avoués. Pour entretenir ces troupes, qui faisoient leur force, pour soutenir leur luxe, et

fournir aux extravagances dans lesquelles leur orgueil les entraînoit, ils empruntoient des juifs de l'argent à un intérêt usuraire ; c'étoit un cancer qui dévoroit leurs biens, et ils n'y connoissoient d'autre remède que les actes de violence qu'ils se permettoient contre leurs créanciers, toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occasion.

Le peuple anglais souffroit considérablement d'un pareil état de choses, et l'avenir ne lui offroit qu'une perspective de maux encore plus grands. Pour comble de malheur, une maladie contagieuse, de dangereuse nature, régnoit dans le pays, et sa malignité étoit encore aggravée par la malpropreté des classes inférieures, leurs logements malsains et leur mauvaise nourriture. Un grand nombre périssoient, et ceux qui leur survivoient étoient tentés de porter envie à un destin qui mettoit un terme à des maux toujours croissants.

Cependant, au milieu de toutes ces causes accumulées de détresse, le peuple comme la noblesse prenoit au tournoi qui alloit s'ouvrir, et qui formoit le grand spectacle de ce siècle, le même intérêt que prend à un combat de taureaux la populace affamée de Madrid, qui ne sait pas si elle aura de quoi souper le soir. Ni les devoirs à remplir, ni la foiblesse et les infirmités ne pouvoient empêcher les jeunes gens et les vieillards

de venir de bien loin pour assister à de pareilles fêtes. La passe-d'armes, comme on l'appeloit, qui alloit avoir lieu à Ashby, dans le comté de Leicester, dont les tenants devoient être des champions de la plus grande célébrité, et que le prince Jean lui-même devoit honorer de sa présence, avoit donc fixé l'attention générale : un concours immense de personnes de tout âge et de tout rang s'étoient rendues, dans la matinée du jour indiqué, au lieu désigné pour le tournoi.

Ce lieu étoit véritablement romantique. Sur la lisière d'un bois situé à un mille de la ville d'Ashby, étoit une grande prairie couverte de la plus belle verdure, bornée d'un côté par la forêt et de l'autre par des chênes épars parvenus à une taille extraordinaire. Le terrain sembloit avoir été disposé par la nature pour le spectacle martial dont il devoit être le théâtre : car de tous côtés il s'élevoit en pente douce pour former une sorte d'amphithéâtre; et un vaste espace situé au milieu, uni et de niveau, avoit été entouré de fortes palissades. C'étoit là que les joûtes devoient avoir lieu. La forme en étoit carrée, mais les angles en avoient été arrondis pour donner aux spectateurs plus de facilité pour bien voir. Au nord et au sud on avoit laissé dans les palissades, pour les combattants, deux entrées fermées par des portes de bois, assez larges pour le passage de

deux cavaliers de front. A chacune de ces portes étoient deux hérauts, accompagnés de six trompettes, d'un nombre égal de poursuivants d'armes, et d'un fort détachement de troupes, pour maintenir le bon ordre, et recevoir les chevaliers à leur arrivée.

Sur une plate-forme, élevée derrière la porte située du côté du sud, étoient placées cinq tentes magnifiques, ornées de banderolles brunes et noires, couleurs choisies par les cinq chevaliers tenants du tournoi. Devant chacune d'elles étoit suspendu le bouclier du chevalier auquel elle appartenoit, et à côté étoit son écuyer couvert d'un costume bizarre et étranger, suivant le goût de son maître. La tente du centre, comme place d'honneur, avoit été assignée à sir Brian de Bois-Guilbert, que sa renommée chevaleresque, et sa liaison avec les chevaliers qui avoient conçu le projet de cette joûte, avoient fait recevoir avec empressement dans la compagnie des tenants, dont il avoit même été proclamé le chef. A gauche de sa tente étoient celles de sir Réginald Front-de-Bœuf, et de sir Philippe de Malvoisin : de l'autre côté on voyoit celle de Hugues de Grantmesnil, noble baron du voisinage, dont un des ancêtres avoit été lord grand intendant d'Angleterre, sous le règne du conquérant et de son fils Guillaume le Roux ; et celle de Ralph de Vipont, chevalier

de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui possédoit d'anciens domaines à Heather, près d'Ashby-de-la-Zouche. Un passage de trente pieds de largeur conduisoit, par une pente douce, de la porte de l'arène à la plate-forme sur laquelle se trouvoient les tentes. Une palissade le fermoit des deux côtés, et entouroit pareillement l'esplanade située en face des tentes.

Un passage semblable de trente pieds de largeur conduisoit à la porte du côté du nord, et aboutissoit de l'autre côté à un grand terrain enclos de la même manière, et destiné aux chevaliers qui voudroient figurer comme assaillants. Derrière étoient des tentes, dans quelques-unes desquelles on avoit préparé des rafraîchissements de toute espèce. Les autres étoient destinées aux armuriers, aux maréchaux, et aux autres artisans dont le secours pouvoit devenir nécessaire.

Tout autour de l'arène on avoit élevé des galeries temporaires ornées de tapis et garnies de siéges couverts de coussins, pour la noblesse des deux sexes qui voudroit assister à ce spectacle militaire. Un espace étroit situé entre les galeries et la lice étoit destiné pour les spectateurs un peu au-dessus du vulgaire, et pouvoit se comparer au parterre de nos spectacles. La populace garnissoit le haut des collines dont l'élévation permettoit de dominer sur l'arène au-dessus des galeries. Plu-

sieurs centaines de jeunes gens étoient perchés en outre sur les branches de la première rangée des arbres du bois, et l'on voyoit des spectateurs jusque sur un clocher qu'on apercevoit à quelque distance.

Une galerie placée au centre, du côté de l'orient, étoit plus élevée que les autres, plus richement ornée, et l'on y voyoit une espèce de trône surmonté d'un dais, sur lequel étoient brodées les armoiries d'Angleterre. Des écuyers, des pages et des gardes, tous revêtus de costumes brillants, étoient disposés autour de cette place d'honneur, préparée pour le prince Jean et pour sa suite. En face, du côté de l'occident, étoit une autre galerie de même hauteur, décorée peut-être avec moins de magnificence, mais avec plus d'élégance et de recherche, que celle destinée au prince. Des pages et des jeunes filles, les plus jolies qu'on eût pu trouver, couvertes de vêtements de fantaisie, rose et vert, entouroient un trône orné des mêmes couleurs. Sur le dais qui le couvroit, flottoient une multitude de banderolles sur lesquelles on avoit peint des cœurs blessés, des cœurs enflammés, des traits, des arcs, des carquois, et tous ces lieux communs emblématiques par lesquels on représente l'amour. Une inscription en grandes lettres dorées annonçoit que ce trône étoit réservé pour La Royne

DE LA BEAULTÉ ET DES AMOURS. Mais qui devoit être cette reine? c'est ce que personne ne savoit encore.

Cependant des spectateurs de tous rangs s'empressoient de prendre les places respectives qui leur étoient destinées; ce qui n'eut pas lieu sans bien des querelles pour fixer celle à laquelle chacun avoit droit. La plupart furent jugées sans cérémonie par les hommes d'armes, qui employoient sans façon le manche de leurs hallebardes pour mettre à la raison des réfractaires qui vouloient en appeler de leur décision. Quand il s'agissoit de personnes qui méritoient plus de considération, les hérauts d'armes intervenoient, et quelquefois même les deux maréchaux du tournoi; c'étoient William de Wivil et Étienne de Martival, qui, armés de pied en cap, se promenoient à cheval dans l'intérieur de l'enceinte, pour maintenir le bon ordre parmi les spectateurs.

Peu à peu les galeries se remplirent de nobles et de chevaliers dont le costume riche, mais presque uniforme, faisoit un contraste agréable avec la parure élégante et variée des dames qui y accoururent même en plus grand nombre que les hommes, quoiqu'on eût pu croire que la crainte de voir couler le sang les empêchât de trouver du plaisir à ce spectacle. L'espace intérieur se remplit également de bourgeois, d'archers, et

même de nobles d'un rang inférieur, que la modestie ou la pauvreté empêchoit de prétendre à une place plus distinguée. Ce fut pourtant parmi eux qu'il s'éleva le plus de querelles sur la préséance.

— Chien de mécréant, dit un vieillard dont la tunique râpée prouvoit l'indigence, comme son épée et sa chaîne d'or annonçoient ses prétentions à la noblesse, enfant d'une louve, oses-tu bien toucher un chrétien, un gentilhomme normand du sang de Montdidier ?

Celui à qui s'adressoit cette apostrophe polie, n'étoit autre que notre ancien ami Isaac d'York. Vêtu avec richesse et même avec magnificence, il s'efforçoit d'obtenir deux places sur le devant des galeries, pour lui et pour sa fille, la belle Rébecca, qui, l'ayant rejoint à Ashby, lui tenoit le bras, et n'étoit pas peu effrayée de la manière brutale dont on venoit d'accueillir les prétentions de son père. Mais si nous avons vu Isaac soumis et timide dans une autre occasion, il savoit qu'en celle-ci il n'avoit rien à craindre. Ce n'étoit pas dans un endroit public, en face de tous les ordres de la nation rassemblés, que la malveillance et la cupidité d'un noble pouvoient lui faire courir quelque danger. En de telles circonstances, les juifs étoient sous la sauve-garde de la loi générale, et si ce n'étoit qu'une foible protection, il

arrivoit presque toujours que, dans de pareils rassemblements, il se trouvoit quelques barons qui, par des motifs d'intérêt, étoient disposés à prendre leur défense. Isaac avoit d'ailleurs en ce moment un autre motif de tranquillité. Il savoit que le prince Jean devoit assister au tournoi, et il en étoit connu personnellement. Ce prince négocioit alors avec les juifs d'York un emprunt considérable qui devoit être assuré sur certaines terres et garanti par un dépôt de joyaux précieux. Isaac devoit fournir la plus forte partie de cet emprunt, et il étoit convaincu que le désir qu'avoit le prince de conclure cette affaire, suffisoit pour lui procurer sa protection s'il en avoit besoin.

Enhardi par ces considérations, le juif persista, et coudoya le chrétien normand, sans respect pour son origine, son rang et sa religion. Les plaintes du vieux gentilhomme excitèrent l'indignation de ses voisins. Parmi ceux-ci, un archer, homme vigoureux et bien bâti, couvert d'un justaucorps vert, portant douze flèches à sa ceinture, un baudrier garni d'une plaque en argent, et tenant en main un arc de six pieds de hauteur, se tourna tout à coup vers le juif, et son visage, bruni par l'air du soleil, rougissant de colère : —N'oublie pas, lui dit-il, que toutes les richesses que tu as amassées en suçant le sang de

tes malheureuses victimes, n'ont fait que t'enfler comme une araignée qu'on oublie tant qu'elle se tient dans l'obscurité, mais qu'on écrase dès qu'elle se montre au grand jour.

Ce discours, prononcé d'une voix ferme et menaçante en anglo-saxon, ébranla la confiance du juif, et il se seroit sans doute éloigné d'un voisinage si dangereux, si l'attention générale ne s'étoit portée en ce moment sur le prince Jean, qui entroit dans l'arène avec une escorte nombreuse composée de chevaliers, de seigneurs de sa cour, et de quelques ecclésiastiques mis avec autant de recherche que des courtisans. On distinguoit parmi eux le prieur de Jorvaulx, aussi élégamment vêtu que le permettoit l'ordre auquel il appartenoit; l'or et les plus riches fourrures brilloient sur lui, et les pointes de ses bottes, renchérissant sur la mode ridicule adoptée à cette époque, remontoient si haut, qu'il lui étoit impossible d'appuyer les pieds sur ses étriers. Cet inconvénient n'en étoit pas un pour le galant prieur, qui peut-être même n'étoit pas fâché de trouver l'occasion de donner, devant une si brillante assemblée et surtout devant les dames qui en faisoient partie, une preuve de sa dextérité dans l'art de l'équitation. Le reste de la suite du prince Jean se composoit des principaux chefs de ses bandes soudoyées, de plusieurs barons pil-

lards et débauchés, qui faisoient sa société ordinaire, et de quelques chevaliers templiers et hospitaliers.

On peut remarquer ici que ces chevaliers passoient pour être ennemis du roi Richard, ces deux ordres ayant pris le parti de Philippe de France dans les longues querelles qui avoient eu lieu en Palestine entre ce monarque et le roi d'Angleterre. On sait que ce fut par suite de cette discorde que les victoires réitérées de Richard restèrent sans fruit, qu'il échoua dans ses tentatives pour se rendre maître de Jérusalem, et que toute la gloire dont il s'étoit couvert n'aboutit qu'à conclure une trève douteuse avec le sultan Saladin. Se conduisant d'après les mêmes principes politiques qui avoient dicté la conduite de leurs confrères dans la Terre-Sainte, les templiers et les hospitaliers d'Angleterre et de Normandie s'étoient attachés à la faction du prince Jean, n'ayant guère de motifs pour désirer le retour de Richard, ou l'avénement d'Arthur, son héritier légitime, au trône qui lui étoit dû. Par une raison contraire, le prince Jean haïssoit et méprisoit le peu de familles saxonnes distinguées qui subsistoient encore en Angleterre, et il ne manquoit aucune occasion de les insulter et de les humilier, sachant bien qu'elles n'aimoient pas sa personne, et qu'elles ne favoriseroient jamais

ses prétentions. Il en étoit de même de la bourgeoisie, qui craignoit qu'un souverain comme le prince Jean, avec un penchant décidé à la licence et à la tyrannie, n'usurpât encore davantage sur les droits et les priviléges du peuple.

Suivi de ce brillant cortége, vêtu d'un habit de soie cramoisi brodé en or, portant un faucon sur le poing, la tête couverte d'un riche bonnet en fourrure orné d'un diadème de pierres précieuses, d'où s'échappoient de longs cheveux bouclés qui flottoient sur ses épaules, le prince Jean, monté sur un ardent palefroi, caracoloit dans l'arène à la tête de sa suite, et s'arrêtoit devant chaque galerie pour fixer ses yeux hardis sur les dames dont la beauté attiroit son attention.

Ceux mêmes qui remarquoient dans l'air de ce prince une audace dissolue jointe à une hauteur excessive et à une indifférence complète sur les opinions des autres, ne pouvoient lui refuser cette sorte de beauté résultante d'une physionomie ouverte. Ses traits naturellement réguliers prenoient à force d'art une expression de courtoisie, mais laissoient percer encore la contrainte imposée aux sentiments cachés de l'âme. Cette apparence trompeuse passe souvent pour une mâle franchise, tandis que dans le fond elle n'annonce que l'indifférence d'un effronté qui compte sur la supériorité que lui donne sa naissance, sa for-

tune ou quelques autres avantages extérieurs, sans se mettre en peine d'y ajouter aucun autre genre de mérite. Quant à ceux qui n'examinoient pas les choses de si près, et le nombre en est ordinairement de cent contre un, la richesse des fourrures et des bijoux dont le prince Jean étoit paré, ses bottes de maroquin, ses éperons d'or, la grâce avec laquelle il se tenoit à cheval, suffisoient pour leur faire pousser des acclamations tumultueuses.

Dès son entrée dans l'enceinte, le prince avoit remarqué l'altercation à laquelle avoient donné lieu les efforts d'Isaac pour se placer avec sa fille dans les rangs destinés aux spectateurs de seconde classe. Son œil perçant reconnut sur-le-champ le juif, mais s'arrêta avec beaucoup plus de plaisir sur la jolie fille de Sion, qui, effrayée du tumulte, se pressoit contre son père, et étoit presque suspendue à son bras.

Même aux yeux d'un connoisseur aussi expérimenté que le prince Jean, Rébecca pouvoit disputer de charmes avec les plus fières beautés de l'Angleterre. Sa taille, douée des plus belles proportions, paroissoit avec un double avantage sous une espèce de costume oriental qu'elle portoit, suivant l'usage des femmes de sa nation. Un turban de soie jaune alloit bien à son teint un peu brun; des yeux brillants, des sourcils parfaite-

ment arqués, un nez aquilin bien formé, des dents blanches comme de belles perles, de longs cheveux noirs, formés en tresse, qui flottoient sur un cou et sur un sein qu'un statuaire auroit pu prendre pour modèle, et que laissoit entrevoir en partie une riche simarre de soie de Perse, dont le fond pourpre étoit brodé en fleurs brillantes de leurs couleurs naturelles; tout en un mot offroit en elle une réunion d'attraits qui ne le cédoient en rien à ceux des plus belles dames qui ornoient les galeries. Il est vrai que la grande chaleur avoit favorisé les regards avides des amateurs de la beauté, en obligeant Rébecca à laisser ouvertes les trois premières agrafes de sa tunique, qui étoient d'or et enrichies de perles. On en apercevoit mieux un collier et des boucles d'oreilles de diamants d'un prix considérable. Une plume d'autruche flottoit sur son turban, auquel elle étoit attachée par une agrafe en brillants. Les belles orgueilleuses, placées dans la galerie au-dessus d'elle, lançoient des sarcasmes contre l'aimable juive, ce qui n'empêchoit pas qu'elles ne portassent secrètement envie à ses charmes et à sa parure.

— Par la tête chauve d'Abraham, dit le prince Jean, cette juive doit être le portrait vivant de cette beauté qui rendit fou le plus sage des rois... Qu'en dites-vous, prieur Aymer?... Par le temple

que mon prudent frère Richard n'a pas été en état de reconquérir, c'est la fiancée du Cantique des cantiques.

— La rose de Sharon, le lis des vallées, répondit le prieur d'un ton goguenard ; mais votre grâce doit songer que ce n'est qu'une juive.

— Oui, reprit le prince, et voici mon Mammon d'iniquité, mon prince des shekels, mon baron des besants, qui dispute une place à des chiens sans un sou, qui n'ont pas, dans leur poche usée, une pièce marquée à la croix pour empêcher le diable de danser autour d'eux... Par le corps de saint Marc, mon grand trésorier et son aimable juive auront place dans la galerie.... Quelle est cette jeune personne, Isaac? lui demanda-t-il en avançant vers lui ? Est-ce ta fille, ta femme? Qui est cette houri orientale à qui tu donnes le bras?

— C'est ma fille Rébecca, prince, répondit le juif sans le moindre embarras et sans paroître interdit d'un discours où il entroit autant d'ironie que de courtoisie.

— Tu n'en es que plus sage, dit Jean en faisant un éclat de rire que ses courtisans ne manquèrent pas de répéter ; mais, fille ou femme, il faut qu'elle ait une place digne de sa beauté. Qui est dans cette galerie ? dit-il, en levant les yeux sur celle qui étoit au-dessus. Ce ne sont que des Saxons.

Fort bien. Qu'ils se serrent, et qu'ils fassent place au prince des usuriers et à son aimable fille. Il faut qu'ils apprennent à partager les premières places de la synagogue avec ceux à qui la synagogue appartient naturellement.

Ceux qui occupoient cette galerie et à qui s'adressoit ce discours peu civil, étoient Cédric le Saxon avec sa famille, et son ami, son allié, son voisin Athelstane de Coningsburgh, personnage qui, descendu du dernier des rois saxons d'Angleterre, étoit regardé avec le plus profond respect par tous les Saxons du nord de ce royaume. Avec le sang de cette ancienne race royale, Athelstane avoit reçu plusieurs de ses défauts. Il étoit d'une figure agréable, fortement constitué, à la fleur de l'âge, mais ses traits étoient inanimés, ses yeux sans expression, sa démarche gauche et pesante, et il étoit si long à se déterminer à la moindre chose, qu'on lui avoit appliqué le sobriquet donné à un de ses ancêtres, et qu'on l'appeloit Athelstane l'Irrésolu. Ses amis, et il en avoit beaucoup, qui, de même que Cédric, lui étoient entièrement dévoués, soutenoient que cette lenteur dans ses déterminations ne venoit ni de foiblesse d'esprit ni de manque de courage, mais que c'étoit la suite d'un caractère indécis qui faisoit qu'après avoir long-temps pesé le pour et le contre d'une affaire, quand il finissoit par prendre

un parti, il étoit souvent trop tard pour agir. D'autres prétendoient que l'usage immodéré des liqueurs fortes, ce qui étoit en lui une maladie héréditaire, et le goût décidé avec lequel il se livroit aux plaisirs de la table, avoient absorbé toutes les facultés d'un esprit qui n'avoit jamais été du premier ordre; et que les traits de bonté, de générosité, de courage qu'on voyoit de temps en temps dans sa conduite, pouvoient se comparer à quelques herbes salutaires que la nature fait croître, au milieu des plantes nuisibles ou inutiles, dans un champ qui auroit pu être fertile s'il eût été cultivé.

Ce fut à ce personnage si respecté de tous les Saxons, que le prince, d'un ton impérieux, commanda de faire place à Isaac et à Rébecca. Athelstane, atterré par un ordre que les mœurs et les opinions de ce temps rendoient souverainement injurieux, ne se souciant pas d'obéir et ne sachant comment résister, n'opposa qu'une force d'inertie à la volonté de Jean, et, sans faire un seul mouvement, ouvrit ses grands yeux gris, et fixa le prince avec un air d'étonnement qui avoit quelque chose de très-risible; mais l'impétueux Jean ne songea nullement à en rire.

— Ce porcher saxon ne m'entend pas, ou ne veut pas m'entendre, de Bracy, dit-il, à un chevalier qui étoit près de lui, et le chef d'une de

ces compagnies franches, composées de mercenaires nommés *condottieri*, qui s'attachoient au service du premier prince qui vouloit les payer; de Bracy, piquez-le avec votre lance.

Cet ordre occasiona quelques murmures, même parmi la suite du prince; mais de Bracy, que sa profession mettoit au-dessus de tous scrupules, leva sa lance, la dirigea au-dessus de l'espace qui séparoit l'arène de la galerie, et auroit exécuté l'ordre de Jean avant qu'Athelstane l'Irrésolu se fût déterminé à faire un mouvement en arrière pour se mettre à l'abri, si Cédric, aussi prompt à agir que son ami étoit lent à se décider, n'eût tiré, avec la promptitude de l'éclair, son couteau de chasse du fourreau, et d'un coup vigoureusement appliqué, n'eût coupé le bois de la lance, dont le fer tomba à terre.

Le sang monta au visage du prince. Il jura d'une manière effrayante, et il auroit donné de nouveaux ordres plus rigoureux encore que le premier, s'il n'en eût été détourné par les prières des gens de sa suite, qui le conjurèrent de patienter, et par une acclamation générale du peuple, qui applaudissoit à la généreuse action de Cédric. Il roula ses yeux autour de lui d'un air d'indignation, comme s'il eût cherché quelque victime qu'il pût sacrifier plus facilement à sa colère, et ils s'arrêtèrent par hasard sur l'archer dont nous

avons déjà parlé, et qui, sans s'inquiéter des regards menaçants que le prince jetoit sur lui, continuoit à applaudir à haute voix.

— Pourquoi pousses-tu ces acclamations? lui demanda Jean.

— J'applaudis toujours, répondit l'archer, quand je vois porter un coup avec adresse et vigueur, de même que quand une flèche touche au but.

— Oui-dà? Et sans doute la tienne iroit droit dans le blanc.

— Je l'espère, à distance convenable.

— Il toucheroit le but de Wat-Tyrrel à cent pas, dit une autre voix derrière lui. Mais il fut impossible de savoir qui avoit prononcé ces paroles.

Cette allusion au destin de Guillaume le Roux, son aïeul, porta au plus haut degré la colère du prince, mais elle l'effraya en même temps, et il se contenta d'ordonner à quatre hommes d'armes de ne pas perdre de vue cet archer fanfaron.

— Par saint Grizzel, dit-il, je veux voir ce qu'il sait faire, lui qui est si disposé à applaudir à ce que font les autres.

— Je ne crains pas l'épreuve, répondit l'archer, avec un calme qui ne se démentit pas un instant.

— Quant à vous, Saxons, dit le prince, levez-vous, car, puisque je l'ai prononcé, par le soleil

qui nous éclaire, le juif aura place parmi vous.

— Non, prince, non, s'il plaît à votre grâce, dit Isaac. Il ne nous convient pas de nous asseoir auprès des puissants de la terre.

Son ambition l'avoit bien porté à désirer une place près du descendant appauvri de la famille de Montdidier ; mais elle n'alloit pas jusqu'à vouloir se faire une querelle avec de riches Saxons.

— Chien de mécréant, s'écria Jean, obéis à mes ordres, où je te fais écorcher, et ta peau tannée fera une selle pour mon cheval.

Forcé dans ses retranchements, le juif monta à pas lents, suivi de sa fille tremblante, les degrés qui conduisoient à la galerie.

— Voyons qui osera l'arrêter, dit le prince, les yeux fixés sur Cédric, dont l'attitude sembloit annoncer qu'il se disposoit à le précipiter du haut de la galerie.

Cette catastrophe fut prévenue par le fou Wamba, qui, s'élançant entre son maître et le juif, s'écria, en réponse à l'exclamation menaçante du prince : — Ce sera moi, par sainte Marie ! et en même temps, tirant de sa poche une grande tranche de lard dont il s'étoit sans doute muni de crainte que le tournoi ne durât plus long-temps que son envie de faire abstinence, il parut se préparer à en frotter la barbe du juif, faisant en même temps brandir sur sa tête son sabre de bois.



Isaac, se voyant menacé d'être souillé par ce que sa nation a le plus en horreur, recula quelques pas; le pied lui manqua, et il roula de degrés en degrés jusqu'à terre, aux grands éclats de rire de tous les spectateurs; et le prince Jean, oubliant sa colère, ne fut pas celui qui rit le moins.

— Cousin prince, dit Wamba, accordez-moi le prix du tournoi. J'ai vaincu mon antagoniste avec le sabre et le bouclier. Et en même temps il montroit d'une main la tranche de lard, et de l'autre son sabre de bois.

— Qui es-tu, noble champion? demanda le prince à Wamba, en riant encore.

— Fou par droit de naissance, répondit celui-ci, je me nomme Wamba, fils de Witless, fils de Weatherbrain [1], fils d'un alderman.

Allons, qu'on fasse place au juif dans la galerie d'en bas, dit le prince Jean, qui ne fut peut-être pas fâché de saisir un prétexte pour révoquer ses premiers ordres; il ne seroit pas juste de placer le vaincu de niveau avec le vainqueur.

— Ni de mettre un juif à côté d'une tranche de lard, dit Wamba.

— Fou, s'écria le prince, tu m'as fait rire; il faut que je te récompense. Isaac, prête-moi une poignée de besants.

Le juif, étourdi de cette demande, n'osant s'y

[1] *Witless*, sans esprit. *Weatherbrain*, cervelle éventée.

refuser et ne pouvant se résoudre à y satisfaire, prit en soupirant un sac de fourrure qui étoit suspendu à sa ceinture, et calculoit peut-être combien de pièces pourroient passer pour une poignée, quand le prince, impatient de ce délai, lui arracha le sac des mains, jeta quelques pièces d'or à Wamba, et continua sa ronde en emportant le surplus, laissant le juif exposé à la dérision de ceux qui l'entouroient, et qui applaudirent le prince comme s'il eût fait quelque exploit honorable.

CHAPITRE VIII.

« Mais la lice est ouverte, et les nobles rivaux
« Attendent le signal pour combattre en champ clos.
« Il est enfin donné : l'on ouvre la barrière ;
« On entend retentir la trompette guerrière ;
« Et la lance en avant, deux vaillants chevaliers
« S'élancent en pressant le flanc de leurs coursiers. »

PALEMON ET ARCITE.

Le prince Jean n'avoit encore parcouru que la moitié de l'arène, quand, s'arrêtant tout à coup : — Par ma foi, sir prieur, dit-il à Aymer, nous avons oublié la principale affaire du jour. Nous n'avons pas nommé la reine de la beauté et des amours, dont la belle main doit présenter le prix au vainqueur. Quant à moi, j'ai des idées libérales, et je suis séduit par les yeux noirs de Rébecca.

— Sainte Vierge ! s'écria le prieur d'un air de consternation. Une juive ! Nous mériterions d'être lapidés dans cette enceinte, et je ne suis pas encore assez vieux pour vouloir être martyr. D'ailleurs, je jure par mon saint patron, qu'elle est bien moins jolie que cette aimable Saxonne, lady Rowena.

— Juif ou Saxon, chien ou porc, qu'importe, dit le prince, je veux nommer Rébecca, ne fût-ce que pour mortifier ces rustres de Saxons.

Un murmure presque général s'éleva parmi ceux qui formoient son cortége.

— Ceci passe la plaisanterie, prince, dit de Bracy, si vous faites un pareil choix, pas un chevalier ne voudra lever la lance.

— C'est insulter vos chevaliers de propos délibéré, dit Waldemar de Fitzurse, un des plus vieux courtisans du prince Jean, et si votre grâce persiste dans ce projet, c'est vouloir la ruine de vos nobles desseins.

— Baron, répondit le prince avec hauteur, je vous ai pris pour me suivre, et non pour me guider.

— Mais ceux qui vous suivent dans le chemin où vous marchez, lui dit Waldemar à voix basse, ont acquis le droit de vous guider; car il y va pour eux, autant que pour vous, de l'honneur et de la vie.

D'après le ton qu'avoit pris Fitzurse, Jean sentit qu'il ne seroit pas prudent d'insister. — Je ne voulois que faire une plaisanterie, dit-il, et vous voilà tous irrités contre moi comme autant de serpents. Nommez qui vous voudrez, de par le diable, et je confirme d'avance votre choix.

— Faites mieux, dit de Bracy, laissez vacant le trône de notre belle souveraine, jusqu'à ce que le vainqueur soit proclamé, et que lui-même alors choisisse la belle qui devra l'occuper. Ce sera

accorder un nouvel honneur à son triomphe, et apprendre aux dames à chérir la valeur qui donne le droit de les élever à une telle distinction.

— Si Brian de Bois-Guilbert gagne le prix, dit le prieur, je gage mon rosaire que je nomme la reine d'amour et de beauté.

— Bois-Guilbert est bonne lance, dit de Bracy, mais il y a ici plus d'un chevalier qui ne craindroit pas de le rencontrer.

— Silence! dit Waldemar, il est temps que le prince prenne sa place : les chevaliers et les spectateurs s'impatientent, le temps s'écoule, et il convient que le tournoi commence.

Quoique le prince Jean ne régnât pas encore, il trouvoit dans Waldemar Fitzurse tous les inconvénients d'un ministre favori, qui veut servir son maître, mais toujours de la manière qui lui convient. Il céda donc à sa remontrance, quoiqu'il fût de ce caractère qui ne montre que plus d'obstination quand il s'agit de bagatelles. Il se plaça sur son trône, entouré de son cortége, et ordonna aux hérauts d'armes de proclamer les règlements du tournoi, qui consistoient en ce qui suit:

1° Les cinq chevaliers tenants devoient accepter le combat de tous assaillants.

2° Tout chevalier se proposant de combattre pouvoit choisir son antagoniste parmi les tenants, en touchant son bouclier. S'il le touchoit avec le

bois de sa lance, le combat devoit avoir lieu avec ce qu'on appeloit les armes courtoises, c'est-à-dire avec des lances dont la pointe étoit garnie d'un morceau de bois aplati; de sorte qu'on ne couroit d'autres dangers que ceux qui pouvoient résulter d'une chute ou du choc des chevaux; mais si l'assaillant touchoit le bouclier avec le fer de sa lance, le combat devoit être à outrance, c'est-à-dire à fer affilé, comme dans une bataille véritable.

3° Quand les tenants auroient accompli leur vœu, en rompant chacun cinq lances, le prince devoit proclamer le vainqueur du premier jour du tournoi, et celui-ci devoit recevoir pour prix un cheval de bataille de la plus grande beauté. Indépendamment de cette récompense de sa valeur, on annonça aussi qu'il auroit le droit de nommer la reine de la beauté et des amours, qui décerneroit le prix du jour suivant.

4° Le second jour, il devoit y avoir un combat général auquel pourroient prendre part tous les chevaliers qui le désireroient, et qui, se divisant en deux troupes de nombre égal, combattroient jusqu'à ce que le prince Jean ordonnât la fin du combat en jetant dans l'arène son bâton de commandement. La reine de la beauté et des amours devoit alors placer sur la tête du chevalier que le prince proclameroit vainqueur du second jour,

une couronne d'or en forme de feuilles de laurier. Cette journée terminoit les jeux chevaleresques.

Mais le troisième jour devoit être consacré à une joûte à l'arc, à un combat de taureau et à d'autres amusements destinés principalement au peuple ; le prince Jean cherchoit par de tels moyens à s'assurer une popularité qu'il diminuoit au contraire tous les jours par les actes les plus arbitraires d'oppression.

La lice présentoit alors le plus splendide spectacle. Les galeries supérieures étoient remplies de tout ce que le nord et le centre de l'Angleterre offroient de noblesse, de grandeur, de richesse et de beauté, et le contraste des vêtements de cette première classe de spectateurs en rendoit la vue aussi agréable qu'elle étoit imposante. Les galeries d'en bas, contenant la bourgeoisie et un grand nombre d'archers, tous revêtus de leurs habits de parure, sembloient une élégante garniture au bas d'une robe brillante, dont elle relève encore la splendeur.

Les hérauts d'armes ayant terminé leur proclamation par le cri d'usage : *Largesse, largesse, vaillants chevaliers !* une pluie de pièces d'or et d'argent tomba sur eux du haut des galeries, l'esprit de la chevalerie se faisant un point d'honneur de montrer sa libéralité en faveur de ceux

qu'on regardoit comme les historiens des exploits glorieux. Après avoir reçu cette marque de générosité, les hérauts firent entendre les acclamations ordinaires : *Amour aux dames ! honneur aux généreux ! gloire aux braves !* Le peuple placé sur le haut des collines faisoit retentir l'air des mêmes cris ; et de nombreuses trompettes y joignoient leurs sons guerriers. Les hérauts d'armes sortirent alors de la lice, où il ne resta que les deux maréchaux du tournoi, à cheval, et armés de pied en cap, immobiles comme des statues, chacun à un bout de l'arène. Cependant l'espace destiné aux assaillants étoit rempli d'une foule de chevaliers qui désiroient se mesurer contre les tenants, et vu du haut des galeries, présentoit l'image d'une mer agitée, sur laquelle on voyoit flotter des panaches de plumes, des casques brillants et des fers de lances auxquelles étoient souvent attachées de petites banderoles qui, agitées par le vent, de même que les plumes, donnoient à cette scène une nouvelle vivacité.

Les barrières s'ouvrirent enfin, et cinq chevaliers choisis par le sort s'avancèrent à pas lents dans l'arène. L'un d'eux marchoit en tête, les quatre autres le suivoient deux à deux. Tous étoient splendidement armés, et le manuscrit d'où je tire ces détails fait une description exacte et circonstanciée de leurs couleurs, de leurs de-

vises et de leurs armes. Mais il est inutile de nous appesantir sur ce sujet, car, pour emprunter quelques vers d'un poëte, notre contemporain, qui en a écrit trop peu,

« Ces chevaliers ne sont plus que poussière,
« Déjà la rouille a rongé leur rapière,
« Puisse leur âme être avec tous les saints ! »

Le temps a fait tomber leurs écus des murs de leurs châteaux, où ils étoient suspendus; leurs châteaux mêmes se sont écroulés; à peine en peut-on montrer la place, et plus d'une race a disparu à son tour dans les lieux où ils exerçoient despotiquement l'autorité de seigneurs féodaux. Quel besoin a donc le lecteur de connoître leurs noms, et les symboles éclipsés de leur gloire évanouie ?

En ce moment pourtant, ne prévoyant pas l'oubli qui devoit couvrir un jour leurs noms et leurs exploits, les cinq champions s'avançoient dans l'arène, retenant leurs coursiers fougueux, et les forçant d'aller au pas, pour montrer à la fois la grâce de leur allure et la dextérité des cavaliers. Tandis qu'ils entroient dans la lice, les sons d'une musique orientale partirent de derrière les tentes où se trouvoient les tenants du tournoi; ils étoient produits par des cymbales et d'autres instruments encore inconnus en Europe,

et que des chevaliers avoient rapportés de la Terre-Sainte. Leur harmonie barbare sembloit en même temps défier les assaillants, et les féliciter de leur arrivée. Tous les yeux étoient fixés sur les cinq champions qui, montant sur la plate-forme sur laquelle s'élevoient les tentes, et se séparant, frappèrent légèrement du bois de leur lance le bouclier de l'antagoniste avec lequel chacun d'eux vouloit se mesurer. La plus grande partie du peuple, un certain nombre des classes supérieures, et l'on dit même quelques dames, virent avec regret qu'ils avoient choisi les armes courtoises; car la même classe de personnes qui applaudissent aujourd'hui les tragédies les plus noires prenoient alors intérêt à un tournoi en proportion du danger que couroient ceux qui y figuroient comme acteurs.

Les assaillants, ayant fait connoître leurs intentions plus pacifiques, se retirèrent à l'autre extrémité de la lice, où ils restèrent rangés en ligne, tandis que les tenants, sortant chacun de sa tente, montoient à cheval, et ayant à leur tête Brian de Bois-Guilbert, descendoient de la plate-forme pour combattre les chevaliers qui avoient touché leurs boucliers.

Au son des clairons et des trompettes, ils s'élancèrent les uns contre les autres au grand galop, et telle fut la supériorité de l'adresse des tenants

ou leur bonne fortune, que les antagonistes de Bois-Guilbert, de Malvoisin et de Front-de-Bœuf vidèrent les arçons. Celui de Grantmesnil, au lieu de diriger sa lance contre le casque et le bouclier de son ennemi, s'écarta tellement de la ligne droite, qu'il la lui brisa sur le corps, circonstance qui passoit pour plus honteuse que d'être démonté, parce que cette dernière disgrâce pouvoit être occasionée par un accident, au lieu que la première ne pouvoit avoir pour cause que la maladresse et le défaut d'expérience dans le maniement des armes. Le cinquième assaillant fut le seul qui maintint l'honneur de son parti; le chevalier de Saint-Jean et lui rompirent tous deux leur lance, et se séparèrent sans qu'aucun eût l'avantage.

Les cris du peuple, les acclamations des hérauts et le son des trompettes, annoncèrent le triomphe des vainqueurs et la défaite des vaincus. Les premiers se retirèrent sous leurs tentes, et les autres, confus et humiliés, sortirent de la lice pour traiter, avec leurs antagonistes, du rachat de leurs armes et de leurs chevaux, qui, d'après les règlements du tournoi, appartenoient aux vainqueurs. Le cinquième seul resta quelques instants dans l'arène, et obtint les applaudissements des spectateurs, ce qui ajouta encore à la mortification de ses compagnons humiliés.

Une seconde et une troisième troupe d'assaillants entrèrent successivement en lice; quelques-uns d'entre eux eurent l'avantage, mais en général la victoire favorisa les tenants, dont pas un ne perdit selle; ce qui arriva, dans chaque rencontre, à quelques-uns de leurs adversaires. Un succès si constant refroidit considérablement l'ardeur des chevaliers qui se proposoient de combattre, et lors de la quatrième entrée, trois d'entre eux seulement parurent dans la lice, évitèrent de toucher les boucliers des deux tenants qui paroissoient les plus redoutables, c'est-à-dire de Bois-Guilbert et de Front-de-Bœuf, et se bornèrent à défier les trois autres. Cette manœuvre politique ne leur réussit pourtant pas, deux furent désarçonnés, et le troisième manqua la passe; c'est-à-dire que sa lance, s'écartant de la ligne droite, ne toucha pas son antagoniste.

Après cette rencontre, il y eut une longue pause; aucun chevalier ne sembloit disposé à entrer dans la lice, et un murmure sourd annonçoit le mécontentement de la majeure partie des spectateurs; car les tenants n'avoient pas pour eux la faveur publique. Bois-Guilbert et Front-de-Bœuf s'étoient rendus odieux par leur caractère altier et tyrannique; et l'on ne prenoit aucun intérêt aux autres, parce qu'ils étoient étrangers, à l'exception de Grantmesnil.

Ce sentiment étoit donc presque général ; mais personne ne l'éprouvoit si vivement que Cédric le Saxon, qui, dans chaque avantage remporté par les Normands tenants du tournoi, voyoit une honte pour l'Angleterre. Avec les mêmes armes qu'avoient portées ses ancêtres, il avoit, en bien des occasions, montré la bravoure d'un guerrier, mais il ne connoissoit nullement la science des joûtes chevaleresques, et il jetoit de temps en temps un coup d'œil inquiet sur Athelstane, qui s'étoit quelquefois distingué dans cette carrière, comme s'il eût désiré qu'il fît un effort pour arracher la victoire au templier et à ses compagnons. Mais, quoique le descendant des rois saxons ne manquât ni de courage, ni de vigueur, il étoit trop indolent et avoit trop peu d'ambition pour se déterminer si promptement au trait de bravoure que Cédric sembloit attendre de lui.

—Mon noble voisin, lui dit Cédric, la fortune ne favorise pas l'Angleterre en ce moment. Ne comptez-vous pas lever la lance aujourd'hui ?

— Je crois que j'attendrai demain, répondit Athelstane, je combattrai dans *la mêlée*. Ce n'est pas la peine de prendre mes armes aujourd'hui.

Deux choses déplurent souverainement à Cédric dans ce discours : le mot normand *mêlée*, qu'Athelstane avoit employé, pour dire l'action générale, et l'indifférence qu'il témoignoit pour

l'honneur de son pays ; mais il avoit trop de vénération pour le sang dont sortoit son ami pour lui témoigner son déplaisir. D'ailleurs, il n'auroit pas eu le temps de faire aucune observation, car, à peine Athelstane avoit-il fini de parler, que Wamba s'écria :

— Sans doute ! il est bien plus glorieux de triompher au milieu de cent combattants, que de vaincre son adversaire corps à corps.

Athelstane prit ce sarcasme pour un compliment sérieux ; mais Cédric, comprenant mieux l'intention du fou, lui lança un regard sévère, et il est probable que le temps et le lieu le mirent seuls, malgré les privilèges de sa place, à l'abri d'éprouver des marques plus sensibles du ressentiment de son maître.

Pendant ce temps, les hérauts d'armes crioient : — *Amour aux dames ! honneur aux braves ! Allons, vaillants chevaliers, entrez en lice; songez que de beaux yeux vous regardent !*

La musique des tenants faisoit entendre de temps en temps des airs de triomphe. La plupart des spectateurs regrettoient de voir se passer presque dans l'inaction un jour qui devoit être consacré à de nobles faits d'armes, et les vieillards, parlant du temps passé, déploroient à demi-voix la décadence de l'esprit martial, mais convenoient aussi qu'on ne voyoit plus alors, pour

animer les combattants, de dames d'une beauté aussi parfaite que celles qui faisoient l'ornement des tournois dans leur jeunesse. Le prince Jean donnoit déjà ordre à sa suite d'aller préparer le banquet, et annonçoit à ses courtisans qu'il alloit adjuger le prix à sir Brian de Bois-Guilbert, qui, sans briser une seule lance, avoit démonté ses trois adversaires.

En ce moment, et comme la musique des tenants venoit d'exécuter une de ces fanfares qui célébroient leur triomphe, une seule trompette fit entendre des sons de défi à la porte située du côté du nord. Tous les yeux se tournèrent aussitôt de ce côté, pour voir le nouveau champion qui alloit se présenter, et dès que la barrière fut ouverte, on le vit entrer à pas lents dans la lice. Ce chevalier étoit de moyenne taille, et, autant qu'on pouvoit le juger d'un homme revêtu d'une armure, il ne paroissoit pas très-vigoureusement constitué. Sa cuirasse étoit d'acier richement damasquiné en or, il n'avoit d'autres armoiries sur son bouclier qu'un jeune chêne déraciné, et sa devise étoit le mot espagnol *desdichado*, c'est-à-dire déshérité. Il montoit un superbe cheval noir, et en traversant l'arène, il salua le prince et les dames d'un air plein de grâce, en baissant le fer de sa lance. L'adresse avec laquelle il conduisoit son cheval, quelque chose d'aimable et de courtois

dans toutes ses manières, lui valurent la faveur générale, et quelques personnes des classes inférieures lui témoignèrent l'intérêt qu'elles lui portoient en lui criant : — Touchez le bouclier de Ralph de Vipont, du chevalier hospitalier! C'est celui qui est le moins ferme en selle, celui dont vous aurez le meilleur marché!

Au milieu de ces cris et d'autres acclamations, le nouveau champion monta sur la plate-forme, et au grand étonnement de tous les spectateurs, alla droit au pavillon du centre, et frappa fortement du fer de sa lance le bouclier de Brian de Bois-Guilbert; ce qui annonçoit qu'il demandoit le combat à outrance. Chacun fut surpris de sa présomption, mais personne ne le fut davantage que l'orgueilleux templier, qui sortit aussitôt de sa tente.

— Es-tu en état de grâce? lui demanda-t-il avec un sourire amer. As-tu entendu la messe ce matin, toi qui viens mettre ainsi ta vie en péril?

— Je suis mieux préparé que toi à la mort, répondit le chevalier déshérité, car c'étoit sous ce nom qu'il s'étoit fait inscrire au nombre des assaillants.

— Va donc prendre place dans l'arène, et regarde le soleil pour la dernière fois, car tu dormiras ce soir dans le paradis.

— Grand merci de ta courtoisie. Pour t'en

récompenser, je te conseille de prendre un cheval frais et une lance neuve, car, sur mon honneur, tu auras besoin de l'un et de l'autre.

Après avoir parlé avec tant de confiance, il fit descendre son cheval à reculons de la plateforme, et le força à parcourir ainsi toute l'arène jusqu'à la porte du côté du nord, où il resta stationnaire en attendant que son antagoniste parût. Cette preuve d'adresse dans l'art de l'équitation lui attira de nouveaux applaudissements.

Quoique courroucé de la hardiesse avec laquelle son adversaire lui avait conseillé de prendre des précautions, Bois-Guilbert ne les négligea point. Son honneur étoit trop intéressé à remporter la victoire, pour oublier aucun des moyens qui pouvoient la lui procurer. Il prit un nouveau cheval, plein de feu et d'ardeur, et s'arma d'une nouvelle lance, de peur que le bois de la première ne se fût affoibli par les coups qu'il avoit portés dans ses trois autres rencontres. Il changea aussi de bouclier, celui qu'il avoit porté jusqu'alors ayant été un peu endommagé, et en prit un autre des mains de ses écuyers. Le premier n'avoit, pour toutes armoiries, que celles de son ordre : c'étoient deux chevaliers montés sur le même cheval, emblème de l'humilité et de la pauvreté primitive des templiers, vertus qui avoient été remplacées par l'arrogance et la richesse qui

finirent par amener leur suppression. L'autre représentoit un corbeau volant à tire d'ailes, tenant un crâne dans ses serres, et la devise écrite au bas étoit : *Gare le corbeau!*

L'impatience des spectateurs étoit portée au plus haut point, lorsqu'ils virent les deux champions placés en face l'un de l'autre à chaque extrémité de la lice. Presque tous les vœux étoient pour le chevalier déshérité, mais presque personne n'espéroit que le combat pût se terminer à son avantage.

Dès que les trompettes eurent donné le signal, les deux combattants s'élancèrent l'un contre l'autre avec la rapidité de l'éclair, et ils se rencontrèrent au milieu de l'arène avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Leurs lances furent brisées en éclats, et on les crut un instant renversés tous deux, car la violence du choc avoit fait plier leurs chevaux sur leurs jarrets de derrière, et leur chute ne fut prévenue que par l'adresse avec laquelle les deux cavaliers surent employer la bride et l'éperon. Les deux rivaux de gloire se regardèrent un instant avec des yeux qui sembloient lancer le feu à travers leurs visières, et se retirant aux deux extrémités de l'enceinte, ils prirent une nouvelle lance des mains de leurs écuyers.

Des acclamations unanimes annoncèrent l'in-

térêt que les spectateurs avoient pris à cette rencontre, la plus égale, la plus savante qui eût eu lieu de toute la journée. Les dames faisoient flotter leurs écharpes et leurs mouchoirs pour témoigner leur satisfaction. Mais dès que les chevaliers eurent regagné chacun leur poste, un silence si profond succéda à ces clameurs, qu'on eût cru que cette immense multitude n'osoit plus même respirer.

On accorda aux combattants une pause de quelques minutes, afin qu'ils pussent reprendre haleine, ainsi que leurs chevaux. Alors le prince Jean ayant donné un signal, les trompettes sonnèrent la charge, et les deux champions partirent une seconde fois avec la même impétuosité, et se heurtèrent avec la même adresse et la même vigueur, mais non pas avec la même fortune.

Dans cette seconde rencontre, le templier dirigea sa lance vers le centre du bouclier de son adversaire, et le frappa si juste et avec tant de force, que le chevalier déshérité plia en arrière sur la croupe de son cheval, mais sans perdre selle. Celui-ci au contraire, dès le commencement de sa course, avoit menacé de sa lance le bouclier de son antagoniste, mais, changeant de but au moment même du choc, il la dirigea contre son casque, but plus difficile à atteindre, mais qui, lorsqu'on l'atteignoit, ne pouvoit en aucune ma-

nière résister à la violence du coup. Malgré ce désavantage, le templier soutint sa haute réputation, et si la sangle de son coursier ne se fût rompue par la force du choc, il n'auroit peut-être pas été démonté. Quoi qu'il en soit, le cheval et le cavalier furent renversés, et roulèrent dans la poussière.

Se dégager des étriers et se mettre sur ses jambes fut pour Bois-Guilbert l'affaire d'un instant. Outré de fureur de sa disgrâce et des applaudissements universels qu'on prodiguoit au vainqueur, il tira son épée et fit signe au chevalier déshérité de se mettre en défense. Celui-ci sauta légèrement à bas de son cheval et tira pareillement son épée; mais les maréchaux du tournoi, arrivant à toute bride, les séparèrent, et leur dirent que ce genre de combat ne pouvoit leur être permis en cette occasion.

— Nous nous reverrons, j'espère, dit le templier à son vainqueur en fixant sur lui des yeux où la rage étoit peinte, et dans un endroit où il ne se trouvera personne pour nous séparer.

— Si cela n'arrive point, ce ne sera pas ma faute, répondit le chevalier déshérité; à pied ou à cheval, au sabre ou à la lance, je serai toujours prêt à me mesurer contre toi.

La querelle ne se seroit pas bornée à ce peu de mots, si les maréchaux, croisant leurs lances

entre eux, ne les avoient forcés à se séparer. Le chevalier déshérité retourna à la porte du côté du nord, et Bois-Guilbert rentra dans sa tente, où il passa le reste de la journée en proie à la rage et au désespoir.

Sans descendre de cheval, le vainqueur demanda du vin, et, ouvrant la partie inférieure de son casque, il annonça qu'il buvoit à tous les cœurs véritablement anglais, et à la confusion de tous tyrans étrangers. Il ordonna alors à son trompette de sonner un défi aux tenants, et chargea un héraut d'armes de leur déclarer que son intention étoit de les combattre successivement dans tel ordre qu'ils voudroient se présenter.

Fier de sa force et de sa taille gigantesque, Front-de-Bœuf descendit le premier dans l'arène. Son écu portoit sur un fond d'argent une tête de taureau noir, à demi effacée par les coups nombreux que ce bouclier avoit déjà soutenus. Sa devise étoit deux mots latins pleins d'arrogance, *Cave, adsum,* c'est-à-dire prends garde, me voici. Le chevalier déshérité n'obtint sur lui qu'un avantage léger, mais décisif. Les deux champions rompirent également leurs lances; mais Front-de-Bœuf ayant perdu les étriers dans le choc, fut déclaré vaincu par les maréchaux.

L'inconnu n'obtint pas moins de succès en combattant contre sir Philippe de Malvoisin. Il fut

encore déclaré vainqueur, parce qu'il frappa si fortement de sa lance le casque de son adversaire, que les courroies qui l'attachoient se rompirent, de sorte que sa tête resta à découvert.

Dans sa rencontre avec sir Hugues de Grantmesnil, le chevalier déshérité montra autant de courtoisie qu'il avoit fait preuve d'adresse et de vigueur dans les précédentes. Le cheval de Grantmesnil, étant jeune et fougueux, caracola et se cabra tellement dans sa course, qu'il fut impossible à son cavalier de faire usage de sa lance. L'inconnu, bien loin de tirer avantage de cet accident, leva sa lance en arrivant près de lui et la fit passer au-dessus de son casque, comme pour montrer seulement qu'il auroit pu le toucher, s'il en avoit eu l'intention. Faisant alors tourner son cheval, il alla reprendre son poste près de la porte du côté du nord, et chargea un héraut d'armes d'aller demander à Grantmesnil s'il vouloit commencer une seconde course ; mais celui-ci répondit qu'il se reconnoissoit vaincu autant par la courtoisie que par l'adresse de son antagoniste.

Ralph de Vipont compléta le triomphe de l'inconnu. Il fut renversé de son cheval avec une telle force, que le sang lui sortit par la bouche et par le nez, et ses écuyers l'emportèrent de l'arène, privé de tout sentiment.

Mille acclamations long-temps prolongées accueillirent la déclaration unanime du prince et des maréchaux, que le chevalier déshérité avoit remporté l'honneur de cette journée.

CHAPITRE IX.

« Parmi tant de beautés qu'on voyoit en ces lieux,
« On en remarquoit une au port majestueux :
« Sa taille, ses attraits l'en proclamoient la reine. »
La Fleur et la Feuille.

VILLIAM DE WYVIL et Étienne de Martival, maréchaux du tournoi, furent les premiers à offrir leurs félicitations au vainqueur. Ils le prièrent en même temps de permettre qu'on détachât son casque, ou du moins de lever sa visière, pour venir recevoir le prix du tournoi des mains du prince Jean. Le chevalier déshérité se refusa à leur demande, avec une courtoisie chevaleresque, attendu qu'il ne pouvoit se faire connoître en ce moment, pour des raisons qu'il avoit expliquées aux hérauts d'armes avant d'entrer dans la lice. Les maréchaux n'insistèrent pas, car parmi les vœux singuliers que faisoient souvent les chevaliers dans ce siècle, aucun n'étoit plus commun que celui de rester inconnus jusqu'à ce qu'ils eussent fait tel exploit ou mis à fin telle aventure. Ils ne cherchèrent donc pas à pénétrer les secrets du chevalier vainqueur, et, en annonçant au prince le désir qu'il avoit de ne pas se faire connoître, ils lui demandèrent la permission de

le lui présenter pour qu'il pût recevoir la récompense de sa valeur.

La curiosité de Jean fut excitée par le mystère dont l'étranger vouloit se couvrir, et déjà mécontent de la fin d'un tournoi dans lequel les tenants, qu'il favorisoit, avoient été successivement vaincus par un seul chevalier, il répondit aux maréchaux d'un air de hauteur : — Par le sourcil de Notre-Dame, ce chevalier a été déshérité de sa courtoisie comme de ses biens, puisqu'il désire paroître devant nous le visage couvert. Chevaliers, ajouta-t-il, en se tournant vers ses courtisans, quelqu'un de vous pourroit-il deviner quel est cet inconnu qui se conduit d'une manière si étrange?

— Ce ne sera pas moi, dit de Bracy, et je ne croyois pas que dans toute l'Angleterre il se trouvât un champion en état de vaincre dans une même joûte ces cinq chevaliers. Sur ma foi, je n'oublierai de ma vie la vigueur du coup qui a renversé de Vipont. Le pauvre hospitalier a été précipité de sa selle comme une pierre lancée par une fronde.

— Ne vous en vantez pas, répondit un chevalier de Saint-Jean qui étoit présent; votre ami le templier n'a pas eu meilleure chance. J'ai vu Bois-Guilbert rouler trois fois sur lui-même dans l'arène en contractant chaque fois ses mains pleines de sable.

De Bracy, étant attaché aux templiers, ouvroit la bouche pour répliquer, quand le prince Jean s'écria : — Silence, chevaliers! que signifient de pareils débats ?

— Le vainqueur, dit de Wyvil, attend le bon plaisir de votre grâce.

— Mon bon plaisir, répondit Jean, est qu'il attende jusqu'à ce que nous sachions si personne au moins ne peut faire quelques conjectures sur son nom et sa qualité. Quand il attendroit jusqu'à la nuit, il a fait assez de besogne pour ne pas avoir froid.

— Votre grâce n'aura pas pour le vainqueur les égards qu'il mérite, dit Waldemar Fitzurse, si elle le fait attendre jusqu'à ce que nous disions ce que nous ne pouvons savoir. Quant à moi, du moins, je ne me charge pas de le deviner, à moins que ce ne soit quelqu'une des bonnes lances qui ont suivi le roi Richard en Palestine, et qui en reviennent aujourd'hui en vrais chevaliers errants.

— Ne seroit-ce pas le comte de Salisbury ? dit de Bracy. Il est précisément de la même taille.

— Ce seroit plutôt sir Thomas Multon, chevalier de Gilsland, reprit Fitzurse : Salisbury a beaucoup plus d'embonpoint.

— Il peut l'avoir laissé dans la Terre-Sainte, dit de Bracy.

— Et si c'étoit le roi lui-même? s'écria une voix, sans qu'on pût distinguer qui avoit prononcé ces paroles.

— Richard Cœur de Lion, répétèrent tous les autres à demi-voix et d'un ton craintif.

— A Dieu ne plaise! dit le prince Jean, se retournant involontairement, devenant pâle comme la mort, et tremblant comme si la foudre étoit tombée à ses pieds. Waldemar de Bracy, braves chevaliers, souvenez-vous de vos promesses, et tenez-vous fidèlement à mes côtés.

— Il n'y pas le moindre danger, dit Fitzurse; avez-vous oublié la taille gigantesque de votre frère? l'avez-vous reconnue sous cette armure? De Wyvil, Martival, hâtez-vous d'amener le vainqueur au pied du trône, afin de dissiper une erreur qui a effacé toutes les couleurs des joues du prince. Regardez-le avec plus d'attention, continua-t-il, vous verrez qu'il s'en faut au moins de trois pouces qu'il n'ait la taille de Richard. Le roi a les épaules plus carrées du double. Le cheval qu'il monte n'auroit pu fournir une course sous Richard.

A peine finissoit-il de parler que les maréchaux amenèrent le chevalier déshérité au pied des marches par lesquelles on montoit au trône. Encore frappé de l'idée que ce pouvoit être son frère, ce frère qu'il avoit si grièvement offensé,

qu'il vouloit dépouiller de ses états, et dont il n'avoit jamais reçu que des marques de confiance et d'affection, Jean ne sentit pas dissiper ses craintes par les remarques de Fitzurse, et tandis qu'en adressant à l'inconnu, avec embarras, quelques mots d'éloge sur sa valeur, il donnoit ordre qu'on lui présentât le beau coursier qui étoit le prix du combat, il trembloit de reconnoître dans la réponse du vainqueur la voix mâle et ferme de Richard Cœur de Lion.

Mais le chevalier déshérité ne répondit pas un mot au compliment du prince, et se contenta de le saluer profondément.

Deux écuyers amenèrent dans l'arène le cheval richement harnaché, ce qui ajoutoit peu de chose à sa valeur, aux yeux de ceux qui étoient en état de l'apprécier. Appuyant une main sur le pommeau de la selle, l'inconnu sauta sur le coursier sans se servir de l'étrier, et brandissant sa lance, il fit deux fois le tour de l'enceinte, en lui faisant faire toutes les évolutions connues dans l'art de l'équitation.

On auroit pu attribuer cette manœuvre à la vanité et à l'envie de briller davantage en donnant une nouvelle preuve de son savoir-faire; mais on supposa qu'il avoit voulu faire voir aux spectateurs tout le prix du présent qu'il tenoit de la munificence du prince, et il fut couvert encore

une fois des applaudissements unanimes de tous les spectateurs.

Cependant le prieur de Jorvaulx, toujours empressé, dit quelques mots à l'oreille du prince, pour lui rappeler que le vainqueur, après avoir donné des preuves de courage, devoit en donner une de jugement, en choisissant parmi les dames qui se trouvoient dans les galeries celle qui devoit s'asseoir sur le trône de la reine de la beauté et des amours, et couronner le vainqueur le lendemain. Jean fit un signe au chevalier comme il passoit devant lui pour la seconde fois, et celui-ci faisant tourner brusquement son cheval, et s'arrêtant au même instant, demeura immobile devant le prince, la pointe de sa lance baissée vers la terre. La dextérité qu'il montra à exécuter ce mouvement, et la promptitude avec laquelle il passa d'un état de vive agitation à l'immobilité d'une statue équestre, donnèrent lieu à de nouvelles acclamations.

— Sir chevalier déshérité, dit le prince, puisque ce nom est le seul sous lequel vous vouliez vous faire connoître, une des prérogatives de votre triomphe est de choisir la belle dame qui, comme reine de la beauté et des amours, doit présider demain à la fête. Si vous êtes étranger dans ce pays, et que vous désiriez être aidé dans ce choix, je me bornerai à vous dire qu'Alicie,

fille de notre brave chevalier Waldemar Fitzurse, passe à ma cour pour être la dame la plus distinguée par ses charmes comme par son rang. Et il lui désigna en même temps la place qu'elle occupoit dans une galerie voisine. Au surplus, ajouta-t-il, vous êtes le maître de remettre à telle dame que bon vous semblera cette couronne, qui doit être demain le prix du vainqueur; celle qui la recevra de votre main sera reconnue comme reine de la beauté et des amours. Levez votre lance.

Le chevalier obéit, et le prince plaça sur le fer de sa lance une couronne d'or imitant des feuilles de lauriers, autour de laquelle s'élevoient alternativement des cœurs et des pointes de flèches, de la même manière que les boules et les feuilles de fraisier qui ornent une couronne ducale.

Jean avoit eu plus d'un motif pour parler ainsi de la fille de Waldemar, et chacun d'eux prenoit sa source dans un cœur qui offroit un mélange étrange d'insouciance et de présomption, de ruse et de bassesse. D'abord il désiroit faire oublier à ses chevaliers la proposition indécente qu'il avoit faite d'élire une juive pour reine du tournoi, et qu'il avoit cherché à faire passer pour une plaisanterie; ensuite il vouloit se concilier les bonnes grâces de Waldemar Fitzurse, dont il avoit une certaine crainte, et qui, plusieurs fois dans cette

journée, avoit montré du mécontentement; enfin il espéroit pouvoir s'en faire un mérite auprès de cette jeune dame elle-même; car les plaisirs licencieux avoient autant d'empire sur lui qu'une aveugle ambition née de l'ingratitude et de la perfidie. Mais, indépendamment de toutes ces raisons, il vouloit exciter la haine de Waldemar contre le chevalier déshérité, que le triomphe qu'il avoit remporté sur ses favoris lui avoient rendu odieux; car si le vainqueur faisoit un autre choix, comme cela étoit possible, il étoit probable que Fitzurse regarderoit cette préférence comme une insulte faite à sa fille.

En effet le chevalier déshérité, monté sur son beau coursier, fit à pas lents le tour des galeries, semblant exercer le droit qu'il avoit d'examiner toutes les beautés qui en faisoient l'ornement, avant de fixer son choix sur l'une d'elles. Il passa sous la galerie où Alicie étaloit tout l'orgueil de la beauté et de la magnificence, et ne s'arrêta pas un seul instant.

C'étoit un spectacle assez curieux que de voir les manœuvres différentes des belles qui subissoient cet examen. L'une rougissoit, l'autre prenoit un air de hauteur et de dignité; celle-ci jetoit les yeux d'un autre côté et cherchoit à faire croire qu'elle ne prenoit aucun intérêt à ce qui se passoit; celle-là s'efforçoit de ne pas sourire, et d'autres

sourioient dans l'espoir de se parer d'un nouvel attrait. Quelques-unes couvrirent leurs charmes de leur voile ; mais, comme le manuscrit d'où je tire ces détails, dit que c'étoient des dames qu'on admiroit depuis plus de dix ans, on peut supposer qu'ayant eu leur bonne part des vanités de ce monde, elles se retiroient volontairement des rangs pour laisser aux beautés naissantes du siècle, plus d'espoir de triompher.

Enfin le vainqueur s'arrêta sous la galerie dans laquelle étoit assise lady Rowena, et tous les yeux furent à l'instant fixés sur elle.

Il faut convenir que si le vainqueur avoit pu connoître les vœux qu'on avoit formés en sa faveur, et que cette circonstance eût pu influer sur sa détermination, la partie des galeries devant laquelle il se trouvoit auroit mérité sa prédilection. Cédric le Saxon avoit vu avec des transports de joie la chute du templier, et avec encore plus de plaisir la défaite de ses méchants voisins Front-de-Bœuf et Malvoisin. Avançant la moitié du corps hors de la galerie, il avoit sans cesse suivi le vainqueur dans toutes ses courses, non-seulement des yeux, mais du cœur et de l'âme. Lady Rowena avoit vu avec le même intérêt les événements de la journée, quoique sans paroître y donner une si vive attention. L'indolent Athelstane lui-même étoit sorti un instant de son apathie habituelle

pour vider une grande coupe de vin au succès du chevalier déshérité.

Un autre groupe, placé sous la même galerie, n'avoit pas pris moins de part au sort des combats.

— Père Abraham ! s'écria Isaac d'York en voyant le chevalier déshérité entrer dans la lice : c'est lui, c'est lui-même ! Voyez, ma fille, voyez quel port noble et fier a ce Nazaréen ! Et lorsqu'il s'élança à toute bride contre le templier : Ce bon cheval de barbarie, ajouta-t-il, qu'on a amené de si loin, il n'y fait pas plus d'attention que si c'étoit une rosse normande ! et cette belle armure qui a valu tant de sequins à Joseph Pareira, armurier à Milan, et qui devroit rapporter soixante-dix pour cent de profit, il n'y pense pas plus que s'il l'avoit trouvée sur la grande route.

— Voudriez-vous donc, mon père, dit Rébecca, qu'il prît plus de soin de son cheval et de son armure que de sa propre personne, qu'il expose à de si grands dangers ?

— Mon enfant, dit Isaac avec quelque chaleur, vous ne savez pas de quoi vous parlez. Son cou et ses membres sont à lui, mais son cheval et son armure appartiennent à.... Bienheureux Jacob ! qu'allois-je dire ? n'importe, c'est un brave jeune homme. Voyez Rébecca, voyez, il va frapper le Philistin. Priez, mon enfant, priez pour qu'il

n'arrive point malheur au brave jeune homme, ni à son bon cheval, ni à sa riche armure. Dieu de mes pères! il est vainqueur! le Philistin incirconcis a succombé sous sa lance, comme Og, roi de Bashan, et Schon, roi des Amorites, succombèrent sous l'épée de nos pères.—Le brave jeune homme a gagné les beaux coursiers et l'armure d'acier des vaincus. J'espère qu'il n'oubliera pas de s'emparer de ces dépouilles.

Le digne juif montra le même intérêt pour le brave jeune homme et les mêmes inquiétudes pour son cheval et son armure pendant les quatre autres courses, n'oubliant pas de calculer à la hâte quelle pouvoit être la valeur du cheval et de l'armure de chaque combattant vaincu. On avoit donc pris le plus vif intérêt aux succès du chevalier déshérité dans cette partie de l'amphithéâtre devant laquelle il s'arrêta.

Soit par indécision, soit par quelque autre motif, le chevalier déshérité resta quelques instants stationnaire devant la galerie, tandis que tous les spectateurs, les yeux fixés sur lui, attendoient ce qu'il alloit faire. Enfin, baissant peu à peu et avec grâce le fer de sa lance, il déposa la couronne aux pieds de la belle Rowena. Toutes les trompettes sonnèrent à l'instant, et les hérauts d'armes proclamèrent lady Rowena reine de la beauté et des amours pour le lendemain,

menaçant de châtiment exemplaire quiconque ne reconnoîtroit pas son autorité. Ils répétèrent alors leur cri de *Largesse! braves chevaliers! largesse!* Cédric, au comble de la joie, y répondit en jetant dans l'arène tout l'argent qu'il avoit en poche, et Athelstane, quoique avec plus de lenteur, ne montra pas moins de générosité.

On entendit quelques murmures parmi les demoiselles d'origine normande, qui étoient aussi peu habituées à se voir préférer des beautés saxonnes, que leurs pères, leurs frères, leurs époux, leurs amants, l'étoient à se voir vaincre par des gens chez qui ils avoient eux-mêmes introduit les jeux chevaleresques, mais ces signes de mécontentement partiel furent étouffés par le cri général : « Vive lady Rowena ! vive la reine « de la beauté et des amours ! » Quelques-uns ajoutoient même : « Vive la princesse saxonne ! « vive la race de l'immortel Alfred ! »

Quelque peu agréables que fussent pour Jean et pour ceux qui l'entouroient le choix du vainqueur et l'enthousiasme qu'il faisoit naître, il se vit pourtant obligé de le confirmer, et, demandant son cheval, il descendit de son trône, et rentra dans la lice, suivi de son cortége. Il s'arrêta un instant sous la galerie où étoit Alicie, pour lui faire quelques compliments, et, se tournant alors vers sa suite, il dit d'un ton assez haut

pour être entendu : — Sur mon honneur, si les faits d'armes du chevalier déshérité ont prouvé qu'il a des nerfs et du courage, le choix qu'il a fait prouve qu'il manque d'yeux et de discernement.

Le malheur de Jean, en cette occasion, comme dans tout le cours de sa vie, fut de ne pas connoître le caractère de ceux dont il vouloit s'assurer l'appui. Loin de savoir gré au prince de l'espèce d'hommage qu'il venoit de rendre publiquement aux charmes de sa fille, Fitzurse fut mécontent qu'il eût donné à entendre par cette observation que l'étranger avoit manqué aux égards qu'elle avoit droit d'attendre.

— La chevalerie, dit-il avec fierté, n'a pas de prérogative plus précieuse, plus inaliénable, que celle qui permet à tout chevalier d'élire sa dame. Ma fille ne brigue les hommages de qui que ce soit, et elle ne manquera jamais d'en obtenir dans la sphère qui lui convient.

Le prince ne répondit rien, comme pour se livrer à son dépit. Il pressa les flancs de son cheval, et courut au grand galop vers la partie de la galerie où étoit lady Rowena, qui n'avoit pas encore touché à la couronne déposée à ses pieds.

— Prenez, belle dame, lui dit-il, les marques de votre souveraineté : personne n'y rend hommage avec plus de plaisir que nous. S'il vous plaît,

ainsi qu'à vos nobles amis, d'embellir aujourd'hui de votre présence notre banquet au château d'Ashby, nous serons charmés de faire plus ample connoissance avec la reine à qui la journée de demain doit être consacrée.

Lady Rowena garda le silence, et Cédric répondit au prince en saxon.

— Lady Rowena ne connoît pas la langue qui lui seroit nécessaire pour répondre à votre grâce, et pour figurer convenablement à votre banquet : moi-même, et le noble Athelstane de Coningsburgh, nous ne connoissons que le langage et les manières de nos ancêtres. Nous vous prions donc de nous excuser si nous n'acceptons pas votre invitation. Demain lady Rowena remplira les fonctions qui lui ont été déférées par le choix libre du chevalier vainqueur, et confirmées par les acclamations du peuple.

A ces mots il prit la couronne, et la plaça sur la tête de lady Rowena, pour indiquer qu'elle acceptoit l'autorité temporaire qui lui étoit confiée.

— Que dit-il ? demanda le prince Jean, affectant de ne pas entendre le saxon, quoiqu'il le comprît parfaitement. Un chevalier de sa suite lui en donna l'explication en français. — Fort bien ! dit-il. Demain, nous placerons sur son trône cette souveraine muette..... Mais vous, au moins, sir chevalier, dit-il, au vainqueur, qui

étoit resté près de la galerie, vous prendrez part à notre festin ?

Le chevalier, parlant pour la première fois, et d'une voix à peine intelligible, fit valoir, pour s'en dispenser, le besoin qu'il avoit de repos, et la nécessité de se préparer au combat qui devoit avoir lieu le lendemain.

— Rien de mieux, dit Jean d'un air de hauteur : nous sommes peu habitués à de pareils refus ; mais nous tâcherons de rendre notre festin le moins triste qu'il sera possible, quoique le vainqueur et sa reine ne veuillent pas l'honorer de leur présence.

A ces mots, il sortit de l'enceinte, suivi de son cortége brillant, et son départ fut le signal de la dispersion des spectateurs.

La médiocrité n'oublie jamais les blessures qu'a reçues son orgueil. Avant de quitter l'arène, les regards du prince tombèrent sur l'archer qui lui avoit déplu à son arrivée : — Qu'on veille sur ce drôle, dit-il à quelques hommes d'armes : vous m'en répondez sur votre tête.

L'archer soutint le coup d'œil courroucé du prince avec le même sang-froid qu'il avoit déjà montré, et répondit : — Je n'ai dessein de quitter Ashby qu'après-demain soir. Je suis curieux de voir comment les archers des comtés de Stafford et de Leicester savent se servir de leurs

armes. Les forêts de Needwood et de Charnwood doivent être pour eux une bonne école.

— Et moi, dit le prince Jean à sa suite, sans daigner lui répondre directement, je veux voir si ce drôle sait se servir des siennes, et malheur à lui si son adresse ne peut servir d'excuse à son insolence !

— Il est grandement temps, dit de Bracy, que *l'outre-cuidance* de ces vilains soit réprimée par quelque exemple frappant.

Waldemar, qui pensoit probablement que son patron ne prenoit pas le chemin le plus sûr pour arriver à la popularité, garda le silence, et se contenta de lever les épaules. Le prince reprit la route du château d'Ashby, et au bout de moins d'un quart d'heure l'enceinte fut entièrement évacuée.

On voyoit les spectateurs se retirer de divers côtés, par groupes de différent nombre. La plus grande partie d'entre eux se rendoient à Ashby. Les personnages les plus distingués y avoient un logement au château, et les autres s'étoient assuré un appartement dans la ville. Parmi ces derniers étoient la plupart des chevaliers qui avoient figuré comme assaillants dans le tournoi, ou qui se proposoient de prendre part au combat général du lendemain. Tandis qu'ils cheminoient, en s'entretenant des événements du jour, ils étoient

accompagnés des acclamations de la populace, qui faisoit le même accueil au prince Jean, mais plutôt à cause de la splendeur de son cortége que par suite de l'affection qu'elle lui portoit.

Des applaudissements plus sincères, plus unanimes et mieux mérités se faisoient entendre autour du vainqueur, mais, désirant se soustraire aux regards de la foule, qui se pressoit pour le voir, il accepta l'offre que lui firent les maréchaux du tournoi d'une des tentes placées à l'extrémité septentrionale de la lice. Dès qu'il y fut entré, on vit se disperser ceux qui étoient restés pour le considérer et former quelques conjectures sur son nom et sa qualité.

Le tumulte qui résulte toujours d'un nombreux rassemblement d'hommes réunis dans un même lieu, pour y être témoins de quelque événement qui les agite, fit place alors à ce bruit confus de gens qui parlent en s'éloignant; mais ce murmure, de plus en plus lointain, diminua par degrés jusqu'à ce qu'on cessât de l'entendre. On ne voyoit plus dans l'enceinte que ceux qui étoient chargés d'enlever les coussins et les tapisseries, afin de les mettre en sûreté pour la nuit, et qui se disputoient les restes de vin et d'autres rafraîchissements qu'on avoit offerts aux spectateurs par ordre du prince.

A peu de distance, on éleva plusieurs forges

qui furent en activité toute la nuit pour réparer les armes et les armures qui devoient servir le lendemain.

Une forte garde d'hommes d'armes, qu'on relevoit de deux en deux heures, fut placée autour de la lice, et y resta jusqu'après le lever du soleil.

CHAPITRE X.

« Interrompant des nuits le solennel silence,
« Tel on voit le hibou, par son cri plein d'horreur,
« Sur le lit du mourant répandre la terreur;
« Tel, contre les chrétiens, qu'il craint et qu'il pressure,
« Le pauvre Barabas vomissoit mainte injure. »

Le Juif de Malte.

Le chevalier déshérité ne fut pas plutôt entré dans sa tente, que des pages et des écuyers se présentèrent pour le désarmer, et pour lui offrir de nouveaux vêtements et le rafraîchissement du bain. La curiosité ajoutoit à leur zèle et à leur empressement, car chacun désiroit savoir quel étoit ce chevalier qui, après avoir cueilli tant de lauriers, cachoit si soigneusement son nom et son visage. Ils n'y réussirent pourtant pas : le vainqueur les remercia de leurs offres de service, et les renvoya en leur disant qu'il n'avoit besoin que de son écuyer. C'étoit une espèce de paysan qui, couvert d'un surtout de feutre d'un brun foncé, et ayant sur la tête un bonnet normand de fourrure noire, enfoncé jusque sur les yeux, sembloit aussi jaloux que son maître de garder l'incognito. Resté seul dans la tente avec le chevalier,

il détacha son armure, et plaça devant lui du vin et des aliments dont les fatigues de la journée commençoient à lui faire sentir le besoin.

A peine finissoit-il son repas frugal, que son écuyer lui annonça que cinq hommes, montés sur des chevaux barbes, demandoient à lui parler. Le chevalier déshérité, en quittant son armure, avoit pris la longue robe que portoient alors les personnes de sa condition, et qui, étant garnie d'un grand capuchon qui se rabattoit sur la tête à volonté, pouvoit cacher les traits de celui qui en étoit couvert aussi bien que la visière d'un casque; d'ailleurs la nuit, qui commençoit à tomber, faisoit que tout déguisement lui étoit inutile, à moins que le hasard ne présentât devant lui quelqu'un à qui ses traits auroient déjà été parfaitement connus.

Il avança donc hardiment jusqu'à l'entrée de sa tente, et y trouva les écuyers des cinq tenants qui conduisoient en lesse les chevaux de leurs maîtres, chargés de leurs armures.

— Conformément aux lois de la chevalerie, dit le premier d'entre eux, moi, Beaudoin d'Oyley, écuyer du redoutable chevalier Brian de Bois-Guilbert, je viens vous faire offre, à vous, vous disant le chevalier déshérité, du cheval et de l'armure dont s'est servi ledit Brian de Bois-Guilbert dans la passe d'armes qui vient d'avoir lieu, lais-

sant à votre générosité de les garder ou d'en fixer la rançon, car telle est la loi des armes.

Les autres écuyers prononcèrent tour à tour la même formule au nom de chacun de leurs maîtres, et attendirent la décision du vainqueur.

— Je n'ai qu'une même réponse à vous faire, ainsi qu'à vos maîtres, dit le chevalier déshérité en s'adressant seulement aux quatre derniers écuyers. Portez mes compliments à ces nobles et honorables chevaliers, et dites-leur que je ne me pardonnerois pas de les priver de leur cheval et de leur armure, qui ne peuvent appartenir à de plus braves champions. Je voudrois pouvoir borner là mon message, mais étant de fait, comme de nom, chevalier déshérité, je suis obligé de prier vos maîtres de vouloir bien racheter ces dépouilles, car à peine puis-je dire que l'armure que je porte soit à moi.

— Nous sommes chargés, dit l'écuyer de Front-de-Bœuf, d'offrir une rançon de cent sequins chacun, pour les chevaux et les armes de nos maîtres.

— Cela suffira, répondit le chevalier : les circonstances où je me trouve m'obligent à accepter la moitié de cette somme : quant au surplus, sirs écuyers, vous en garderez une partie pour vous, et vous distribuerez l'autre aux poursuivants d'armes et aux ménestrels.

Les écuyers le remercièrent, la tête découverte, d'une générosité dont ils n'étoient pas accoutumés à recevoir des preuves si libérales; après quoi, se tournant vers celui du templier :

— Quant à vous, lui dit-il, dites à votre maître que je ne veux de lui ni cheval, ni armure, ni rançon. Notre querelle n'est pas vidée. Elle ne le sera que lorsque nous aurons combattu à la lance et à l'épée, à cheval et à pied. Il m'a lui-même défié au combat à mort, et je ne l'oublierai pas. Dites-lui bien que je ne le regarde pas comme ses quatre compagnons, avec lesquels je ferai toujours avec plaisir un échange de courtoisie, mais comme un homme que je ne puis traiter qu'en ennemi mortel.

— Mon maître, répondit Beaudouin, sait rendre mépris pour mépris, coup pour coup, courtoisie pour courtoisie. Puisque vous refusez de recevoir de lui la même rançon que viennent de vous payer mes compagnons, je vais laisser ici son cheval et son armure, étant bien certain qu'il ne voudra jamais monter ni l'un ni porter l'autre.

— Vous parlez bien, brave écuyer, dit le chevalier, et avec la hardiesse qui convient à celui qui porte la parole pour un maître absent. Cependant ne laissez ici ni le cheval ni les armes; remenez-les à votre maître, et s'il refuse de les

reprendre, gardez-les pour vous : en tant que j'en suis le maître, je vous en fais présent.

Beaudouin le salua profondément, et se retira avec ses compagnons.

— Eh bien, Gurth, dit le chevalier déshérité à son écuyer, tu vois que je n'ai point terni la gloire des chevaliers anglais.

— Et moi, répondit Gurth, pour un gardien de pourceaux saxon, n'ai-je pas bien joué le rôle d'écuyer normand?

— Fort bien; mais j'étois toujours dans la crainte que ton air gauche ne te fît reconnoître.

— Bah! bah! je ne crains d'être reconnu par personne, si ce n'est par mon camarade Wamba, dont je ne saurois dire s'il est plus fou que malin. Cependant je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant passer près de moi mon vieux maître, qui croit bien fermement que Gurth est occupé du soin de ses pourceaux dans les bois et les marécages de Rotherwood. Si jamais il apprend mon équipée....

— Tu sais ce que je t'ai promis, Gurth.

— Que m'importe, après tout? je ne manquerai jamais à un ami pour ma peau; j'ai le cuir aussi dur qu'aucun verrat de mon troupeau, et les verges ne me font pas peur.

— Crois-moi, Gurth, je te récompenserai du risque que tu cours pour l'amour de moi. En attendant, prends ces dix pièces d'or.

— Grand merci, répondit Gurth en les mettant dans sa poche : me voilà plus riche que ne le fut jamais un gardien de pourceaux ou un serf.

— Maintenant prends ce sac d'or, vas à Ashby, informe-toi où loge Isaac d'York, remène-lui le cheval qu'il m'a fait prêter, dis-lui de se payer de la valeur de l'armure qui m'a été fournie sur son crédit.

— Non, par saint Dunstan! Je n'en ferai rien.

— Comment, Gurth! refuseras-tu d'obéir à mes ordres?

— Non certainement, quand ils seront justes, raisonnables, et tels qu'un chrétien puisse les exécuter. Mais celui que vous me donnez n'est rien de tout cela. Souffrir qu'un juif se payât lui-même, cela ne seroit pas juste, car ce seroit tromper mon maître, et cela ne seroit ni raisonnable ni chrétien, puisque ce seroit dépouiller un fidèle pour enrichir un mécréant.

— Songe pourtant que je veux qu'il soit content.

—Fiez-vous à moi, répondit Gurth en mettant le sac sous son manteau et en sortant de la tente. Ce sera bien le diable, ajouta-t-il ensuite, si je ne le contente pas en lui donnant le quart de ce qu'il me demandera. Et il prit la route d'Ashby en toute diligence, laissant le chevalier déshérité se livrer à des réflexions pénibles et désagréables,

mais dont ce n'est pas encore le moment de rendre compte.

Il faut maintenant que le lieu de la scène change, et que le lecteur ait la bonté de se transporter dans la ville d'Ashby, ou plutôt dans une maison de campagne située dans un faubourg, et qui appartenoit à un riche juif: Isaac, Rébecca et leur suite y avoient établi leurs quartiers; car on sait que les juifs exerçoient entre eux l'hospitalité avec autant de générosité qu'on les accusoit de montrer d'avarice et de cupidité à l'égard des chrétiens.

Dans un appartement peu spacieux, mais richement meublé et décoré dans le goût oriental, Rébecca étoit assise sur une pile de coussins brodés qui, placés sur une plate-forme peu élevée régnant autour de la salle, tenoient lieu de chaises et de fauteuils comme l'estrade des Espagnols. Elle suivoit tous les mouvements de son père avec des yeux où la tendresse filiale étoit peinte, tandis qu'il se promenoit à grands pas dans la chambre, d'un air abattu et consterné, tantôt joignant les mains, tantôt les levant vers le ciel, comme un homme dont l'esprit lutte contre une pesante affliction.

— Bienheureux Jacob! s'écrioit-il, ô vous les douze saints patriarches, pères de notre nation! quelle malheureuse aventure pour un homme

qui a toujours accompli la loi de Moïse jusque dans le moindre point! Cinquante sequins arrachés tout d'un coup et par les griffes d'un tyran!

— Mais, mon père, dit Rébecca, il m'a semblé que vous donniez cet argent au prince volontairement.

— Volontairement! Que toutes les plaies d'Égypte fondent sur lui! Volontairement! Oui, aussi volontairement que dans le golfe de Lyon je jetai à la mer mes marchandises pour alléger le navire sur lequel nous étions, et qui menaçoit de couler à fond. Mes soies les plus précieuses en couvrirent les vagues; la myrrhe et l'aloës en embaumèrent l'écume; mes vases d'or et d'argent en enrichirent les cavernes! n'étoit-ce pas un moment d'angoisse inexprimable, quoique mes propres mains fissent ce sacrifice?

— Mais il s'agissoit de sauver notre vie, mon père; et, depuis ce temps, le dieu d'Israël a béni vos entreprises, et vous a comblé de richesses.

— Fort bien; mais si le tyran y met la main comme il l'a fait ce matin; si, tout en me dépouillant, il me force à lui sourire...? O ma fille! nous sommes une race errante et déshéritée, mais le plus grand de tous nos malheurs, c'est que lorsqu'on nous injurie, lorsqu'on nous pille, le monde ne fait qu'en rire, et que nous sommes forcés de n'avoir recours qu'à la patience et à

l'humilité, quand nous devrions ne penser qu'à nous venger courageusement.

—Ne pensez pas ainsi, mon père; nous avons aussi quelques avantages : ces gentils, si cruels et si implacables, se trouvent en quelque sorte sous la dépendance forcée des enfants dispersés de Sion, qu'ils méprisent et qu'ils persécutent. Sans le secours de nos richesses, ils ne pourroient ni fournir aux frais de leurs guerres, ni décorer les triomphes qui les suivent; et l'argent que nous leur prêtons revient avec intérêt dans nos coffres. Nous sommes comme le gazon qui ne fleurit que mieux quand il est foulé aux pieds. Même la fête d'aujourd'hui n'auroit pu avoir lieu sans l'aide de ces juifs méprisés, qui ont fourni de quoi en faire les frais.

— Ma fille, tu viens de toucher une autre corde qui rend des sons pénibles à mon oreille. Ce beau coursier, cette riche armure, qui font ma part des profits dans l'affaire que j'ai faite de moitié avec Kirgath Jairam, de Leicester, qui constituent la totalité de mes bénéfices d'une semaine, oui, de tout l'intervalle qui sépare un sabbat de l'autre, qui sait s'il n'en sera pas encore comme de mes marchandises jetées à la mer? perte sur perte, ruine sur ruine? et cependant l'affaire peut finir différemment, car ce jeune homme est un brave jeune homme!

— Assurément, mon père, vous ne regrettez pas d'avoir reconnu le service que vous a rendu ce chevalier étranger?

— Je crois que je n'en ai nul regret, ma fille. Mais je crois aussi à la reconstruction de Jérusalem, mais je puis, avec autant de raison, espérer voir de mes propres yeux les murailles et les fortifications du nouveau temple, que de voir un chrétien..... le meilleur de tous les chrétiens.... payer une dette à un juif, sans avoir devant les yeux la crainte de la prison et des verrous.

Il continuoit à marcher d'un pas irrégulier dans l'appartement, et Rébecca, voyant que ses efforts pour le consoler ne réussissoient qu'à lui fournir de nouveaux sujets de plaintes, s'abstint par prudence d'en faire davantage : conduite fort sage, et nous conseillons à tous ceux qui aiment à jouer le rôle de consolateurs et de donneurs d'avis, de l'imiter en pareille occasion.

La nuit venoit de tomber, quand un domestique juif entra dans la chambre, et plaça sur la table deux lampes d'argent remplies d'huile parfumée, tandis que deux autres apportoient une table d'ébène incrustée d'ornements en argent, couvertes des rafraîchissements les plus délicats et des vins les plus exquis; car les juifs riches, dans l'intérieur de leurs maisons, n'étoient nullement ennemis des recherches du luxe. L'un d'eux an-

nonça en même temps à Isaac qu'un Nazaréen (car c'étoit par ce nom qu'ils désignoient entre eux les chrétiens) demandoit à lui parler. Le temps de celui qui vit du commerce doit être à la disposition du public. Isaac remit sur la table, sans y avoir touché la coupe pleine de vin grec qu'il tenoit en main, et ayant dit à sa fille de se voiler, il ordonna qu'on fît entrer l'étranger.

A peine Rébecca avoit-elle eu le temps de cacher ses traits charmants sous un voile de gaze d'argent qui tomboit jusque sur ses pieds, que la porte s'ouvrit, et que Gurth se présenta, enveloppé dans un ample manteau normand. Les apparences n'étoient pas en sa faveur; on pouvoit même lui trouver un air suspect, car au lieu d'ôter son bonnet en entrant, il l'enfonça davantage sur sa tête.

— Êtes-vous le juif Isaac d'York? demanda Gurth en saxon.

— Oui, répondit Isaac dans la même langue, car son commerce l'avoit mis dans la nécessité de savoir toutes celles qui se parloient en Angleterre. Et vous, quel est votre nom?

— Mon nom ne vous regarde pas.

— Il faut pourtant que je le sache, comme vous désirez savoir le mien. Sans cela, comment puis-je traiter d'affaires avec vous?

— Je ne viens pas traiter d'affaires, je viens

payer une dette, et il faut bien que je sache que je remets l'argent à celui qui a droit de le toucher. Quant à vous, qui le recevrez, peu vous importe de savoir quel est celui qui vous l'apporte.

— Vous venez me payer une dette? oh! oh! cela change l'affaire. Bienheureux Abraham! et de la part de qui venez-vous faire ce paiement?

— De la part du chevalier déshérité, du vainqueur dans le tournoi qui vient d'avoir lieu. J'apporte le prix de l'armure qui lui a été fournie sur votre recommandation par Kirgath Jairam, de Leicester. Quant au cheval, je viens de le remettre dans les écuries de cette maison. Quelle somme dois-je vous payer pour le reste?

— Je le disois bien que c'était un brave jeune homme, s'écria le juif transporté de joie. Un coup de vin ne vous fera pas de mal, ajouta-t-il en offrant au gardien des pourceaux de Cédric un gobelet d'argent richement ciselé, plein d'une liqueur telle qu'il n'en avoit jamais goûté. Et combien d'argent avez-vous apporté?

— Sainte Vierge! s'écria Gurth, après avoir bu, quel nectar boivent ces chiens de mécréants, tandis que de bons chrétiens comme moi n'ont souvent qu'une bière aussi trouble et aussi épaisse que la lavure que nous donnons aux pourceaux. Combien d'argent j'ai apporté? Pas grand' chose. Cependant je ne suis pas venu les mains vides.

Mais enfin, Isaac, vous devez avoir une conscience, tout juif que vous êtes.

— Votre maître, dit Isaac, a fait de bonnes affaires aujourd'hui. Il a gagné cinq beaux chevaux, cinq belles armures, à la pointe de sa lance et par la force de son bras. Dites-lui de m'envoyer tout cela, je le prendrai en paiement; et je lui paierai une soulte.

— Mon maître en a déjà disposé, répondit Gurth.

— Il a eu tort, grand tort. C'est agir en jeune insensé. Il n'y a pas un chrétien ici en état d'acheter tant de chevaux et d'armures, et il ne peut avoir obtenu d'aucun juif la moitié de ce que je lui en aurois donné. Au surplus, voyons, il y a bien cent sequins dans ce sac, dit-il en entr'ouvrant le manteau de Gurth: il a l'air pesant.

— Il y a au fond des fers pour armer des flèches, répondit Gurth sans hésiter un instant.

— Eh bien, si je me contente de quatre-vingts sequins pour cette riche armure, ce qui ne me donne pas une pièce d'or de profit, avez-vous de quoi me payer?

— Tout juste, et cela laissera mon maître sans un sou. Mais ce n'est pas votre dernier mot?

— Buvez encore un gobelet de ce bon vin. Ah! quatre-vingts sequins ne sont pas assez. J'ai parlé sans réfléchir. Je ne puis laisser cette belle ar-

mure sans le moindre bénéfice. D'ailleurs ce bon cheval peut être devenu poussif, fourbu. Quelles courses! quels combats! les hommes et les coursiers s'élançoient les uns contre les autres avec la fureur des taureaux sauvages de Basham. Le coursier ne peut qu'avoir beaucoup souffert.

— Je vous dis qu'il est sain, sauf et bien portant dans l'écurie, où vous pouvez l'aller voir. Et je vous dis de plus que soixante-dix sequins sont bien assez pour le prix de l'armure; la parole d'un chrétien vaut bien celle d'un juif, je crois. Si vous n'acceptez pas cette somme, je rapporterai ce sac à mon maître. Et en même temps il fit sonner les pièces d'or qu'il contenoit.

— Allons, allons, comptez-moi quatre-vingts sequins. C'est le moins que je puisse consentir à recevoir, et vous verrez que j'agirai libéralement envers vous.

Gurth, se rappelant que son maître lui avoit dit qu'il vouloit que le juif fût content, n'insista pas davantage, et ayant compté quatre-vingts sequins sur la table, le juif lui donna une quittance du prix de l'armure. Isaac ensuite compta l'argent une seconde fois, et sa main trembloit de joie quand il mit en poche les soixante-dix premières pièces. Il fut beaucoup plus long-temps à compter les dix dernières. En prenant chaque pièce sur la table il s'arrêtoit, et faisoit une réflexion

avant de la mettre en bourse. Il sembloit que son avarice luttoit avec quelque autre sentiment, et le forçoit à empocher les sequins l'un après l'autre en dépit de la générosité qui vouloit l'engager à faire remise d'une partie du prix à son bienfaiteur.

— Soixante - onze, soixante - douze..... Votre maître est un brave jeune homme..... Soixante-treize.... Un excellent jeune homme.... Soixante-quatorze.... Cette pièce est un peu rognée, mais n'importe..... Soixante-quinze..... Et celle-ci me semble légère de poids... Soixante-seize... Quand votre maître aura besoin d'argent, qu'il vienne trouver Isaac d'York.... Soixante-dix-sept... C'est-à-dire avec les sûretés convenables..... Soixante-dix-huit... Vous êtes un brave garçon... Soixante-dix-neuf... Et vous méritez une récompense.

Le juif tenoit en main la dernière pièce d'or, et il fit une pause beaucoup plus longue. Son intention étoit probablement d'en faire présent à Gurth, et si le sequin eût été rogné ou léger de poids, il est à croire que la générosité eût obtenu la victoire. Malheureusement pour Gurth c'étoit une pièce nouvellement frappée. Isaac la regarda dans tous les sens, et n'y put trouver aucun défaut. Il la mit sur une balance, elle pesoit un grain au-delà du poids légal. Il ne put donc se résoudre à s'en séparer. — Quatre-vingts, dit-il

enfin en l'envoyant rejoindre les autres. C'est bien le compte, et j'espère que votre maître vous récompensera généreusement. Il vous reste encore quelques pièces dans ce sac?

Gurth fit une grimace, ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il vouloit sourire. — A peu près autant que vous venez d'en compter si soigneusement, lui dit-il. Prenant alors la quittance: Juif, ajouta-t-il, si elle n'est pas en bonne forme, c'est au péril de votre barbe. Prenant alors le flacon de vin, il remplit une troisième fois son gobelet sans attendre qu'on l'y invitât, et l'ayant vidé tout d'un trait, il partit sans cérémonie.

— Rébecca, dit Isaac, cet ismaélite me paroît un peu effronté; mais n'importe, son maître est un brave jeune homme, et je suis bien aise qu'il ait gagné des shekels d'or à ce tournoi, grâce à son cheval, à son armure, et par la force de son bras, capable de lutter avec celui de Goliath. Voyant que Rébecca ne lui répondoit point, il se retourna, mais elle avoit disparu pendant qu'il causoit avec Gurth.

Cependant Gurth avoit descendu l'escalier, et étant arrivé dans une antichambre qui n'étoit pas éclairée, il cherchoit à en trouver la porte, quand il vit une femme couverte de vêtements blancs qui, tenant à la main une petite lampe d'argent, lui faisoit signe de la suivre dans un

appartement dont elle venoit d'entr'ouvrir la porte. Gurth avoit quelque répugnance à lui obéir. Hardi et impétueux comme un sanglier quand il connoissoit le danger auquel il s'exposoit, il nourrissoit toutes les craintes superstitieuses des Saxons relativement aux spectres, aux fantômes et aux apparitions, et cette femme blanche l'inquiétoit, surtout dans la maison d'un juif, peuple qu'un préjugé général accusoit, entre autres choses, de s'adonner à la science de la cabale et de la nécromancie. Cependant, après avoir hésité un moment, il suivit sa conductrice dans une chambre où il trouva Rébecca.

— Mon père n'a fait que plaisanter avec toi, mon ami, lui dit-elle : il doit à ton maître dix fois plus que son armure ne vaut. Quelle somme viens-tu de lui payer?

— Quatre-vingts sequins, répondit Gurth surpris de cette question.

— Tu en trouveras cent dans cette bourse, reprit Rébecca : rends à ton maître ce qui lui est dû, et garde le surplus pour toi. Hâte-toi, pars, ne perds pas le temps à me remercier, et prends garde à toi en traversant la ville, de peur de perdre ton argent et peut-être ta vie. Ruben, s'écria-t-elle en frappant des mains, éclairez cet étranger, et ayez soin de bien fermer la porte quand il sera sorti.

Ruben, israélite à barbe et sourcils noirs, obéit à sa maîtresse. Une torche à la main il conduisit Gurth jusqu'à la porte de la maison, et la ferma ensuite avec des chaînes et des verroux qui auroient pu servir pour la fermeture d'une prison.

— Par saint Dunstan, dit Gurth en sortant, cette jeune fille n'est pas une juive, c'est un ange descendu du ciel! dix sequins de mon brave jeune maître, vingt de cette perle de Sion; heureuse journée! encore une semblable, Gurth, et tu seras en état de te racheter de servage, et tu deviendras aussi libre de tes actions que qui que ce soit. Alors, bon soir aux pourceaux! je jette la houlette, je prends l'épée et le bouclier, et je suis mon jeune maître jusqu'à la mort, sans cacher ni mon nom ni ma figure.

CHAPITRE XI.

PREMIER BRIGAND.

« Halte-là ! Jetez-nous votre bourse, si vous ne voulez pas que nous vous la prenions de force.

SPEED.

« Nous sommes perdus ! ce sont les scélérats que tous les voyageurs craignent tant.

VALENTIN.

« Mes amis............

PREMIER BRIGAND.

« Nous ne sommes pas vos amis, mais vos ennemis.

DEUXIÈME BRIGAND.

« Paix ! il faut l'écouter !

TROISIÈME BRIGAND.

« Oui, par ma barbe, il faut l'écouter ! C'est un homme comme il faut. »

Les deux Gentilshommes de Vérone.

Les aventures nocturnes de Gurth n'étoient pas encore terminées. Lui-même commença à en avoir quelque appréhension, quand après avoir traversé toute la ville d'Ashby, et avoir passé près de quelques maisons éparses qui en formoient le faubourg, il se trouva dans un chemin creux entre deux hauteurs couvertes de noisetiers et de buis, mêlés de quelques chênes qui étendoient leurs branches sur le sentier qu'il suivoit. La route étoit d'ailleurs très-raboteuse et remplie

d'ornières profondes creusées par des voitures de toute espèce qui avoient récemment transporté tous les matériaux nécessaires pour la construction des galeries qu'on avoit élevées sur le lieu où s'étoit donné le tournoi; enfin il faisoit une obscurité profonde, car les arbres interceptoient le peu de clarté que la lune auroit pu donner.

On entendoit de loin le bruit des divertissements de la ville, des chants joyeux, des éclats de rire, le son des instruments; et tout cela, en rappelant au souvenir de Gurth la foule de militaires et de gens de toute condition qui se trouvoient à Ashby, ne le laissoit pas sans inquiétude. — La juive avoit raison, par le ciel et par saint Dunstan, je voudrois être en sûreté, moi et mon trésor, sous la tente de mon maître. Il y a ici tant, je ne dirai pas de brigands, mais de chevaliers errants, d'écuyers errants, de ménestrels, de jongleurs, d'archers et de vauriens errants, qu'un homme ayant un marc d'argent en poche ne devroit pas être tranquille; à plus forte raison celui qui, comme moi, a une telle charge de sequins. Je voudrois bien être au bout de ce chemin infernal, afin de pouvoir apercevoir les enfants de saint Nicolas avant qu'ils ne me tombent sur les épaules.

Gurth doubla donc le pas, pour gagner plus

vite la plaine à laquelle ce chemin creux conduisoit; mais il ne fut pas assez heureux pour y réussir. Dans l'endroit où le bois qui garnissoit les deux collines étoit le plus épais, quatre hommes se précipitèrent sur lui, deux de chaque côté de la route, et le tinrent si bien serré, que toute résistance eût été inutile, quand même elle eût été possible.

— Ta bourse, lui dit l'un d'eux : nous sommes des gens serviables qui débarrassons les voyageurs des fardeaux qui peuvent les gêner dans leur marche.

— Vous ne me débarrasseriez pas si aisément du mien, si vous me laissiez la faculté de me défendre, répondit Gurth, dont la probité bourrue ne pouvoit être réduite au silence par le danger présent.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure, répliqua le brigand. Si tu veux avoir les os brisés et la bourse coupée, rien n'est plus facile. On peut t'ouvrir deux veines en même temps. Qu'on l'emmène dans le bois, dit-il à ses compagnons.

Conformément à cet ordre, on força Gurth à gravir la hauteur du côté gauche du chemin, et il se trouva dans un petit bois qui s'étendoit jusqu'à la plaine. On le fit marcher, bon gré malgré, jusque dans le plus épais du taillis; là se trou-

voit une espèce de clairière à demi éclairée par la lune, où ils s'arrêtèrent. Les quatre bandits y furent joints par deux autres, et Gurth remarqua que tous six portoient des masques, ce qui ne lui auroit laissé aucun doute sur leur profession, s'il avoit pu en conserver d'après la manière dont il avoit été arrêté.

— Combien as-tu d'argent ? lui demanda un des nouveaux venus.

— Trente sequins qui m'appartiennent, répondit Gurth d'un ton déterminé.

— Mensonge ! mensonge, s'écrièrent tous les brigands. Un Saxon auroit trente sequins et partiroit de la ville sans être ivre ! Impossible ! Confisquation irrévocable de tout ce qu'il porte !

— Je les conservois pour acheter ma liberté, dit Gurth.

— Tu n'es qu'un âne, reprit l'un des voleurs ; trois pintes de double bière t'auroient rendu aussi libre et plus libre que ton maître, quand même il seroit Saxon comme toi.

— C'est une triste vérité, dit Gurth : mais si trente sequins peuvent vous contenter, lâchez-moi le bras, et je vais vous les remettre.

— Un instant, dit un des nouveaux venus qui sembloit avoir quelque autorité sur les autres ; le sac que tu portes sous ton manteau contient plus d'argent que tu n'en annonces.

— Il appartient au brave chevalier mon maître, répondit Gurth, et bien certainement je ne vous en aurois point parlé si vous aviez voulu vous contenter de ce qui m'appartient.

— Tu es un brave garçon! par ma foi; et tout enfants de saint Nicolas que nous sommes, tu peux encore sauver tes trente sequins, si tu veux être franc et sincère avec nous. Mais en attendant, débarasse-toi du poids qui te gêne. En même temps il lui prit un sac de cuir dans lequel étoient la bourse de Rébecca et le reste des sequins qu'il avoit apportés. Continuant alors son interrogatoire : Quel est ton maître? lui demanda-t-il.

— Le chevalier déshérité.

— Dont la bonne lance a gagné le prix aujourd'hui ? Quel est son nom et son lignage?

— Son bon plaisir est qu'on ne le sache point, et ce n'est pas de moi que vous l'apprendrez.

— Et toi-même, comment te nommes-tu ?

— Vous dire mon nom, ce seroit vous nommer mon maître.

— Tu es un fidèle serviteur. Mais comment cet or appartient-il à ton maître ? Est-ce par héritage ou à quelque autre titre?

— C'est par le droit de sa bonne lance. Ce sac contient la rançon de quatre beaux chevaux et d'autant de belles armures.

— Combien s'y trouve-t-il ?

— Deux cent trente sequins, dont trente sont à moi, et deux cents à mon maître.

— Pas davantage ? Ton maître s'est montré généreux envers les vaincus ; ils en ont été quittes à bon marché. Nomme-moi ceux qui ont payé cette rançon. Gurth obéit.

— Mais tu ne me parles pas du templier, reprit le chef : tu vois que tu ne peux me tromper. Quelle rançon a payée sir Brian de Bois-Guilbert?

— Mon maître n'en a voulu recevoir aucune de lui. Il ne veut que son sang. Il existe entre eux une haine à mort, et ils ne peuvent avoir ensemble aucune relation de courtoisie.

— Oui da ! dit le chef. Et après un moment de réflexion : Par quel hasard, ajouta-t-il, te trouvois-tu à Ashby avec une telle somme ?

— J'allois payer au juif Isaac d'York le prix d'une armure qu'il avoit prêtée à mon maître pour le tournoi.

— Et combien as-tu payé à Isaac ? A en juger par le poids, ce sac contient encore la somme tout entière.

— J'ai payé quatre-vingts sequins à Isaac, et il m'en a fait rendre cent en place.

— Impossible ! impossible ! s'écrièrent à la fois tous les brigands. Comment oses-tu chercher à nous en imposer par des mensonges si peu vraisemblables ?

—Ce que je vous dis, répondit Gurth, est aussi vrai qu'il est vrai que vous pouvez voir la lune. Vous trouverez les cent sequins dans une bourse de soie, à part du reste de l'argent.

—Songe donc, dit le chef, que tu parles d'un juif, d'un israélite, d'un homme aussi incapable de lâcher l'or qu'il a une fois touché, que les sables du désert le sont de rendre la coupe d'eau que le voyageur y a répandue.

—Un juif, dit un autre, ne connoît pas plus la pitié qu'un officier de justice à qui l'on n'a pas donné un pour-boire.

—Ce que je vous dis est pourtant vrai, répondit Gurth.

—Qu'on batte le briquet, dit le chef, il faut que j'examine cette bourse. Si ce drôle ne nous en impose pas, la générosité de ce juif est un aussi grand miracle que celui qui fit jaillir une source du sein d'un rocher pour ses ancêtres.

On alluma une torche, et le chef examina ce que contenoit la bourse. Pendant qu'il la dénouoit, les autres se pressèrent autour de lui, et ceux qui tenoient Gurth par les bras, éprouvant leur part de la curiosité générale, allongèrent le cou pour voir l'or qui tentoit leur cupidité. L'écuyer de nouvelle fabrique, se sentant moins serré, profita de leur négligence pour se mettre en liberté par un mouvement subit, et il auroit pu s'échapper

s'il avoit voulu renoncer à l'argent de son maître; mais ce n'étoit nullement son intention. Arrachant à l'un des bandits un bâton noueux, il en déchargea un coup sur le chef, qui ne s'attendoit point à cette attaque; la bourse lui tomba des mains, et Gurth alloit la ramasser, quand les voleurs plus agiles s'en emparèrent, et le tinrent plus resserré que jamais.

— Drôle, lui dit le chef, avec tout autre que moi ton insolence seroit déjà punie. Mais tu connoîtras ton sort dans un moment. Il faut d'abord nous occuper de ton maître. Les affaires du chevalier doivent passer avant celles de l'écuyer, suivant toutes les règles de la chevalerie. En attendant, reste en repos, car si tu fais un mouvement, on te mettra hors d'état de remuer d'ici long-temps. Camarades, dit-il alors aux autres, cette bourse est brodée en caractères hébreux; il s'y trouve cent pièces, et tout annonce que ce drôle ne nous a pas trompés. Nous ne devons pas exiger de tribut du chevalier son maître. Il nous ressemble trop pour le mettre à contribution. Les loups n'attaquent pas les loups dans les forêts.

— Il nous ressemble! dit un des bandits; je voudrois bien savoir en quoi.

— En quoi! répéta le capitaine : n'est-il pas pauvre et déshérité comme nous? Ne gagne-t-il pas sa vie, comme nous, à la pointe de l'épée?

n'a-t-il pas battu Front-de-Bœuf et Malvoisin, comme nous le ferions si nous en trouvions l'occasion! N'est-il pas ennemi, à la vie et à la mort, de Brian de Bois-Guilbert, qui est aussi le nôtre? et sans toutes ces raisons, voudrois-tu que nous eussions moins de conscience qu'un mécréant, un chien de juif?

—Non, non, répondit le même brigand, ce seroit une honte. Cependant, quand je servois dans la troupe du vieux Gandelyn, nous n'avions pas de pareils scrupules. Et cet insolent paysan, je présume qu'il s'en ira aussi sans être saigné?

—Cela dépendra de toi, répliqua le chef. Voyons, drôle, dit-il à Gurth, approche; sais-tu manier le bâton?

—Je crois, répondit Gurth, que vous en avez eu une bonne preuve.

—J'en conviens, le coup étoit bien appliqué. Eh bien, donnes-en autant à ce brave garçon, et tu passeras franc d'impôt; quoique, sur mon honneur, tu es si fidèle à ton maître, que je crois que dans tous les cas ce sera moi qui paierai ta rançon. Allons, Meunier, prends ton bâton, et songe à te défendre comme à attaquer. Et vous, lâchez ce garçon, et donnez-lui un bâton. Il fait assez clair pour un pareil combat.

Les deux champions, armés chacun d'un bâton de même taille et de même grosseur, s'avancèrent

au milieu de la clairière pour être plus libres de leurs mouvements et avoir l'avantage du clair de lune. Les brigands les entouroient en riant, et crioient à leur camarade : — Attention, Meunier, attention ; prends garde de payer toi-même le droit de passe.

Meunier tenant son bâton par le milieu, le faisoit voltiger sur sa tête en faisant ce que les Français appellent le moulinet, et voulant railler Gurth : —Avance, paysan, lui dit-il, avance donc, tu sentiras ce que pèse mon poing.

— Si tu es meunier de profession, répondit Gurth, tu es donc doublement voleur ; mais tu vas voir que je ne te crains pas. Et en même temps il se mit à jouer du bâton à deux bouts avec autant de dextérité que son antagoniste.

Les deux champions s'attaquèrent alors, et firent voir pendant quelques minutes une parfaite égalité de courage, de force et d'adresse, portant et parant les coups avec autant de promptitude que de dextérité. Le bruit que faisoient leurs bâtons, frappant à coups redoublés l'un sur l'autre, étoit tel, qu'à quelque distance on auroit cru qu'il y avoit au moins six combattants de chaque côté. Des combats moins disputés et moins dangereux ont été chantés en bons vers héroïques, mais celui de Gurth et de Meunier n'aura pas le même honneur, faute d'un poète inspiré. Cependant, quoi-

que le combat au bâton à deux bouts ne soit plus à la mode, nous ferons ce que nous pourrons pour rendre justice en humble prose à ces deux vaillants adversaires.

Ils combattirent assez long-temps, sans qu'aucun eût l'avantage, et Meunier commença à s'irriter de trouver un antagoniste si habile, et d'entendre ses compagnons rire de l'inutilité de ses efforts, comme c'est l'usage en pareil cas. Ce mouvement d'impatience n'étoit pas favorable à ce genre de combat, qui exige beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit, et il donna à Gurth, qui étoit d'un caractère ferme et déterminé, des moyens de victoire dont il sut habilement profiter.

Meunier attaquoit avec une impétuosité furieuse; les deux bouts de son bâton frappoient alternativement sans discontinuer, et il serroit de près son ennemi. Gurth, faisant le moulinet du sien avec rapidité, se couvroit la tête et le corps, paroit tous les coups, et se tenoit sur la défensive, faisant même quelquefois un pas en arrière. Cependant ses yeux étoient toujours fixés sur son antagoniste; le voyant épuisé de fatigue, il dirigea un coup de la main gauche vers sa tête, et tandis que Meunier songeoit à le parer, saisissant son bâton de l'autre main avec la rapidité de l'éclair, il lui en porta du côté droit un coup si furieux, qu'il l'étendit par terre.

—Victoire! victoire! crièrent les brigands; bien combattu! vive la vieille Angleterre! le Saxon a sauvé sa bourse et sa peau! Meunier a trouvé son maître.

—Tu peux partir, mon brave, dit le capitaine joignant son suffrage aux acclamations des cinq autres, et je te ferai reconduire par deux de mes camarades jusqu'en vue de la tente de ton maître, de peur que tu ne rencontres quelques autres enfants de saint Nicolas, dont la conscience ne seroit pas aussi timorée que la nôtre: car, par une nuit telle que celle-ci, il y en a plus d'un qui sont aux aguets. Cependant, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, souviens-toi que tu as refusé de nous dire ton nom, et garde-toi bien de chercher à connoître les nôtres et à découvrir qui nous sommes. Songe bien à l'avis que je te donne, si tu veux qu'il ne t'arrive malheur.

— Gurth, ayant reçu des mains du capitaine son précieux fardeau, le remercia, et l'assura qu'il n'oublieroit point ses avis. Deux des brigands, s'armant de leurs bâtons, lui dirent alors de les suivre, et lui firent traverser le bois par un petit sentier souvent embarrassé de broussailles, et qui faisoit plusieurs détours. Comme ils étoient sur le point d'en sortir, deux hommes se présentèrent devant eux; mais les conducteurs de Gurth leur ayant dit quelques mots à voix basse, ils se reti-

rèrent à l'instant. Le fidèle écuyer vit bien que la précaution du chef n'avoit pas été prise sans raison; et il conclut de cette circonstance que la bande étoit nombreuse, et qu'on montoit régulièrement la garde autour du lieu de leur rendez-vous.

Ils arrivèrent en rase campagne; mais Gurth auroit eu de la peine à y retrouver son chemin, parce que ce n'étoit pas celui par où il étoit venu. Ses deux guides l'accompagnèrent donc jusqu'à une petite éminence, du haut de laquelle on pouvoit distinguer, à la faveur du clair de la lune, le lieu où s'étoit donné le tournoi, les tentes dressées à chaque bout, avec les banderoles qui les ornoient et que le vent faisoit mouvoir, et même entendre le chant dont les sentinelles cherchoient à égayer leur faction nocturne.

Là les deux voleurs s'arrêtèrent.

— Nous n'irons pas plus loin, lui dirent-ils: il ne seroit pas prudent à nous d'aller plus avant. N'oubliez pas l'avis que vous avez reçu; gardez le secret sur ce qui vous est arrivé cette nuit, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Mais si malheureusement vous parlez, songez que la tour de Londres ne vous mettroit pas à l'abri de notre vengeance.

— Grand merci, grand merci, braves gens, dit Gurth: je sais ce que c'est que la discrétion; mais

je me flatte que, sans vous offenser, je puis me permettre de vous souhaiter un métier moins dangereux et plus honnête.

Ils se séparèrent à ces mots. Les bandits reprirent le chemin par où ils étoient venus; et Gurth se rendit à la tente de son maître, à qui, malgré l'injonction qui lui avoit été faite, il conta toutes ses aventures de la nuit.

Le chevalier déshérité ne fut guère moins surpris de la générosité de Rébecca, dont cependant il résolut de ne pas profiter, que de celle des voleurs, à la profession desquels un pareil sentiment paroît si étranger. Les réflexions qu'il faisoit sur ces événements singuliers furent pourtant interrompues par la nécessité de prendre du repos; les fatigues de la journée lui en faisoient sentir le besoin, et celles auxquelles il falloit qu'il se préparât pour le lendemain le lui rendoient encore plus indispensable.

Le chevalier s'étendit donc sur une riche couche que les maréchaux du tournoi lui avoient fait préparer; et le fidèle Gurth, se couchant sur une peau d'ours placée par terre, se mit en travers à l'entrée de la tente, de sorte que personne n'auroit pu y entrer sans l'éveiller.

CHAPITRE XII.

. . . .
« Mais la trompette a donné le signal,
« Les chevaliers s'élancent dans l'arène ;
« Et chacun d'eux, dans l'ardeur qui l'entraîne,
« Se croit au moins àn grand Alcide égal.
« Bientôt commence une chaude mêlée,
« Des flots de sang coulent de toutes parts. »

CHAUCER.

Dès le lever de l'aurore, un ciel pur et sans nuage annonça la plus belle journée, et l'on apercevoit déjà dans la plaine les spectateurs les plus empressés, qui accouroient de toutes parts, afin de choisir les places les plus favorables pour voir les joutes chevaleresques.

Les maréchaux du tournoi arrivèrent bientôt, accompagnés des hérauts d'armes, afin de recevoir les noms des chevaliers qui se présenteroient pour entrer dans la lice, et de leur demander sous quelle bannière ils désiroient se ranger. Cette précaution étoit nécessaire, afin d'établir quelque égalité entre les deux corps qui devoient être opposés l'un à l'autre.

L'usage vouloit que le vainqueur du dernier tournoi fût le chef de l'une des deux troupes. Le chevalier déshérité fut donc choisi pour commander un corps, tandis que l'autre devoit être

sous les ordres de Brian de Bois-Guilbert, qui, après le chevalier, avoit obtenu le plus de gloire le jour précédent. Ceux qui avoient tenu la veille avec sir Brian, se rangèrent naturellement de son côté, à l'exception cependant de Ralph de Vipont, que sa chute avoit mis hors d'état d'endosser de sitôt une armure. Une foule de chevaliers venoient se faire inscrire, et brûloient de combattre sous les bannières soit de l'un soit de l'autre chef.

Cet empressement étoit ordinaire dans ces occasions; et quoiqu'un tournoi général, dans lequel tous les chevaliers combattoient à la fois, offrît beaucoup plus de dangers que des combats singuliers, on le préféroit généralement alors. Beaucoup de chevaliers, qui n'avoient pas assez de confiance dans leur propre habileté pour défier un seul adversaire d'une grande réputation, brûloient néanmoins de déployer leur valeur dans un combat général, où ils espéroient trouver des champions moins redoutables, avec lesquels ils pussent se mesurer.

Cinquante chevaliers environ s'étoient déjà fait inscrire pour entrer dans l'arène, lorsque les maréchaux déclarèrent qu'il n'en seroit pas admis davantage, au grand regret de plusieurs, qui comptoient encore se présenter.

Vers dix heures, toute la plaine étoit couverte

de cavaliers et de piétons ; et, bientôt après, des fanfares éclatantes annoncèrent l'arrivée du prince Jean et de sa suite. Le prince étoit entouré de la plupart des chevaliers qui se préparoient à entrer dans l'arène, aussi bien que de ceux dont l'intention n'étoit pas d'y figurer.

Dans le même moment Cédric le Saxon arriva avec lady Rowena. Athelstane n'étoit pas avec lui. Ce baron avoit revêtu une pesante armure afin de prendre place parmi les combattants, et, à la grande surprise de Cédric, il se rangea du côté du chevalier du Temple. Le Saxon fit à son ami de vives remontrances sur le choix indigne qu'il avoit fait, mais elles furent inutiles, et il reçut une réponse évasive, telle qu'en donnent ordinairement ceux qui s'obstinent à faire ce qu'ils ont une fois résolu, quoiqu'ils ne puissent alléguer aucune raison pour justifier leur conduite.

Athelstane en avoit une cependant pour se ranger sous la bannière de Brian de Bois-Guilbert; mais il eut la prudence de ne la communiquer à personne. Quoique son caractère naturellement apathique l'empêchât de faire aucune démarche pour obtenir les bonnes grâces de lady Rowena, il s'en falloit cependant qu'il fût insensible à ses charmes; et il regardoit son union avec elle comme une chose irrévocablement fixée, puisqu'il avoit le consentement de Cédric et des

autres amis que lady Rowena eût pu consulter. Aussi avoit-il eu peine à ne pas laisser éclater son mécontentement, lorsque la veille il avoit vu le vainqueur, usant du privilége que l'usage lui accordoit, proclamer lady Rowena reine de la beauté des amours. Pour le punir d'avoir distingué celle et dont il ambitionnoit la main, Athelstane, qui, à en croire du moins ses flatteurs, devoit plus que personne espérer de remporter le prix du tournoi, se fiant sur sa force prodigieuse, avoit résolu non-seulement de priver le chevalier déshérité du secours de son bras, mais même, si l'occasion s'en présentoit, de lui faire sentir le poids de sa hache d'armes.

De Bracy et d'autres chevaliers, attachés à la suite du prince Jean, s'étoient rangés parmi les tenants, d'après l'ordre de leur maître, qui ne vouloit rien épargner pour assurer, autant que possible, la victoire au parti commandé par Brian de Bois-Guilbert. D'un autre côté, beaucoup d'autres chevaliers, tant normands qu'anglais, s'étoient déclarés contre eux avec d'autant plus d'empressement, qu'ils étoient fiers d'avoir pour chef un guerrier aussi vaillant que le chevalier déshérité.

Dès que le prince Jean vit que celle qui devoit être la reine du jour étoit arrivée, il alla à sa rencontre avec cet air de courtoisie qu'il savoit si

bien prendre lorsqu'il le vouloit; et, ôtant la riche toque qui lui couvroit la tête, il mit pied à terre, et offrit la main à lady Rowena pour l'aider à descendre de son palefroi, tandis que l'un des premiers seigneurs de sa suite tenoit la bride, et que les autres chevaliers s'approchoient pour présenter leurs hommages à la nouvelle reine.

— Soyons les premiers, dit le prince, à donner l'exemple du respect que chacun doit à la reine de la beauté et des amours; et empressons-nous de l'escorter jusqu'au trône qu'elle doit occuper aujourd'hui. Mesdames, ajouta-t-il, accompagnez votre reine, et rendez-lui les honneurs que sans doute on vous rendra aussi quelque jour.

En disant ces mots, le prince conduisit lady Rowena à la place d'honneur qui lui avoit été réservée en face de son trône, tandis que les dames les plus célèbres par leur beauté et par leur naissance se pressoient pour obtenir les places les plus proches de leur reine d'un jour.

A peine lady Rowena fut-elle assise que l'air retentit du son des fanfares et des acclamations de la multitude. Le soleil brilloit alors de tout son éclat, et ses rayons venoient se réfléchir sur les armes des chevaliers qui, placés aux deux bouts de l'arène, entouroient leurs chefs et se concertoient sur la manière dont ils disposeroient leur ligne de bataille et soutiendroient l'assaut.

Les hérauts d'armes imposèrent alors silence jusqu'à ce qu'on eût achevé la lecture des règles du tournoi. Elles étoient conçues de manière à diminuer jusqu'à un certain point les dangers du combat; précaution d'autant plus nécessaire, qu'on devait faire usage d'épées et de lances affilées.

Un chevalier pouvoit se servir, s'il le vouloit, d'une masse ou d'une hache d'armes; mais le poignard étoit une arme formellement interdite. Tout chevalier désarçonné pouvoit renouveler le combat à pied avec un autre qui se trouvoit dans le même cas; mais alors aucun guerrier à cheval ne pouvoit l'attaquer. Lorsqu'un chevalier parvenoit à repousser son antagoniste jusqu'à l'extrémité de l'arène, de manière à lui faire toucher la palissade, il étoit défendu de diriger la pointe de l'épée contre le sein d'un adversaire; on ne devoit le frapper qu'avec le plat de la lame. Celui-ci étoit obligé de s'avouer vaincu; il ne pouvoit plus prendre part au combat, et son armure ainsi que son cheval étoient à la disposition du vainqueur. Si un chevalier étoit renversé, et qu'il fût hors d'état de se relever, il étoit permis à son écuyer ou à son page d'entrer dans l'arène et d'emporter son maître hors de l'enceinte; mais, dans ce cas, ce chevalier étoit déclaré vaincu, et il perdoit son cheval et ses armes. Le combat devoit cesser, dès que le prince Jean jetteroit dans l'arène son bâton de comman-

dement; précaution qu'on avoit coutume de prendre, pour empêcher l'effusion du sang, lorsque le combat se prolongeoit trop.

Tout chevalier violant les règles du tournoi, ou manquant en aucune manière aux lois de la chevalerie, pouvoit être dépouillé de ses armes, et contraint à s'asseoir sur les barreaux de la palissade, exposé aux risées du public, en punition de sa conduite déloyale. Après avoir proclamé ces dispositions, les hérauts d'armes finirent par exhorter tous les bons chevaliers à faire leur devoir, et à mériter la faveur de la reine de la beauté et des amours.

Cette proclamation terminée, les hérauts se retirèrent, et prirent les places qui leur étoient assignées. Les chevaliers s'avancèrent lentement des deux bouts de l'arène, et se placèrent sur une double file, exactement en face les uns des autres. Le chef de chaque troupe devoit être au milieu du premier rang; mais il ne s'y plaça qu'après avoir passé son corps en revue, et avoir assigné à chacun le poste qu'il devoit occuper.

C'étoit un spectacle tout à la fois imposant et terrible, que de voir tant de braves guerriers, revêtus de riches armures, montant de superbes coursiers, se préparer à une lutte souvent meurtrière, assis sur leurs selles de guerre, comme autant de piliers d'airain, et attendant le signal

du combat avec la même ardeur que leurs généreux coursiers, qui témoignoient leur impatience en hennissant et en frappant la terre.

Les chevaliers tenoient leurs lances droites; le soleil en faisoit briller les pointes acérées; et les banderoles dont elles étoient ornées flottoient au-dessus des panaches qui ombrageoient les casques. Ils restèrent dans cette position jusqu'à ce que les maréchaux du tournoi eussent parcouru les rangs avec la plus grande attention, de peur que l'une des deux troupes ne se trouvât plus ou moins nombreuse que l'autre. Après avoir reconnu que le nombre des combattants étoit égal de chaque côté, ils se retirèrent de l'arène, et William de Wyvil s'écria d'une voix de tonnerre: *Laissez aller !* C'étoit le signal: les trompettes sonnèrent au même instant; les chevaliers baissèrent leurs lances, les placèrent dans les arrêts, et enfoncèrent l'éperon dans les flancs de leurs coursiers: des deux côtés les premiers rangs se précipitèrent l'un sur l'autre au grand galop; et lorsqu'ils se rencontrèrent au milieu de l'arène, le choc fut si terrible, qu'on l'entendit à plus d'un mille de distance.

Pendant un moment les spectateurs inquiets ne purent distinguer quel avoit été le résultat de ce premier engagement. Des nuées de poussière s'étoient élevées sous les pas des chevaux; l'air

en étoit obscurci, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elles se dissipèrent. Lorsqu'on put apercevoir les combattants, on vit que de chaque côté la moitié des cavaliers avoient été désarçonnés, les uns vaincus par l'habileté et par l'adresse, les autres par la force. Quelques-uns étoient étendus sur la terre, dans un état si pitoyable, qu'il paroissoit douteux qu'ils pussent jamais se relever; d'autres étoient déjà sur pied, et ils serroient de près ceux de leurs adversaires qui se trouvoient dans la même position, tandis que deux ou trois autres qui avoient reçu de profondes blessures, se servoient de leurs écharpes pour arrêter le sang, et s'efforçoient de s'éloigner du lieu du combat. Ceux des chevaliers qui avoient soutenu le choc sans être désarçonnés, mais dont les lances avoient presque toutes été rompues, avoient mis l'épée à la main; et poussant leurs cris de guerre, ils s'attaquoient et se pressoient avec le même acharnement que si leur vie eût dépendu de l'issue du combat.

Le tumulte augmenta bientôt lorsque, de chaque côté, le second rang, qui servoit de réserve, se précipita dans la mêlée pour soutenir les guerriers de son parti. La troupe de Brian de Bois-Guilbert crioit : *Ah! Beauséant! Beauséant!* [1]

[1] *Beauséant* étoit le nom de la bannière des templiers, qui étoit moitié noire et moitié blanche, pour signifier, dit-on,

Pour le Temple! pour le Temple! Et les champions opposés répondoient par les cris de *Desdichado! Desdichado!* cri de guerre qu'ils avoient pris de la devise gravée sur le bouclier de leur chef.

Les deux partis étoient animés du même enthousiasme, et cet enthousiasme tenoit de la fureur. La victoire flottoit incertaine, et il étoit encore impossible de décider qui seroit vainqueur. Le cliquetis des armes et les cris des combattants venoient se mêler au son des trompettes, et étouffoient les gémissements de ceux qui succomboient, et qui rouloient sans connoissance sous les pieds des chevaux. Les armures étincelantes étoient alors couvertes de sang et de poussière, et se brisoient en morceaux sous les coups réitérés de la hache d'armes. Les plumes blanches qui ornoient les casques tomboient de toutes parts avec la même rapidité que des flocons de neige. Tout ce qu'il y avoit de brillant et de gracieux dans le costume militaire avoit disparu, et ce qu'on voyoit alors n'étoit propre qu'à inspirer la terreur ou la pitié.

Cependant telle est la force de l'habitude, que non-seulement le peuple, qui aime naturellement les scènes d'horreur, mais que même les dames qui remplissoient les galeries, voyoient le combat,

qu'ils étoient noirs, c'est-à-dire terribles contre les infidèles, mais qu'ils étoient doux et bienveillants à l'égard des chrétiens.

non sans éprouver une vive émotion, mais du moins sans penser à détourner les yeux d'un spectacle aussi terrible. On voyoit parfois, il est vrai, les joues de la beauté pâlir; on entendoit même s'échapper un foible cri, si un amant, un frère ou un époux recevoit une blessure, ou rouloit sur la poussière. Mais, en général, les dames encourageoient les combattants, non-seulement en frappant des mains, mais même en s'écriant : — Brave lance, bonne épée! lorsqu'elles voyoient quelque chevalier se signaler par un trait d'audace ou de bravoure.

Si le beau sexe prenoit tant d'intérêt à ces jeux sanguinaires, on peut se faire une idée de celui qu'ils inspiroient aux hommes. Cet intérêt se manifestoit par les acclamations les plus bruyantes, toutes les fois que la fortune sembloit favoriser un parti; et tous les yeux étoient fixés si attentivement sur l'arène, qu'on eût dit que les spectateurs donnoient et recevoient les coups qu'ils ne faisoient que contempler. Entre chaque pause on entendoit la voix des hérauts qui s'écrioient : — Courage, braves chevaliers! l'homme meurt, mais la gloire vit! courage! la mort est préférable à la défaite! courage, braves chevaliers! vous combattez sous les yeux de la beauté!

Au milieu des hasards du combat, tous les regards cherchoient à découvrir les chefs de chaque,

troupe qui, se précipitant au plus fort de la mêlée, encourageoient leurs compagnons tant de la voix que par leur exemple. Tous deux déployoient le plus grand courage, et il n'y avoit pas dans les rangs opposés un seul combattant qui pût se dire leur égal. Excités par une animosité mutuelle, et sachant que la défaite de l'un des deux chefs eût infailliblement décidé la victoire, ils s'étoient efforcés plusieurs fois de se joindre et de commencer un combat singulier. Mais telle étoit la foule et la confusion, que pendant long-temps leurs efforts furent inutiles; et ils étoient toujours séparés par les autres chevaliers, qui tous brûloient de se signaler en mesurant leurs forces contre le chef du parti opposé.

Mais lorsque le nombre fut considérablement diminué, que les uns, après s'être avoués vaincus, se furent vus forcés de se retirer à l'extrémité de l'arène, et que d'autres, par leurs blessures, se trouvèrent hors d'état de continuer, le templier et le chevalier déshérité se joignirent à la fin; et ils fondirent l'un sur l'autre avec toute la fureur qu'une animosité mortelle, jointe à la soif de la gloire, pouvoit inspirer. Ils déployèrent tant d'adresse dans l'attaque et dans la défense, que les spectateurs firent retentir l'air d'acclamations unanimes et involontaires, pour témoigner leur ravissement et leur admiration.

Mais dans ce moment le corps du chevalier déshérité eut le dessous ; le bras gigantesque de Front-de-Bœuf d'un côté, et la force prodigieuse d'Athelstane de l'autre, avoient terrassé tous ceux qui s'étoient offerts à leurs coups. Se voyant délivrés de leurs adversaires immédiats, ces deux chevaliers eurent au même instant la même idée, c'étoit d'assurer le triomphe de leur parti, en se réunissant au templier contre son rival. Ils piquèrent donc des deux, et se dirigèrent en même temps vers celui-ci pour l'attaquer, le Normand d'un côté et le Saxon de l'autre. Il eût été entièrement impossible que le chevalier déshérité soutînt un seul instant cette lutte inégale et inattendue, si les spectateurs, qui ne pouvoient s'empêcher de prendre intérêt à un guerrier attaqué à l'improviste par trois chevaliers à la fois, ne l'eussent averti à temps de l'arrivée de ses adversaires.

—Garde à vous! chevalier déshérité, cria-t-on de toutes parts : il vit aussitôt le danger qu'il couroit, et après avoir déchargé un coup terrible sur l'armure du templier, il fit reculer son coursier au même instant, de manière à éviter le double assaut d'Athelstane et de Front-de-Bœuf, qui s'étoient élancés avec une telle impétuosité, qu'ils passèrent entre le chevalier du temple et son adversaire, sans pouvoir arrêter leurs chevaux. A la fin ils parvinrent à s'en rendre maîtres, et ils se

réunirent alors tous les trois pour faire mordre la poussière au chevalier déshérité.

Sans la force, sans l'agilité de son noble coursier, prix des exploits par lesquels il s'étoit signalé la veille, il eût succombé bientôt. Mais le cheval de Bois-Guilbert étoit blessé, ceux de Front-de-Bœuf et d'Athelstane commençoient à fléchir sous le poids de leurs maîtres et des lourdes armures dont ils étoient revêtus; le chevalier déshérité sut profiter de ces avantages; il fit manœuvrer son cheval avec taut d'art, que pendant quelques minutes il parvint à tenir ses trois adversaires en respect, les séparant autant que possible et se précipitant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, leur déchargeant de grands coups d'épée, et se retirant avant que ses rivaux eussent le temps de se reconnoître.

Mais, quoique l'arène retentît des applaudissements que les spectateurs prodiguoient à son habileté et à son courage, il falloit évidemment qu'il finît par succomber; et les seigneurs qui entouroient le prince Jean le conjurèrent d'une voix unanime de jeter dans l'enceinte son bâton de commandement, et d'épargner à un si brave chevalier la disgrâce d'une défaite.

— Non, par la lumière du ciel! répondit le prince Jean; ce même chevalier qui s'obstine à cacher son nom, et qui dédaigne l'hospitalité que

nous lui offrons, a déjà obtenu un prix; qu'il permette maintenant que d'autres aient leur tour. Comme il disoit ces mots, un incident imprévu vint tout à coup changer la face du combat.

Il se trouvoit dans la petite troupe du chevalier déshérité un guerrier revêtu d'une armure noire, et montant un cheval de même couleur. Il étoit grand, et paroissoit robuste. Ce chevalier, qui ne portoit aucune espèce de devise sur son bouclier, avoit paru jusqu'alors prendre très-peu d'intérêt au combat, repoussant aisément les chevaliers qui l'attaquoient, mais ne cherchant ni à poursuivre ni à provoquer personne; en un mot, il jouoit plutôt le rôle de spectateur que celui de chevalier intéressé dans le tournoi; aussi tout le monde lui donna-t-il le surnom de *Noir-Fainéant*.

Ce chevalier sembla sortir tout à coup de son apathie, lorsqu'il vit le chef de sa troupe dans une position si critique; et, piquant des deux, il accourut à son secours, en s'écriant d'une voix de tonnerre : *Desdichado, à la recousse!* Il étoit temps; car, tandis que le chevalier déshérité serroit de près le templier, Front-de-Bœuf s'étoit approché de lui; et il levoit son épée pour le frapper, lorsque le chevalier noir arrive, l'attaque, et, en un moment, Front-de-Bœuf roule sur la poussière. Le *Noir-Fainéant* se retourne alors sur Athelstane de Coningsburg; et comme son épée

s'étoit brisée sur l'armure de Front-de-Bœuf, il arrache des mains du Saxon interdit la hache d'armes dont celui-ci se disposoit à le frapper, et lui en assène un coup si vigoureux sur la tete, qu'Athelstane tombe auprès de son compagnon.

Après ces deux actes de prouesse, qui lui attirèrent d'autant plus d'applaudissements, qu'ils étoient entièrement inattendus, le chevalier parut reprendre son indolence naturelle; et, retournant tranquillement à l'extrémité de l'arène, il laissa son chef se mesurer avec Brian de Bois-Guilbert. Cette lutte ne fut ni longue ni opiniâtre. Le cheval du templier étoit grièvement blessé, et il succomba au premier choc. Brian de Bois-Guilbert roula sur la poussière, le pied embarrassé dans l'étrier, d'où il ne put le dégager. Son adversaire sauta sur-le-champ à terre, et il lui cria de se rendre; mais le prince Jean, plus touché de la position dangereuse du templier qu'il ne l'avoit été de celle où s'étoit trouvé son rival, lui épargna la mortification de s'avouer vaincu, en jetant dans l'arène son bâton de commandement, et en mettant ainsi fin au combat.

Déjà le combat étoit près de finir sans ce signal; car du petit nombre de chevaliers qui restoient encore dans les lices, la plupart, d'un accord tacite, avoient laissé leurs chefs décider eux-mêmes la victoire.

Les écuyers, qui avoient jugé dangereux et difficile d'approcher leurs maîtres pendant l'action, se pressèrent alors dans l'enceinte pour offrir leurs soins aux blessés, qu'ils transportèrent dans les tentes voisines ou aux quartiers préparés pour eux dans le village.

Ainsi se termina le célèbre tournoi d'Ashby de-la-Zouche, et jamais guerriers ne se signalèrent par de plus hauts faits d'armes. Quatre chevaliers périrent sur la place, l'un d'eux suffoqué par la chaleur de son armure; plus de trente reçurent de profondes blessures, et quatre à cinq en moururent quelques jours après. Aussi l'appelle-t-on toujours, dans les anciennes chroniques, la belle et noble passe d'armes d'Ashby.

Il falloit alors que le prince Jean nommât le chevalier qui s'étoit signalé par les plus grands exploits; et il décida que l'honneur de la journée appartenoit à celui que la voix publique avoit surnommé le *Noir-Fainéant.* On eut beau représenter au prince que par le fait c'étoit le chevalier déshérité qui avoit remporté la victoire, puisque, dans le cours de la journée, il avoit terrassé six chevaliers de sa propre main, et qu'il avoit fini par désarçonner le chef du parti contraire: le prince Jean persista dans son jugement, en disant que le chevalier déshérité et ses com-

pagnons auroient été vaincus sans le puissant secours du chevalier aux armes noires, auquel il croyoit donc devoir décerner le prix.

On appela aussitôt le vainqueur; mais, à la grande surprise de tous les spectateurs, il ne se présenta pas. Il avoit quitté l'arène aussitôt après la fin du combat, et quelques personnes l'avoient vu descendre vers la forêt avec cette même lenteur, ce même air d'indifférence qui lui avoit fait donner le surnom du *Noir-Fainéant*. Les trompettes l'appelèrent deux fois; deux fois les hérauts d'armes firent la proclamation d'usage; et, en son absence, il fallut alors nommer un autre chevalier pour recevoir les honneurs du tournoi. Le prince Jean n'eut plus d'excuse pour refuser de reconnoître les droits que le chevalier déshérité pouvoit faire valoir à cette distinction flatteuse, et il le proclama vainqueur.

A travers une arène inondée de sang, couverte de débris d'armures et de cadavres de chevaux, les maréchaux du tournoi conduisirent de nouveau le vainqueur au pied du trône du prince Jean, qui lui adressa ces mots :

— Chevalier déshérité, puisque c'est le seul titre sous lequel vous consentiez à vous faire connoître, nous vous décernons pour la seconde fois les honneurs de ce tournoi, et nous proclamons que vous avez droit de réclamer et de

recevoir des mains de la reine de la beauté et des amours la couronne d'honneur que votre valeur a méritée. Le chevalier s'inclina profondément, mais ne répondit rien.

Pendant que les hérauts crioient dans toute l'enceinte : *Honneur aux braves ! gloire au vainqueur!* que les dames agitoient leurs mouchoirs de soie et leurs voiles brodés ; que le peuple faisoit retentir l'air des plus vives acclamations, les maréchaux conduisirent, au milieu des fanfares, le chevalier déshérité au pied du trône d'honneur, qui étoit occupé par lady Rowena.

On fit mettre le chevalier à genoux sur la dernière marche du trône ; car, dans toutes ses actions, dans tous ses mouvements, depuis la fin du combat, il sembloit n'agir que d'après l'impulsion de ceux qui l'entouroient, et on remarqua qu'il chanceloit en traversant la seconde fois l'arène. Lady Rowena, descendant de son trône avec autant de grâce que de dignité, se préparoit à placer la couronne qu'elle tenoit à la main sur le casque du vainqueur, lorsque les maréchaux s'écrièrent d'une voix unanime : Non, non, il faut que sa tête soit découverte. Le chevalier murmura foiblement quelques mots, qu'on entendit à peine, mais qui sembloient exprimer le désir que son casque restât baissé. Soit par respect pour l'usage, soit par curiosité, les maré-

chaux du tournoi ne firent aucune attention à sa prière; le casque fut ôté, et l'on vit les traits d'un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une physionomie agréable, mais brûlée par le soleil. Il étoit pâle comme la mort, et il y avoit des traces de sang sur sa figure.

A peine lady Rowena l'eut-elle aperçu, qu'elle poussa un foible cri; mais, rappelant aussitôt toute l'énergie de son caractère, quoique tout son corps tremblât de la violence de l'émotion subite qu'elle éprouvoit, elle plaça la couronne sur la tête du vainqueur, et prononça ces mots d'une voix claire et distincte : — Je te donne cette couronne, sir chevalier : c'est la récompense de la valeur que tu as déployée aujourd'hui. Elle s'arrêta un moment, et ajouta ensuite d'un ton ferme : Jamais couronne de chevalerie ne fut placée sur un front plus digne de la porter.

Le chevalier inclina la tête, et baisa la main de la jeune reine; puis, se baissant encore davantage, il tomba à ses pieds évanoui.

La consternation fut générale; Cédric, qui avoit été frappé d'une sorte de stupeur muette à la vue du fils qu'il avoit banni de ses yeux, se précipita alors en avant comme pour le séparer de lady Rowena; mais les maréchaux du tournoi l'avoient déjà prévenu : devinant la cause de l'éva-

nouissement d'Ivanhoe, ils s'étoient empressés de lui ôter son armure ; et en effet la pointe d'une lance avoit pénétré à travers sa cuirasse, et lui avoit fait une blessure dans le côté.

CHAPITRE XIII.

« Maintenant que celui dont la main, le regard,
« Sait mieux d'un trait léger diriger la vitesse,
« Vienne aux combats de l'arc signaler son adresse. »

DELILLE.

Le nom d'Ivanhoe ne fut pas plutôt prononcé, qu'il vola de bouche en bouche, et parvint jusqu'aux oreilles du prince, dont le front se rembrunit en l'entendant proférer. Il s'efforça néanmoins de cacher son trouble ; et promenant autour de lui un regard de dédain : — Milords, dit-il, et vous surtout, sir prieur, que pensez-vous de la doctrine que les anciens nous ont transmise sur les attractions et les antipathies innées ? Il me semble, aux sentiments que j'éprouvois, que je devinois le favori de mon frère.

— Front-de-Bœuf n'a qu'à se préparer à rendre son fief d'Ivanhoe, dit de Bracy, qui, après avoir figuré avec honneur dans le tournoi, avoit déposé son casque et son bouclier, et étoit venu rejoindre les seigneurs qui entouroient le prince.

— Oui, ajouta Waldemar Fitzurse, il est probable que ce jeune vainqueur va réclamer le château et les terres que Richard lui avoit assignés,

et que votre altesse, dans sa générosité, a donnés depuis à Front-de-Bœuf.

— Front-de-Bœuf, dit le prince, est un homme qui prendroit trois fiefs comme celui d'Ivanhoe, plutôt que d'en rendre un. Du reste, Messieurs, j'espère qu'il n'est personne ici qui me conteste le droit de conférer les fiefs de la couronne aux fidèles serviteurs prêts à remplacer ceux qui, abandonnant leur patrie, sont allés combattre sous un ciel étranger, et ne peuvent offrir ici leurs bras et leurs services lorsque les circonstances le demandent.

L'auditoire étoit trop intéressé dans la question, pour ne pas déclarer que le droit que s'arrogeoit le prince étoit naturel et de toute justice; et tous les seigneurs de la suite répétoient à l'envie ces mots : — Le bon, le généreux prince, qui s'impose à lui-même l'obligation de récompenser ses fidèles serviteurs! Car tous avoient obtenu déjà ou ils espéroient obtenir, comme Front-de-Bœuf, des fiefs et des domaines considérables, et ils caressoient la main qui devoit les leur offrir. Le prieur Aymer fit chorus avec eux. Seulement il fit observer que Jérusalem ne pouvoit pas chrétiennement être appelée un pays étranger. Elle étoit *communis mater*, la mère de tous les chrétiens. Mais il ne voyoit pas, ajouta-t-il, que le chevalier d'Ivanhoe pût faire valoir cette excuse,

puisque lui, prieur, il savoit, de source certaine, que les croisés commandés par Richard n'avoient jamais été beaucoup plus loin qu'Ascalon; et qu'Ascalon, comme tout le monde le savoit, étoit une ville des Philistins, qui ne méritoit aucun des priviléges attachés à la cité sainte.

Waldemar, que la curiosité avoit attiré près du lieu où Ivanhoe étoit tombé évanoui, revint alors auprès du prince. — Le jeune héros, dit-il, ne donnera sans doute pas beaucoup d'inquiétude à votre altesse, et ne cherchera pas à disputer à Front-de-Bœuf la possession du fief d'Ivanhoe : il est grièvement blessé.

— Quel qu'il soit, reprit Jean, il est le vainqueur du tournoi; et fût-il dix fois notre ennemi, ou l'ami dévoué de notre frère, ce qui revient peut-être au même, il faut lui prodiguer tous les secours que réclame sa position. Nous allons donner ordre à notre propre médecin de se rendre auprès de lui.

Un sourire amer se dessinoit sur les traits du prince pendant qu'il prononçoit ces paroles. Waldemar Fitzurse s'empressa de répondre que les amis d'Ivanhoe l'avoient déjà fait transporter hors de l'arène, et il ajouta : — J'avoue que je n'ai pu me défendre d'une certaine émotion en voyant la douleur de la reine de la beauté et des amours, dont cet événement a terminé bien tristement le

règne éphémère. Je ne suis pas homme à me laisser attendrir par les larmes d'une femme; mais lady Rowena a su réprimer sa douleur avec tant de dignité, que je n'ai pu m'empêcher d'admirer sa fermeté et son courage. Combien ne devoit-elle pas lutter contre ses sentiments, lorsque, les mains jointes, elle fixoit un œil sec sur le corps inanimé qui étoit étendu devant elle!

— Quelle est donc, dit le prince, cette lady Rowena dont nous entendons parler continuellement?

— C'est une héritière saxonne qui possède des biens considérables, dit le prieur Aymer, une rose de beauté, une perle de richesses, la plus belle des belles, un véritable vase de parfums.

— Eh bien, nous prendrons soin de la consoler, et nous l'anoblirons en la mariant à un Normand. Elle est mineure sans doute, et par conséquent c'est à nous à pourvoir à son établissement. Qu'en dites-vous, de Bracy? ne seriez-vous pas tenté d'imiter l'exemple des amis du conquérant, et d'épouser une Saxonne pour acquérir un beau domaine?

— Si le domaine est de mon goût, Milord, répondit de Bracy, il sera difficile que l'épouse ne me plaise pas; et en faisant une bonne action, c'est une belle occasion pour votre altesse de

tenir toutes les promesses qu'elle a faites à son fidèle serviteur et vassal.

— Nous y penserons, dit le prince; et même, attendez.....; pour que nous puissions mettre de suite la main à l'œuvre, dites à notre sénéchal d'aller inviter lady Rowena et sa compagnie, c'est-à-dire son bourru de tuteur, et cet autre Saxon, cette espèce d'ours, que le chevalier noir a terrassé dans le tournoi, à honorer ce soir notre banquet de leur présence. De Bigot, ajouta-t-il en s'adressant à son sénéchal, ayez soin de leur porter notre invitation avec tant d'égards et de politesse, que l'orgueil de ces fiers Saxons ait lieu d'être satisfait, et qu'il leur soit impossible de nous refuser de nouveau; quoique, par les reliques de saint Becquet, faire des politesses à ces gens-là, ce soit jeter des perles devant des pourceaux.

Le prince Jean avoit à peine dit ces paroles, qu'au moment où il se préparoit à donner le signal du départ, un homme de sa suite vint lui apporter un billet.

— De quelle part, demanda-t-il à celui qui le lui remettoit.

— Je l'ignore, mon prince, reprit celui-ci; mais il paroît qu'il vient de quelque pays étranger. C'est un Français qui l'a apporté, et il a voyagé nuit et jour pour le remettre entre les mains de votre altesse.

Le prince examina soigneusement l'adresse, puis le cachet qui portoit l'empreinte de trois fleurs de lis. Il ouvrit ensuite la lettre avec une agitation qui augmenta visiblement lorsqu'il y eut jeté les yeux; elle contenoit ces mots :

« *Prenez garde à vous, car le diable est dé-*
« *chaîné.* »

Le prince devint pâle comme la mort; il regarda d'abord la terre, puis il éleva ses regards vers le ciel, comme un homme qui vient de lire son arrêt de mort. Revenant cependant des premiers effets de sa surprise, il prit à part Waldemar Fitzurse et de Bracy, et leur fit lire successivement le billet.

— Peut-être, dit le dernier, est-ce une fausse alarme, ou peut-être même la lettre est-elle fabriquée.

— Non, reprit le prince, c'est bien la main et le sceau du roi de France.

— Alors, dit Fitzurse, il est temps de rassembler nos partisans; soit à York, soit dans quelque autre ville placée au centre. Le moindre retard pourroit être funeste. Cessons donc ces jeux puériles, et pensons aux affaires plus sérieuses qui vont nous occuper.

— Il faut prendre garde cependant, dit de Bracy, de mécontenter les archers et le peuple,

en les privant du plaisir qu'ils se promettoient; et il me semble qu'il est facile de tout accorder. La journée n'est pas encore très-avancée. Que la lutte entre les archers ait lieu sur-le-champ, et que le prix soit adjugé ensuite. Par ce moyen, votre altesse fera ce qu'elle a promis, et ôtera à cette horde de serfs saxons tout sujet de mécontentement.

— Excellente idée, de Bracy, dit le prince, et d'ailleurs nous n'oublions pas que nous avons une dette à acquitter envers ce paysan qui nous a insulté hier. Notre banquet, pour lequel j'ai fait des invitations, aura lieu ce soir. Quand ce seroit la dernière heure de ma puissance, je veux qu'elle soit consacrée à la vengeance et au plaisir. Demain viendront les affaires et les soucis.

Le son des trompettes ramena bientôt les spectateurs, qui commençoient déjà à s'éloigner; et les hérauts d'armes proclamèrent que le prince Jean, rappelé tout à coup par des motifs de la plus haute importance, ne pourroit assister aux fêtes projetées pour le lendemain; que cependant, ne voulant pas que tant de braves archers se séparassent sans avoir fait preuve sous ses yeux de leur adresse, il avoit décidé que les jeux indiqués pour le jour suivant se célébreroient à l'instant même. Le prix destiné au vainqueur étoit un cor de chasse monté en argent, un

superbe baudrier ensoie, et un médaillon de saint Hubert, patron des jeux champêtres.

Plus de trente archers se présentèrent d'abord pour disputer le prix; c'étoient en partie des gardes-chasses des forêts royales de Needwood et de Charnwood. Mais lorsqu'ils se furent reconnus mutuellement, et qu'ils virent quels étoient leurs adversaires, plus de vingt se retirèrent volontairement, ne voulant pas s'exposer à la honte d'une défaite presque certaine; car alors l'adresse de chaque bon tireur étoit aussi connue à plusieurs milles à la ronde, que les qualités d'un cheval dressé à New-Market le sont aujourd'hui à ceux qui fréquentent cet endroit célèbre.

Le nombre des compétiteurs se trouva définitivement de huit. Le prince Jean descendit de son trône pour examiner de plus près ces archers d'élite, dont plusieurs portoient la livrée royale. Après avoir satisfait ainsi sa curiosité, il promena ses regards autour de l'enceinte pour chercher l'objet de son ressentiment, et il le vit debout à la même place que la veille, et avec le même air de calme et de sang-froid.

—Je me doutois bien que ton adresse ne répondoit pas à ton insolence, lui dit le prince, tu n'oses pas à présent te mesurer avec de pareils concurrents.

—Sous votre bon plaisir, lui dit l'archer, j'ai une

autre raison que la crainte d'être vaincu pour me tenir à l'écart.

— Et quelle est cette autre raison? demanda le prince, qui, par quelque motif que peut-être il n'auroit pu lui-même expliquer, éprouvoit une sorte de curiosité pénible à l'égard de celui qu'il interrogeoit.

— C'est que, voyez-vous, ces archers et moi nous ne sommes peut-être pas accoutumés à tirer au même but; et puis je craindrois que votre grâce n'aimât pas à voir remporter un troisième prix par quelqu'un qui, sans le vouloir, a eu le malheur d'encourir son déplaisir.

— Archer, quel est ton nom? demanda le prince en rougissant?

— Locksley, répondit l'archer.

— Eh bien, Locksley, tu viseras à ton tour, lorsque ces archers auront déployé leur adresse. Si tu remportes le prix, j'y joindrai vingt nobles [1]; mais si tu le perds, je te ferai dépouiller de ton habit, comme indigne de le porter, et te ferai chasser de l'enceinte à coups de cordes d'arc, pour te punir de tes fanfaronnades et de ton insolence.

— Et si je refuse d'accepter le défi à de pareilles conditions, reprit l'archer, votre grâce

[1] Ancienne monnoie d'or qui valoit environ huit francs.

soutenue, comme elle l'est, par tant d'hommes d'armes, peut me battre, me dépouiller de mes vêtements, mais toute sa puissance ne sauroit m'obliger à tendre mon arc, si ce n'est pas mon bon plaisir.

— Si tu refuses l'offre que je te fais, dit le prince, le prévôt brisera ton arc et tes flèches, et te chassera de l'arène comme un lâche.

— Ce n'est pas m'offrir une chance égale, grand prince, que de m'obliger à me mesurer contre les meilleurs archers des comtés de Staffort et de Leicester, au risque d'éprouver les traitements les plus indignes si je suis vaincu. Néanmoins j'obéirai à votre grâce.

— Gardes, ayez l'œil sur lui, dit le prince; je vois que le cœur lui manque, mais je ne veux pas qu'il puisse éviter l'épreuve à laquelle je désire mettre son adresse. Et vous, mes amis, du courage, soutenez votre réputation. J'ai donné ordre que des rafraîchissements vous fussent servis dans la tente voisine, aussitôt que le prix seroit remporté.

On plaça pour but un bouclier au bout de l'avenue qui du côté du midi conduisoit au lieu du tournoi. On laissa une distance considérable entre le but et l'endroit d'où les archers devoient viser; on commença par tirer les rangs au sort. Chacun devoit lancer trois flèches. L'ordre des jeux fut

réglé par un officier d'un ordre inférieur, nommé prévôt des jeux; car les maréchaux du tournoi auroient cru déroger à leur dignité, s'ils avoient surveillé les préparatifs d'un divertissement aussi vulgaire.

Les archers, s'avançant l'un après l'autre, lancèrent leurs flèches avec autant de promptitude que d'adresse. Sur les vingt-quatre flèches qui furent tirées successivement, dix frappèrent le but, et les autres en passèrent si près, que, vu la grande distance, tous les tireurs avoient droit à des éloges. Mais celui qui s'étoit distingué le plus, c'étoit Hubert, garde-chasse au service de Malvoisin : deux de ses flèches avoient été s'enfoncer dans le cercle tracé au milieu du bouclier, et il fut proclamé vainqueur.

— Eh bien, Locksley, dit le prince à l'archer qu'il vouloit humilier, es-tu tenté à présent de te mesurer avec Hubert, ou bien t'avoueras-tu vaincu en remettant ton arc, tes flèches et ton baudrier au prévôt des jeux?

— Puisqu'il n'y a pas moyen de s'en défendre répondit Locksley, je consens à tenter la fortune, à condition que lorsque j'aurai tiré deux flèches au but que m'indiquera Hubert, il en tirera une à son tour à celui que je lui proposerai.

— Rien de plus juste, dit le prince, et je t'accorde ta demande. Hubert, si tu l'emportes sur

ce fanfaron je remplirai de sous d'argent le cor de chasse qui est destiné au vainqueur.

— Tout homme ne peut que faire de son mieux, répondit Hubert; mais mon bisaïeul portoit un arc à la bataille d'Hastings ; et j'espère ne pas me montrer indigne de lui.

On changea le bouclier qui servoit de but ; on en mit un autre de la même grandeur, et Hubert, qui, comme vainqueur dans la première épreuve, avoit le droit de tirer le premier, fixa long-temps le but, et mesura de l'œil la distance, tandis qu'il tenoit à la main l'arc recourbé et la flèche déjà posée sur la corde. A la fin il fait un pas en avant, élève l'arc jusqu'à ce que le milieu soit presque au niveau de son front, et retire alors avec force la corde vers son oreille. Le trait part en sifflant, et s'enfonce dans le cercle intérieur tracé au milieu du bouclier, mais non pas exactement au milieu.

— Vous n'avez pas fait attention au vent, Hubert, lui dit son antagoniste en tendant son arc; autrement vous auriez mieux réussi.

En disant ces mots, et sans même se donner la peine de viser un instant, Locksley se plaça à l'endroit indiqué, et tira sa flèche avec si peu d'attention en apparence, qu'on eût pu croire qu'il n'avoit pas même regardé le but. Il parloit encore à l'instant où la flèche partit, cependant

elle frappa de deux pouces plus près du centre que celle d'Hubert.

— Par la lumière du ciel! s'écria le prince Jean, en regardant Hubert, si tu as le malheur de te laisser vaincre par ce misérable, tu mérites les galères.

Hubert avoit une phrase de prédilection qu'il appliquoit à tout. — Quand même votre altesse devroit me pendre, répondit-il, un homme ne peut que faire de son mieux. Cependant mon bisaïeul portoit un arc.....

— Malédiction sur ton bisaïeul et sur toute sa génération! s'écria le prince en l'interrompant: bande ton arc, malheureux, et vise de ton mieux, ou malheur à toi!

Cédant à des exhortations aussi pressantes, Hubert reprit sa place, et, n'oubliant pas l'avis que lui avoit donné son adversaire, il calcula l'effet que pouvoit produire sur sa flèche le léger souffle d'air qui venoit de s'élever, et il la lança avec tant d'adresse, qu'elle alla frapper juste au milieu du but.

— Vive Hubert! vive Hubert! s'écria le peuple prenant plus d'intérêt à un archer du pays qu'à un inconnu; vive à jamais Hubert!

— Tu ne saurois frapper plus juste, Locksley, dit le prince avec un sourire insultant.

— Je ferai pour lui une entaille à sa flèche, re-

prit Locksley; et, visant avec un peu plus d'attention que la première fois, il laissa partir sa flèche, qui frappa droit sur celle de son adversaire, et la fendit en morceaux. Telle fut l'effet que cette adresse merveilleuse produisit sur les spectateurs, qu'ils ne purent témoigner leur étonnement par leurs acclamations ordinaires. — Ce n'est pas un homme, se disoient entre eux les archers; c'est un diable; ce qu'il fait tient du prodige, jamais on n'a vu pareille adresse depuis qu'un arc fut tendu pour la première fois en Angleterre.

— Maintenant, dit Locksley, je demande à votre grâce la permission de planter un but tel que ceux dont on se sert dans le Nord; et honneur au brave archer qui viendra me disputer le prix pour obtenir un sourire de la jeune villageoise qu'il aime le mieux.

Il fit alors quelques pas pour s'éloigner:

— Faites-moi suivre de vos gardes, si vous le désirez, dit-il au prince. Je vais seulement couper une baguette dans la forêt.

Le prince Jean fit signe à quelques hommes d'armes de l'accompagner, de peur qu'il ne cherchât à s'évader; mais le peuple en témoigna, par ses cris, tant d'indignation, qu'il retira son ordre.

Locksley revint presque au même instant, tenant à la main une baguette de saule d'environ six pieds de long, parfaitement droite, et ayant

un peu plus d'un pouce d'épaisseur. Il se mit à l'écorcer avec beaucoup de sang-froid, disant en même temps que, proposer pour but à un bon tireur un bouclier aussi large que celui dont on s'étoit servi jusqu'alors, c'étoit faire injure à son adresse. Dans le pays où il étoit né, on aimeroit tout autant prendre pour but la table ronde du roi Arthur, autour de laquelle il tenoit soixante chevaliers. Un pareil but étoit bon pour des enfants de sept ans. Mais, ajouta-t-il, en marchant d'un air délibéré vers l'extrémité de l'avenue et en enfonçant dans la terre la baguette de saule qu'il tenoit à la main, celui qui atteint ce but à trente pas, je le proclame bon archer, digne de porter arc et carquois devant un roi, fût-ce devant le grand Richard lui-même.

— Mon bisaïeul, dit Hubert, tira à la bataille d'Hastings certaine flèche qui lui fit bien de l'honneur, mais il ne s'est jamais avisé de prendre un pareil but, ni moi non plus. Si cet archer touche la baguette, je me rends; car il faudra que le diable soit dans sa peau. Après tout, un homme ne peut que faire de son mieux, et je ne tirerai pas, lorsque je suis sûr de manquer mon coup.

— Chien de poltron! s'écria le prince avec sa pétulance ordinaire. Toi, Locksley, lance ta flèche; si elle touche la baguette, je conviendrai que tu es le premier archer que j'aie jamais vu. Mais,

avant de te donner ce titre, je veux des preuves irrécusables de ton adresse.

— Je ferai de mon mieux, comme dit Hubert, répondit Locksley; personne ne peut faire plus.

En disant ces mots, il banda de nouveau son arc; mais, pour cette fois, il l'examina avec beaucoup de soin, et il changea la corde qui, ayant déjà servi plusieurs fois, n'étoit plus parfaitement ronde. Il fixa alors le but, et mesura de l'œil la distance, tandis que les spectateurs, respirant à peine, suivoient ses moindres mouvements. L'archer justifia la haute opinion qu'ils avoient conçue de son adresse. Le trait fendit la baguette de saule contre laquelle il avoit été lancé. L'air retentit d'acclamations, et le prince Jean luimême parut revenir de ses injustes préventions pour admirer l'adresse de Locksley. Ces vingt nobles, ainsi que le cor de chasse, t'appartiennent, lui dit-il; tu les as bien mérités. Cinquante te seront même comptés à l'instant, si tu veux entrer à notre service en qualité d'archer de notre garde; car jamais bras plus robuste ne courba un arc, et jamais coup d'œil plus juste ne dirigea une flèche.

Excusez-moi, grand prince, dit Locksley; mais j'ai juré que si je prenois jamais du service, ce seroit auprès de votre frère, du roi Richard. Ces vingt nobles, je les remets à Hubert, qui ne s'est

pas moins distingué aujourd'hui que son bisaïeul ne s'étoit signalé à la bataille d'Hastings. Si sa modestie ne lui avoit pas fait refuser le défi, je suis sûr qu'il eût touché le but aussi bien que moi.

Hubert ne reçut qu'avec une sorte de répugnance le présent de l'étranger; et Locksley, voulant éviter de fixer plus long-temps l'attention, se mêla dans la foule, et ne reparut plus.

Peut-être n'eût-il pas échappé aussi aisément aux regards du prince, si celui-ci n'eût eu alors de sérieuses réflexions à faire, et des sujets de la plus haute importance à méditer. Jean appela son chambellan, qui donnoit aux spectateurs le signal du départ; il lui ordonna de partir sur-le-champ pour Ashby, et de chercher partout le juif Isaac. — Recommande-lui, dit-il, de m'envoyer deux mille écus avant le coucher du soleil. Il sait quelles sûretés je lui offre; mais d'ailleurs tu peux lui donner cette bague en nantissement. Il faut que le reste de la somme qu'il s'est engagé à me prêter, me soit remis à York avant six jours. S'il y manque, je lui fais couper la tête. Tu le rencontreras peut-être sur la route; car le mécréant assistoit au tournoi, et il est probable qu'il n'est pas encore très-éloigné.

Le maréchal piqua aussitôt des deux, et se di-

rigea vers Ashby. Le prince remonta à cheval, et, suivi d'un grand nombre de chevaliers, il prit la même route pour veiller aux apprêts du banquet qu'il devoit donner le soir.

CHAPITRE XIV.

« Au tournoi belliqueux, où la chevalerie
« Déployoit noblement son antique splendeur,
« Succédoit un banquet, où, près de son amie,
« Preux chevalier sentoit redoubler sa valeur. »
WARTON.

C'ÉTOIT dans le château d'Ashby que le prince Jean devoit donner la fête qu'il avoit annoncée. Mais ce château ne ressembloit en rien à celui dont les ruines imposantes intéressent encore le voyageur, et qui fut bâti postérieurement par lord Hastings, grand chambellan d'Angleterre, l'une des premières victimes de la tyrannie de Richard III, et cependant plus connu par la tragédie de Shakespeare que par sa renommée historique. La ville et le château d'Ashby, à l'époque où se passe notre histoire, appartenoient à Roger de Quincy, comte de Winchester, qui étoit alors dans la Terre-Sainte. En attendant, le prince Jean habitoit son château, et disposoit de ses domaines sans le moindre scrupule. Voulant dans cette occasion éblouir ses hôtes en étalant le plus grand luxe, il avoit donné ordre de ne rien négliger afin que le banquet fût aussi splendide que possible.

Les pourvoyeurs du prince, qui, dans ces cir-

constances, excercoient tout le pouvoir de la royauté, avoient fait main basse dans les environs sur tout ce qui pouvoit figurer avec honneur sur la table de leur maître. Un nombre considérable d'invitations avoient été envoyées; et dans la nécessité où Jean se trouvoit alors de se concilier la faveur générale, il en avoit adressé non-seulement aux familles normandes qui demeuroient près d'Ashby, mais même à plusieurs familles saxonnes et danoises qui jouissoient d'une grande considération. Quelque mépris qu'on eût pour eux dans les occasions ordinaires, les Anglo-Saxons étoient trop nombreux pour ne pas être formidables, s'ils avoient pris part aux commotions civiles qui sembloient à la veille d'éclater, et il étoit d'une saine politique de chercher à s'attacher leurs chefs.

Toutes ces réflexions, Jean les avoit faites; aussi forma-t-il la résolution de traiter ces hôtes, qu'il ne voyoit pas souvent à sa table, avec une politesse et une affabilité à laquelle il ne les avoit pas accoutumés jusqu'alors. Mais quoique personne ne se fît moins de scrupule de sacrifier son opinion à son intérêt, et de feindre des sentiments, qu'il n'avoit pas, il falloit toujours, malheureusement pour le prince, que sa légèreté et sa pétulance finissent par éclater, et lui fissent perdre en un instant le fruit de sa dissimulation.

Il donna une preuve nouvelle de cette légèreté et de cette étourderie, lorsqu'il fut envoyé en Irlande par Henri II, son père, pour se concilier l'affection des habitants de ce royaume, qui venoit d'être réuni à l'Angleterre. Dans cette circonstance, les chefs irlandais s'empressèrent de venir présenter leurs hommages au jeune prince, et de lui offrir le baiser de paix. Mais au lieu de les recevoir avec bienveillance, Jean et ses courtisans, tout aussi fous que lui, ne purent résister à la tentation de tirer ces chefs par leurs longues barbes, conduite qui, comme on se le figure aisément, excita la plus vive indignation en Irlande. Nous avons cité cet exemple afin que le lecteur, jugeant par lui-même du caractère de Jean et de ses inconséquences continuelles, ne soit pas surpris de la conduite qu'il va lui voir tenir avec ses nouveaux hôtes.

Par suite de la résolution qu'il avoit formée, le prince Jean reçut Cédric et Athelstane avec les égards les plus marqués, et il leur exprima ses regrets, mais sans la moindre aigreur, lorsque le premier lui dit que l'indisposition de lady Rowena ne lui avoit pas permis de se rendre à son invitation. Cédric et Athelstane étoient tous les deux revêtus de l'ancien costume saxon, qui, sans être ridicule par lui-même, différoit cependant tellement de celui des autres convives, que

le prince Jean se fit beaucoup de mérite auprès de Waldemar Fitzurse d'avoir su se contenir assez pour ne pas rire à la vue d'un accoutrement que la mode du jour faisoit paroître si bizarre.

Cependant, à des yeux que la prévention n'auroit pas aveuglés, la tunique courte et étroite, et le long manteau des Saxons eussent paru des vêtements plus gracieux et surtout plus commodes que ceux des Normands, qui portoient un long pourpoint, si large, qu'il ressembloit à une blaude de charretier, et, par-dessus, un petit manteau très-court, qui ne pouvoit les préserver ni du froid ni de la pluie, et qui sembloit n'avoir d'autre objet que d'étaler autant de fourrures et de broderies que l'art du tailleur pouvoit parvenir à en mettre. L'empereur Charlemagne paroît avoir très-bien senti tous les inconvénients de cette mode. — A quoi servent, disoit-il, ces manteaux si courts? Au lit, ils ne sauroient nous couvrir; à cheval, ils ne nous protégent ni contre la pluie ni contre le vent; sommes-nous assis, ils ne préservent nos jambes ni du froid ni de l'humidité.

Cependant, en dépit de cette censure impériale, les manteaux courts continuèrent à être à la mode jusqu'à l'époque dont nous parlons, surtout parmi les princes de la maison d'Anjou. Tous les courtisans du prince Jean en portoient,

et ne manquoient pas de tourner en ridicule les longs manteaux saxons.

Les convives prirent place autour d'une table richement servie. Les nombreux cuisiniers qui suivoient le prince dans ses voyages avoient déployé tant d'art et de talent pour varier la forme des différents plats, qu'ils avoient réussi presque aussi bien que les professeurs modernes de l'art culinaire, à rendre impossible de deviner, à la simple inspection, quel étoit le mets dont on alloit goûter. Des gâteaux, des pâtisseries de toute espèce, friandises qu'on ne voyoit alors que sur les tables de la plus haute noblesse, varioient agréablement le coup d'œil, et les vins les plus délicats, placés de distance en distance, ajoutoient au luxe du festin.

Les Normands, en général, ne se faisoient pas remarquer par leur intempérance. Plus difficiles que gloutons, ils recherchoient la délicatesse dans les mets, mais ils évitoient avec soin toute espèce d'excès, et l'on ne pouvoit en dire autant des Saxons. Le prince Jean et ceux qui, pour lui faire leur cour, imitoient ses défauts, aimoient, il est vrai, un peu trop les plaisirs de la table, et l'on n'ignore pas qu'il mourut pour avoir mangé des pêches et bu de la cervoise; mais il faisoit lui-même une exception aux habitudes de ses compatriotes.

Ce fut avec une gravité maligne, qui n'étoit interrompue que par quelques gestes significatifs, que les chevaliers normands examinèrent jusqu'au moindre mouvement d'Athelstane et de Cédric: ceux-ci commirent, sans le savoir, plus d'une bévue dans un banquet dont les usages leur étoient entièrement inconnus. On sait très-bien qu'on pardonneroit plutôt à un homme de manquer aux bienséances et d'offenser les bonnes mœurs, que de paroître ignorer les points les plus minutieux de l'étiquette. Cédric, par exemple, qui essuyoit ses mains à une serviette, au lieu d'attendre qu'elles séchassent, en les agitant gracieusement en l'air, paroissoit beaucoup plus ridicule que son compagnon Athelstane, qui s'étoit adjugé à lui seul tout un vaste pâté, rempli de tout ce qu'il y avoit de plus fin et de plus délicat. Néanmoins, lorsqu'après un mûr examen, on découvrit que le thane de Conningsburgh (ou franklin, comme l'appeloient les Normands) ne savoit pas même quel étoit le mets qu'il venoit de dévorer si avidement, et qu'il avoit pris des becfigues et des rossignols pour des pigeons et des alouettes, son ignorance l'exposa à des risées que sa gloutonnerie méritoit à plus juste titre.

Lorsque le repas fut terminé, et tandis que la bouteille circuloit librement, les convives se

mirent à parler du tournoi et des exploits par lesquels chaque chevalier avoit signalé son bras; du vainqueur inconnu qui avoit remporté le prix du combat de l'arc; du chevalier noir, qui s'étoit soustrait aux honneurs qu'il avoit mérités; enfin du brave Ivanhoe, qui avoit acheté si cher la gloire d'être proclamé vainqueur. Il régnoit dans les discours une franchise vraiment militaire, et c'étoit un feu roulant de bons mots et de plaisanteries. Le prince Jean étoit le seul qui parût ne point partager la gaieté générale. Des réflexions pénibles sembloient l'agiter, et ce n'étoit que lorsque l'un de ses courtisans le rappeloit à lui-même, qu'il sembloit prendre quelque intérêt à ce qui se passoit autour de lui. Alors il se levoit précipitamment, remplissoit sa coupe, la vidoit d'un trait, comme pour ranimer ses esprits abattus, et ensuite il se mêloit à la conversation par quelque remarque faite brusquement ou au hasard.

— Nous vidons cette coupe, s'écria-t-il, à la santé de Wilfrid d'Ivanhoe, vainqueur du tournoi, et nous regrettons que sa blessure ne lui ait pas permis d'honorer ce banquet de sa présence. Que tout le monde porte sa santé, ainsi que nous, et surtout Cédric de Rotherham, digne père d'un fils qui donne de si belles espérances.

— Non, prince, répondit Cédric en se levant et en replaçant la coupe sur la table sans y porter

ses lèvres ; je ne donne pas le nom de fils à celui qui méprise mes ordres, et qui renonce aux mœurs et aux usages de ses pères.

— Il n'est pas possible, s'écria le prince en jouant la surprise, qu'un aussi brave chevalier soit un fils indocile et rebelle.

— Cependant tel est Wilfrid, reprit Cédric. Il quitta ma demeure pour aller partager les plaisirs de la cour de votre frère, où il apprit ces tours d'agilité que vous appelez des prouesses et que vous admirez tant. Il la quitta contre ma volonté et malgré mes ordres ; et, du temps d'Alfred, une pareille conduite eût été appelée désobéissance, crime qu'on punissoit avec la plus grande rigueur.

— Hélas ! dit le prince en poussant, par affectation, un profond soupir, puisque votre fils a été à la cour de mon malheureux frère, il est inutile de demander où, et de qui il apprit à désobéir à son père.

Ainsi parla le prince Jean, oubliant sans doute que si Henri II avoit eu à se plaindre plus ou moins de tous ses enfants, c'étoit cependant lui qui s'étoit le plus distingué par sa rébellion et son ingratitude.

— Je crois, ajouta-t-il après un moment de silence, que mon frère se proposoit de donner à son favori le beau fief d'Ivanhoe.

— Il le lui a donné effectivement, répondit

Cédric, et ce n'est pas le moindre grief que j'aie à reprocher à mon fils, que de s'être abaissé à recevoir, en qualité de vassal, ces mêmes domaines qui appartenoient de droit à ses ancêtres, et qu'ils avoient toujours possédé sans dépendre de qui que ce fût.

— Vous ne vous opposerez pas alors, brave Cédric, dit le prince, à ce que nous donnions ce fief à une personne qui ne croira pas s'avilir en tenant un superbe domaine de la couronne d'Angleterre. Sir Réginald Front-de-Bœuf, ajouta-t-il, en se tournant vers ce baron, j'espère que vous saurez conserver cette belle baronie d'Ivanhoe; de manière à ce que Wilfrid n'encoure pas le déplaisir de son père en y rentrant jamais.

— Par saint Antoine, s'écria le géant en fronçant son noir sourcil, je consens à passer pour Saxon, si jamais Cédric, ou Wilfrid, ou quelqu'un de leur race, m'arrache jamais le présent que votre altesse veut bien me faire.

— Quiconque t'appellera Saxon, sir baron, reprit Cédric, offensé d'une expression que les Normands employoient souvent pour témoigner leur mépris pour les Anglais, te fera un honneur aussi grand qu'il est peu mérité.

Front-de-Bœuf alloit répondre, mais la pétulance et la légèreté du prince prirent les devants.

— D'honneur, milords, le noble Cédric dit vrai,

et lui et sa race peuvent réclamer le pas sur nous, tant pour la longueur de leur généalogie que pour celle de leurs manteaux.

— Oui, dit Malvoisin, ils nous précèdent dans le combat, comme le daim précède les chiens qui le poursuivent.

— Que de motifs n'ont-ils pas pour réclamer la préséance, dit le prieur Aymer, quand ce ne seroit que pour leurs manières nobles et gracieuses!

— Pour leur tempérance tout-à-fait remarquable, ajouta de Bracy, oubliant que, d'après le plan du prince, il devoit épouser une Saxonne.

— Sans parler de leur courage, ajouta Brian de Bois-Guilbert, de ce courage qu'ils déployèrent à Hastings et ailleurs.

Tandis que les courtisans suivoient l'exemple de leur prince, et que tour à tour ils cherchoient à faire rire aux dépens de Cédric, le Saxon étoit rouge de colère, et il promenoit sur eux tous un regard terrible, comme si la rapidité avec laquelle il se voyoit accablé d'injures l'avoit empêché de leur répondre à mesure; ou comme un taureau fougueux qui, entouré des chiens qu'on a lâchés contre lui, ne sait sur lequel il doit faire tomber d'abord sa vengeance. A la fin il parla d'une voix entrecoupée, et il s'adressa au prince Jean, comme au principal auteur de l'insulte qui lui avoit été faite.

—Quels qu'aient pu être les défauts et les vices de notre race, un Saxon auroit été regardé comme *Nidering*[1] (le terme de mépris le plus emphatique), si dans son propre château, à sa propre table, il eût traité un hôte qui ne l'avoit point offensé comme votre altesse m'a vu traiter aujourd'hui; et quelques revers qu'aient éprouvés nos ancêtres dans la plaine d'Hastings, ceux-là du moins, ajouta-t-il en regardant Front-de-Bœuf et le templier, devroient garder le silence, qui, il y a quelques heures, ont perdu selle et étrier devant la lance d'un Saxon.

—Par ma foi, voilà une raillerie piquante, dit le prince. Qu'en dites-vous, Messieurs? Nos sujets saxons prennent du courage; ils plaisantent, ils se hasardent dans ces temps de troubles. Quant à moi, je crois que nous n'avons rien de mieux à faire que de remonter sur nos vaisseaux, et de retourner de suite en Normandie.

—Par crainte des Saxons? dit de Bracy en riant: il ne nous faudroit pas d'autres armes que nos épieux de chasse pour réduire ces ours aux abois.

[1] C'étoit le comble de l'ignominie, chez les Saxons, que de mériter cette épithète. Guillaume le Conquérant lui-même, tout haï qu'il étoit par eux, attira sous ses étendards une armée considérable d'Anglo-Saxons, en menaçant de signaler ceux qui resteroient en arrière comme *Niderings*. Un auteur cite une phrase semblable qui avoit la même influence sur les Danois. (*Note du traducteur.*)

—Trève à vos railleries, sirs chevaliers, dit Fitzurse; et il seroit bon, ajouta-t-il en s'adressant au prince, que votre altesse assurât le bon Cédric que tous ces propos, qui doivent paroître un peu durs à l'oreille d'un étranger, ne sont qu'un badinage, et qu'aucun de nous n'a eu l'intention de l'insulter....

—De l'insulter? répondit le prince, en reprenant ses manières gracieuses et polies; c'est ce que je ne permettrois jamais qu'on fît en ma présence. Écoutez, milords, je bois à la santé de Cédric lui-même, puisqu'il refuse de boire à celle de son fils.

La coupe passa de main en main au milieu des applaudissements perfides des courtisans; mais le Saxon ne fut pas la dupe de ces fausses démonstrations. Il avoit peu de finesse et de pénétration d'esprit; mais c'étoit le croire par trop simple que de présumer que ce compliment flatteur lui feroit oublier l'insulte qui lui avoit été faite. Il garda cependant le silence, et le prince proposa ensuite la santé de sir Athelstane de Conningsburgh.

Le chevalier inclina la tête, et il répondit à l'honneur qu'on lui faisoit, en vidant d'un trait la vaste coupe qu'il tenoit à la main.

—Maintenant, Messieurs, que nous avons fait raison à nos hôtes, dit le prince, dont la tête com-

mençoit à s'échauffer un peu sous l'influence des vapeurs du vin, il est juste qu'ils répondent à leur tour à notre courtoisie. Noble thane, ajouta-t-il en s'adressant à Cédric, permettez-nous de vous prier de nommer quelque Normand, celui dont le nom souillera le moins votre bouche, et de noyer dans cette coupe toute l'amertume que le son pourroit laisser derrière lui!

Fitzurse se leva pendant que le prince Jean parloit, et se glissant derrière le Saxon, il lui insinua de ne pas laisser échapper cette occasion de mettre fin à toute espèce d'animosité entre les deux races, en nommant le prince Jean. Le Saxon ne répondit rien à cette insinuation politique, mais, se levant, et remplissant sa coupe jusqu'aux bords, il adressa ces mots au prince : — Votre altesse demande que je nomme un Normand dont je ne rougisse pas de porter la santé. C'est exiger un effort pénible, sans doute, puisque c'est commander à l'esclave de chanter les louanges du maître; au vaincu, accablé de tous les maux qui marchent à la suite de la conquête, de chanter les louanges du conquérant. Cependant j'y consens; oui, j'en nommerai un, le premier par le rang comme par le courage, le meilleur et le plus noble de sa race; et quiconque refusera de répéter son nom, je dis que c'est un lâche, dénué de tous sentiments d'honneur; je le dis et je le sou-

tiendrai au péril de ma vie. Chevaliers, à la santé de Richard Cœur de Lion!

Le prince Jean, qui s'étoit attendu que son nom termineroit la harangue du Saxon, tressaillit en entendant prononcer si inopinément celui de son frère. Il porta machinalement la coupe à ses lèvres, puis la remit aussitôt sur la table pour examiner l'effet que cette proposition inattendue produisoit sur les convives. Plusieurs anciens courtisans remplis d'expérience imitèrent fidèlement l'exemple que le prince avoit donné lui-même, portant la coupe à leurs lèvres, puis la remettant au même instant devant eux. D'autres, entraînés par un sentiment plus généreux, s'écrièrent avec enthousiasme : Vive le roi Richard ! et puisse-t-il nous être bientôt rendu ! Un petit nombre, (Front-de-Bœuf et le templier en faisoient partie) ne portèrent pas même la main à leurs coupes, et restèrent immobiles, tandis qu'un froid dédain se peignoit dans tous leurs traits. Mais personne n'osa s'opposer ouvertement à ce qu'on portât la santé du monarque.

Après avoir joui de son triomphe pendant près d'une minute, Cédric dit à son compagnon : — Levons-nous, noble Athelstane ! nous sommes restés ici assez long-temps, puisque nous avons répondu à la courtoisie du prince Jean, qui a rempli si dignement à notre égard les devoirs de l'hos-

pitalité. Ceux qui voudroient connoître plus à fond les manières rudes et grossières des Saxons, peuvent venir nous voir dans les demeures de nos ancêtres; nous ne les quitterons plus; nous savons à présent ce que c'est qu'un banquet royal, et ce que c'est que la politesse normande.

A ces mots il se leva, et sortit suivi d'Athelstane et de plusieurs autres convives qui, Saxons comme eux, se tenoient offnesés par les sarcasmes du prince Jean et de ses courtisans.

—Par les os de saint Thomas, dit le prince, lorsqu'ils furent partis, ces rustres de Saxons ont eu tous les honneurs de la journée, et ils se sont retirés en triomphe.

—*Conclamatum et poculatum est*, dit le prieur Aymer, nous avons bu et nous avons crié: il seroit temps de nous retirer à présent.

—Le moine, dit de Bracy, a-t-il donc quelque belle pénitente à confesser ce soir, qu'il soit si pressé de partir?

—Non, sir chevalier, reprit l'abbé, mais j'ai plusieurs milles à faire ce soir pour regagner mon humble demeure.

—Ils nous quittent, dit le prince à l'oreille de Fitzurse; la crainte les poursuit déjà, et ce prieur poltron est le premier à m'abandonner.

—Ne craignez rien, prince, lui dit Waldemar; je saurai bien l'engager à se trouver à York

lorsque nous nous y réunirons comme nous en sommes convenus. Sir prieur, ajouta-t-il, je désirerois, avant votre départ, vous dire deux mots en particulier.

Tous les convives s'étoient alors dispersés, à l'exception de ceux qui étoient de la suite du prince Jean, ou qui s'étoient déclarés ouvertement pour lui.

— Voilà donc le résultat de vos avis, dit le prince, en jetant un regard irrité sur Fitzurse. Je suis bravé à ma propre table par un Saxon ivre; et, au seul nom de mon frère, tout le monde me fuit comme si j'avois quelque maladie contagieuse.

— Ce n'est pas moi, prince, c'est votre légèreté et votre imprudence qu'il faut en accuser. Mais ce n'est pas le moment de se livrer à des reproches inutiles; de Bracy et moi nous irons trouver ces lâches, et nous leur ferons sentir qu'ils se se sont trop avancés pour reculer.

— Ce sera en vain, dit le prince Jean, en parcourant la salle à grands pas, et avec une agitation à laquelle le vin avoit contribué en partie; ce sera en vain. Ils ont vu l'écriture sur le mur; ils ont aperçu les traces du lion sur le sable; ils ont entendu les rugissements qui ébranloient au loin la forêt; rien ne ranimera leur courage.

— Plût à Dieu que quelque chose pût ranimer

le sien! dit Fitzurse à Bracy. Le nom seul de son frère est un tourment pour lui. Qu'ils sont à plaindre les conseillers d'un prince qui manque de courage et de résolution pour le bien comme pour le mal!

CHAPITRE XV.

« Il me croit son jouet, sa dupe, son esclave :
« Il verra qu'au milieu de la confusion
« Qui va naître bientôt de sa rébellion,
« Je saurai me frayer un chemin convenable.
« Qui dira que j'ai tort ? »

Basile, *tragédie*.

Jamais araignée ne prit plus de peines pour réparer sa toile endommagée, que n'en prit Waldemar Fitzurse pour réunir les barons épars qui favorisoient les projets du prince Jean. Un petit nombre d'entre eux y avoit pris part par inclination, et pas un n'étoit sincèrement attaché à sa personne. Il falloit donc que Fitzurse leur rappelât les avantages qu'ils avoient trouvés jusqu'alors dans la protection du prince, et leur montrât dans l'avenir une perspective encore plus brillante. Aux jeunes nobles, esclaves de leurs plaisirs, il offroit l'appât d'une licence effrénée; il séduisoit les ambitieux par l'espoir des honneurs, et flattoit les âmes intéressées par la promesse de leur accorder de nouveaux domaines et de les combler de richesses. Il accordoit des gratifications aux chefs des bandes mercenaires, argument qui étoit le plus puissant sur leur es-

prit, et sans lequel tous les autres eussent été inutiles. Cet agent actif distribuoit encore plus de promesses que d'argent comptant; enfin il n'oublioit rien de ce qui pouvoit décider celui qui hésitoit encore, et ranimer celui qui perdoit courage. Il parloit du retour du roi Richard comme d'un événement hors de toute probabilité. Cependant, quand il eut remarqué, d'après l'air de doute de ceux à qui il tenoit ce langage, et d'après leurs réponses ambiguës, que c'étoit cette crainte qui agissoit assez fortement sur leurs esprits, il dit hardiment que le retour du roi, quand même il auroit lieu, ne devroit rien changer à leurs vues politiques.

— Si Richard revient, disoit Fitzurse, ce sera pour enrichir ses croisés, appauvris et mourants de faim, aux dépens de ceux qui ne l'ont pas suivi à la Terre-Sainte; pour exiger un compte terrible de tous ceux qui, pendant son absence, auront commis quelque peccadille contre les lois du pays ou les priviléges de la couronne; pour punir les templiers et les hospitaliers de la préférence qu'ils ont donnée à Philippe de France, pendant les guerres en Palestine; enfin pour traiter en rebelles tous les amis du prince Jean. Craignez-vous sa puissance? je conviens que c'est un chevalier aussi vigoureux que vaillant; mais nous ne sommes plus dans le siècle du roi Arthur, où un seul cham-

pion bravoit toute une armée. Si Richard revient, il sera seul, sans suite, sans amis : les ossements de ses braves soldats blanchissent les plaines de la Palestine. Le peu de croisés qui ont échappé au trépas sont revenus ici en vrais mendiants, comme ce Wilfrid d'Ivanhoe, et ne sont nullement à craindre. Qu'importe son droit de primogéniture, ajoutoit-il à ceux qui conservoient quelques scrupules sur ce point : lui donne-t-il à la couronne d'Angleterre un titre plus sacré que le même droit n'en donna au duc Robert de Normandie, fils aîné du conquérant ? Guillaume le Roux et Henri, ses frères cadets, lui furent cependant successivement préférés par la voix de la nation. Robert avoit toutes les qualités qu'on peut faire valoir en faveur de Richard. Il étoit vaillant chevalier, chef plein de talent, généreux envers ses amis et envers l'église ; il s'étoit croisé pareillement et avoit conquis le saint Sépulcre. Il n'en mourut pas moins aveugle et prisonnier dans le château de Cardiffe, parce qu'il ne voulut pas se soumettre à la volonté du peuple, qui refusa de le reconnoître pour maître. Nous avons droit de choisir, dans la famille royale, le prince le plus en état de nous gouverner ; c'est-à-dire celui qui sait le mieux soutenir les intérêts de la noblesse. Il est possible que, quant aux qualités personnelles, le prince Jean soit un peu au-dessous de Richard ;

mais si l'on réfléchit que celui-ci revient tenant en main le glaive de la vengeance, tandis que le premier nous présente priviléges, honneurs, richesses, comment pourrions-nous hésiter dans le choix que nous avons à faire entre eux?

Ces raisonnements et beaucoup d'autres, que le rusé conseiller du prince Jean savoit adapter au caractère de ceux à qui il parloit, et aux circonstances particulières où chacun d'eux se trouvoit, produisirent l'effet qu'il en attendoit sur les barons du parti du prince Jean. La plupart consentirent à se rendre à l'assemblée qu'on se proposoit de tenir à York, afin de prendre des arrangements définitifs pour mettre la couronne sur la tête du frère du roi légitime.

La nuit commençoit à tomber quand Fitzurse, fatigué, épuisé des efforts qu'il avoit faits, mais content de leur résultat, en rentrant au château d'Ashby, rencontra de Bracy, qui avoit changé les riches vêtements sous lesquels il avoit paru au banquet, pour un justaucorps et un haut de chausse de drap vert, un casque de cuir et un couteau de chasse; un cor étoit suspendu à son épaule; il tenoit un arc en main et un paquet de flèches étoit attaché à sa ceinture. Si Fitzurse l'avoit rencontré hors du château, il auroit passé près de lui sans y faire attention; mais le trouvant dans le vestibule, il le regarda de plus près, et

reconnut le chevalier normand sous le costume d'un archer anglais.

— Que signifie cette mascarade? lui demanda Fitzurse avec un peu d'humeur. Est-ce le moment de songer à quelques nouvelles folies, quand le destin de notre maître, du prince Jean, est à la veille d'être décidé? N'auriez-vous pas mieux fait de chercher, comme moi, à raffermir les dispositions chancelantes de ces poltrons, à qui le nom du roi Richard fait peur, comme on dit qu'il effraie les enfants sarrasins?

— J'ai pensé à mes affaires, Fitzurse, répondit de Bracy avec un grand sang-froid, comme vous avez songé aux vôtres.

— Comme j'ai songé aux miennes! Je ne me suis occupé que de celles du prince Jean, notre patron commun.

— Fort bien, Waldemar; mais quel est votre motif pour agir ainsi? votre intérêt personnel : vous n'en avez pas d'autre..... Allons, Fitzurse, nous nous connoissons tous deux. L'ambition dirige toutes vos actions; le plaisir est le mobile des miennes : c'est le résultat de la différence de nos âges. Quant au prince Jean, vous en avez la même opinion que moi. Nous savons tous deux qu'il est trop foible pour être un roi ferme, trop desposte pour être un bon roi, trop insolent et trop présomptueux pour être un roi chéri de ses

sujets; enfin, trop inconstant et trop timide pour conserver long-temps sa couronne. Pourquoi donc avons-nous embrassé son parti? Parce que c'est sous un tel roi que Fitzurse et de Bracy peuvent espérer de parvenir. Voilà pourquoi nous l'aidons, vous de votre politique, et moi des lances de ma compagnie franche.

— J'ai un auxiliaire qui donne de belles espérances! dit Fitzurse d'un ton impatient : un homme qui s'occupe de folies, dans le moment le plus critique... Et quel est donc, au nom du ciel, le motif d'un pareil déguisement, dans une crise si sérieuse?

— Je veux, dit de Bracy avec le plus grand sang-froid, me procurer une femme à la manière de la tribu de Benjamin.

— De la tribu de Benjamin? je ne vous comprends pas.

— N'étiez-vous donc pas présent, hier, quand après la chanson chantée par le ménestrel, le prieur Aymer nous conta qu'autrefois, en Palestine, il s'éleva une querelle mortelle entre le clan de Benjamin et le reste de la nation d'Israël; que celle-ci, ayant pris les armes, tailla en pièces toute la chevalerie de ce clan, et jura par la sainte Vierge de ne pas permettre à ceux qui avoient échappé au carnage de prendre des épouses de leur lignage; que ces derniers en-

voyèrent consulter le saint père le pape, pour savoir ce qu'ils devoient faire; que d'après l'avis de sa sainteté, les jeunes chevaliers de la tribu de Benjamin donnèrent un superbe tournoi; qu'ils enlevèrent toutes les dames qui y vinrent, et que, par ce moyen, ils se procurèrent des épouses sans avoir de consentement à demander à personne.

— Je crois me rappeler cette histoire, quoiqu'il me semble que vous ou le prieur y avez fait de grands changements, mais je ne vois pas....

— Je vous dis que je veux me procurer une femme à la manière de la tribu de Benjamin; c'est-à-dire que cette nuit, sous ce déguisement, je tombe sur ce troupeau de porcs saxons qui viennent de partir du château, et j'enlève la belle lady Rowena.

— Êtes-vous fou, de Bracy? songez donc que, quoique ce soient des Saxons, ils sont riches, puissants, et d'autant plus respectés par leurs concitoyens, que la richesse et la puissance ne sont aujourd'hui le partage que d'un bien petit nombre de Saxons.

— Et ne devroient être celui d'aucun d'eux, pour achever le grand œuvre de la conquête.

— Au moins, ce n'est pas le moment d'y songer. La crise qui s'approche rend indispensable

au prince Jean la faveur du peuple, et il ne pourroit refuser justice...

— Qu'il l'accorde, s'il l'ose, et il verra bientôt la différence d'une troupe de bonnes lances comme les miennes, à un rassemblement de misérables Saxons sans ordre ni discipline. Au surplus, vous ne savez pas quel est mon plan. Tout le blâme de cette entreprise retombera sur les bandits qui infestent les forêts du comté d'York. Sous ces vêtements, n'ai-je pas l'air du plus hardi d'entre eux? J'ai fait épier les mouvements de nos Saxons. Cette nuit, ils doivent coucher au couvent de Saint-Wittol..... Withold..... je ne sais quel rustre de saint saxon, près de Burton. Le lendemain, nous tombons sur eux, comme des faucons sur leur proie. Alors je parois sous ma forme naturelle; je joue le rôle de chevalier courtois; je délivre la belle infortunée des mains de ses ravisseurs; je la conduis au château de Front-de-Bœuf, ou en Normandie, et je ne la laisse reparoître dans le monde que comme épouse de Maurice de Bracy.

— C'est un plan admirable, bien sagement conçu, et je doute qu'il soit entièrement de votre invention.... Soyez franc, de Bracy: qui vous a aidé à tracer un tel projet, et qui vous aidera à le mettre à exécution? car ce ne peut être votre compagnie: elle est à York.

— Et pourquoi ne vous le dirois-je pas? C'est le templier Brian de Bois-Guilbert qui doit m'aider à exécuter le plan que nous avons conçu ensemble. Lui et ses gens seront, comme moi, déguisés en braconniers, et ils seront ensuite mis en déroute par la valeur de mon bras.

— Sur mon âme, c'est un plan digne de votre double sagesse! J'admire surtout la prudence que vous montrez, de Bracy, en laissant la jeune dame entre les mains de votre digne confédéré. Je crois bien que vous pourrez réussir à l'enlever à ses amis saxons; mais la retirer ensuite des griffes de Bois-Guilbert, c'est une affaire beaucoup plus douteuse. C'est un faucon habitué à saisir sa proie, mais qui ne la lâche pas si facilement.

— Il est templier, par conséquent je ne puis l'avoir pour rival dans le projet d'épouser lady Rowena. Auroit-il des vues illégitimes sur celle à qui je me propose de faire porter mon nom? de par le ciel! quand il seroit à lui seul tout le chapitre de son ordre, il n'oseroit me faire une telle insulte!

— Puisque rien de ce que je vous dis, de Bracy, ne peut chasser cette folie de votre imagination, puisque telle est votre opiniâtreté, faites ce qu'il vous plaira; mais, du moins, qu'elle ne soit pas aussi longue que le moment en est mal choisi, et perdez le moins de temps qu'il vous sera possible.

— Je vous dis, Fitzurse, que c'est l'affaire de quelques heures, et qu'après-demain vous me verrez à York à la tête de ma brave compagnie, prêt à exécuter tous les plans que votre politique aura tracés. Mais mes camarades m'attendent, adieu; je vais, en vrai chevalier, conquérir les sourires de la beauté.

— En vrai chevalier? répéta Waldemar en le regardant s'éloigner : dis en vrai fou, en enfant, qui oublie les affaires les plus sérieuses pour courir après un papillon... Et voilà les instruments qu'il faut que j'emploie. Et pour qui? pour un prince aussi imprudent que présomptueux, qui sera probablement un maître aussi ingrat qu'il s'est montré fils rebelle et frère dénaturé.... Mais lui-même n'est aussi qu'un des ressorts que je fais jouer, et c'est un secret que je me réserve de lui apprendre, s'il ose jamais séparer ses intérêts des miens.

Les réflexions de l'homme d'état furent interrompues ici par la voix du prince, qui d'un appartement intérieur s'écria : — Waldemar! Waldemar Fitzurse! Et ôtant son bonnet, le futur chancelier d'Angleterre, car c'étoit à ce grade élevé qu'aspiroit l'ambition du courtisan normand, se hâta d'aller recevoir les ordres du futur monarque.

CHAPITRE XVI.

« Un vénérable ermite habitoit ce désert :
« La mousse étoit son lit, des fruits sa nourriture,
« Un autre son palais, sa boisson de l'eau pure ;
« La prière en ce lieu l'occupoit nuit et jour,
« Et Dieu, Dieu seul étoit l'objet de son amour. »

PARNELL.

Le lecteur ne peut avoir oublié que, dans la seconde journée du tournoi, la victoire fut décidée par la valeur d'un chevalier inconnu que les spectateurs avoient surnommé *le Noir-Fainéant*, attendu l'air passif et indolent qu'il avoit montré pendant la première partie du combat. Ce chevalier avoit quitté la lice au moment du triomphe, et lorsqu'on le chercha pour lui accorder la récompense due à sa valeur, il fut impossible de le trouver. Pendant que les hérauts d'armes l'appeloient à haute voix, sous le nom du *Chevalier-Noir*, il marchoit vers le nord, évitant les chemins les plus fréquentés, et prenant la route la plus courte à travers les bois. Il passa la nuit dans une petite auberge isolée, où il rencontra pourtant un ménestrel, qui lui apprit que le prix du tournoi avoit été décerné, attendu son absence, au chevalier déshérité.

Il partit le lendemain dès la pointe du jour, dans le dessein d'avancer, le plus qu'il lui seroit possible, vers le terme de son voyage; et il avoit eu soin la veille de ménager son cheval de manière à ce qu'il fût en état de faire une longue course sans avoir besoin de beaucoup de repos. Il ne fit pourtant pas autant de chemin qu'il l'espéroit: car les sentiers qu'il suivoit dans les bois étoient si tortueux, que, lorsque la nuit tomba, il n'étoit encore que sur la lisière orientale du comté d'York. Il étoit temps qu'il songeât à trouver quelque nourriture tant pour lui que pour son coursier, et un gîte où il pût passer la nuit. L'endroit où il étoit ne paroissoit propre à lui fournir ni l'un ni l'autre, et il sembloit devoir être réduit à l'expédient ordinaire des chevaliers errants, qui, en pareil cas, laissent paître leurs chevaux en liberté, et s'asseyent par terre, le dos appuyé contre un chêne, songeant à la dame de leurs pensées. Mais, soit que le chevalier noir n'eût pas de maîtresse, soit qu'il fût aussi nonchalant en amour qu'il avoit paru l'être dans le tournoi, les méditations sur les attraits et les rigueurs d'une belle n'étoient pas en état de lui faire oublier la fatigue et la faim, et de lui tenir lieu de lit et de souper. Il ne fut donc pas très-satisfait quand, jetant les yeux autour de lui, il ne se vit environné que de bois, coupés à la vérité par plusieurs sen-

tiers, mais qui sembloient formés par les animaux qui y faisoient leur demeure, ou par les chasseurs qui les poursuivoient.

Le soleil, d'après lequel le chevalier avoit jusqu'alors dirigé sa course, venoit de se cacher sur sa gauche, derrière les montagnes du comté de Derby; et plus il marchoit, moins il pouvoit savoir s'il avançoit vers le but de son voyage, ou s'il s'écartoit de sa route. Parmi les différents sentiers qui se croisoient dans le bois, il s'efforça de reconnoître lequel étoit le plus battu, dans l'espoir qu'il le conduiroit à la chaumière de quelque bûcheron; mais aucun ne paroissoit plus fréquenté que l'autre; et, ne sachant lequel choisir, il résolut de s'en rapporter à la sagacité de son cheval, l'expérience lui ayant appris que l'instinct de ces animaux est quelquefois plus sûr que le calcul le mieux réfléchi de leur maître.

Le généreux coursier, quoique fatigué d'une longue journée sous un cavalier de haute taille, fortement constitué et couvert d'une armure pesante, ne sentit pas plutôt les rênes flotter sur son cou, que, reconnoissant qu'il étoit abandonné à lui-même, il sembla reprendre un nouveau courage et une nouvelle vigueur. A peine auparavant répondoit-il à l'éperon, et alors, comme fier de la confiance qu'on lui accordoit, il releva la tête, et prit de lui-même un trot plus vif. Le sentier

qu'il choisit ne conduisoit pas dans la même direction que le chevalier avoit suivie toute la journée; et cependant il résolut de s'en rapporter aveuglément à son choix.

L'événement le justifia; le sentier s'élargit peu à peu, et le son d'une petite cloche annonça bientôt au chevalier qu'il n'étoit pas loin de quelque chapelle ou de quelque ermitage.

Il ne tarda pas à se trouver dans une clairière, sur un des côtés de laquelle s'élevoit presque perpendiculairement un rocher tapissé de lierre, et où l'on voyoit aussi des buissons de buis et quelques chênes nourrissant leurs racines dans des crevasses remplies de terre, et qui laissoient flotter leurs rameaux verts sur un précipice semblable au panache d'un guerrier, qui donne de la grâce à un casque, fait pour inspirer la seule terreur. Contre la base du rocher étoit appuyée une chaumière dont les murs étoient formés de troncs d'arbres joints ensemble par un mélange de terre et de mousse battues. Le tronc d'un jeune sapin, dépouillé de toutes ses branches, auquel on avoit attaché transversalement vers le haut une grosse branche, offroit aux yeux un emblème grossier de la sainte croix. A quelque distance, une source d'eau pure sortoit du rocher, et tomboit dans une pierre creuse dont le travail des mains avoit fait une espèce de bassin rustique.

S'échappant ensuite, elle descendoit en murmurant dans un lit creusé par le temps, et, après avoir fait quelques détours dans la petite plaine que formoit la clairière, disparoissoit dans le bois voisin.

A côté de cette fontaine étoient les ruines d'une petite chapelle dont le toit étoit tombé en partie. Ce petit édifice, même quand il étoit entier, n'avoit jamais eu plus de seize pieds de longueur sur douze de largeur; et le toit, dont l'élévation étoit proportionnée à ses autres dimensions, étoit formé de quatre arcades soutenues par des piliers massifs, et dont deux s'étoient écroulés. Le portail étoit décoré d'ornements en zig-zag, semblables à ceux qu'on voit encore dans les anciennes églises saxonnes; et sur le porche s'élevoit un beffroi auquel étoit suspendue une petite cloche dont le son avoit été entendu, quelques instants auparavant, par le chevalier noir.

La vue de cet ermitage ne lui laissa nul doute que l'anachorète qui l'habitoit ne lui permît d'y passer la nuit : car les ermites qui logeoient dans les bois se faisoient un devoir de donner l'hospitalité aux voyageurs égarés ou surpris par la nuit. Il sauta donc à bas de son cheval sans se donner le temps d'examiner les lieux avec autant de détail que nous; mais, remerciant saint Julien, patron des voyageurs, il frappa à la porte avec le

bout de sa lance, dans l'espoir qu'elle s'ouvriroit pour lui.

Ce ne fut qu'après avoir frappé deux fois qu'il obtint une réponse, et elle n'étoit pas conçue en termes favorables.

— Passe ton chemin, qui que tu sois, répondit une voix forte et brusque, ne trouble pas le serviteur de Dieu et de saint Dunstan dans ses dévotions du soir.

— Révérend père, répondit le chevalier, je suis un pauvre voyageur égaré dans ces bois; en m'accordant l'hospitalité pour cette nuit, vous ferez un acte de charité chrétienne.

— Mon frère, bien loin de pouvoir faire la charité, il a plu à la sainte Vierge et à saint Dunstan que je la reçusse des autres. Je n'ai ici aucune provision qu'un chien voulût partager avec moi, et un cheval un peu délicat ne voudroit pas de ma couche pour litière. Passe donc ton chemin, et que le ciel t'assiste.

— Mais comment trouverai-je mon chemin dans ce bois, au milieu des ténèbres? Je vous en supplie, révérend père, ouvrez au moins votre porte, et venez m'indiquer ma route.

— Je vous en supplie, bon frère en Dieu, reprit l'anachorète, ne m'importunez pas davantage; vous avez déjà interrompu un *pater*, deux *ave* et un *credo*, que mon vœu de misé-

rable pécheur m'oblige à dire avant le lever de la lune.

— La route! la route! s'écria le chevalier! la route! si je ne dois pas attendre davantage de ta complaisance.

— La route est facile. Le sentier en face de ma cellule conduit à un marécage bordé par un ruisseau qui doit être guéable, attendu qu'il n'y a pas eu de fortes pluies depuis quelque temps. Mais n'en approche qu'avec précaution, parce que les bords en sont escarpés, et qu'il s'y trouve plusieurs précipices. Ensuite tu suivras un mauvais chemin rompu, et......

— Un marécage, un gué, des précipices, un chemin rompu! s'écria le chevalier : sir ermite, quand vous seriez le plus saint des anachorètes présens, passés et futurs, vous ne réussiriez pas à me persuader de faire une telle route pendant les ténèbres. Puisque vous vivez de la charité des autres, sans la mériter, comme je m'en doute, vous n'avez pas le droit de la refuser. Ouvrez-moi donc à l'instant la porte de votre ermitage, ou, de par le ciel, vous m'obligerez à l'enfoncer.

— Ami voyageur, répliqua l'ermite, ne me force pas à faire usage des armes charnelles que le ciel m'a accordées pour ma défense, tu en serois mauvais marchand.

Des aboiements qui se firent entendre en ce

moment apprirent au chevalier que l'ermite venoit d'appeler pour auxiliaires une autre chiens qu'il avoit sans doute dans une autre partie de son logis, et, irrité des préparatifs que faisoit le cénobite pour persister dans son refus d'hospitalité, il frappa si violemment la porte avec le pied, que le poteau qui la soutenoit en parut ébranlé.

— Patience, patience, ami voyageur, dit l'anachorete, qui ne se soucioit vraisemblablement pas d'exposer sa porte à un second choc, je vais t'ouvrir; mais tiens-toi sur tes gardes, car, de par saint Dunstan, tu t'en repentiras.

A ces mots, la porte s'ouvrit, et l'ermite, homme vigoureux et bien découplé, couvert de son froc et de son capuchon, et ayant pour ceinture une corde de joncs, parut devant le chevalier. Il tenoit d'une main une torche allumée, et de l'autre un gros bâton noueux qui pouvoit passer pour une massue. Deux chiens de la plus grande taille étoient à ses côtés, et sembloient n'attendre qu'un signal de leur maître pour s'élancer contre l'étranger. Mais quand, à la lueur de sa torche, l'ermite vit un chevalier armé de toutes pièces, il changea tout à coup d'intention, et, congédiant ses deux alliés, il prit un ton de politesse brusque, et l'invita à entrer dans sa cellule, cherchant à s'excuser en même temps sur ce qu'il n'ouvroit jamais sa porte après le coucher

du soleil, de crainte des voleurs et des brigands qui infestoient les bois, et qui ne respectoient ni saint Dunstan, ni ceux qui se dévouoient à son service.

— La pauvreté de votre cellule, mon père, dit le chevalier en jetant les yeux autour de lui, après être entré, et en ne voyant qu'un lit de feuilles, un crucifix grossièrement sculpté en chêne, un missel, une table de pierre brute, deux escabelles, et quelques mauvais ustensiles de ménage, la pauvreté de votre cellule semble devoir vous mettre à l'abri de toute crainte des brigands, sans parler de vos deux fidèles auxiliaires, qui sont de taille à terrasser un cerf, et auquel peu d'hommes, je crois, pourroient résister.

— Le garde forestier, dit l'ermite, m'a permis de les conserver pour me protéger dans ma solitude, jusqu'à ce qu'il règne plus de sûreté dans le pays.

En parlant ainsi, il plaça sa torche dans une branche de fer enfoncée dans un des arbres qui formoient le mur; et, ranimant le feu en y ajoutant du bois sec, il s'assit sur une escabelle à côté de la table, et fit signe au chevalier d'en faire autant.

Ils s'assirent tous deux, et se regardèrent l'un l'autre quelques instants d'un air grave, chacun

d'eux pensant probablement que jamais il ne s'étoit trouvé en face d'un homme qui eût l'air plus vigoureux et plus déterminé.

— Digne ermite, dit enfin le chevalier, si je ne craignois d'interrompre vos pieuses méditations, je demanderois trois choses à votre révérence : d'abord, où je dois placer mon cheval, ensuite si vous pouvez me donner à souper, enfin où je dois passer la nuit.

— Ma règle me fait un devoir, répondit l'ermite, de ne rompre le silence qu'en cas d'absolue nécessité : je vous répondrai donc par gestes, autant qu'il me sera possible. Lui désignant alors successivement deux coins de sa cellule : Voilà l'écurie, lui dit-il, voilà votre chambre à coucher. Prenant ensuite sur une planche une assiette dans laquelle se trouvoit une couple de poignées de pois secs, et la plaçant sur la table, devant son hôte : Et voici votre souper, ajouta-t-il.

Le chevalier leva les épaules, et, sortant de la chaumière, il y fit entrer son cheval qu'il avoit attaché à un arbre. Il le déharnacha avec soin, et, ôtant son propre manteau, il le lui étendit sur le dos.

L'ermite fut touché probablement des soins que le chevalier prenoit de son coursier, et de son adresse; il fit semblant de se rappeler que le garde forestier, lors de la dernière visite qu'il lui

avoit faite, avoit laissé quelques restes de fourrage ; et sortant par une porte située au fond de l'appartement, il rapporta une botte d'excellent foin et une mesure raisonnable d'avoine, qu'il mit devant le cheval de l'étranger. Étant sorti une seconde fois, il revint avec un sac de fougère sèche, qu'il étendit dans le coin qu'il avoit désigné comme devant être la chambre à coucher du chevalier. Celui-ci le remercia de ses soins obligeants : après quoi chacun d'eux se plaça sur son escabelle à côté de la table où étoit toujours l'assiette de pois secs. L'ermite, après avoir prononcé un long *Benedicite* qui avoit été jadis en latin, sans doute, mais où il étoit difficile de reconnoître cette langue, crut devoir montrer l'exemple à son hôte, en mettant trois ou quatre pois dans une grande bouche armée d'excellentes dents, aussi aiguës et aussi blanches que celles d'un sanglier.

Le chevalier, voulant l'imiter, ôta son casque, son corselet et la plus grande partie de son armure, et fit voir à l'ermite une tête couverte de cheveux très-blonds, bouclés naturellement, des traits prononcés, des yeux brillants et pénétrants, des moustaches d'une couleur un peu plus foncée que ses cheveux, enfin un homme ayant l'air aussi hardi et aussi entreprenant que sembloit l'annoncer sa haute stature.

L'ermite, comme s'il eût voulu répondre à la confiance de son hôte, rejeta son capuchon en arrière, et découvrit une tête ronde, qui ne pouvoit guère appartenir qu'à un homme de trente à trente-deux ans. Sa large tonsure étoit entourée d'un cercle de cheveux noirs et crépus. Ses traits n'annonçoient ni les austérités ni l'abstinence d'un cénobite; ses joues étoient chargées d'embonpoint et de vermillon; ses yeux, surmontés de gros sourcils noirs, à peine séparés l'un de l'autre, étoient pleins de feu et de hardiesse; et ses muscles, ses membres robustes indiquoient un homme nourri des meilleures viandes plutôt que de pois secs. Cette remarque n'échappa point au chevalier, qui, ayant broyé, non sans peine, une demi-douzaine de ces pois, demanda à son hôte quelque liquide pour l'aider à les avaler.

L'ermite satisfit à sa demande en plaçant devant lui une cruche pleine d'une eau pure et limpide. — Elle vient de la fontaine de saint Dunstan, dit-il, cette fontaine dans laquelle il baptisa, entre deux soleils, cinq cents Danois païens. Que son nom soit béni! Et, approchant la cruche de ses lèvres, il se contenta, malgré cet éloge, d'en prendre une gorgée.

— Révérend père, dit le chevalier, il me semble que ces pois secs, dont vous mangez si peu, et cette eau sainte dont vous ne buvez guère, ont sur

vous une vertu miraculeuse. Vous m'avez l'air d'un homme plus propre à forcer le cerf à la course, et à combattre bravement un ennemi corps à corps, qu'à passer vos jours dans un désert à lire votre bréviaire et à chanter des psaumes.

— Vos pensées, sir chevalier, sont selon la chair, comme celles des ignorants laïques. Il a plu à la sainte Vierge et à saint Dunstan de bénir la nourriture à laquelle je me réduis, comme le ciel bénit celle dont se contentèrent les saints enfants Sidrach, Misach et Abdenago, plutôt que de se souiller en touchant au vin et aux viandes que leur fit servir le roi des Sarrasins.

— Saint-père, sur la figure duquel il a plu au ciel d'opérer un semblable miracle, permettez-vous à un humble pécheur de vous demander votre nom ?

— Oui-da : on me nomme dans ce canton l'ermite de Copmanhurst. On y ajoute, il est vrai, l'épithète de Saint, mais je n'y tiens pas, me trouvant indigne d'une telle addition à mon nom. Et vous, vaillant chevalier, m'apprendrez-vous comment se nomme mon hôte?

— Oui-da, ermite de Copmanhurst. On me nomme dans ce canton le chevalier noir. On y ajoute, il est vrai, l'épithète de Fainéant, mais je n'y tiens pas, me trouvant indigne d'une telle addition à mon nom.

L'ermite ne put s'empêcher de sourire de la réponse de son hôte.

— Sir chevalier Fainéant, lui dit-il, je vois que vous êtes un homme de sens, et de bon conseil. Vous avez été habitué à la licence des cours et des camps, au luxe des grandes villes, et je pense que la simplicité du régime monastique ne vous convient point. Je crois me rappeler, sir Fainéant, que la dernière fois que le garde forestier vint me voir, outre ces restes de fourrage, il a laissé quelques vivres, auxquels je n'ai pas touché, par égard pour ma règle; et, absorbé, comme je le suis toujours, dans de profondes méditations, je ne songeois pas à vous les offrir.

— J'aurois juré qu'il en avoit laissé, saint ermite, s'écria le chevalier. Dès l'instant que vous vous êtes découvert la tête, j'ai été convaincu qu'il devoit se trouver dans votre ermitage quelque nourriture plus substantielle. Votre garde forestier est un brave homme. Et comment un homme qui voit des dents comme les vôtres moudres ces misérables pois, ce large gosier s'abreuver d'une si triste boisson, ne chercheroit-il pas à vous procurer des aliments plus convenables? Tout cela, ajouta-t-il, en montrant les provisions frugales qui étoient sur la table, n'est bon que pour mon cheval. Voyons donc sans délai en quoi consiste la munificence du digne garde.

L'ermite jeta un regard pénétrant sur son hôte. Sa physionomie annonçoit une incertitude comique. Il sembloit qu'il hésitoit encore à se fier à l'étranger. Mais la figure de celui-ci avoit une expression si franche, elle respiroit tellement la bonne foi et la loyauté, son sourire avoit quelque chose de si comique et de si naïf en même temps, que l'ermite sentit ses soupçons s'évanouir. Il alla au fond de sa cellule, et y ouvrit une armoire dont la porte étoit cachée avec autant d'adresse que de soin, et en tirant un énorme pâté, il le plaça sur la table. Le chevalier en fit l'ouverture avec le poignard qu'il portoit à sa ceinture, et ne perdit pas de temps pour juger de son mérite.

— Y a-t-il long-temps, révérend père, que cet honnête garde forestier vous a fait visite? demanda le chevalier en mangeant avec appétit ce supplément ajouté au souper de l'ermite?

— Environ deux mois, répondit l'ermite sans y réfléchir.

— De par le ciel, tout est miraculeux dans votre ermitage. J'aurois juré que le gibier dont on a fait ce pâté savoureux couroit encore dans ces bois il y a huit jours.

Cette observation décontenança l'ermite, qui d'ailleurs faisoit une triste figure en voyant son hôte diriger contre le pâté une attaque vigoureuse, à laquelle il n'osoit se joindre, attendu les

protestations d'abstinence qu'il avoit faites auparavant.

— A propos, sir ermite dit le chevalier, en cessant tout à coup de manger, j'ai été en Palestine, et je me rappelle qu'en ce pays il est d'usage que quiconque reçoit à sa table un convive, goûte lui-même de tous les mets qu'il lui présente, afin de lui prouver qu'ils ne contiennent rien de malfaisant. A Dieu ne plaise que je vous soupçonne de mauvaises intentions ; cependant je serois charmé de vous voir vous conformer à cette coutume.

— Par complaisance pour vos scrupules inutiles, sir chevalier, répondit l'ermite, je me départirai donc pour une fois de ma règle d'abstinence. Et comme il n'existoit pas de fourchettes à cette époque, ses doigts furent au même instant au beau milieu du pâté.

La glace étant ainsi rompue, l'hôte et le convive semblèrent se disputer à qui feroit preuve de meilleur appétit ; mais, quoique ce dernier eût probablement jeûné plus long-temps, l'ermite le laissa bien loin derrière lui.

— Ermite de Copmanhurst, dit le chevalier, je gagerois mon cheval contre un sequin, que le brave garde forestier à qui nous avons l'obligation de cet excellent pâté de venaison, a laissé aussi quelques bouteilles de bon vin comme auxiliaires

de cette venaison. C'est une circonstance qui n'étoit pas digne de rester dans le souvenir d'un anachorète si rigide; mais je suis convaincu que, si vous vouliez chercher encore dans le fond de votre cellule, vous trouveriez que je ne me trompe pas dans mes conjectures.

L'ermite se leva en souriant, ouvrit une seconde fois l'armoire où il avoit pris le pâté, et en tira une grande bouteille de cuir qui pouvoit en contenir huit de taille ordinaire. Il la mit sur la table avec deux coupes de corne cerclées en argent, et ayant fait cette addition au souper, il pensa qu'il pouvoit laisser de côté toute contrainte. Remplissant donc les deux coupes, il en prit une, et, disant: A votre santé, sir chevalier Fainéant! Il la vida sans scrupule.

— A la vôtre, brave ermite! dit le chevalier en l'imitant. Mais dites-moi comment il se fait qu'un homme ayant des nerfs et des membres comme les vôtres, doué d'ailleurs de tous les talents d'un excellent convive, se soit décidé à habiter une solitude semblable. A mon avis, vous feriez mieux de porter le casque et la lance, et de figurer à de bonnes tables dans le monde, que de rester ici à manger des pois, à boire de l'eau, ou même à vivre des présents que vous fait votre ami le garde-forestier. Si j'étois placé comme vous l'êtes, je voudrois du moins m'amuser à chasser

les daims du roi. Il y en a en abondance dans cette forêt, et jamais on ne regretteroit un daim tué pour le service du chapelain de saint Dunstan.

— Sir Fainéant, répondit l'ermite, de tels propos sont dangereux, et je vous invite à ne pas les répéter. Je suis un ermite fidèle au roi et aux lois. Si je me permettois de chasser le gibier de mon souverain, ne savez-vous pas que je m'exposerois à la prison, même à la potence, et que mon froc auroit peine à m'en sauver?

— Cependant, si j'habitois cet ermitage, je me promenerois quelquefois au clair de lune, pendant que les gardes sont dans leur lit; et tout en récitant mes matines, quand je rencontrerois un troupeau de daims, je leur décocherois quelques flèches. Dites-moi, en conscience, ne prenez-vous jamais ce passe-temps?

— Ami Fainéant, vous avez vu tout ce qui pouvoit vous intéresser dans mon ermitage; vous en avez même vu plus que ne le méritoit un homme qui s'y est établi presque de vive force. Croyez-moi, jouissez du bien que le ciel vous envoie, sans vous inquiéter de la manière dont il arrive. Remplissez votre coupe, buvez, mangez, vous êtes le bienvenu; mais ne me forcez point, par de nouvelles questions indiscrètes, à vous prouver que si j'avois voulu sérieusement m'y opposer, vous ne seriez pas ici.

— Sur ma foi, vous piquez ma curiosité plus que jamais. Vous êtes l'ermite le plus mystérieux qu'on puisse voir, et il faut que je vous connoisse mieux, avant de vous quitter... Quant à vos menaces, saint anachorète, apprenez que vous parlez à un homme dont la profession est de faire face à tous les dangers qui peuvent le menacer.

— A votre santé, sir chevalier Fainéant; je respecte votre valeur, mais je n'ai pas grande opinion de votre discrétion. Si vous voulez me combattre à armes égales, je vous infligerai une telle pénitence que, d'ici à un an, vous ne pécherez plus par curiosité.

— Et quelles sont vos armes, vaillant ermite de Copmanhurst?

— Depuis les ciseaux de Dalila et le clou de Jaël, jusqu'au cimeterre de Goliath, il n'en est aucune avec laquelle je ne sois en état de vous tenir tête; mais si vous m'en laissez le choix, voyez, mon digne ami, que dites-vous de ces deux joujoux?

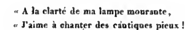
En parlant ainsi, il ouvrit, dans un autre coin de la cellule, une seconde armoire, et en tira deux épées bien affilées, et deux boucliers tels qu'on les portoit alors. Le chevalier, qui suivoit des yeux tous ses mouvements, vit que cette armoire contenoit aussi plusieurs arcs, une arquebuse, des traits et des flèches, une harpe et d'autres

objets qui ne paroissoient guère à l'usage d'un cénobite.

— Frère ermite, dit le chevalier, je ne vous ferai plus de questions indiscrètes. Ce que j'ai vu dans cette armoire répond à toutes celles que j'aurois pu vouloir vous faire. Mais j'y vois une arme, ajouta-t-il en prenant la harpe, dont je me servirois plus volontiers que de toute autre pour joûter contre vous.

— J'espère, sir chevalier, que vous n'avez pas donné de justes raisons pour vous faire appliquer le surnom de Fainéant; cependant je ne sais trop qu'en penser. Au surplus, vous êtes mon hôte, et je ne veux mettre votre courage à l'épreuve que de votre plein gré. Si vous savez quelque bon virelai, vous serez toujours le bienvenu à Copmanhurst, tant que je desservirai la chapelle de saint Dunstan, et ce sera, j'espère, jusqu'à ce que j'échange mon toit de chaume pour un autre de gazon. Asseyons-nous, buvons, chantons, remplissons nos coupes, car il faudra quelque temps pour mettre la harpe d'accord. Le vin rend la voix plus claire et l'oreille meilleure : quant à moi, il faut que le jus de la grappe m'arrive au bout des doigts, avant que je puisse tirer quelques sons de mon instrument.

CHAPITRE XVII.



« A la clarté de ma lampe mourante,
« J'aime à chanter des cantiques pieux !
. . . .
. . . .
. . . .
« Qui ne voudroit, dans mon simple ermitage,
« Ne plus songer à tous les vains plaisirs ;
« Qui ne voudroit consacrer ses loisirs
« A la prière, au doux rêver du sage. »

WARTON.

Le chevalier fit usage de la recette de l'ermite ; et cependant ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à accorder la harpe.

— Il manque une corde à cet instrument, dit-il, et les autres ne sont pas en trop bon état.

— Vous en apercevez-vous ? j'en suis bien aise ; c'est une preuve que vous n'êtes pas novice dans la science joyeuse. C'est la faute du vin, ajouta-t-il gravement en levant les yeux au ciel, la faute du vin et de l'intempérance. J'avois dit à Allan-Dale, le ménestrel du Nord, de ne pas y toucher après la septième coupe ; il ne m'a pas écouté, et voilà ce qui en est résulté. A votre santé, mon frère, et à vos succès dans la science joyeuse.

En parlant ainsi, il vida sa coupe d'un air grave, en continuant à blâmer l'intempérance du ménestrel du Nord.

Cependant la harpe étoit accordée autant qu'elle étoit susceptible de l'être; et le chevalier, après avoir préludé un instant, demanda à l'ermite s'il vouloit une sirvente en langue d'*oc*, ou un lai en langue d'*oui*, ou un virelai ou une ballade en anglais.

— Une ballade, une ballade! répondit l'ermite: cela vaut cent fois mieux que tous les *oc* et les *oui* de France. Je suis un franc Anglais, sir chevalier, comme l'étoit mon bienheureux patron saint Dunstan, et je me moque des *oc* et des *oui*, comme il se seroit moqué des griffes du diable. On ne doit chanter que de l'anglais dans cette cellule.

— Je vais donc vous chanter une ballade composée par un ménestrel que j'ai connu dans la Terre-Sainte.

Il étoit aisé de voir que si le chevalier n'étoit pas maître achevé dans la science des ménestrels, au moins il en avoit eu un excellent. L'art lui avoit appris à tirer parti d'une voix qui avoit naturellement peu d'étendue, et qui étoit plus dure que moelleuse. Il auroit donc mérité les applaudissements de juges plus éclairés que l'ermite, d'autant plus que, chantant avec âme, et, au besoin, avec l'accent d'un enthousiasme plaintif,

il ajoutoit une véritable énergie aux vers de la ballade.

LE RETOUR DU CROISÉ.

Un chevalier de haut lignage,
Après avoir dans les lieux saints
Pour la croix montré son courage
En combattant les Sarrasins,
Revoyant enfin sa patrie,
Couvert d'honneur, brûlant d'amour,
Sous la fenêtre de sa mie
Annonçoit ainsi son retour.

Salut, la plus belle des belles,
Reconnois ton preux chevalier;
Il n'a sauvé des infidèles
Que sa lance et son bouclier;
C'est à toi qu'il doit sa vaillance,
Pour toi qu'il a tout affronté,
Sans vouloir d'autre récompense
Qu'un sourire de la beauté.

Si j'ai fait mordre la poussière
D'Icone au soudan redouté,
C'est toi qui de mon cimeterre
Doublas la force et la bonté.
C'est en invoquant ma maîtresse,
Que mon bras, par un noble effort,
Pour mieux mériter sa tendresse,
A cent païens donna la mort.

Tant qu'on parlera de ma gloire,
On parlera de tes attraits,
Et tes charmes et ma victoire
Ensemble vivront à jamais.

Le ménestrel qui sur sa lyre
Daignera chanter mes exploits,
Dira qu'Elma par un sourire
Les a payés plus que cent fois.

Pendant que le chevalier chantoit ainsi, l'ermite se démenoit comme un critique de profession assistant à la première représentation d'un opéra : la tête à demi penchée sur sa poitrine, les yeux presque fermés, tantôt les mains jointes et faisant alternativement passer ses pouces l'un sur l'autre, tantôt battant la mesure du pied et du bras en même temps. Quand la voix du chanteur ne pouvoit s'élever aussi haut que l'harmonie l'exigeoit, suivant le goût de l'ermite, il y joignoit la sienne, comme pour l'aider à remplir sa tâche; et lorsque la ballade fut finie, il déclara qu'elle étoit excellente, et qu'elle avoit été parfaitement chantée.

— Cependant, ajouta-t-il, je soupçonne le brave chevalier, mon compatriote, qui en est l'objet, d'avoir vécu long-temps avec les Normands, car il semble avoir pris leur genre langoureux. Puisqu'il avoit quitté sa maîtresse pour aller courir les champs, ne devoit-il pas s'attendre, à son retour, à la trouver prodiguant ses sourires à un rivalplus assidu auprès d'elle ? A quoi bon aller chanter sous ses fenêtres une ballade, qu'elle ne devoit pas plus écouter que le chat qui miaule sur les gout-

tières? Au surplus, je bois au succès des vrais amants. Je crois que vous n'êtes pas du nombre, sir Fainéant, dit-il, en voyant que le chevalier, qui craignoit que de si fréquentes et de si copieuses libations ne lui échauffassent le cerveau, prenoit la cruche pour ajouter de l'eau à son vin.

— Ne m'avez-vous pas dit que c'étoit de l'eau de la fontaine de votre bienheureux patron, de saint Dunstan?

— Sans doute, et il y a baptisé des païens par centaines; mais je n'ai lu nulle part qu'il en ait jamais bu. Chaque chose dans ce monde doit être employée à l'usage qui lui convient. Saint Dunstan connoissoit, tout aussi bien qu'un autre, les prérogatives du joyeux frère.

A ces mots, il prit la harpe, et s'en accompagua en chantant les couplets suivants sur un ancien air anglais.

LE JOYEUX FRÈRE.

Prenez un an, prenez-en deux,
Courez la France et l'Angleterre,
Quel homme y trouvez-vous heureux?
Le joyeux Frère.

Un guerrier meurt au champ d'honneur,
Sa veuve, hélas! se désespère:
Quel sera son consolateur?
Le joyeux Frère.

Que désire pour son guerdon
Le prince à son heure dernière?
C'est le froc et le capuchon
Du joyeux Frère.

Riche et pauvre, brave et poltron,
Chacun le fête et le révère.
Chaque maison est la maison
Du joyeux Frère.

Le mari lui donne en tous lieux,
A table la place première;
Et la femme traite encor mieux
Le joyeux Frère.

Du diable pour braver le choc,
Pour semer de fleurs sa carrière,
Vivent la sandale et le froc
Du joyeux Frère!

— Fort bien chanté, sur mon honneur, s'écria le chevalier, et à l'éloge de votre robe! Mais, à propos du diable, saint ermite de Copmanhurst, ne craignez-vous pas quelquefois qu'il ne vienne vous rendre visite au milieu de vos passe-temps peu canoniques?

— Peu canoniques!.... mais je méprise cette accusation, je la mets sous mes pieds. Je m'acquitte de tous les devoirs de mon ordre, matines, primes, tierces, sextes, vêpres et complies: je récite jour et nuit des *pater,* des *ave*, des *credo*.....

— Excepté pendant les clairs de lune, dans la saison du gibier.

— *Exceptis excipiendis* : c'est la réponse que mon vieux abbé m'a dit qu'il falloit faire quand quelque impertinent laïque me demanderoit si j'accomplissois exactement toutes les minuties de ma règle.

— Fort bien, révérend père, mais le diable ne connoît pas les exceptions, et il ne dort jamais; vous savez qu'il tourne autour de nous comme un lion rugissant.

— Qu'il tourne et qu'il rugisse tant qu'il voudra. Une touche de la corde qui me sert de ceinture le feroit beugler comme il beugla autrefois quand saint Dunstan lui serra le nez avec des pincettes. Je n'ai jamais craint homme qui vive, et je ne crains pas davantage le diable et toutes ses diableries. Saint Dunstan, saint Dubric, saint Winibald, saint Willick, sans oublier saint Thomas de Kent, et le père saint Winifred, saint Swibert, et le peu de mérite que je puis avoir, me mettent en état de le défier, malgré sa queue et ses cornes. Mais, pour vous dire un secret, mon digne ami, je ne parle jamais de tels sujets qu'après matines.

Il changea alors de conversation; et ils avoient passé deux ou trois heures à boire et à rire, à causer et à chanter, quand on frappa à coups redoublés à la porte de l'ermitage.

Quelle étoit la cause de cette interruption? C'est ce que nous ne pouvons expliquer qu'en allant rejoindre une autre compagnie : car, de même que l'Arioste, nous ne nous piquons pas d'accompagner fidèlement aucun des personnages de notre histoire.

CHAPITRE XVIII.

« Nous allons parcourir les vallons, les forêts,
« Où le faon leste et vif bondit près de sa mère;
« Où le chêne au long bras, arrêtant la lumière,
« Fait, en dépit du jour, naître l'obscurité.
« Levons-nous et partons. Cet endroit écarté
« Est craint du voyageur, quand la pâle Cynthie
« Répand comme à regret sa lueur réfléchie. »

La Forêt d'Ettrick.

Lorsque Cédric le Saxon vit son fils tomber dans l'arène à Ashby, son premier mouvement le porta à donner ordre aux gens de sa suite de s'emparer de lui, et de lui prodiguer tous leurs soins. Mais une réflexion presque aussi subite l'en empêcha. Il ne put se décider à reconnoître ainsi publiquement un fils banni de sa maison, et contre lequel il avoit prononcé une sentence d'exhérédation. Cependant, il appela Oswald, lui donna ordre de prendre avec lui deux de ses serfs, de ne pas perdre Ivanhoe de vue, et de le transporter à Ashby, aussitôt que la foule seroit dissipée. Oswald fut prévenu dans cette bonne œuvre. La foule se dispersa en effet bientôt, mais d'autres mains avoient déjà transporté ailleurs le chevalier blessé: il le chercha vainement dans sa tente; il ne put

apprendre ce qu'il étoit devenu. Il sembloit que des fées s'étoient chargées de l'enlever.

Oswald, superstitieux comme l'étoient tous les Saxons, auroit peut-être expliqué de cette manière la disparition d'Ivanhoe, si ses réflexions n'avoient pris un autre cours en apercevant un homme vêtu en espèce d'écuyer, et dans lequel il reconnut les traits de son camarade Gurth. Celui-ci, inquiet du sort de son maître, désespéré de ne pouvoir le retrouver, le cherchoit de tous côtés, sans penser aux précautions qu'exigeoit le soin de sa propre sûreté. Oswald crut de son devoir de l'arrêter comme un serf fugitif, sur le sort duquel Cédric devoit prononcer.

Ayant pourtant cherché à obtenir de nouvelles informations sur ce qu'étoit devenu le fils de son maître, la seule chose qu'il put apprendre fut que le chevalier avoit été placé, par des valets bien vêtus, dans la litière d'une dame qui se trouvoit du nombre des spectateurs, et avoit été ensuite emmené hors de la lice; mais de quel côté l'avoit-on conduit, c'est ce que personne ne put lui dire. Il porta donc ces nouvelles à son maître, et se fit suivre de Gurth, qu'il regardoit comme un espèce de déserteur.

Le thane saxon avoit été dans les plus vives inquiétudes sur son fils jusqu'au retour de son échanson : car la nature avoit fait entendre sa voix, en

dépit du stoïcisme patriotique qui vouloit l'étouffer : mais dès qu'il eut appris que d'autres mains, probablement celles de quelques amis, s'étoient emparées d'Ivanhoe, et lui prodiguoient sans doute tous les soins que sa situation exigeoit, l'amour paternel céda la place à l'orgueil et au ressentiment qu'avoit fait naître en lui ce qu'il appeloit la désobéissance de son fils.

—Qu'il aille où il voudra, dit-il; que ceux pour l'amour desquels il a reçu ces blessures prennent soin de leur guérison. Il est plus fait pour se distinguer dans les tours de jongleurs de la chevalerie normande, que pour maintenir l'honneur et la gloire de ses ancêtres saxons, avec le glaive et la hache, anciennes armes de son pays.

— Si pour maintenir l'honneur de ses ancêtres, dit lady Rowena, il suffit d'entreprendre avec prudence, d'exécuter avec courage, d'être le plus brave des braves, et de se distinguer autant par la douceur que par la soumission, je ne connois que la voix de son père qui puisse......

—Silence, lady Rowena! ce sujet est le seul sur lequel je ne puisse vous entendre. Préparez-vous à vous rendre au banquet du prince. Nous y avons été invités avec la courtoisie la plus honorable, avec des égards tels que ces fiers Normands n'en ont que bien rarement montré à un Saxon depuis la fatale journée d'Hastings. Je m'y trouverai, ne

fût-ce que pour prouver à ces orgueilleux Normands, combien peu le destin d'un fils qui a vaincu leurs plus vaillants champions, peut affecter un Saxon.

— Je n'irai point! répondit lady Rowena, et prenez garde que ce que vous regardez comme courage et fermeté, ne passe pour dureté de cœur.

— Vous en êtes la maîtresse, dit Cédric; mais c'est vous dont le cœur est dur et insensible, puisque vous sacrifiez les intérêts d'un peuple opprimé à une passion aveugle et inutile. Je vais chercher le noble Athelstane, et j'irai avec lui au festin de Jean d'Anjou.

Il se rendit effectivement au banquet dont on a déjà vu les principaux événements. Dès qu'ils furent sortis du château, les deux Saxons, avec leur suite, montèrent à cheval, allèrent prendre lady Rowena, et se disposèrent à quitter Ashby. Ce fut pendant le tumulte de ce départ précipité que Cédric aperçut, pour la première fois, le déserteur Gurth. Le noble Saxon, comme on l'a vu, n'étoit pas revenu du banquet de très-bonne humeur : il avoit besoin d'un prétexte pour se livrer à sa colère en la faisant tomber sur quelqu'un, et le pauvre Gurth en fut la victime.

— Qu'on le garotte! s'écria-t-il, qu'on le garotte! Oswald! Undibert! misérables! Comment

osez-vous laisser ce drôle en liberté? Sans oser hasarder une remontrance en faveur de Gurth, ses compagnons lui lièrent les mains derrière le dos avec une courroie, et le ci-devant écuyer se soumit à ce traitement sans faire entendre une seule plainte. Seulement il jeta sur son maître un regard de reproche, et lui dit : — Cela vient de ce que j'aime votre sang plus que le mien propre.

— A cheval, et en avant! s'écria Cédric.

— Il en est grandement temps, dit Athelstane : car si nous ne marchons pas bon train, le souper que le digne abbé Wattheof nous a fait préparer ne vaudra plus rien.

Nos voyageurs firent pourtant assez de diligence pour prévenir ce malheur. L'abbé de Saint-Withold, issu lui-même d'une ancienne famille saxonne, et parent éloigné de Cédric, reçut les nobles Saxons avec toute l'hospitalité dont cette nation se piquoit; et le souper du couvent fut aussi splendide que l'avoit été le dîner du prince. On resta à table fort avant dans la nuit, et l'on ne quitta l'abbé, le lendemain, qu'après avoir partagé avec lui un somptueux déjeûner.

Comme la cavalcade sortoit de la cour du monastère, il arriva un incident un peu alarmant pour des Saxons, qui, de tous les peuples de l'Europe, étoient les plus superstitieux, relativement aux présages : car les Normands, étant une race mêlée,

et plus avancée de quelques pas vers la civilisation, avoient perdu la plupart des préjugés que leurs ancêtres avoient apportés de Scandinavie, et se piquoient de penser librement sur ce sujet.

Dans le cas dont nous parlons, la crainte de quelque malheur inconnu fut inspirée par un prophète, bien respectable sans doute : un gros chien noir et maigre assis sur ses pattes de derrière, à la porte du monastère, se mit à hurler d'une manière lamentable, quand les premiers cavaliers en sortirent, et suivit ensuite la cavalcade, en aboyant, en courant de droite et de gauche.

— Je n'aime pas cette musique, mon bon père, dit Athelstane à Cédric : car il lui donnoit souvent ce titre, par respect pour son âge.

— Je ne l'aime pas davantage, notre oncle, lui dit Wamba. Je crains que nous n'ayons à payer les violons sans danser.

— A mon avis, dit Athelstane, sur la mémoire de qui la bonne aile de l'abbé avoit fait une impression favorable, car la ville de Burton étoit déjà célèbre par cette espèce de bière, à mon avis nous ferions mieux de rentrer dans l'abbaye, et de ne partir qu'après avoir dîné. C'est toujours un mauvais présage que de trouver le matin, sur son chemin, un moine, un lièvre, ou un chien qui aboie.

— Fi donc ! s'écria Cédric d'un ton d'impatience. La journée sera à peine assez longue pour notre voyage. D'ailleurs, je connois ce chien, il appartient à Gurth, et c'est un déserteur inutile comme son maître.

Irrité de ce que l'animal ne cessoit d'aboyer, il se leva sur ses étriers, et, saisissant une javeline, il la lança contre le pauvre Fangs : car c'étoit Fangs, qui, ayant suivi les traces de son maître, et joyeux de l'avoir retrouvé, lui témoignoit à sa manière le plaisir que lui faisoit cette réunion. Peu s'en fallut que le fidèle animal ne fût cloué contre terre ; mais heureusement l'instrument de mort ne fit que lui effleurer l'épaule, et, poussant des cris de douleur, le chien blessé s'enfuit loin de la présence du thane courroucé.

Il fut plus difficile à Gurth de pardonner le meurtre projeté de son fidèle compagnon, que les liens dont il étoit chargé. Ayant fait un mouvement irréfléchi et inutile pour porter la main à ses yeux, il appela Wamba, qui ayant vu son maître de mauvaise humeur, s'en étoit prudemment écarté : — Wamba, lui dit-il, rends-moi le service de m'essuyer les yeux avec un pan de ton manteau : la poussière me fait pleurer, et les liens dont je suis chargé ne me permettent pas de me servir moi-même.

Wamba fit ce qu'il désiroit, et ils marchèrent

quelque temps côte à côte en silence. Enfin Gurth ne pouvant résister plus long-temps à son émotion : — Ami Wamba, dit-il, de tous ceux qui sont assez fous pour servir Cédric, toi seul as eu assez d'adresse pour lui rendre ta folie agréable. Va donc le trouver, et dis-lui que, ni par amour, ni par crainte, Gurth ne le servira davantage. Il peut me charger de fers, me faire battre de verges, me mettre à mort, mais il ne me forcera jamais à l'aimer ni à lui obéir. Va donc lui dire que Gurth, fils de Beowolf, renonce à son allégeance.

— Tout fou que je suis, répondit Wamba, je ne ferai point une pareille folie. Cédric a encore une javeline à la main, et tu sais qu'il manque rarement son but.

— Je lui en servirai peut-être bientôt, dit Gurth, mais peu m'importe. Ce que tu ne veux pas lui dire, je le lui dirai moi-même. Hier il a laissé son fils, mon jeune maître Wilfrid, baigné dans son sang ; aujourd'hui il a voulu donner la mort sous mes yeux à la seule autre créature vivante qui m'ait jamais montré de l'amitié. Par saint Edmond, saint Dunstan, saint Withold, saint Édouard le Confesseur, et tous les saints saxons du calendrier (car Cédric ne juroit jamais par aucun saint qui ne fût de race saxonne, et tous ses gens imitoient son exemple), jamais je ne lui pardonnerai.

— Mais, à ce que je pense, dit Wamba, qui jouoit souvent le rôle de pacificateur, notre maître vouloit seulement effrayer Fangs et non le blesser. Il s'est levé sur ses étriers, afin de faire plus sûrement passer sa javeline au-dessus de sa tête, et il y auroit réussi sans un malheureux bond que Fangs a fait en ce moment. D'ailleurs sa blessure n'est qu'une égratignure, et je la guérirai avec une emplâtre de poix d'un sou.

— Si je le croyois, s'écria Gurth, si je pouvois le croire ! mais non, j'ai vu partir la javeline ; le coup étoit bien dirigé. J'ai entendu le trait siffler en l'air avec toute la méchanceté de celui qui l'avoit lancé ; je l'ai vu trembler après s'être fixé en terre, comme de regret d'avoir manqué son but. Non, de par le pourceau de saint Antoine, je renonce à le servir.

Ces mots furent les derniers qu'il prononça, et les efforts réitérés de Vamba ne purent réussir à lui faire rompre le silence.

Pendant ce temps, Cédric et Athelstane, qui marchoient à la tête de la troupe, causoient de la situation intérieure du pays, des dissensions qui régnoient dans la famille royale, des querelles féodales qui divisoient la noblesse normande, des occasions que les Saxons opprimés pouvoient trouver de secouer le joug des Normands, ou du moins de s'en faire craindre et

respecter pendant les convulsions intestines qui paroissoient devoir avoir lieu. Sur ce sujet, Cédric étoit tout enthousiasme. Le rétablissement de l'indépendance de sa race étoit le rêve chéri de son cœur, et il y avoit volontairement sacrifié son bonheur domestique et les intérêts de son fils. Pour opérer cette grande révolution en faveur des anciens habitants du pays, il falloit qu'il régnât un parfait accord entre eux, et qu'ils agissent sous un chef reconnu. La nécessité de choisir ce chef parmi des descendants du sang royal étoit évidente en elle-même, et ceux à qui Cédric avoit confié ses projets secrets, ses plus chères espérances, en avoient fait d'ailleurs la condition expresse de leur coopération. Athelstane avoit au moins cette qualité. Il étoit le dernier rejeton mâle des rois saxons. Quoiqu'il n'eût pas les talens nécessaires à un chef de parti, il avoit un extérieur imposant, il ne manquoit pas de bravoure, il avoit l'habitude des exercices militaires, et il paroissoit disposé à suivre les avis de conseillers plus sages que lui. Par-dessus tout, on le savoit libéral et hospitalier, et il passoit pour être doué d'un bon caractère. Mais, quels que fussent ses droits, bien des gens penchoient pour donner la préférence à ceux de lady Rowena, descendante en ligne directe du grand Alfred ; son père avoit été un chef renommé par son courage, sa sagesse,

sa générosité, et vivoit encore honorablement dans le souvenir de tous ses concitoyens.

Il n'auroit pas été difficile à Cédric, s'il en avoit eu la volonté, de se mettre lui-même à la tête d'un troisième parti, qui auroit été au moins aussi formidable qu'aucun des deux autres. S'il n'étoit pas du sang royal, il avoit du courage, de l'activité, de l'énergie, et, par-dessus tout, cet entier dévouement à la cause patriotique qui l'avoit fait surnommer LE SAXON. Sa naissance ne le cédoit d'ailleurs qu'à celle d'Athelstane et de sa pupille. Mais à toutes les qualités dont il étoit doué, il joignoit le plus grand désintéressement, et au lieu de chercher à diviser encore sa nation affoiblie en y formant un parti en sa faveur, son plan favori étoit de réunir les deux autres en donnant lady Rowena pour épouse à Athelstane. L'attachement réciproque qui s'étoit formé entre sa pupille et son fils y mettoit obstacle, et tel étoit le motif qui l'avoit déterminé à bannir Ivanhoe de la maison paternelle.

Cédric avoit adopté cette mesure rigoureuse, dans l'espoir que l'absence de Wilfrid guériroit lady Rowena de son attachement pour lui. Mais il se trompa dans ce calcul, ce qu'il auroit pu attribuer en partie à la manière dont il l'avoit élevée. Le Saxon, pour qui le nom d'Alfred étoit comme celui d'une divinité, avoit traité l'unique

descendante de ce monarque avec un degré de respect qu'on accordoit à peine dans ce temps à une princesse reconnue. La volonté de lady Rowena avoit toujours été une loi pour lui, et comme s'il eût voulu mieux établir dans toute sa maison l'espèce de souveraineté qu'il lui accordoit, il se faisoit gloire d'agir comme le premier de ses sujets. Habituée ainsi, je ne dirai pas à faire toutes ses volontés, mais à exercer une autorité despotique, lady Rowena ne pouvoit être disposée à céder aux tentatives qu'on pourroit faire pour contraindre les mouvements de son cœur, et lui donner un époux dont ce cœur n'avoit pas fait choix. Elle étoit au contraire très-portée à faire valoir son indépendance en un point sur lequel les femmes les plus accoutumées à l'obéissance et à la soumission opposent quelquefois de la résistance à l'autorité de leurs parents ou de leurs tuteurs. Tout ce qu'elle sentoit vivement, elle l'exprimoit sans détour, et Cédric, qui ne pouvoit secouer tout-à-fait la déférence habituelle qu'il avoit pour sa pupille, ne savoit trop comment s'y prendre pour lui faire adopter son choix.

Ce fut en vain qu'il essaya de l'éblouir, en faisant briller à ses yeux l'éclat d'une couronne imaginaire. Lady Rowena étoit douée d'un excellent jugement, et elle ne croyoit le succès des plans de Cédric ni possible ni désirable. Au moins, en ce

qui la concernoit personnellement, elle étoit bien loin de le souhaiter. Sans chercher à cacher la préférence qu'elle accordoit à Wilfrid d'Ivanhoe, elle déclara que, quand même il n'existeroit pas, elle se réfugieroit dans un couvent plutôt que de partager un trône avec Athelstane, qu'elle avoit toujours méprisé, et qu'elle commençoit à détester, attendu les persécutions qu'elle éprouvoit à cause de lui.

Cédric, qui ne croyoit pas beaucoup à la constance des femmes, n'en persistoit pas moins dans ses efforts pour faire réussir un mariage qu'il regardoit comme important à la cause des Saxons. L'apparition inattendue de son fils au tournoi d'Ashby lui avoit paru avec raison porter un coup mortel à ses espérances. L'amour paternel avoit, il est vrai, remporté un instant la victoire sur son patriotisme exalté, mais ce dernier sentiment avoit bientôt repris toute sa force, et il étoit déterminé à faire une dernière tentative pour unir sa pupille à Athelstane, et à prendre ensuite les mesures nécessaires pour rétablir l'indépendance des Saxons.

C'étoit principalement sur ce dernier objet que rouloit en ce moment sa conversation avec Athelstane, non sans regretter, de temps en temps, de ne trouver que mollesse et apathie où il auroit voulu rencontrer une âme pleine d'énergie et de

feu. Il est vrai qu'Athelstane ne manquoit pas de vanité, qu'il aimoit à entendre parler de ses illustres ancêtres et des droits chimériques que sa naissance lui donnoit. Mais son amour-propre étoit satisfait des hommages respectueux qu'il recevoit de ses vassaux et des Saxons libres. Il ne craignoit pas le danger en lui-même, mais il redoutoit l'embarras d'aller le chercher. Il admettoit, avec Cédric, en principe général, que les Saxons avoient droit de reconquérir leur indépendance; il s'étoit laissé convaincre plus facilement encore de la validité de ses titres pour les gouverner dès qu'ils auroient acquis cette indépendance; mais quand il s'agissoit de prendre des mesures pour faire valoir ces titres, il redevenoit Athelstane l'Irrésolu; il faisoit naître des délais, opposoit des objections, et ne pouvoit se résoudre à rien entreprendre. Enfin la chaleur et l'enthousiasme de Cédric ne faisoient pas plus d'effet sur son âme impassible, que la légère fumée ou le frémissement momentané produits sur l'eau par un boulet rouge.

Cédric se trouvoit dans la même position qu'un homme qui battroit un fer froid, ou qui voudroit faire prendre le galop à un cheval sans courage et sans vigueur. S'il renonçoit à cette tâche pour essayer son influence sur lady Rowena, il n'obtenoit pas plus de succès avec elle, et étoit encore

moins satisfait de son entretien. Lady Rowena causoit avec Elgitha, sa suivante favorite, de la valeur qu'Ivanhoe avoit déployée dans le tournoi; et cette conversation étant interrompue par la présence de Cédric, Elgitha, pour venger sa maîtresse, ne manquoit pas de trouver quelque moyen pour faire allusion à la manière dont Athelstane avoit été désarçonné dans la lice, sujet le plus désagréable qu'on pût trouver pour les oreilles du Saxon. Tout contribua donc, pendant ce voyage, à redoubler son humeur et son mécontentement; et plus d'une fois il maudit intérieurement le tournoi, ceux qui l'avoient imaginé ou ordonné, et sa propre folie, qui l'y avoit conduit.

Vers midi, sur la motion d'Athelstane, la cavalcade fit halte près d'une fontaine située sur la lisière d'un bois, pour donner un peu de repos aux chevaux, et faire un repas champêtre avec les provisions dont l'abbé de Saint-Withold avoit chargé une mule. La pause, grâce à l'appétit d'Athelstane, fut plus longue que Cédric ne l'auroit désiré; et l'on reconnut, en partant, qu'on ne pourroit arriver à Rotherwood que bien avant dans la nuit, ce qui détermina nos voyageurs à accélérer le pas de leurs chevaux.

CHAPITRE XIX.

« Ces cavaliers armés escortent quelque dame ;
« Et d'après leurs discours que j'ai bien entendus
« (Car je m'étois glissé derrière eux), je conclus
« Que le château voisin est le but de leur course. »

Orra, *tragédie*.

Nos voyageurs venoient de traverser une grande plaine ; mais ils alloient entrer dans des bois regardés alors comme dangereux, attendu le grand nombre de brigands dont ils étoient le repaire. C'étoient des hommes poussés au désespoir par l'oppression, réduits à la misère par des vexations sans bornes, et qui se réunissoient en bandes assez nombreuses pour braver la foible police qui existoit alors. Quoiqu'ils dussent voyager une partie de la nuit, Cédric et Athelstane crurent pourtant n'avoir rien à craindre de ces maraudeurs, attendu qu'ils étoient accompagnés de dix hommes d'armes, sans compter Gurth et Wamba, qui ne paroissoient pouvoir être d'aucune utilité en cas d'attaque ; le premier, parce qu'il avoit les bras liés ; le second, parce que sa profession ne devoit pas lui avoir donné des incliuations martiales. On peut ajouter encore qu'en traversant ces bois redoutés, Cédric et Athelstane comptoient

sur les égards qu'on avoit pour eux dans tous les environs, autant que sur leur courage. La plupart de ceux que les persécutions, et surtout la rigueur des lois sur les chasses, avoient décidés à habiter les forêts et à s'y livrer au brigandage, étoient des paysans saxons, et l'on supposoit généralement qu'ils respectoient les personnes et les propriétés de leurs compatriotes.

Tout à coup ils furent alarmés par des plaintes et des gémissements qu'ils entendirent à peu de distance. Ils se rendirent à l'endroit d'où ces cris partoient; ils virent une litière fermée dont on avoit dételé et emmené les chevaux; une jeune fille, richement vêtue à la mode juive, pleuroit à côté, et un vieillard que son bonnet jaune faisoit reconnoître aussi pour juif, se promenoit çà et là d'un air de désespoir, et se tordoit les mains comme s'il lui était arrivé les plus grands malheurs.

Athelstane et Cédric demandèrent au vieillard comment il se trouvoit en ces lieux avec une jeune fille et une litière, sans chevaux et sans escorte; mais, pendant quelques instants, ils n'obtinrent, pour toute réponse, que des invocations à tous les patriarches de l'ancien Testament. Enfin Isaac d'York, car c'étoit notre ancien ami, reprenant peu à peu l'usage de ses sens, expliqua aux deux Saxons, qu'il avoit loué à Ashby une escorte de six hommes d'armes, qui devoient les conduire

jusqu'à Doncaster, et leur fournir des chevaux pour eux-mêmes et des mules pour porter la litière; mais que les misérables les avoient abandonnés en cet endroit, il y avoit environ une heure, soit par crainte des brigands, dont un bûcheron leur avoit dit qu'il avoit rencontré une bande considérable à peu de distance, soit par quelque autre motif qu'Isaac ne parut pas se soucier d'expliquer. — S'il plaisoit à vos vaillantes seigneuries, ajouta le juif, du ton de la plus profonde humilité, de nous laisser faire route sous votre sauve-garde, je jure, par les tables de notre loi, que, depuis le temps de la captivité d'Israël, jamais bienfait n'aura été reçu avec plus de reconnoissance.

—Chien de juif, dit Athelstane, dont la mémoire conservoit avec une rare fidélité, le souvenir des événements les plus minutieux, surtout quand il s'étoit cru offensé, quelque légèrement que ce pût être; as-tu oublié la manière dont tu t'es conduit dans la galerie, le premier jour du tournoi? Prends la fuite, combats les brigands, ou compose avec eux, mais n'attends de nous ni secours ni protection. Si les brigands ne faisoient que voler des gens comme toi, qui volent tout le monde, je les regarderois comme de très-honnêtes gens.

Cette réponse sévère n'obtint pas l'assentiment de Cédric. — Nous ferons mieux, dit-il, de leur

donner quelques-uns de nos chevaux, pour les mettre en état de continuer leur route, et de les faire escorter par deux hommes de notre suite, jusqu'au premier village. Cela diminuera un peu nos forces, mais quand les brigands nous attaqueroient, votre épée et la mienne, noble Athelstane, et les huit hommes qui nous resteront, suffiroient pour venir à bout d'une vingtaine de ces misérables.

Lady Rowena, qui avoit conçu quelques alarmes, en entendant parler des brigands, appuya fortement la proposition de son tuteur. Mais Rébecca, se levant tout à coup, et accourant vers elle, plia un genou en terre, prit le bord de sa robe, et le baisa respectueusement, à la manière des Orientaux quand ils s'adressent à leurs supérieurs. Se relevant alors, et rejetant son voile en arrière, elle la supplia au nom du Dieu tout-puissant, qu'elles adoroient toutes deux, au nom des commandements que ce Dieu avoit donnés sur le mont Sinaï, et qu'elles respectoient l'une et l'autre, d'avoir pitié de leur détresse, et de leur permettre de voyager sous leur sauve-garde. — Ce n'est pas pour moi que je vous demande cette grâce, lui dit-elle; ce n'est pas même pour ce pauvre vieillard, mon père : je sais que le nom de notre nation suffit pour nous exposer à l'abandon, au mépris, aux insultes, et qu'importe que ce soit dans une grande ville ou dans un bois? Mais cette litière renferme

un blessé, un chrétien; souffrez que nous puissions le transporter sans danger, sous votre protection, et songez bien que si, par suite de votre refus, il lui arrivoit quelque accident, d'amers regrets troubleroient les derniers instants de votre vie.

L'air noble et solennel avec lequel Rébecca lui adressoit cette prière, émut vivement la belle Saxonne.

—Ce vieillard est sans défense, dit-elle à son tuteur, cette jeune fille est aussi intéressante que belle, un homme souffrant est dans cette litière : quoiqu'ils soient juifs, nous ne serions pas chrétiens si nous les abandonnions dans cette extrémité. Nous pouvons leur donner deux mules pour porter la litière, et deux chevaux pour eux-mêmes; pourquoi ne leur permettrions-nous pas de nous accompagner?

Cédric y consentit sans difficulté, et Athelstane n'y ajouta qu'une condition, c'étoit que les juifs se tiendroient à l'arrière-garde.

—Ils y trouveront Wamba, ajouta-t-il, et je présume qu'il a toujours son bouclier pour se garantir de leurs attaques.

—J'ai laissé mon bouclier sur le champ de bataille, dit Wamba. C'est un destin qui m'est commun avec d'autres.

Athelstane rougit sans oser répliquer, car c'étoit

ce qui lui étoit arrivé le dernier jour du tournoi; et lady Rowena, qui n'étoit pas fâchée de voir son humiliation, chercha à faire oublier à la belle juive la plaisanterie déplacée du noble Saxon, en l'invitant à marcher à son côté.

—Cela ne seroit pas convenable, répondit Rébecca avec une humilité qui n'étoit pas dépourvue d'une certaine fierté, puisque ma compagnie pourroit être regardée comme un déshonneur ou ma protectrice.

Pendant ce temps on déchargeoit deux des mules qui portoient le bagage, qui fut réparti proportionnellement sur les autres. Cette opération se fit très-promptement, car le mot de *brigands* avoit donné à chacun une nouvelle activité, et l'approche de la nuit ajoutoit encore à la terreur qu'il inspiroit.

Pendant ce moment de confusion, Gurth se plaignit que les cordes qui lioient ses mains étoient si serrées, qu'elles le blessoient. Wamba se chargea de les relâcher; mais, soit par hasard, soit à dessein, il les rattacha avec tant de négligence que Gurth trouva bientôt moyen de s'en délivrer, et avant qu'on fût remonté à cheval, il s'étoit enfoncé dans l'épaisseur du bois.

Le cheval que Gurth avoit monté jusqu'alors avoit été donné au juif, et comme il devoit faire le reste du voyage en groupe derrière un de ses

compagnons, chacun crut qu'il étoit avec un autre, et l'on ne s'aperçut pas de son absence. Un autre objet d'ailleurs occupoit tous les esprits, car on s'attendoit à voir paroître à chaque instant les brigands dont le vieux juif avoit parlé.

Le sentier que nos voyageurs suivoient alors devint si étroit, qu'il étoit impossible à plus de deux cavaliers d'y passer de front. Le terrain alloit en pente, c'étoit une espèce de marécage traversé par un ruiseau dont les bords étoient couverts de vieux saules. Cédric et Athelstane, qui marchoient à la tête de leurs gens, virent de suite que cet endroit seroit favorable aux brigands pour une attaque; mais ils n'avoient d'autre moyen pour prévenir ce danger que de redoubler la vitesse de leur marche; ce qui n'étoit pas facile sur un terrain où les chevaux enfonçoient à chaque pas. Ils traversèrent à gué le petit ruisseau; mais à peine avoient-ils gagné l'autre bord, qu'ils se trouvèrent enveloppés et attaqués de toutes parts par une troupe nombreuse d'hommes armés, qui sembloient se multiplier par la rapidité de leurs mouvements. Les assaillants crioient à haute voix : Dragon blanc ! saint Georges et l'Angleterre! afin de mieux jouer le rôle de brigands saxons.

Les deux chefs saxons furent faits prisonniers au même instant, et chacun avec des circons-

tances convenables à son caractère. Cédric lança contre le premier ennemi qu'il vit paroître la javeline qui lui restoit, et le coup fut mieux adressé que celui qu'il avoit dirigé sur le pauvre Fangs, car le prétendu brigand fut cloué à un chêne devant lequel il se trouvoit. Il s'élança contre un second le sabre à la main, et lui porta un coup avec une impétuosité si aveugle, qu'il brisa son arme contre une grosse branche. Deux ou trois hommes se précipitèrent aussitôt sur lui, le renversèrent de cheval, et le firent prisonnier. Quant à Athelstane, tandis qu'il réfléchissoit s'il devoit attaquer les ennemis qui se présentoient en face ou ceux qui attaquoient sur les flancs, on saisit la bride de son cheval, et il partagea la captivité de Cédric, sans avoir eu le temps de se mettre seulement en défense.

Les hommes de leur suite, embarrassés au milieu des mules qui portoient le bagage, surpris et épouvantés du destin de leurs maîtres, n'opposèrent qu'une foible résistance. Ils furent aisément désarmés par les assaillants; ceux-ci s'emparèrent aussi de lady Rowena, qui étoit au centre de la cavalcade, ainsi que d'Isaac et de sa fille, placés à l'arrière-garde.

Personne n'échappa à la captivité, à l'exception de Wamba, qui montra en cette occasion plus de courage que ceux qui prétendoient avoir tout

leur bon sens. S'étant emparé du sabre d'un des domestiques qui ne paroissoit pas songer à s'en servir, il s'en escrima si bien, qu'il tint en respect plusieurs des assaillants. Il fit même une tentative pour délivrer son maître; mais, voyant qu'il avoit à faire à trop forte partie, et que la plupart de ses camarades étoient déjà garottés, il se laissa glisser à bas de son cheval, et à la faveur des ténèbres et de la confusion qui régnoit, il s'enfonça dans les bois, sans qu'on songeât à l'arrêter.

Néanmoins le vaillant fou ne se vit pas plutôt hors de toute atteinte, qu'il balança s'il ne retourneroit pas partager la captivité d'un maître auquel il étoit sincèrement attaché.

— J'ai quelquefois entendu parler du bonheur d'être libre, pensoit-il, mais je voudrois que quelque homme sage vînt apprendre à un fou comme moi ce qu'il peut faire de la liberté qu'il vient d'acquérir.

— Wamba ! s'écria en ce moment à voix basse et avec précaution quelqu'un qui étoit à quelques pas de lui ; et en même temps un chien accourut en sautant pour le caresser, et il reconnut Fangs.

— Gurth ! s'écria Wamba d'un ton aussi bas : est-ce toi ?

— Oui, répondit Gurth en s'approchant de lui : mais qu'y a-t-il donc ? que signifie ce bruit d'armes ?

— Une aventure comme il en arrive tous les jours : ils sont tous prisonniers.

— Prisonniers ! qui ?

— Notre maître, lady Rowena, Athelstane, Humdibert, Oswald et tous les autres.

— Et, au nom du ciel! qui les a faits prisonniers? comment cela est-il arrivé?

— Notre maître a mis trop de précipitation à combattre; Athelstane n'en a pas mis assez, et les autres n'en ont pas mis du tout. Ceux qui les ont faits prisonniers sont vêtus de justaucorps verts, et ont le visage couvert d'un masque. Tous nos gens sont étendus sur le gazon, comme les pommes que tu jettes à tes pourceaux. J'en rirois, si je pouvois m'empêcher d'en pleurer; et il répandit des larmes sincères.

La physionomie de Gurth s'enflamma : — Wamba! s'écria-t-il, tu as une arme, ton cœur vaut mieux que ta tête, nous ne sommes que deux; mais une attaque soudaine, contre des gens qui ne s'y attendent pas, peut nous réussir. Suis-moi, il faut que nous délivrions Cédric.

— Mais, Gurth, as-tu donc oublié qu'il y a une heure, tu jurois que tu ne lui pardonnerois jamais ?

— C'étoit quand il n'avoit pas besoin de mon secours. Allons, suis-moi.

Ils se préparoient à partir, quand un tiers parut tout à coup au milieu d'eux, et leur ordonna de

rester. D'après son costume et ses armes, Wamba l'auroit pris pour un des brigands qui venoient d'arrêter son maître, car ils ne différoient de lui que par leur masque; mais, au riche baudrier qu'il portoit, au cor qui y étoit suspendu, ainsi qu'à son ton calme et imposant, il reconnut, malgré l'obscurité, Locksley, l'archer qui avoit gagné glorieusement le prix de l'arc.

— Que signifie tout cela ? leur demanda-t-il : qui s'avise de faire des prisonniers dans cette forêt ?

— On pourroit les prendre pour vos frères, répondit Wamba, car un pois vert ne ressemble pas plus à un autre.

— Je le saurai dans un instant, dit Locksley; mais, attendez-moi en ce lieu; je vous défends, sur votre vie, d'en bouger avant que je sois revenu. Obéissez-moi, vous vous en trouverez bien, de même que vos maîtres. Cependant il faut prendre quelques précautions.

Il ôta son baudrier, détacha une plume qui flottoit sur son bonnet, et chargea Wamba de les lui garder : tirant alors un masque de sa poche, il s'en couvrit le visage, et les quitta pour aller faire sa reconnoissance, en leur enjoignant de nouveau de l'attendre.

— L'attendrons-nous, Gurth ? dit Wamba; ou lui ferons-nous voir que nous avons des jambes ?

Si j'en crois ma pauvre intelligence, il a trouvé trop vite sous sa main le costume d'un voleur, pour être un honnête homme.

— Quand ce seroit le diable, répondit Gurth, que risquons-nous de l'attendre? s'il est de cette bande de brigands, il leur a peut-être déjà donné l'alarme, et nous ne pourrions leur échapper. D'ailleurs j'ai eu la preuve il n'y pas long-temps que, même parmi les brigands, on peut trouver des honnêtes gens.

Locksley revint au bout de quelques minutes.

— Je les ai vus, dit-il, je leur ai même parlé, car, comme ils ont pris le même costume, ils m'ont pris pour un de leurs camarades. Je sais qui ils sont et où ils vont. Mais ils sont en grand nombre, ce sont de bons hommes d'armes, et ce seroit le comble de la folie à trois hommes de vouloir les attaquer. Il faut donc réunir une force plus considérable, et je sais où la trouver. Vous êtes tous deux, je crois, de fidèles serviteurs de Cédric le Saxon; suivez-moi donc: il ne sera pas dit que l'ami de l'Angleterre et des Anglais manquera de bras pour le secourir au moment du danger: mais il faut nous presser, car ils vont se mettre en marche.

A ces mots, leur faisant signe de le suivre, il entra dans l'épaisseur du bois, accompagné de Gurth et de Wamba.

Celui-ci n'étoit pas d'humeur à marcher long-temps en silence. — Gurth, dit-il à demi-voix, en regardant le cor et le baudrier qu'il portoit encore, je crois que j'ai vu gagner ce prix il n'y a pas long-temps.

— Et moi, dit Gurth en parlant encore plus bas, je gagerois tous les pourceaux de notre maître, que j'ai entendu la voix du brave archer qui a gagné ce prix, et qui nous conduit, il n'y a pas encore trois jours, ou pour mieux dire trois nuits.

— Mes amis, dit Locksley, qui, malgré leurs précautions, les avoit entendus, peu importe en ce moment qui je suis et ce que je suis. Si je parviens à délivrer votre maître, vous aurez lieu de me regarder comme le meilleur ami qu'il ait en Angleterre. Que je porte tel ou tel nom, que je tire de l'arc bien ou mal, que j'aime à me promener à la lumière du jour ou au clair de lune, ce sont des choses qui ne vous regardent pas, et dont vous feriez mieux de ne pas vous occuper.

— Nous avons mis la tête dans la gueule du lion, dit Wamba à l'oreille de Gurth. Dieu sait si nous pourrons l'en retirer.

— Silence! répondit Gurth : ne va pas l'offenser par quelque folie; quant à moi, j'ai de bonnes raisons pour espérer que tout ceci finira bien.

CHAPITRE XX.

« Quel charme, quel plaisir éprouve un voyageur,
« Lorsque l'hymne chanté par l'ermite qui veille,
« La nuit, au fond d'un bois, vient frapper son oreille. »
L'Ermite de la fontaine de saint Clément.

Ce ne fut qu'après trois heures d'une marche accélérée que Wamba, Gurth et leur guide mystérieux arrivèrent à une clairière au centre de laquelle s'élevoit un chêne d'une énorme grandeur, dont les branches touffues s'étendoient de tous côtés. Cinq ou six hommes vêtus, comme Locksley, d'un justaucorps vert, dormoient sous cet arbre, tandis qu'un autre, placé en sentinelle, se promenoit à quelques pas.

En entendant le bruit des pas, la sentinelle donna l'alarme. Ses camarades furent debout à l'instant, saisirent leurs arcs, et se tinrent prêts à lancer leurs flèches. Leur chef s'étant fait reconnoître, des marques de respect et de soumission succédèrent à cette attitude menaçante.

— Où est Meunier? demanda Locksley.

— Sur la route de Rotherham.

— Avec combien d'hommes ?

— Avec six, et bonne espérance de butin, s'il plaît à saint Nicolas.

— C'est parler religieusement. Où est Allan-Dale ?

Du côté de Watling, guettant le prieur de Jorvaulx, avec quatre hommes.

— C'est bien pensé. Et où est le frère ?

— Dans sa cellule.

— Je vais aller le chercher. Vous autres, dispersez-vous pour réunir tous nos compagnons. Rassemblez-en le plus grand nombre possible ; car le gibier que nous avons à chasser ne prendra pas la fuite, mais se retournera contre nous. Que tous se trouvent ici une heure avant la pointe du jour. Un instant, ajouta-t-il, comme ils se disposoient à exécuter ses ordres ; j'oubliois ce qui est le plus essentiel. Que deux de vous prennent en toute diligence la route de Torquilstone, du château de Front-de-Bœuf. Une bande de coquins qui se sont déguisés sous notre costume, y emmènent prisonniers Cédric le Saxon et les gens de sa suite. C'est une insulte pour nous, et notre honneur en exige la punition. Surveillez-les donc avec soin ; quand même ils arriveroient au château avant que nous ayons réuni nos forces, il faudra nous venger, et délivrer leurs prisonniers. Suivez-les donc de près, et que le meilleur marcheur de vous m'en rapporte des nouvelles.

Ils partirent sur-le-champ dans diverses directions, et leur chef, suivi de Gurth et de Wamba,

qui le regardoient avec une sorte de crainte respectueuse, prit le chemin de la chapelle de Copmanhurst.

Quand ils furent arrivés à la petite clairière où l'on voyoit l'ermitage et la chapelle à demi ruinée, Wamba dit tout bas à Gurth : — Si c'est ici la demeure d'un voleur, c'est une preuve de la vérité du vieux proverbe, qui dit que plus on est près de l'église, plus on est loin de Dieu ; par mes sonnettes, je crois que c'est cela même : écoute seulement le psaume qu'on chante dans l'ermitage.

Dans le fait, le pieux anachorète chantoit alors une chanson à boire, et le chevalier noir en répétoit le refrain avec lui :

« Le jus de la treille
« Doit nous mettre en train ;
« Passez la bouteille,
« Et versez tout plein. »

— Pas trop mal chanté, dit Wamba, qui avoit joint sa voix à celle des deux chanteurs ; mais, au nom de tous les saints, qui se seroit attendu à entendre chanter de pareilles matines dans la cellule d'un ermite ?

— Ce n'est pas moi qui en suis surpris, dit Gurth : on assure que l'ermite de Copmanhurst est un bon vivant, qui ne se gêne pas pour tuer un daim. On dit même que le garde forestier en

à fait ses plaintes à l'official, et qu'il lui sera défendu de porter le froc et le capuchon.

Tandis qu'ils parloient ainsi, Locksley, en frappant à la porte à coups redoublés, avoit troublé l'anachorète et son hôte. — Par mon froc, dit l'ermite en s'arrêtant au milieu d'une cadence, je crois que voilà encore des voyageurs égarés. Je ne voudrois pas, pour l'honneur de mon capuchon, qu'ils nous surprissent dans nos pieux exercices. Chacun a ses ennemis, sir Fainéant, et il y a des gens assez méchants pour regarder la manière hospitalière dont je vous ai accueilli, pendant trois petites heures, vous voyageur fatigué, comme une partie de débauche et d'ivrognerie, vices qui, grâce à saint Dunstan, sont aussi opposés à mon caractère qu'à ma profession.

— Les vils calomniateurs! dit le chevalier. Je voudrois être chargé de les châtier. Mais vous avez raison, saint ermite : chacun a ses ennemis, et il y a en ce royaume telles personnes que j'aimerois mieux voir en face, couvert d'un casque que tête nue.

— Couvrez-vous donc du vôtre, sir Fainéant, dit l'ermite, aussi vite que votre naturel vous le permet, tandis que je vais remettre dans l'armoire secrète la bouteille, les gobelets et le reste du pâté, et pour qu'on n'entende rien du dehors, faites chorus avec moi dans ce que je

vais chanter. Songez seulement à l'air, sans vous inquiéter des paroles : c'est tout au plus si je les sais moi-même.

A ces mots, et tout en faisant disparoître les restes du souper, il entonna un *de profundis* d'une voix sonore, tandis que le chevalier, remettant son armure à la hâte, et riant de tout son cœur, lui prêtoit le secours de sa voix.

— Quelles matines du diable chantez-vous donc à une pareille heure ! s'écria Locksley en frappant une seconde fois.

Le bruit que faisoit l'ermite en chantant, et peut-être ses copieuses libations, l'empêchèrent de reconnoître la voix qui lui parloit. — Passez votre chemin, répondit-il, et ne troublez pas, dans leurs exercices de dévotion, deux serviteurs de saint Dunstan.

— Chien d'ermite, cria-t-on du dehors, ne reconnois-tu pas la voix de Locksley.

— Tout va bien, dit l'ermite au chevalier, il n'y a rien à craindre.

— Mais qui est cet étranger ! il m'importe de le savoir.

— Qui il est ? je vous dis que c'est un ami.

— Mais quel est cet ami ? il peut être le vôtre, et ne pas être le mien.

— Quel est cet ami ? il est plus facile de faire cette question que d'y répondre. Ah ! maintenant

que j'y pense, c'est l'honnête garde forestier dont je vous ai parlé.

— Aussi honnête garde que vous êtes pieux ermite ?

— Précisément.

— Ouvrez-lui donc, si vous ne voulez pas qu'il enfonce la porte, dit le chevalier.

Les chiens s'étoient d'abord mis à aboyer, mais leur instinct leur faisant reconnoître celui qui arrivoit, ils étoient alors à gratter à la porte en murmurant, comme s'ils eussent demandé qu'on la lui ouvrît.

La porte s'ouvrit enfin, et Locksley entra suivi de ses deux compagnons.

— Ermite, dit Locksley en apercevant le chevalier, où as-tu donc trouvé ce nouveau compagnon ?

— C'est un frère de notre ordre, répondit l'ermite en souriant, nous avons passé la nuit en oraison.

— Je crois qu'il est membre de l'église militante, dit Locksley, et l'on en voit assez courir les champs depuis quelques jours. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Il nous faut aujourd'hui jusqu'au dernier de nos hommes, clerc ou laïque ; ainsi tu vas laisser le froc et le rosaire pour prendre l'arc et la javeline. Mais es-tu fou, ajouta-t-il en le tirant un peu à l'écart ; pourquoi as-tu

laissé entrer chez toi un chevalier que tu ne connois pas ? as-tu oublié nos réglements ?

— Que je ne connois pas ! je le connois aussi bien que le mendiant connoît son écuelle.

— Quel est donc son nom ?

— Son nom ? comme si j'étois homme à boire avec quelqu'un sans savoir son nom ! il se nomme sir Anthony de Scrablestone.

— Tu as bu plus que de raison, ermite, et je crains que tu n'aies jasé de même.

— Brave archer, dit le chevalier, ne faites pas de reproches à mon joyeux hôte. Il n'a pu me refuser l'hospitalité, car je l'aurois forcé à me l'accorder.

— Forcé ! répéta l'ermite : attendez que j'aie changé ce froc pour un justaucorps vert, et nous verrons qui pourra me forcer à faire ce qui ne me conviendra point.

En parlant ainsi, il jeta son froc dans un coin de l'ermitage, et parut en gilet et en caleçon gris. Il mit un haut-de-chausse vert, et pria Wamba de l'aider à passer un justaucorps de même couleur.

— Croyez-vous, dit Wamba, que je puisse en conscience aider un saint ermite à se métamorphoser en braconnier pécheur ?

— Ne crains rien, répondit l'ermite : je confesserai à mon capuchon les péchés de mon habit vert, et tout ira bien.

— *Amen*, reprit le fou, un pénitent vêtu de drap fin doit avoir un confesseur portant la haire; et votre froc peut donner l'absolution à mon habit bariolé par-dessus le marché.

— Sir chevalier, dit Locksley pendant que l'ermite faisoit sa toilette avec l'aide de Wamba, vous ne pouvez le nier : c'est vous dont la valeur a décidé la victoire le second jour du tournoi.

— Et quand cela seroit, brave archer, qu'en résulteroit-il?

— Que je vous regarderois comme un homme disposé à prendre le parti du foible.

— C'est le devoir d'un vrai chevalier, et je serois fâché qu'on pût me soupçonner de ne pas le remplir.

— Ce que je désire, c'est que vous soyez aussi bon Anglais que brave chevalier, car l'entreprise dont j'ai à vous parler est un devoir en elle-même pour tout homme honnête, mais surtout pour un véritable Anglais.

— Vous ne pouvez donc mieux vous adresser. Les intérêts de l'Angleterre et du dernier des Anglais ne peuvent être plus chers à personne qu'à moi.

— Jamais l'Angleterre n'eut tant de besoin de ceux qui l'aiment. Écoutez-moi donc, et je vous ferai part d'un projet auquel, si vous êtes réellement ce que vous paroissez, vous pouvez coopérer

honorablement. Une bande de scélérats, ayant pris le costume d'hommes qui valent mieux qu'eux, viennent de s'emparer d'un noble Anglais, nommé Cédric le Saxon, de sa pupille, de son ami Athelstane de Coningsburgh, et de toute leur suite. Ils les emmènent au château de Torsquilstone. Je vous demande si, comme brave chevalier, comme véritable Anglais, vous voulez nous aider à les délivrer ?

— Je le regarde comme un devoir. Mais je voudrois savoir qui vous êtes, vous qui parlez en leur faveur ?

— Je suis..... un homme sans nom, mais l'ami de mon pays et des amis de mon pays. Il faut vous contenter de me connoître ainsi, quant à présent, et vous le pouvez d'autant mieux, que vous désirez vous-même rester inconnu. Croyez cependant que, quand j'ai donné une parole, elle est aussi inviolable que si je portois des éperons d'or.

— Je le crois sans peine. Je suis habitué à lire dans la physionomie, et je lis sur la vôtre la franchise et le courage. Je ne vous ferai donc plus de questions, et je me borne à vous dire que je concourrai de bien bon cœur à faire remettre en liberté ces captifs opprimés; après quoi j'espère que nous nous connoîtrons mieux et que nous serons contents l'un de l'autre.

— Ainsi donc, dit à l'oreille de Gurth, Wamba, qui, après avoir équipé complétement l'ermite, s'étoit rapproché peu à peu des interlocuteurs, et avoit entendu la fin de cette conversation, ainsi donc nous avons un nouvel allié. J'espère que la valeur du chevalier sera de meilleur aloi que la religion de l'ermite et l'honnêteté de notre guide, car ce Locksley m'a l'air d'un vrai braconnier, et le révérend frère d'un franc hypocrite.

— Paix, Wamba, paix! répondit Gurth. Tout cela peut être vrai, mais toute vérité n'est pas bonne à dire, et si le diable avec ses cornes venoit m'offrir son aide pour secourir notre maître et lady Rowena, je doute que j'eusse assez de religion pour refuser ses offres.

L'ermite, ayant changé de costume, avoit pris des armes dans son armoire secrète. Son bouclier passé au bras gauche reposoit sur son épaule; un couteau de chasse étoit suspendu à son ceinturon, qui soutenoit aussi quelques flèches, et il tenoit en main un arc et une espèce de javeline. Il sortit le premier de l'ermitage, et en ferma ensuite avec soin la porte, sous le seuil de laquelle il en déposa la clef.

— Mais es-tu en état de nous être utile? lui demanda Locksley? Les fumées du vin ne t'obscurcissent-elles pas le cerveau?

— Je conviens, répondit-il, qu'il me semble

voir danser tous les arbres, et que mes jambes ne me permettroient pas de danser avec eux; mais la puissance de saint Dunstan est grande, et vous allez voir que dans un instant il n'y paroîtra plus.

En même temps il s'avança vers le bassin de pierre dont nous avons déjà parlé, dans lequel tomboit d'abord l'eau de la source, qui formoit ensuite un petit ruisseau, et qu'on nommoit la fontaine de Saint-Dunstan; et, s'étant étendu le ventre contre terre, il en but comme s'il avoit voulu l'épuiser.

— Saint ermite de Copmanhurst, dit le chevalier noir, combien y a-t-il de temps que vous n'avez bu si copieusement de cette eau?

— Depuis qu'un baril de vin de Canaries, ayant laissé échapper ce qu'il contenoit par une fente non canonique, ne me laissa pour boisson que celle qui est due à la libéralité de mon saint patron.

Plongeant alors ses mains et sa tête dans la fontaine, il se releva, et fit tourner sa pertuisane au-dessus de sa tête avec trois doigts de la main, comme s'il eût balancé un roseau. — Où sont ces brigands? s'écria-t-il; où sont ces ravisseurs qui enlèvent de jeunes filles contre leur gré? je veux que le diable m'emporte si je ne suis pas en état d'en battre une douzaine.

— Ne jurez pas, saint ermite! dit le chevalier noir.

— Il n'y a plus d'ermite. Par saint Georges et le dragon, quand j'ai quitté le froc, je ne suis plus un frocard. Quand j'ai sur le dos mon justaucorps vert, je suis en état de boire, de jurer, et de chiffonner un cotillon, aussi bien qu'aucun homme d'armes du royaume.

— Allons, allons, notre chapelain, dit Locksley, marchons bon train et en silence. Tu parles autant que tout un couvent la veille d'une fête, quand l'abbé est allé se coucher. Il ne faut pas s'amuser à jaser. Il s'agit de réunir toutes nos forces. Nous en aurons besoin, s'il faut donner un assaut au château de Réginald Front-de-Bœuf.

— Quoi! s'écria le chevalier noir, est-ce Front-de-Bœuf qui arrête les sujets du roi sur le grand chemin? Est-il devenu oppresseur et brigand?

— Pour oppresseur, il l'a toujours été, dit Locksley.

— Et pour brigand, dit l'ermite, je suis certain qu'il l'est dix fois plus que bien des brigands de ma connoissance.

— En avant, ermite, en avant dit Locksley, et tais-toi. Il s'agit de gagner promptement le lieu du rendez-vous, et non pas de dire ce qui, par décence et par prudence, doit être couvert du mystère.

CHAPITRE XXI.

« Combien s'est-il passé d'heures, de mois, d'années,
« Depuis que l'on n'a vu dans ce vaste salon,
« S'assembler les plaisirs, la beauté, le renom ?
« On entend murmurer sous ces voûtes antiques,
« Sous ce toit soutenu par ces arches gothiques,
« La voix du temps passé rappelant aux vivants
« Ceux qui dans leurs tombeaux dorment depuis long-temps. »

ORRA, *tragédie.*

TANDIS qu'on prenoit, en faveur de Cédric et de ses compagnons, les mesures dont nous venons de parler, les hommes d'armes qui s'en étoient emparés les conduisoient vers la place de sûreté où l'on comptoit les emprisonner. Mais la nuit étoit obscure, et les maraudeurs ne connoissoient les sentiers du bois que très-imparfaitement. Ils furent forcés de faire plusieurs haltes, et même, une ou deux fois, de revenir sur leurs pas, pour s'assurer du chemin qu'ils devoient suivre. Ils eurent besoin du retour de l'aurore pour se convaincre qu'ils étoient sur la bonne route ; ils reprirent confiance, et marchèrent d'un pas plus rapide.

Ce fut alors que les deux chefs des prétendus bandits eurent entre eux la conversation suivante :

— De Bracy, dit le templier, il est temps que

vous nous quittiez pour jouer le second acte de notre pièce, et vous préparer à remplir le rôle de chevalier libérateur.

— J'ai fait de nouvelles réflexions, dit de Bracy, et je ne quitterai ma prise qu'après l'avoir déposée en sûreté dans le château de Front-de-Bœuf. Alors je me montrerai à lady Rowena dans mon costume ordinaire, et j'espère qu'elle attribuera à l'impétuosité de la passion la violence dont je me reconnoîtrai coupable.

— Et quelle raison vous a fait changer de projet?

— Cela ne regarde que moi, je pense.

— J'espère pourtant, sir chevalier, que ce changement n'a pas pris sa source dans les soupçons injurieux que Fitzurse a cherché à vous faire concevoir sur mon honneur?

— Je ne prends d'avis que de moi-même. Le diable rit, dit-on, quand un voleur en vole un autre, et nous savons que les flammes de l'enfer n'empêcheroient pas un templier de se livrer à ses passions.

— Ni le chef d'une compagnie franche, de craindre d'être traité par un ami et un camarade, comme il traite lui-même les autres.

— Cette récrimination ne signifie rien. Je connois la morale de l'ordre du Temple, et je ne vous fournirai pas l'occasion de me dérober le trésor pour lequel j'ai couru de tels risques.

— Mais que craignez-vous donc, de Bracy ? Ne savez-vous pas quels sont les vœux de notre ordre.

— Oui, et je sais aussi comment on les respecte. Les lois de la galanterie, sir templier, reçoivent une interprétation libérale en Palestine, et dans le cas dont il s'agit, je ne veux rien confier à votre conscience.

— Eh bien, de Bracy, sachez donc la vérité. Je ne me soucie nullement de votre belle aux yeux bleus. J'ai vu, parmi nos captives, de beaux yeux noirs qui ont fait ma conquête.

— Quoi ! vous vous abaisserez à la suivante ?

— Non, sur mon honneur ! Je ne porte jamais les yeux si bas, et je trouve pourtant, dans nos captives, une prise qui vaut bien la vôtre.

— Par la sainte messe, s'écria de Bracy, c'est la belle juive !

— Eh bien, qui a le droit d'y trouver à redire ?

— Personne, que je sache, si ce n'est votre vœu de célibat ; et puis votre conscience ne vous reprochera-t-elle pas une intrigue avec une juive ?

— Quant à mon vœu, dit le templier, notre grand-maître m'accordera une dispense ; et la conscience d'un homme qui a tué trois cents Sarrasins n'a pas besoin de s'alarmer pour la moindre peccadille, comme celle d'une jeune villageoise qui va à confesse la veille de Pâques.

— C'est à vous de connoître les priviléges de votre ordre : mais j'aurois juré que vous étiez plus amoureux de l'argent du vieil usurier que des beaux yeux de sa fille.

— L'argent d'Isaac a bien son mérite. Mais le vieux juif ne m'offre qu'un demi butin ; croyez-vous que Front-de-Bœuf nous prête son château sans avoir part aux dépouilles ? Je les partage avec lui ; et, comme il me faut aussi quelque chose que je puisse m'approprier exclusivement, j'ai fixé mon choix sur l'aimable juive. A présent que vous connoissez mes projets, revenez-vous à votre premier plan ? vous voyez que vous n'avez rien à craindre de moi.

— Non, j'y ai renoncé définitivement ; je ne veux pas perdre ma belle de vue. Tout ce que vous venez de me dire peut être très-vrai ; mais je n'aime pas les prérogatives de l'ordre du Temple, et je ne me fie pas à la conscience d'un homme qui, ayant tué trois cents Sarrasins, a acquis un si grand fonds d'indulgence, qu'il ne s'inquiéteroit pas d'une peccadille de plus.

Pendant cet entretien, Cédric faisoit d'inutiles efforts pour apprendre de ceux qui le gardoient qui ils étoient et quels étoient leur projets.

— Vous devez être Anglais, leur disoit-il, et cependant, de par le ciel, vous agissez avec nous comme si vous étiez Normands. Vous êtes sans

doute mes voisins, et par conséquent vous devriez être mes amis; car quel est l'Anglais dans mon voisinage qui ne doive l'être ? Même parmi vous, proscrits réfugiés dans les bois pour fuir la persécution, il s'en trouve plus d'un qui a eu recours à ma protection, et qui l'a obtenue, car j'avois pitié de vos malheurs et de vos souffrances, et je maudissois la tyrannie qui vous avoit forcés à adopter un genre de vie indigne de vous. Que voulez-vous donc faire de moi ? A quoi cet acte de violence vous conduira-t-il ? Vous ne me répondez point ? Vous êtes pires que des brutes dans votre conduite; êtes-vous muets comme elles ?

C'étoit en vain que Cédric cherchoit ainsi à faire parler ses gardes. Ils avoient de trop bonnes raisons pour garder le silence, et ni ses plaintes ni ses reproches ne purent les engager à le rompre. Ils continuèrent à marcher d'un pas rapide, jusqu'à ce qu'au bout d'une longue avenue, on aperçut Torquilstone, ancien château qui appartenoit alors à sir Réginald Front-de-Bœuf. C'étoit une petite forteresse, au centre de laquelle s'élevoit une tour carrée d'une hauteur considérable, entourée de bâtiments moins élevés bordés d'une cour circulaire. Autour du mur de clôture régnoit un fossé auquel un ruisseau voisin fournissoit de l'eau. Front-de-Bœuf, dont le caractère lui attiroit souvent des ennemis, avoit ajouté à son château

de nouvelles fortifications, en faisant construire une tour à chaque angle. On y entroit d'un côté par un pont-levis conduisant à une porte massive en fer, flanquée de deux tourelles, et de l'autre par une poterne fort étroite, qui aboutissoit à une redoute servant de défense extérieure.

Cédric ne vit pas plutôt les tours du château de Front-de-Bœuf élever vers le ciel leurs têtes chargées de mousse et de lierre, sur lesquelles frappoient les premiers rayons du soleil levant, qu'il ne lui resta plus de doute sur la cause de sa captivité.

— Je faisois injure, dit-il à ses gardes, aux bandits qui infestent ces bois, quand je supposois que ceux qui nous ont arrêtés faisoient partie de leurs bandes. J'aurois pu confondre avec autant de raison les renards de ce canton avec les loups dévorants des forêts de France. Dites-moi, misérables, votre maître en veut-il à ma vie, ou prétend-il s'emparer de mes biens? Ne peut-on souffrir qu'il reste en Angleterre deux Saxons, le noble Athelstane et moi, qui soient encore en possession de leur patrimoine? Qu'on nous mette donc à mort, et qu'on achève l'œuvre de la tyrannie en nous privant du jour et de nos domaines, comme on nous a déjà privés de la liberté. Si Cédric le Saxon ne peut sauver l'Angleterre, il consent à mourir pour elle. Dites au tyran votre

maître que je le prie seulement de remettre honorablement en liberté lady Rowena. Il ne doit rien craindre d'une femme, et tous ceux qui pourraient oser prendre sa cause périssent avec nous.

Ce discours n'obtint pas plus de réponse que le premier. On arriva enfin à la porte du château; de Bracy sonna du cor trois fois; des hommes d'armes vinrent reconnoître la troupe qui arrivoit, on baissa le pont-levis, et la calvacade entra dans la cour. On fit descendre de cheval les prisonniers, et on les conduisit dans une salle où on leur offrit des rafraîchissements auxquels Athelstane fut le seul qui voulût toucher. Le descendant du saint roi confesseur n'eut pas même le temps de faire justice complète au repas qu'on avoit servi, car on vint lui annoncer que Cédric et lui devoient être placés dans une autre chambre que lady Rowena. La résistance étoit inutile; ils furent donc obligés de suivre leurs guides dans un grand appartement soutenu par deux rangs de piliers massifs, tels qu'on en voit encore dans les réfectoires et dans les salles de chapitre des anciens monastères.

Lady Rowena fut séparée de toute sa suite, et on la conduisit, avec courtoisie à la vérité, mais sans consulter son inclination, dans une autre aile du château. Cette distinction un peu alarmante fut accordée aussi à Rébecca. Son père

épuisa en vain les prières, alla même, dans cette extrémité, jusqu'à offrir de l'argent pour qu'on ne la séparât point de lui. — Chien de mécréant, lui dit un de ses gardes, quand tu auras vu la tanière qui t'est préparée, tu ne regretteras pas que ta fille ne la partage point. Et, sans plus de discussion, on entraîna le père d'un côté et la fille de l'autre. Les gens qui composoient la suite de Cédric et d'Athelstane, furent désarmés, fouillés avec soin, et enfermés dans la prison du château. Enfin l'on refusa même à lady Rowena la consolation d'avoir près d'elle sa suivante Elgitha.

L'appartement dans lequel étoient renfermés nos chefs saxons, car c'est d'eux que nous allons nous occuper d'abord, quoique transformé alors en prison, avoit été autrefois le grand salon du château. Mais il ne servoit plus à cet usage, parce que, parmi les additions que le seigneur actuel avoit faites à son habitation, tant pour la fortifier que pour la rendre plus agréable, il se trouvoit une grande salle dont la voûte étoit soutenue par des piliers plus légers et plus élégants, et qui étoit décorée des ornements que les Normands avoient déjà commencé à introduire dans l'architecture.

Cédric se promenoit à grands pas en se livrant aux réflexions que lui suggéroit son indignation

sur le présent et le passé, tandis que l'apathie de son compagnon lui tenoit lieu de philosophie et de patience pour l'aider à tout supporter, excepté les inconvénients du moment. Il y étoit même si peu sensible, que les exclamations animées de Cédric pouvoient à peine lui arracher de temps en temps un signe d'approbation.

— Oui, dit Cédric, moitié se parlant à lui-même, moitié s'adressant à Athelstane, c'est ici, c'est dans cette même salle, que mon père dîna avec Torquil Wolfganger, quand ce noble Saxon reçut le vaillant et infortuné Harold, marchant contre les Norwégiens réunis au rebelle Tosti. Ce fut dans cette salle qu'Harold fit une réponse si fière à l'envoyé de son frère révolté. Que de fois mon père m'a-t-il conté cette histoire avec enthousiasme! Lorsque l'envoyé de Tosti fut admis dans cette salle, à peine, quelque grande qu'elle soit, pouvoit-elle contenir la foule de nobles chefs saxons qui s'empressoient autour de leur roi, et partageoient son banquet.

Ces derniers mots éveillèrent l'attention d'Athelstane. — J'espère, dit-il, qu'on n'oubliera pas de nous envoyer à dîner à midi. A peine nous a-t-on laissé le temps de déjeuner. D'ailleurs je n'aime pas à manger en descendant de cheval, quoique les médecins en donnent le conseil : mon appétit alors n'est jamais bien franc.

Cédric continua son histoire, sans faire attention à l'interruption de son ami.

— L'envoyé de Tosti s'avança dans cette salle sans être intimidé par les regards menaçants de tous ceux qui s'y trouvoient, et s'étant placé devant le trône du roi, il le salua avec respect.

— Sir roi, lui dit-il, quelles conditions peut espérer de vous votre frère Tosti, s'il met bas les armes, et s'il vous demande la paix?

— La tendresse d'un frère, répondit le généreux Harold, et le beau duché de Northumberland.

— Et si Tosti accepte ces conditions, reprit l'envoyé, quelles terres accorderez-vous à son fidèle allié, Hardrada, roi de Norwège?

— Sept pieds de terrain, répondit fièrement Harold, ou, comme on dit qu'Hardrada est un géant, peut-être lui en donnerons-nous quelques pouces de plus.

— La salle retentit d'applaudissements; chaque chef prit sa coupe, et l'on but au jour qui mettroit Hardrada en possession de son domaine en Angleterre.

— Je ferois comme eux de bien bon cœur, dit Athelstane: car la soif colle ma langue à mon palais.

— L'envoyé, continua Cédric avec feu, malgré le peu d'intérêt que son auditeur prenoit à cette histoire, retourna porter cette prophétique

réponse à Tosti et à son allié. Ce fut alors que les murs de Stamford virent ce terrible combat dans lequel, après avoir fait des prodiges de valeur, le roi de Norwège et Tosti mordirent la poussière avec dix mille de leurs soldats. Qui auroit cru que le jour témoin d'un pareil triomphe, voyoit aussi voguer les navires normands qui abordèrent sur les côtes du comté de Sussex? qui auroit cru que, peu de jours après, le malheureux Harold ne posséderoit plus dans son royaume que les sept pieds de terrain qu'il avoit accordés au roi de Norwège? qui auroit cru que vous, noble Athelstane, vous issu du sang d'Harold; que moi, dont le père ne fut pas un des moindres défenseurs du trône de nos rois saxons, nous serions prisonniers d'un méprisable Normand, dans un salon célèbre par de si glorieux souvenirs?

— Cela est assez fâcheux, répondit Athelstane, mais je me flatte que nous en serons quittes pour une rançon raisonnable. Cependant ils ne peuvent, dans aucun cas, avoir intention de nous affamer, et, quoique le jour s'avance, je ne vois aucun préparatif pour le dîner. Regardez par cette fenêtre, noble Cédric, et jugez par la hauteur du soleil, s'il n'est pas près de midi.

— Cela peut être, répondit Cédric; mais je ne puis regarder cette fenêtre sans que cette vue fasse naître en moi d'autres réflexions non moins

pénibles, quoiqu'elles n'aient pas rapport à notre situation actuelle.

Quand on construisit cette fenêtre, mon noble ami, nos ancêtres ne connoissoient pas l'art de faire le verre et encore moins celui de le peindre. L'orgueil de votre aïeul, du père de Wolfganger, fit venir de Normandie un artiste pour orner son château des décorations de ce nouveau luxe, qui donne à la pure lumière du ciel tant de couleurs bizarres. Cet étranger arriva ici pauvre, mendiant, bas et servile, prêt à ôter son bonnet au dernier des domestiques de la maison; il s'en retourna fier, chargé d'or, et alla conter à ses concitoyens des merveilles de l'opulence et de la simplicité des nobles saxons. Cette folie avoit été prévue et prédite par les descendants d'Heingist et de ses tribus grossières; et c'est pour cette raison qu'ils conservoient religieusement les mœurs de leurs pères. Nous appelâmes ces étrangers, nous en fîmes nos serviteurs de confiance, nos amis; nous empruntâmes leurs arts et leurs artistes; nous méprisâmes les mœurs simples de nos ancêtres, et nous étions énervés par le luxe des Normands avant d'être vaincus par leurs armes; notre nourriture sans apprêt, prise en paix et en liberté, étoit préférable à tous les mets délicats dont le désir nous a livrés, pieds et poings liés, aux conquérants étrangers.

— En ce moment, dit Athelstane, je regarderois la nourriture la plus simple comme un mets exquis, et je suis étonné, noble Cédric, que vous puissiez conserver si fidèlement le souvenir des événements passés, quand vous oubliez jusqu'à l'heure du dîner.

— C'est perdre son temps, se dit à lui-même Cédric impatienté, que de lui parler de toute autre chose que de son appétit. L'âme d'Hardicanut a pris possession de son corps, et il ne connoît de plaisir qu'à table et le verre à la main. Hélas! ajouta-t-il en le regardant d'un air de compassion, faut-il qu'un extérieur si noble et si imposant couvre un esprit si lourd et si grossier! faut-il qu'une entreprise aussi importante que la régénération de l'Angleterre, roule sur un pivot si imparfait! Lady Rowena, une fois son épouse, pourroit, grâce à son âme plus noble et plus généreuse, réveiller en lui des sentiments de patriotisme qui, j'espère, ne sont qu'engourdis. Mais, comment y penser, tandis que lady Rowena, Athelstane et moi, sommes prisonniers d'un maraudeur brutal, et que nous ne le sommes peut-être que parce qu'on craint que notre liberté ne devienne dangereuse à nos cruels oppresseurs?

Tandis qu'il étoit plongé dans ces réflexions douloureuses, la porte du salon s'ouvrit, et l'on y vit entrer un écuyer tranchant, tenant en main

la baguette blanche, marque de sa dignité. Ce personnage important entra d'un pas grave, suivi de quatre domestiques portant une table couverte de mets dont la vue et l'odeur semblèrent faire oublier toute autre chose à Athelstane. Les domestiques étoient masqués, de même que l'écuyer tranchant.

— Que signifient ces masques? dit Cédric. Votre maître croit-il que nous ignorons où nous sommes et qui nous retient prisonniers? Dites-lui, continua-t-il, voulant profiter de cette occasion pour ouvrir une négociation afin d'obtenir sa liberté, dites à Réginald Front-de-Bœuf qu'il ne peut avoir d'autre motif pour nous traiter ainsi, qu'une cupidité insatiable. Eh bien, nous cédons à sa rapacité, comme nous céderions à celle d'un brigand dans les mêmes circonstances. Qu'il fixe la rançon qu'il exige, et nous la lui paierons, si elle est proportionnée à nos moyens.

L'écuyer tranchant ne fit d'autre réponse qu'une inclination respectueuse.

— Et dites-lui aussi, ajouta Athelstane, que je le défie au combat à outrance, à pied ou à cheval, dans tel lieu de sûreté qu'il voudra choisir, dans les huit jours qui suivront notre mise en liberté. S'il a de l'honneur, s'il est chevalier, il ne refusera pas ce cartel.

L'écuyer salua une seconde fois, et se retira avec les domestiques.

Ce défi ne fut pas débité de très-bonne grâce : Athelstane avoit en ce moment la bouche pleine ; sa mâchoire étoit fort occupée, et cette circonstance, jointe à l'hésitation qui lui étoit naturelle, dépouilla en grande partie son cartel de l'air menaçant qu'il vouloit lui donner. Cédric crut pourtant y voir la preuve que son compagnon commençoit à ressentir convenablement l'insulte qui lui avoit été faite ; car, malgré son respect pour la haute naissance d'Athelstane, l'insouciance que celui-ci avoit montrée jusqu'alors commençoit à épuiser sa patience. Il lui saisit la main, et la serra vivement, pour lui marquer combien il approuvoit les sentiments qu'il venoit de montrer ; mais ce mouvement d'enthousiasme se refroidit un peu, quand il entendit Athelstane s'écrier qu'il combattroit douze hommes comme Front-de-Bœuf, pour sortir plus promptement d'un château où l'on mettoit de l'ail dans tous les ragoûts. Malgré cette rechute de son ami dans l'apathie de la sensualité, Cédric se mit à table en face de lui, et fit bientôt voir que, si les malheurs de son pays l'empêchoient de songer à l'heure du dîner, il n'en avoit pas moins conservé le bon appétit de ses ancêtres avec leurs autres bonnes qualités, et qu'il pouvoit en donner des preuves quand une fois la table étoit servie.

Les prisonniers n'avoient pas encore fini leur repas, quand ils furent troublés dans cette occu-

pation très-importante, au moins pour Athelstane, par le son d'un cor qui se fit entendre à la porte, et qui fut successivement répété trois fois, avec autant de violence que si celui qui en donnoit eût été le chevalier errant devant lequel devoit s'écrouler le château d'un enchanteur. Les deux Saxons se levèrent de table, et coururent à la fenêtre, mais ils ne purent satisfaire leur curiosité : car toutes les croisées donnoient sur la cour. Ce bruit sembloit pourtant annoncer quelque événement important, à en juger par le tumulte qui régna dans le château quelques instants après.

CHAPITRE XXII.

« Ma fille ! mes ducats ! — Mes ducats et ma fille ! »
Le Marchand de Venise.

Dès que les deux chefs saxons virent qu'ils ne pouvoient satisfaire leur curiosité, ils se remirent à table pour tâcher au moins de satisfaire leur appétit. Nous allons les laisser dans cette occupation, pour rendre visite à Isaac d'York, dont la captivité étoit beaucoup plus rigoureuse.

Le pauvre juif avoit été jeté dans un cachot souterrain, humide et malsain, le sol en étant plus bas que le fond du fossé qui entouroit le château. La lumière n'y pénétroit que par un soupirail trop élevé pour que le prisonnier pût y atteindre avec la main. Même en plein midi, il n'y régnoit qu'une sorte de crépuscule qui se changeoit en obscurité profonde long-temps avant que le reste du château fût privé de la présence du jour. Des chaînes, des fers couverts de rouille, solidement attachés aux murailles, paroissoient avoir servi à des prisonniers dont on avoit probablement à craindre la vigueur ou le courage, et quelques ossements humains annonçoient qu'au moins un captif avoit autrefois péri dans cet affreux séjour, et y étoit resté sans sépulture.

A l'un des bouts de ce caveau étoit un immense fourneau en fer, rempli de charbon, sur le haut duquel étoient placées transversalement quelques barres de fer rongées par la rouille.

Un pareil spectacle auroit pu intimider une âme plus forte que celle d'Isaac, et cependant il étoit plus calme dans le moment d'un danger véritable, que lorsqu'il avoit à craindre des périls vagues et incertains. Les chasseurs prétendent que le lièvre éprouve une agonie plus terrible quand il est poursuivi par le lévrier, que lorsqu'il se débat sous sa dent [1]. De même il est probable que les juifs, vivant dans des craintes perpétuelles, avoient l'esprit préparé à tout ce que la tyrannie pouvoit inventer contre eux, et que lorsqu'ils étoient l'objet de quelque violence, elle ne leur causoit pas cette surprise qui énerve l'âme encore plus que la terreur. D'ailleurs ce n'étoit pas la première fois qu'Isaac se trouvoit placé dans des circonstances dangereuses. Il avoit donc l'expérience pour guide, il pouvoit se flatter d'échapper à ses persécuteurs, comme cela lui étoit déjà arrivé, et il avoit pour lui cette opiniâtreté inflexible, cette résolution que rien ne peut abattre, qui décidoient souvent les juifs à souffrir tous les

[1] Nous ne garantissons pas ce trait d'histoire naturelle, nous le donnons tel que nous le trouvons dans le manuscrit qui nous sert de guide. L. T.

tourments que pouvoient imaginer leurs oppresseurs, plutôt que de céder à leurs injustes demandes.

Ayant donc conçu le projet d'une résistance passive, et relevé ses vêtements autour de lui pour les préserver de l'humidité du sol, Isaac s'assit sur une grosse pierre, seul siége qui existât dans son cachot. Ses mains croisées sur sa poitrine, ses cheveux en désordre, sa longue barbe, son manteau bordé de fourrure, et son grand bonnet jaune, vus à la lueur incertaine d'un rayon de jour partant du soupirail, auroient offert à Rembrand un sujet d'étude digne de lui, si ce peintre célèbre eût existé à cette époque. Il passa trois heures dans cette position, sans en changer, après quoi le bruit de quelques pas se fit entendre sur l'escalier, les verroux de la prison s'ouvrirent à grand bruit, la porte cria sur ses gonds, et Réginald, suivi des deux esclaves sarrasins du templier, entra dans le cachot.

Front-de-Bœuf, doué par la nature d'une taille athlétique et d'une vigueur à toute épreuve, avoit passé toute sa vie à faire la guerre, et quand on étoit en paix, à commettre des agressions contre quelqu'un de ses voisins. Jamais il n'avoit hésité sur le choix des moyens à employer pour augmenter ses richesses et sa puissance. Ses traits, répondant à son caractère, étoient durs,

sauvages et féroces. Les cicatrices dont sont visage étoit couvert auroient attiré à tout autre le respect dû aux marques d'une valeur honorable, mais elles ne servoient en lui qu'à redoubler l'horreur et l'effroi que sa présence inspiroit. Ce redoutable baron étoit vêtu d'un justaucorps de cuir, bien collé sur ses membres, et usé en plusieurs endroits par l'armure dont il le couvroit souvent. Il n'avoit pour arme qu'un poignard à sa ceinture, formant une espèce de contre-poids à un trousseau de clefs suspendu du côté droit.

Les esclaves noirs qui le suivoient n'avoient plus leur brillant costume oriental. Ils portoient des pantalons et des gilets de grosse toile, et leurs manches étoient retroussées jusqu'au coude, comme celles d'un boucher qui va exercer ses fonctions dans la tuerie. Chacun d'eux portoit un panier couvert, et quand ils furent entrés, ils s'arrêtèrent à la porte, que Front-de-Bœuf ferma soigneusement. Après avoir pris cette précaution, il s'avança lentement vers le juif, sur qui il fixoit les yeux comme s'il eût voulu exercer sur lui l'influence qu'on suppose à certains serpents pour fasciner leur proie. On auroit vraiment cru que l'œil farouche et féroce du baron avoit le même pouvoir sur son malheureux prisonnier. La bouche ouverte, et les yeux attachés sur Front-de-Bœuf, le pauvre Isaac, oubliant le courage dont il avoit

cru s'armer, fut saisi d'uue telle terreur, qu'il se sentit privé de tout mouvement, et ne put ni se lever pour témoigner son respect, ni même porter la main jusqu'à son bonnet, tant il étoit agité par la crainte de la mort et des tortures. Ses membres sembloient se retirer sur eux-mêmes, et sa taille se rapetisser de manière à occuper le moins d'espace possible.

Le chevalier normand, au contraire, relevoit la tête, et sembloit grandir encore comme l'aigle hérisse ses plumes quand il se précipite sur sa proie sans défense. Il s'arrêta à trois pas de la pierre sur laquelle étoit placé le malheureux juif, et fit signe à un des esclaves d'approcher. Le satellite noir avança, tira de son panier une paire de grandes balances et des poids, les déposa aux pieds de Réginald, et alla rejoindre son camarade près de la porte.

Tous les mouvements de ces deux hommes étoient lents et solennels, comme si leur esprit eût été occupé de quelque scène d'horreur à laquelle ils étoient préparés.

Front-de-Bœuf rompit enfin le silence par l'apostrophe suivante :

— Chien maudit, issu d'une race maudite, dit-il au juif d'une voix forte que les échos de la voûte rendoient encore plus sinistre, vois-tu ces balances ?

Le malheureux juif n'eut la force de répondre que par un signe de tête affirmatif.

— Eh bien, il faut que tu m'y pèses mille livres d'argent, au poids et au titre de la tour de Londres.

— Bienheureux Abraham! s'écria Isaac, recouvrant la voix dans cette extrémité, qui a jamais pensé à exiger une pareille somme? quels sont les yeux qui ont jamais vu tant d'argent? Vous fouilleriez toutes les maisons de tous les juifs d'York, que vous ne pourriez l'y trouver.

— Je ne suis pas déraisonnable, et si l'argent est si rare, je ne refuse pas de recevoir de l'or, à raison d'un marc d'or pour six livres d'argent. C'est le seul moyen d'éviter à ta misérable carcasse des tourments que tu ne te figures pas.

— Ayez pitié de moi, noble chevalier! je suis vieux, foible, pauvre, indigne de votre colère. Quelle gloire trouverez-vous à écraser un vermisseau?

— Il se peut que tu sois vieux. C'est une honte pour ceux qui t'ont laissé vieillir dans ton métier d'usurier. Tu peux être foible, car quel juif eut jamais un cœur ou un bras? mais pauvre! tout le monde sait que tu es riche.

— Je vous jure, noble chevalier, par tout ce que je crois, par tout ce que nous croyons l'un et l'autre......

— Ne te parjure point, et que ton obstination ne mette pas le sceau à ta destinée, avant d'avoir bien vu et bien considéré le sort qui t'est réservé. Ne crois pas que je te parle ainsi pour t'effrayer, pour profiter de la lâcheté commune à toute ta race : je te jure, par ce que tu ne crois pas, par l'Évangile que notre église enseigne, par le pouvoir qu'elle a reçu de lier et de délier, par les clefs du ciel qui lui ont été confiées, que ma résolution est prise, inébranlablement prise, et qu'elle sera exécutée. Ce cachot n'est pas un lieu propre à la plaisanterie. Des prisonniers dix mille fois plus distingués que toi sont morts dans ces murs, sans que jamais on ait connu leur destin. Mais leur mort fut une partie de plaisir en comparaison de celle qui t'attend : elle viendra te trouver à pas lents, et sera accompagnée des plus cruelles souffrances.

Il fit signe aux esclaves d'approcher, et leur parla dans leur langue, qu'il avoit apprise en Palestine, où peut-être il avoit pris aussi des leçons de cruauté. Les Sarrasins ouvrirent leurs paniers et en tirèrent du bois, un soufflet et un flacon d'huile. Tandis que l'un frappoit le briquet pour se procurer de la lumière, l'autre disposoit le bois dans le fourneau de fer dont nous avons parlé, de manière à allumer le charbon qui s'y trouvoit ; et à l'aide du soufflet, le brasier se trouva enflammé en peu d'instants.

—Isaac, dit alors Front-de-Bœuf, vois-tu cette rangée de barres de fer placées au-dessus de ces charbons ardents? C'est sur ce lit de duvet que tu vas être placé, dépouillé de tes vêtements. Un de ces esclaves entretiendra le feu sous toi, tandis que l'autre frottera tes membres d'huile pour empêcher que le rôti ne brûle. Choisis donc entre cette couche brûlante ou le paiement de mille livres d'argent; car, par la tête de mon père, tu n'as point d'autre alternative.

—Il est impossible, dit le juif en tremblant, que vous ayez réellement conçu un tel projet; le dieu bienfaisant de la nature n'a jamais fait un cœur capable d'exercer une telle cruauté.

—Ne te fie pas à cela, Isaac; ce seroit une erreur qui te seroit funeste. Crois-tu que les prières, les cris et les gémissements d'un misérable juif pourront me détourner de ma résolution, moi qui ai vu le sac d'une ville où des milliers de chrétiens périrent par le fer et le feu? Espères-tu trouver quelque pitié dans ces esclaves noirs qui ne connoissent ni lois, ni patrie, ni conscience que la volonté de leur maître; qui, au moindre signe de sa part, emploient indistinctement le fer et le poison, le pieu et la corde; qui n'entendent pas même la langue dans laquelle tu implorerois leur compassion? Sois prudent, vieillard; débarrasse-toi d'une partie du superflu de tes richesses;

verse entre les mains d'un chrétien une portion de ce que tu as gagné sur d'autres chrétiens à force d'usurer. Tu trouveras bientôt le moyen de faire enfler de nouveau ta bourse ; mais si tu te laisses étendre sur ces barres ardentes, rien ne pourra guérir ton cuir et ta chair brûlée. Compte ta rançon, te dis-je, et réjouis-toi de sortir à si bon marché d'un cachot que bien des gens auroient voulu pouvoir quitter à pareil prix. Je n'ai pas de temps à perdre : prononce ; choisis entre ta peau ou ton argent.

— Qu'Abraham et tous les saints patriarches me soient en aide ! s'écria le juif : le choix m'est impossible, puisque je n'ai pas le moyen de satisfaire à votre demande exorbitante.

— Qu'on le saisisse et qu'on le dépouille, dit Front-de-Bœuf en sarrasin, aux deux esclaves, et que ses patriarches viennent à son aide s'ils le peuvent.

Les deux esclaves s'avancèrent, saisirent Isaac, l'arrachèrent de la pierre sur laquelle il étoit toujours assis, et le tenant debout entre eux, la main placée sur son manteau, ils avoient les yeux fixés sur Réginald, n'attendant qu'un signe pour commencer leur opération. Le malheureux juif regardoit tour à tour Front-de-Bœuf et les ministres de sa cruauté, dans l'espoir de trouver en eux quelque signe de compassion ; mais le baron avoit toujours l'aspect sombre et farouche, et un sourire ironique

annonçoit que tout accès dans son cœur étoit fermé à la pitié ; et les yeux sauvages des Sarrasins, roulant dans leur orbite avec une expression sinistre, sembloient prouver qu'ils attendoient avec une impatience féroce le moment d'un supplice dont ils se promettoient un plaisir barbare. Jetant alors les yeux sur le brasier dévorant, sur lequel on se préparoit à l'étendre, et perdant tout espoir, Isaac sentit sa résolution l'abandonner.

— Je paierai les mille livres d'argent, dit-il en soupirant; c'est-à-dire, ajouta-t-il après un instant de réflexion, je les paierai avec l'aide de mes frères, car il faut que je mendie à la porte de notre synagogue pour pouvoir me procurer une somme si énorme, si inouïe. Quand et où devrai-je vous la compter?

— Ici. C'est sous la voûte de ce caveau qu'elle doit être comptée et pesée. Crois-tu que je te rendrai la liberté avant d'avoir touché ta rançon?

— Et quelle garantie aurai-je que je serai libre après ce paiement?

— La parole d'un noble Normand, vil usurier; la foi d'un noble Normand, cent fois plus pure que tout l'or et l'argent de ta tribu.

— Je vous demande mille fois pardon, noble chevalier, dit Isaac avec timidité, mais pourquoi me fierois-je entièrement à la parole d'un homme qui refuse de croire à la mienne?

— Parce que tu ne peux faire autrement. Si tu étois maintenant dans ta maison d'York, assis près de ton coffre-fort, et que je vinsse te supplier de me prêter quelques shekels, tu ferois tes conditions, tu exigerois des sûretés, tu me prescrirois le temps du paiement, tu fixerois l'intérêt. J'ai ici le même avantage sur toi, et je ne changerai rien aux demandes que j'ai faites.

Le juif poussa un profond gémissement. — J'espère au moins, dit-il, qu'au moyen d'une telle rançon, mes compagnons de voyage seront aussi remis en liberté. Ils me méprisoient parce que j'étois juif, cependant ils ont eu pitié de ma détresse. C'est parce qu'ils mon permis de voyager à leur suite, qu'ils sont tombés dans l'embuscade que vous aviez préparée contre moi. D'ailleurs, il pourront peut-être m'aider à payer une partie de la somme énorme que vous exigez.

— Si par tes compagnons de voyage, tu entends ces deux porchers saxons, leurs affaires n'ont rien de commun avec les tiennes. Mêle-toi de tes affaires, juif, et ne t'inquiète pas de celles des autres.

— Mais au moins vous rendrez la liberté au jeune homme blessé que j'emmenois à York avec moi ?

— Faut-il que je le répète encore ? Songe à tes affaires et ne te mêle pas de celles des autres.

Pense à toi, pense à payer ta rançon, et cela dans le plus court délai.

— Écoutez-moi pourtant, dit le juif, pour l'amour de cet argent même que vous voulez obtenir aux dépens de votre... Il s'arrêta, craignant d'irriter l'impétueux Normand. Mais Front-de-Bœuf ne fit qu'en rire, et achevant la phrase interrompue : — Aux dépens de ma conscience, veux-tu dire, s'écria-t-il. Parle sans crainte, Isaac; je t'ai déjà dit que je ne suis pas déraisonnable. Je sais que celui qui perd la partie ne peut rire, et je puis supporter les reproches, même d'un juif. Tu n'eus pas autant de patience quand tu attaquas en justice Jacques Fitz-Dotterel pour t'avoir appelé une sangsue, un infâme usurier, après que tes exactions eurent dévoré son patrimoine.

— Je jure par le Talmud, qu'on en a imposé à votre vaillante seigneurie sur ce point. Fitz-Dotterel avoit tiré le poignard contre moi dans ma propre maison, parce que je lui demandois ce qui m'étoit dû. Le paiement devoit s'en faire à la Pâque précédente.

— Tout cela m'est fort égal, répondit Front-de-Bœuf d'un air insouciant : la question est de savoir quand je pourrai toucher ce que tu me dois. Quand me compteras-tu les shekels, Isaac?

— Il n'y a qu'à envoyer ma fille Rébecca à

York avec votre sauf-conduit, noble chevalier, et après l'intervalle nécessaire pour le voyage et le retour, l'argent..... Il s'interrompit pour pousser un profond soupir. L'argent vous sera compté.

— Ta fille! s'écria Front-de-Bœuf d'un air de surprise. De par le ciel, Isaac, j'aurois voulu savoir cela plus tôt. Je croyois que cette fille aux yeux noirs n'étoit que ta concubine, et je l'ai donnée pour femme de chambre au vénérable templier sir Brian de Bois-Guilbert, suivant l'exemple que tes patriarches nous ont laissé.

Le juif poussa un tel cri en apprenant cette nouvelle, que les voûtes du caveau en retentirent, et les Sarrasins en furent si étourdis, que leurs mains laissèrent échapper son manteau, qu'ils avoient toujours tenu jusqu'alors. Il profita de cette espèce de liberté pour se prosterner aux pieds de Front-de-Bœuf, et embrasser ses genoux.

— Prenez tout ce que vous m'avez demandé, noble chevalier, lui dit-il; exigez-en le double; demandez-moi tout ce que je possède; réduisez-moi à la mendicité; percez-moi de votre poignard, ou étendez-moi sur ce brasier, si c'est votre volonté; mais sauvez ma fille, délivrez Rébecca. Si vous avez puisé le jour dans le sein d'une femme, épargnez l'honneur d'une fille sans défense. Elle est l'image de ma pauvre Rachel, le dernier des

six gages que j'ai obtenus de sa tendresse. Voulez-vous priver un vieillard de la seule consolation qui lui reste? voulez-vous réduire un père à regretter que sa fille n'ait pas été encore placée, dans le tombeau de ses ancêtres, à côté de la mère qui lui a donné le jour?

— Je voudrois avoir su cela plus tôt, dit le Normand d'un ton un peu moins dur : je croyois que votre race n'aimoit que son argent.

— Ne pensez pas si mal de notre nation, dit Isaac, espérant, d'après l'air moins farouche du chevalier, qu'il pourroit parvenir à l'émouvoir : le renard et le chat sauvage, poursuivis par les chasseurs, n'oublient pas leurs petits, et la race persécutée d'Abraham aime ses enfants.

— Soit! répondit Front-de-Bœuf : je le croirai à l'avenir, par égard pour toi, Isaac; mais cela ne nous sert à rien en ce moment. Ce qui est fait est fait. J'ai donné ma parole à mon compagnon d'armes, et je n'y manquerois pas pour toute la nation juive. D'ailleurs, quel grand malheur est-ce pour ta fille d'être captive de Bois-Guilbert? quel mal peut-il en résulter pour elle?

— Quel mal! s'écria le juif en se tordant les mains, quel mal! Quel est le templier qui ait jamais respecté la vie d'un homme et l'honneur d'une femme?

— Chien d'infidèle! s'écria Front-de-Bœuf, les

yeux étincelants de colère, et charmé peut-être de saisir un prétexte pour s'y livrer, ne blasphème pas le saint ordre du Temple de Sion, et ne songe qu'aux moyens de me payer la rançon que tu m'as promise, ou malheur à toi!

— Brigand! assassin! s'écria le juif hors de lui, et ne pouvant plus résister à l'indignation qui le transportoit, je ne te paierai rien; tu ne toucheras pas de moi une demi-once d'argent, à moins que ma fille ne me soit rendue.

— As-tu perdu le sens, israélite? As-tu quelque charme pour garantir ton sang et ta chair de l'action du feu et de l'huile bouillante?

— Peu m'importe, répondit Isaac poussé au désespoir par la tendresse paternelle; fais de moi ce que tu voudras; déchire mes membres; fais rôtir ma chair, et dévore-la à mes yeux. Ma fille est aussi ma chair, et une chair qui m'est plus précieuse que celle que tu menaces. Tu n'auras point d'argent de moi, à moins que je ne puisse le fondre et te le verser dans le gosier. Non, je ne te donnerai pas une obole, fût-ce pour te sauver de la damnation que toute ta vie a si bien méritée. Invente de nouveaux tourments pour me faire périr; tu verras que le juif, au milieu des tortures, a su braver le chrétien.

— C'est ce que nous verrons, dit Front-de-Bœuf; car, par la bienheureuse croix que ta na-

tion a en horreur, tu vas périr par le feu.... Qu'on le saisisse, dit-il aux esclaves, qu'on le dépouille, et qu'on l'enchaîne sur ces barres de fer presque rouges.

Isaac fit quelques efforts pour résister à ses bourreaux, mais la lutte étoit trop inégale; et les Sarrasins, après lui avoir arraché son manteau, alloient lui ôter ses autres vêtements, quand le son d'un cor se fit entendre trois fois, et presque au même instant plusieurs voix appelèrent Front-de-Bœuf à grands cris. Le sauvage baron, ne voulant pas être surpris occupé à cet acte de barbarie infernale, fit signe aux esclaves de le suivre, sortit précipitamment du caveau, et laissa le juif remerciant le ciel du répit qu'il lui accordoit, et implorant successivement sa protection pour lui et pour sa fille.

CHAPITRE XXIII.

« Si mes soins assidus, mon respect, mon ardeur,
« Ne peuvent en ce jour vaincre votre froideur,
« Je vous ferai, ma foi, la cour en militaire. »
Les deux Gentilshommes de Vérone.

La partie du château où lady Rowena avoit été conduite étoit meublée avec cette magnificence dépourvue de goût qui constituoit le luxe à cette époque; c'étoit une marque d'égards et de respect que les autres prisonniers n'avoient pas obtenue. Mais l'épouse de Front-de-Bœuf, qui avoit occupé autrefois cet appartement, étoit morte depuis bien des années; il n'avoit pas été habité depuis son décès, de sorte que le temps et la négligence en avoient considérablement détérioré les ornements et le mobilier. La tapisserie étoit détachée des murailles en plusieurs endroits; dans d'autres le soleil en avoit flétri les couleurs, et partout elle annonçoit le ravage des années. Cet appartement, tel qu'il étoit, avoit été jugé le plus digne de recevoir l'héritière saxonne, et on l'y laissa méditer sur son destin, jusqu'à ce que les acteurs de ce drame criminel eussent choisi les différents rôles que chacun d'eux devoit y jouer. Cela fut réglé dans une conférence tenue

entre Front-de-Bœuf, de Bracy et le templier, et chacun ayant débattu les avantages qu'il devoit retirer de cette entreprise audacieuse, on convint enfin de la manière dont les prisonniers seroient répartis.

Il étoit donc environ midi quand de Bracy, qui avoit le premier, et pour son avantage particulier, conçu le projet de cette expédition, se présenta pour suivre ses vues sur la main et la fortune de la belle lady Rowena.

Tout cet intervalle n'avoit pas été employé par la conférence dont nous venons de parler. Il en avoit passé une partie à faire sa toilette avec toute la recherche d'un petit-maître de cette époque. Il avoit quitté son justaucorps vert et son masque. Ses longs cheveux bien tressés flottoient sur un riche manteau garni en fourrure; une espèce de gilet lui descendoit jusqu'à mi-jambe, et un sabre magnifique étoit suspendu à un ceinturon brodé en or. Nous avons déjà parlé de la mode extravagante qui régnoit alors pour les pointes de souliers; celles de de Bracy en offroient le *nec plus ultrà*, et elles étoient relevées de manière à pouvoir passer pour des cornes de belier. Tel étoit alors le costume d'un petit-maître, et de Bracy le faisoit valoir par un extérieur agréable et par des manières qui annonçoient la grâce d'un courtisan et la franchise d'un guerrier.

Il salua lady Rowena en ôtant son bonnet de velours garni d'un ornement en or représentant saint Michel triomphant de l'ennemi du genre humain. Il fit un geste pour inviter lady Rowena à s'asseoir, et comme elle continuoit à rester debout, il lui offrit la main pour la conduire à un siége; mais elle refusa de l'accepter, et lui dit avec fierté : — Si je suis en présence de mon geôlier, sir chevalier, et les circonstances m'obligent à le croire, il convient à sa prisonnière de rester debout jusqu'à ce qu'elle apprenne quel doit être son destin.

— Hélas! belle lady Rowena, répondit de Bracy, vous êtes en présence de votre captif, et non de votre geôlier; et bien loin d'avoir à prononcer sur votre destin, c'est de votre charmante bouche que j'attends l'arrêt qui doit décider du mien.

— Je ne vous connois pas, sir chevalier; dit lady Rowena, en levant la tête avec l'air d'indignation que lui inspiroit l'outrage fait à sa naissance et à sa beauté; je ne vous connois pas, et l'insolente familiarité avec laquelle vous m'adressez le jargon d'un troubadour ne peut servir d'excuse à la violence d'un brigand.

— C'est à vous, répliqua de Bracy sur le même ton, c'est à vos charmes qu'il faut attribuer ce que j'ai pu faire de contraire au respect dû à celle.

que j'ai choisie pour la souveraine de mon cœur et l'astre de mes yeux.

— Je vous répète, sir chevalier, que je ne vous connois pas, et qu'un homme portant une chaîne et des éperons d'or ne doit pas se présenter ainsi devant une femme sans protection.

— Ne pas vous être connu est un malheur pour moi; mais permettez-moi d'espérer que le nom de de Bracy n'est pas tout-à-fait étranger pour vous, puisque les hérauts d'armes l'ont fait retentir plus d'une fois dans les tournois et sur les champs de bataille, et que les ménestrels l'ont pris pour objet de leurs chants.

— Laissez donc aux hérauts d'armes et aux ménestrels le soin de chanter vos louanges ; elles seront mieux placées dans leur bouche que dans la vôtre ; et dites-moi dans quelles archives ils consigneront la victoire mémorable que vous avez remportée cette nuit sur un vieillard suivi de quelques serfs timides, et le noble exploit par lequel vous avez enlevé une fille sans défense, pour la transporter contre son gré dans le château d'un brigand?

— Vous êtes injuste, lady Rowena, dit de Bracy en se mordant les lèvres d'un air de confusion, et en prenant un ton qui lui étoit plus naturel que celui d'une galanterie affectée qu'il avoit d'abord adopté : c'est parce que vous

n'éprouvez pas vous-même l'influence d'une grande passion, que vous ne voulez admettre aucune excuse pour un trait de démence dont vos charmes ont été la seule cause.

— Je vous prie, sir chevalier, de cesser de me parler le langage des ménestrels vagabonds; il est devenu si commun, qu'il ne doit pas sortir de la bouche d'un noble chevalier. Certes, vous me contraignez maintenant à m'asseoir pour vous montrer combien je méprise ces lieux communs de galanterie qu'on trouve dans toutes les ballades.

— Votre orgueil, dit de Bracy, piqué de voir que sa courtoisie ne lui valoit que le mépris, votre fierté s'adresse à une âme qui n'est pas moins fière que la vôtre. Sachez donc que j'ai fait valoir mes prétentions à votre main de la manière qui convenoit le mieux à mon caractère, et je vois, d'après le vôtre, que vous êtes de ces belles dont il faut chercher à gagner le cœur haut les armes, et non avec la politesse d'un courtisan.

— Quand la politesse des discours, dit lady Rowena, ne sert qu'à voiler la bassesse des actions, c'est comme si la ceinture d'un noble chevalier entouroit le corps d'un vil paysan. Je ne suis pas surprise que cette contrainte paroisse vous gêner; il auroit été plus honorable pour vous de conserver le costume et le langage d'un brigand, que de chercher à voiler des actions qui ne conviennent

qu'à lui, sous des expressions courtoises et apprêtées.

— Votre conseil est excellent, lady Rowena; et je vous dirai, avec une hardiesse de discours digne de celle de mes actions, que vous ne sortirez de ce château qu'en qualité d'épouse de Maurice de Bracy. Je ne suis pas accoutumé à échouer dans mes entreprises, et un noble Normand n'a pas besoin de justifier scrupuleusement sa conduite envers une Saxonne qu'il honore en lui offrant sa main. Vous êtes fière, lady Rowena; vous n'en êtes que plus digne de m'appartenir. Par quel autre moyen pouviez-vous être élevée au rang et aux honneurs qui vous sont dus, si ce n'est en m'épousant? Par quel autre moyen auriez-vous pu sortir de la grange où les Saxons logent avec les pourceaux qui font leur richesse, pour siéger à la place qui vous est due, au milieu de tout ce que l'Angleterre a de plus distingué par la beauté, de plus respectable par la puissance?

— Ce qu'il vous plaît de nommer une grange, sir chevalier, a été ma demeure depuis mon enfance, et croyez-moi, quand je la quitterai, si jamais je la quitte, ce sera pour quelqu'un qui ne méprisera ni l'habitation ni les mœurs dans lesquelles j'ai été élevée.

— Je vous entends, belle dame, quoique vous puissiez croire que vous vous exprimez en termes

trop obscurs pour que je les comprenne. Mais ne vous flattez pas que Richard remonte jamais sur le trône, et bien moins encore que ce Wilfrid d'Ivanhoe, son favori, vous conduise jamais à ses pieds pour être saluée comme son épouse. Tout autre, en touchant cette corde, pourroit éprouver quelque jalousie; mais ma ferme résolution ne peut être ébranlée par une passion sans espoir que je ne regarde que comme un enfantillage. Apprenez au surplus que ce rival est en ma puissance; qu'il est prisonnier dans ce château; Front-de-Bœuf l'ignore, et je n'ai qu'un mot à dire pour éveiller dans son cœur une jalousie qui seroit plus funeste à Ivanhoe que la mienne.

— Wilfrid ici! dit lady Rowena : cela est aussi vrai qu'il l'est que Front-de-Bœuf est son rival.

De Bracy fixa les yeux sur elle un instant.

— L'ignoriez-vous réellement? lui dit-il : ne saviez-vous pas qu'il voyageoit dans la litière du juif? voiture bien convenable sans doute pour un croisé dont le bras devoit conquérir le saint sépulcre! Et il se mit à rire d'un air de mépris.

— S'il est vrai qu'il soit ici, dit lady Rowena, faisant un effort sur elle-même pour prendre un ton d'indifférence, mais sans pouvoir s'empêcher de trembler, en quoi est-il rival de Front-de-Bœuf, et qu'a-t-il à craindre de lui, si ce n'est un emprisonnement de peu de durée, et le paiement

d'une rançon raisonnable, suivant les usages de la chevalerie ?

— Êtes-vous donc abusée par l'erreur commune à tout votre sexe, qui pense qu'il ne peut exister d'autre rivalité que celle qui a ses charmes pour objet ? Ne savez-vous donc pas qu'il existe une jalousie d'ambition, d'honneurs, de puissance et de richesses, comme d'amour ? Croyez-vous que Front-de-Bœuf ne cherche pas à écarter de son chemin quiconque peut mettre obstacle à ses prétentions sur la belle baronnie d'Ivanhoe, avec autant d'ardeur, avec aussi peu de scrupule que s'il s'agissoit du cœur de la plus belle dame d'Angleterre ? Mais accordez-moi votre sourire, et le chevalier blessé n'aura rien à craindre de Front-de-Bœuf, sans quoi vous pouvez le pleurer dès à présent, comme étant entre les mains d'un homme dont le cœur est inaccessible à la compassion.

— Sauvez-le, sauvez-le pour l'amour du ciel ! s'écria lady Rowena, dont la fermeté céda aux craintes qu'elle concevoit pour les jours de son amant.

— Je le puis, je le veux, c'est mon intention. Une fois lady Rowena l'épouse de de Bracy, qui oseroit porter la main sur son parent, sur le fils de son tuteur, sur le compagnon de son enfance ? Mais le don de votre main doit acheter ma protection. Je ne suis pas assez fou, je n'ai pas le

caractère assez romanesque, pour servir dans les dangers un homme qui est le plus puissant obstacle que mes désirs puissent rencontrer. Employez en sa faveur l'influence que vous avez sur moi, et il n'a rien à craindre; refusez d'accepter mon hommage, et Ivanhoe périt, sans que vous vous en trouviez plus libre.

— Ce ton d'indifférence et de dureté, dit lady Rowena, en le regardant fixement, paroît en vous contraint et forcé. Ou vous n'êtes pas si méchant que vous voulez le paroître, ou vous n'avez pas le pouvoir que vous vous attribuez.

— Ne vous laissez pas séduire par cette idée, répondit de Bracy; le temps vous en démontreroit la fausseté. Songez que votre amant, votre amant préféré est en ce château, blessé, sans défense, et que sa vie place un obstacle entre Front-de-Bœuf et ce que celui-ci préfère à toutes les beautés de l'univers. Croyez-vous qu'il lui en coûtera beaucoup pour se débarrasser de cet obstacle par un coup de poignard? Vous supposerez peut-être qu'il n'osera se porter à cet acte de violence ouverte. Soit! mais un prétendu médecin peut administrer par son ordre au blessé un cordial qui le guérira de tous ses maux. Celui ou celle qui veille près de lui peut, en retirant l'oreiller de dessous sa tête, faciliter son passage dans l'autre monde [1]: et dans l'un comme dans

[1] Allusion à une ancienne coutume barbare. Lorsque quel-

l'autre cas, Ivanhoe périt sans que Front-de-Bœuf puisse être soupçonné d'être l'auteur de sa mort. Cédric lui-même....

— Cédric ! s'écria lady Rowena : mon noble, mon généreux tuteur ! Ah ! je mérite les malheurs qui m'arrivent, puisque je puis l'oublier pour m'occuper du destin de son fils.

— Oui, le destin de Cédric dépend aussi de votre détermination, dit de Bracy, et je vous laisse le soin d'y réfléchir.

Lady Rowena avoit soutenu jusque-là cette scène déchirante avec un courage admirable, mais c'étoit parce qu'elle n'avoit regardé le danger ni comme sérieux ni comme imminent. Son caractère naturel étoit celui que les physionomistes attribuent généralement aux teints blancs, doux, timide et sensible ; mais l'éducation lui avoit en quelque sorte donné une trempe plus forte. Accoutumée à voir céder à ses moindres désirs toutes les volontés, même celle de Cédric, quoique assez impérieux à l'égard de tout autre, elle avoit acquis cette sorte de courage et de confiance en elle-même qui naît de la déférence habituelle et constante de tous ceux qui composent

qu'un étoit à l'agonie, pour abréger ses souffrances, on retiroit l'oreiller de dessous lui, on laissoit pencher sa tête en bas, et l'on accéléroit sa mort en le privant de respiration.

(*Note du traducteur.*)

le cercle dans lequel nous vivons. Elle concevoit à peine la possibilité d'une opposition à ses desseins, et bien moins encore l'idée d'être traitée sans le moindre égard.

Son caractère impérieux et fier n'étoit donc qu'un caractère fictif, qui l'abandonna dès que ses yeux furent ouverts sur le danger que son amant et son tuteur couroient avec elle, et se trouvoit en opposition avec un homme robuste et résolu, qui avoit sur elle tous les avantages et qui se disposoit à en user.

Après avoir jeté les yeux autour d'elle, comme si elle eût cherché des secours qu'elle pouvoit espérer de trouver, et avoir poussé quelques exclamations incohérentes qui n'offroient aucun sens, elle leva les bras au ciel, fondit en larmes et se livra au plus violent désespoir. Il étoit impossible de la voir en cet état sans être touché de compassion, et de Bracy se sentit ému malgré lui, quoiqu'il éprouvât encore plus d'embarras que d'émotion. Il trouvoit qu'il étoit trop avancé pour pouvoir reculer; et cependant, dans la situation où il voyoit lady Rowena, ni les raisonnements, ni les menaces ne pouvoient faire impression sur elle. Il se promenoit en long et en large dans l'appartement, tantôt engageant la belle Saxonne à se calmer, tantôt réfléchissant sur ce qu'il devoit faire.

Si je me laisse attendrir par les pleurs et le chagrin de cette belle inconsolable, pensoit-il, quel fruit recueillerai-je de mon entreprise, si ce n'est la perte des belles espérances que j'avois conçues, pour lesquelles j'ai couru tant de risques, et les railleries du prince Jean et de mes compagnons? Et cependant je ne me sens pas fait pour le rôle que j'ai voulu jouer. Je ne puis voir de sang-froid de si beaux yeux noyés de larmes, des traits si charmants défigurés par l'agonie du désespoir. Plût au ciel qu'elle eût conservé son premier caractère de hauteur et de fierté, ou que j'eusse, comme Front-de-Bœuf, le cœur entouré d'un triple airain!

Agité par ces réflexions, il ne put qu'engager de nouveau lady Rowena à se calmer, l'assurer qu'elle avoit tort de se livrer à un tel désespoir; que jamais il n'avoit eu l'intention de lui causer un si violent chagrin; que l'excès de sa passion l'avoit excité, malgré lui, à faire des menaces qu'il rougiroit d'exécuter. Mais, au milieu des consolations qu'il tâchoit de lui donner, il fut interrompu par le son trois fois répété du cor qui avoit alarmé au même instant les autres habitants du château, et qui les avoit arrêtés dans l'exécution de leurs plans. Des trois confédérés, de Bracy fut probablement celui que regretta le moins cette interruption; car sa conférence avec lady Rowena

étoit arrivée à un point où il lui sembloit aussi difficile de la continuer que de la rompre.

Ici, nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il est nécessaire que nous donnions à nos lecteurs quelques preuves meilleures que les incidents de notre histoire, pour les convaincre de la vérité du triste tableau des mœurs de cette époque que nous venons de lui tracer. Il est fâcheux de penser que ces vaillants barons qui, par la noble résistance qu'ils opposèrent aux prétentions exagérées de la couronne, assurèrent la liberté de l'Angleterre et les priviléges du peuple anglais, aient été eux-mêmes de farouches oppresseurs, et se soient rendus coupables d'excès contraires, non-seulement aux lois de leur patrie, mais à celles de l'humanité. Mais, hélas! nous n'avons qu'à puiser dans le judicieux Henry un de ces nombreux passages qu'il a recueillis dans les auteurs contemporains, pour prouver que la fiction même peut à peine atteindre la sombre horreur de ces temps désastreux.

La description faite par l'auteur de la chronique saxonne, des cruautés exercées, sous le règne du roi Étienne, par les grands barons et les seigneurs de châteaux, qui étoient tous Normands, donne une forte preuve des excès dont ils étoient capables, quand leurs passions étoient enflammées. « Ils opprimoient le peuple, dit-il, en le for-

çant à leur construire des châteaux; et, quand ils étoient construits, ils les remplissoient de scélérats, ou pour mieux dire de diables incarnés par qui ils faisoient saisir les hommes et les femmes à qui ils soupçonnoient des richesses; ils les jetoient dans des prisons, et leur faisoient subir des tortures plus cruelles que jamais martyr n'en endura. Ils étouffoient les uns dans la boue, suspendoient les autres par les pieds, par la tête ou par les pouces, et allumoient sous eux un grand brasier. Quelquefois ils leur entouroient la tête de cordes à nœuds, qu'ils serroient jusqu'à ce qu'elles pénétrassent dans leur cerveau, ou ils les jetoient dans des souterrains remplis de vipères, de serpents et de crapauds.»

Il seroit trop cruel de condamner le lecteur à lire le reste de cette affreuse description [1].

Une autre preuve, et peut-être la plus forte que nous puissions donner de ces fruits amers de la conquête, c'est que l'impératrice Mathilde, quoique fille du roi d'Écosse, ensuite reine d'Angleterre et impératrice d'Allemagne, fille, femme et mère de monarques, fut obligée, pendant le séjour qu'elle fit en Angleterre, pendant sa jeunesse, pour son éducation, de prendre le voile, comme unique moyen d'échapper aux poursuites licencieuses des nobles normands. Elle allégua ce

[1] *Histoire d'Henry*, édit. 1805, tom. VII, pag. 346.

motif devant le grand conseil du clergé d'Angleterre, comme la seule raison de sa profession religieuse, et le clergé assemblé admit la validité de ce moyen, et reconnut comme notoires les circonstances qui l'avoient déterminée à prononcer des vœux dont il reconnut la nullité. C'étoit rendre un témoignage frappant et incontestable à l'existence de cette licence honteuse qui fit l'opprobre de ce siècle. Il étoit généralement reconnu, dit-on, qu'après la conquête de l'Angleterre par Guillaume, les Normands, venus à sa suite, fiers d'une si grande victoire, n'obéirent à d'autres lois qu'à leurs passions. Non-seulement ils dépouillèrent de leurs biens et de leurs terres les Saxons qu'ils avoient vaincus, mais ils attaquoient même ouvertement, et de la manière la plus brutale, l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. De là il arrivoit très-souvent que les veuves et les filles de l'ancienne noblesse du pays se retiroient dans un couvent, et y prenoient le voile, non par suite d'une vocation pour la vie du cloître, mais parce que c'étoit leur seule ressource pour conserver leur honneur pur et sans tache.

Telle étoit la licence des temps, et elle est attestée par la déclaration publique de l'assemblée du clergé, qui nous a été transmise par Eadmer. Nous croyons donc n'avoir pas besoin de chercher d'autres preuves pour démontrer que les scènes

que nous venons de tracer, et celles que nous avons encore à rapporter, d'après l'autorité de notre manuscrit, n'offrent rien qui ne soit vraisemblable.

CHAPITRE XXIV.

« Comme un lion courtise sa lionne. »
DOUGLAS.

Tandis que les scènes que nous venons de décrire se passoient dans différentes parties du château, la juive Rébecca attendoit son destin dans une des tours que Front-de-Bœuf avoit fait construire à chacun des angles de ce bâtiment. Elle y avoit été conduite par deux de ses ravisseurs déguisés, qui la firent entrer dans une petite chambre où elle se trouva en présence d'une vieille sibylle occupée à filer, et qui chantoit en grommelant une vieille ballade saxonne, comme pour accompagner le mouvement de son fuseau. Elle leva la tête en voyant Rébecca entrer, et jeta sur la belle juive ce regard d'envie et de malignité, accueil ordinaire que font à la jeunesse et à la beauté la vieillesse et la laideur, quand elles sont réunies à des dispositions malfaisantes.

— Allons, vieux grillon, décampe, dit un des conducteurs de Rébecca; notre noble maître l'ordonne : il faut que tu fasses place à un hôte qui vaut mieux que toi!

— Oui, dit la vieille d'un ton grondeur, c'est

ainsi qu'on reconnoît les services. Il fut un temps où un seul mot prononcé par moi auroit fait chasser le meilleur homme d'armes du château, et aujourd'hui il faut que je sois aux ordres du dernier des palefreniers.

— Dame Urfried, dit son compagnon, il ne s'agit pas de raisonner, mais d'obéir, et sur-le-champ. Il faut avoir l'oreille alerte pour entendre les ordres d'un maître. Tu as eu ton temps comme un autre; ton soleil a eu son midi, mais à présent il se couche. Tu ressembles au vieux cheval de bataille qu'on finit par mettre à la réforme : tu as couru le galop, et maintenant tu es à peine en état de trotter. Allons, dépêche-toi, et trotte hors d'ici.

— Vous êtes deux chiens, dit la vieille, et puisse un chenil vous servir de sépulture! Je veux que Zernebock, le démon des anciens Saxons, m'arrache d'ici membre à membre, si je sors de ma chambre avant d'avoir fini de filer le lin qui reste à ma quenouille!

— Tu en répondras à notre maître, dit l'un d'eux. Et se retirant tous deux, ils la laissèrent avec Rébecca, qu'ils avoient fait entrer malgré la vieille.

— De quel côté souffle donc le vent aujourd'hui, et quelle affaire diabolique ont-ils en tête? dit la vieille en grondant, dès qu'ils furent partis.

Et jetant sur Rébecca un regard de côté plein de malignité : Cela n'est pas difficile à deviner, ajouta-t-elle; des yeux brillants, des cheveux noirs, et une peau blanche comme le papier avant que le clerc y étende sa drogue noire..... Oui, oui, il est aisé de voir pourquoi on l'a envoyée dans une tour qui n'est habitée que par moi seule, d'où un cri ne seroit pas plus entendu que s'il partoit de dix mille toises sous terre... Tu auras des hibous pour voisins, ma belle; tu entendras leurs cris, mais les tiens ne seront entendus de personne..... Elle est étrangère, dit-elle, en examinant le turban et les vêtements de Rébecca : De quel pays viens-tu? es-tu Sarrasine ou Égyptienne? Pourquoi ne réponds-tu pas? ne sais-tu que pleurer? ne peux-tu point parler?

— Ne vous fâchez pas, bonne mère, répondit Rébecca.

— Tu m'en as dit assez, reprit Urfried : on reconnoît un renard à la queue, et une juive à la langue.

— Pour l'amour du ciel, apprenez-moi ce que j'ai à craindre, et comment se terminera la violence qu'on m'a faite en m'amenant ici. En veut-on à ma vie, à cause de ma religion? j'en ferai le sacrifice à Dieu sans murmurer.

— A ta vie, ma mignonne! Quel bien, quel plaisir ta mort leur procureroit-elle? Non, non, ta vie ne court aucun risque. Ton sort sera semblable

au mien. Et pourquoi une juive seroit-elle mieux traitée qu'une noble fille saxonne?.... Regarde-moi, j'étois jeune comme toi : j'étois encore plus belle que toi, quand Front-de-Bœuf, père de Réginald, s'empara de vive force de ce château. Mon père et mes sept frères défendirent leur héritage d'étage en étage, de chambre en chambre. Leur sang coula dans toutes les salles, sur tous les escaliers. L'enfant, presque au berceau, fut massacré sans pitié. Ils périrent, tous périrent; et le froid de la mort n'avoit pas encore glacé leurs restes inanimés, leur sang couloit encore, que j'étois déjà la proie du vainqueur.

— N'existe-t-il donc aucun moyen de fuir, de leur échapper? dit Rébecca. Je récompenserais richement le secours que vous me donneriez!

— Fuir! échapper! répéta Urfried. N'y pense pas : il n'y a qu'une porte pour sortir d'ici, c'est celle de la mort, et elle ne s'ouvre que bien tard, ajouta-t-elle en branlant la tête. Mais c'est une consolation de songer que nous laissons derrière nous, sur la terre, des êtres qui ne seront pas moins misérables. Adieu, juive..... juive ou chrétienne, ton sort seroit toujours le même, car tu as affaire à des gens qui ne connoissent ni le scrupule ni la pitié. Adieu, te dis-je, ma quenouille est finie, et ta tâche n'est pas encore commencée.

— Restez! restez! s'écria Rébecca; quand ce seroit pour m'injurier et me maudire. Votre présence sera pour moi une sorte de protection.

— La présence de la mère de Dieu ne pourroit vous protéger. Voyez, dit la vieille, en lui montrant une image de la sainte Vierge grossièrement sculptée dans le mur, la voilà; voyez si elle pourra détourner le sort qui vous attend.

Sortant à ces mots, avec un sourire moqueur qui rendit ses traits ridés doublement hideux, elle ferma la porte sur elle, et Rébecca l'entendit descendre lentement l'escalier, maudissant à chaque pas les marches, qu'elle trouvoit trop escarpées.

Rébecca couroit de bien plus grands dangers que lady Rowena. On pouvoit conserver quelque ombre de respect pour une noble héritière saxonne; mais à quels égards pouvoit s'attendre la fille d'une race proscrite et persécutée? La juive avoit pourtant un avantage. L'habitude de réfléchir, une force d'esprit naturelle et bien au-dessus de ses années, et la connoissance des périls dont sa nation étoit toujours entourée, lui donnoient plus de moyens pour résister aux outrages dont elle étoit menacée. Douée d'un caractère ferme et observateur, même dès sa plus tendre jeunesse, la pompe et l'opulence que son père déployoit dans l'intérieur de sa

maison, ou qu'elle voyoit chez les autres riches Hébreux, n'avoient pu l'aveugler au point de l'empêcher de voir combien cet état étoit précaire. De même que Damoclès, dans son célèbre repas, elle voyoit toujours, au milieu du luxe qui l'entouroit, l'épée suspendue par un seul cheveu sur la tête de tout son peuple. Ces réflexions avoient mûri son jugement, et rendu plus souple et plus flexible un naturel qui, dans d'autres circonstances, auroit pu devenir hautain, fier et opiniâtre.

D'après l'exemple et les injonctions de son père, Rébecca avoit appris à se conduire avec civilité à l'égard de tous ceux qui approchoient d'elle. Elle n'avoit pu imiter son humilité servile, parce qu'elle avoit l'âme noble et élevée, et qu'un acte de bassesse qu'elle se seroit permis auroit suffi pour la rendre méprisable à ses propres yeux; mais sa fierté étoit modeste, et elle se soumettoit avec résignation à la situation où le ciel l'avoit placée, comme fille d'une race proscrite, tandis qu'elle sentoit en elle-même une conviction intime qu'elle avoit droit à un plus haut rang dans l'estime publique, que celui auquel le despotisme arbitraire des préjugés religieux lui permettoit d'aspirer.

Préparée ainsi à attendre l'adversité, elle avoit acquis la fermeté nécessaire pour la supporter.

Sa position actuelle exigeoit toute sa présence d'esprit, et elle l'appela à son secours.

Son premier soin fut d'examiner la chambre dans laquelle elle se trouvoit, mais elle ne lui offroit aucun moyen d'en sortir. Il ne s'y trouvoit aucun verrou pour la fermer intérieurement, et l'examen le plus attentif ne lui fit découvrir ni trappe ni porte secrète. Un mur épais régnoit tout à l'entour, et le plancher étoit formé de longues planches massives parfaitement assemblées. L'unique fenêtre qui éclairoit l'appartement lui donna d'abord quelque espoir, car elle n'étoit pas grillée, et elle donnoit sur un balcon, ou pour mieux dire sur une petite terrasse extérieure d'environ trois pieds de largeur, pratiquée pour placer quelques archers en cas d'attaque de ce côté. Mais elle reconnut que cette plate-forme étoit isolée, et sans aucune communication avec le reste du bâtiment; au-dessous étoit une cour pavée en grosses pierres, dont elle étoit séparée par une hauteur de plus de soixante pieds.

Il ne lui restoit donc pour toute ressource qu'un courage passif, et cette confiance dans le ciel, naturelle aux âmes nobles et généreuses. Quoiqu'un des points de croyance de Rébecca fût une fausse interprétation des saintes écritures dans les promesses qu'elles font au peuple choisi de Dieu, elle avoit aussi été accoutumée à regarder la si-

—

tuation actuelle de ce peuple comme un état d'épreuves, et à espérer qu'un jour viendroit où les enfants de Sion verroient renaître leur gloire éclipsée et leur ancienne prospérité. En attendant cette heureux moment, tout autour d'elle lui annonçoit que sa nation souffroit une de ces persécutions prédites par les prophètes, et qu'il étoit de son devoir de s'y soumettre sans murmurer. Se considérant donc comme une des victimes de l'infortune générale, elle avoit depuis long-temps appris à envisager avec sang-froid tous les malheurs qui pouvoient lui arriver, et elle avoit fortifié son âme pour les souffrir avec courage.

Cependant elle trembla et changea de couleur, quand elle entendit quelqu'un monter l'escalier qui conduisoit à sa chambre, et surtout quand, la porte en ayant été ouverte, elle y vit entrer un homme de grande taille, vêtu comme un de ces brigands auxquels elle attribuoit encore sa captivité. Son bonnet, enfoncé sur ses sourcils, cachoit le haut de sa figure, et il tenoit son manteau croisé de manière à en couvrir la partie inférieure. Sous ce déguisement, comme s'il se fût préparé à quelque action dont il rougissoit lui-même, il ferma la porte avec soin, et se présenta devant sa prisonnière effrayée. Quoique plus audacieux que ceux dont il avoit emprunté le costume, il parut cependant embarrassé pour expliquer le motif de

sa visite; et Rébecca, le jugeant d'après ses vêtements, et croyant qu'en satisfaisant sa cupidité elle pourroit obtenir quelques droits à sa protection, eut le temps de détacher un superbe collier et deux riches bracelets qu'elle portoit, et de les lui présenter.

— Prenez ceci, mon ami, lui dit-elle, et, pour l'amour du ciel, ayez pitié de mon vieux père et de moi. Ces bijoux sont précieux; mais ce n'est qu'une bagatelle auprès de ce que nous donnerions pour obtenir de sortir de ce château sans qu'il nous soit fait aucune injure.

— Belle fleur de la Palestine, répondit le brigand, en refusant les joyaux qu'elle lui offroit, ces perles sont orientales, mais elles cèdent en blancheur à vos dents: ces diamants sont brillants, mais ils n'ont pas l'éclat de vos yeux; et depuis que j'ai embrassé ma profession, j'ai fait vœu de préférer toujours la beauté aux richesses.

— Ne vous faites pas tort à vous-même, répliqua Rébecca: acceptez une rançon, et ayez pitié de nous. Avec de l'or, rien ne vous manquera; et si vous nous maltraitez, vous n'obtiendrez que des remords. Mon père satisfera volontiers à tous vos désirs; et si vous êtes sage, l'or que vous obtiendrez de lui pourra faciliter votre rentrée dans la société, vous valoir le pardon de vos erreurs passées, et vous mettre à l'abri de la nécessité d'en commettre de nouvelles.

— C'est fort bien parler, dit Bois-Guilbert en français, trouvant peut-être quelque difficulté à continuer en saxon la conversation que Rébecca avoit commencée en cette langue; mais apprenez, lis charmant de la vallée de Bacca, que votre père est déjà entre les mains d'un savant alchimiste, qui trouvera le moyen de fondre ses shekels et de les convertir en lingots. Le vénérable Isaac subit une opération qui le fera renoncer à ce qu'il a de plus cher au monde, sans que j'aie besoin d'y employer mes efforts ou mes prières. L'amour et la beauté doivent payer votre rançon, et je ne l'accepterai qu'en cette monnoie.

— Vous n'êtes point un des brigands qui infestent nos bois, dit Rébecca en se servant de la même langue qu'il venoit d'employer. Jamais brigand ne refusa de pareilles offres, et aucun d'eux en ce pays ne connoît le dialecte dans lequel vous venez de me parler. Vous êtes un Normand, peut-être un noble normand; soyez-le dans vos actions, et vous ne rougirez pas de laisser voir votre visage.

— Et vous qui devinez si juste, dit Bois-Guilbert en baissant le manteau blanc qui lui couvroit une partie de la figure, vous n'êtes pas une fille d'Israël; vous êtes la sorcière d'Endor, si ce n'est que vous êtes jeune et belle. Vous l'avez dit, belle rose de Sharon, je ne suis pas un brigand; je suis

un chevalier, un chevalier normand de haut lignage, et qui aura plus de plaisir à vous parer de nouveaux bijoux qu'à vous dépouiller de ceux qui vous conviennent si bien.

— Et qu'attendez-vous donc de moi, lui demanda Rébecca, si ce ne sont des richesses? Que peut-il y avoir de commun entre vous et moi? Vous êtes chrétien, je suis juive; notre union est défendue par les lois de l'Église comme par celles de la Synagogue.

— Oui sans doute! s'écria le templier en riant: épouser une juive! Non, de par Dieu, fussiez-vous la reine de Saba! Sachez d'ailleurs, charmante fille de Sion, que si le roi très-chrétien m'offroit sa fille très-chrétienne en mariage, avec le Languedoc pour dot, je ne pourrois l'accepter. Mon père me défend d'aimer autrement que *par amour*, comme je veux vous aimer. Je suis templier, voyez la croix de mon ordre.

— Oserez-vous bien en appeler à un tel signe dans un pareil moment? dit Rébecca.

— Que vous importe? vous ne croyez pas à ce signe bienheureux de notre salut.

— Je crois ce que mes pères ont cru; et si je me trompe dans ma croyance, puisse Dieu me le pardonner!.... Mais vous, sir chevalier, quelle est la vôtre, quand vous en appelez sans scrupule à un symbole que votre religion regarde comme

sacré, à l'instant même où vous parlez de violer le vœu solennel que vous avez fait, comme chevalier et religieux?

— Vous prêchez à ravir, fille de Sirach; mais, ma chère Ecclésiastica, les préjugés étroits de votre nation ne vous permettent pas de connoître nos priviléges. Le mariage seroit un crime au premier chef pour un templier, mais les autres folies qu'il peut se permettre ne sont que des fautes vénielles. J'irai chercher l'absolution au couvent le plus voisin. Le plus sage de vos monarques et son père, dont vous conviendrez que l'exemple doit avoir quelque poids, ne jouissoient pas de prérogatives plus étendues que celles dont nous jouissons, nous autres pauvres soldats du temple de Sion, pour en avoir embrassé la défense. Les protecteurs du temple de Salomon ont acquis le droit d'imiter ce grand roi dans sa conduite.

— Si vous n'avez lu les saintes écritures que pour y chercher les moyens de justifier votre vie licencieuse, vous ressemblez à celui qui travaille à extraire des poisons des herbes les plus utiles et les plus salutaires.

Les yeux du templier étincelèrent du feu de la colère, à ce reproche mérité : — Rébecca, lui dit-il, écoute-moi. Je t'ai parlé jusqu'à présent avec douceur, mais je vais te parler en maître : tu es ma captive; je t'ai conquise avec la lance et l'épée; et

tu es soumise à mes volontés par toutes les lois des nations. Je ne rabattrai rien de mes droits, et j'obtiendrai par la violence ce que tu refuses aux prières et à la nécessité.

— Arrête, dit Rébecca, arrête; écoute-moi, avant de te souiller d'un crime abominable. Ta force peut l'emporter sur la mienne; car Dieu a fait la femme foible, et a confié son honneur à la générosité de l'homme; mais, templier, je proclamerai ta scélératesse d'un bout de l'Europe à l'autre; je devrai à la superstition de tes confrères ce que leur compassion me refuseroit peut-être. Toutes les commanderies, tous les chapitres de ton ordre apprendront qu'un templier a manqué à ses vœux pour une juive. Et ceux mêmes que ton crime en lui-même ne feroit pas frémir te maudiront pour avoir déshonoré la croix que tu portes, pour l'amour d'une fille de mon peuple.

—Tu ne manques pas d'esprit, ma petite juive, dit le templier, qui savoit que toute intrigue criminelle avec une juive étoit rigoureusement punie par les statuts de son ordre, et qui avoit même vu prononcer la dégradation de quelques chevaliers pour ce crime, tu ne manques pas d'esprit, mais il faudra que tu aies la voix forte, si tu peux la faire entendre au delà des murs de ce donjon, que ne peuvent percer ni les murmures, ni les plaintes, ni les gémissements, ni les cris. Or tu

n'en sortiras de ta vie qu'à une seule condition : soumets-toi à ton destin, et embrasse notre sainte religion. Alors je t'en fais sortir, et je te fais briller d'une telle magnificence, que les plus fières dames normandes céderont en éclat comme en beauté à la favorite de la meilleure lance des défenseurs du temple.

— Me soumettre à mon destin! s'écria Rébecca. Quel destin, juste ciel!.... embrasser ta religion! Et quel peut être cette religion qu'un monstre comme toi professe!... Toi, la meilleure lance des templiers! ta conduite est celle d'un lâche; mais je te méprise, et je défie ta malice de me nuire : le dieu d'Abraham a ouvert une voie à sa fille pour se retirer de cet abîme d'infamie.

A ces mots elle se précipita vers la fenêtre, qui étoit restée ouverte, et se plaça sur le bord de l'étroite plate-forme dont nous avons parlé. Ne s'attendant pas à cet acte de désespoir, car jusqu'alors Rébecca étoit restée immobile, Bois-Guilbert ne put ni la retenir ni lui couper le chemin. Il fit pourtant un mouvement pour courir à elle. — Reste où tu es, fier templier, s'écria-t-elle, ou si tu fais un pas de plus vers moi, je me jette à l'instant dans le précipice que tu vois sous mes pieds. Mon corps sera écrasé et méconnoissable avant d'être la victime de ta brutalité.

En finissant ces mots, elle joignit les mains, et

les éleva vers le ciel, comme pour implorer sa miséricorde pour son âme, avant de s'élancer dans l'abîme.

Le templier hésita un instant, mais son audace, qui n'avoit jamais cédé ni à la pitié ni aux prières, céda à l'admiration que lui inspira le courage héroïque d'une jeune fille. — Jeune imprudente, lui dit-il, quitte cet endroit dangereux; rentre dans la chambre; je te jure par le ciel et la terre que je ne chercherai pas à t'offenser.

— Je ne me fierai pas à toi, templier : tu m'as appris à connoître les vertus de ton ordre. Manquer à ce nouveau serment ne seroit encore pour toi qu'une faute vénielle. Pourrois-tu te croire obligé à garder le serment qui n'intéresse que l'honneur ou le déshonneur d'une pauvre juive.

— Vous ne me rendez pas justice, dit le templier : je vous jure par le nom que je porte, par la croix qui est sur mon épaule, par l'épée suspendue à mon côté, par les armoiries de mes ancêtres, que vous n'avez rien à craindre de moi. Si vous oubliez le soin de votre sûreté, songez à celle de votre père; il est en danger; il a besoin d'un ami puissant, et je lui en servirai.

— Hélas! dit Rébecca, je ne sais que trop quels risques il court dans ce château! mais puis-je me fier à vous?

— Je consens qu'on brise mes armes, et que

mon nom soit déshonoré, si vous avez le moindre motif pour vous plaindre de moi. J'ai méprisé bien des lois, bien des règlements, mais jamais je n'ai manqué à ma parole.

— Voici jusqu'où peut aller ma confiance en vous, dit Rébecca en quittant les créneaux, et en se serrant contre une des embrâsures ou des machicoulis, comme on les appeloit alors. Je n'irai pas plus loin, et si vous cherchez à diminuer d'un seul pas la distance qui nous sépare, vous verrez qu'une juive aime mieux confier son âme à Dieu que son honneur à un templier.

Pendant que Rébecca parloit ainsi, sa noble et ferme résolution, qui correspondoit si bien à la beauté expressive de ses traits, donnoit à ses regards, à son accent et à son maintien, une dignité supérieure à celle d'une mortelle. La crainte d'une mort si prochaine et si horrible ne fit ni trembler ses lèvres ni pâlir ses joues : au contraire la pensée qu'elle étoit maîtresse de son destin, et que la mort pouvoit la sauver de l'infamie, animoit son teint et ajoutoit un nouvel éclat à ses yeux.

— Que la paix soit conclue entre nous, Rébecca, dit le templier.

— La paix, si tu veux, répondit-elle, la paix, mais à cette distance.

— Vous ne devez pourtant plus me craindre.

— Je ne vous crains pas, grâce à celui qui a

construit cette tour si élevée, qu'il est impossible qu'un être animé en tombe sans perdre la vie. Grâces à lui et au Dieu d'Israël, je ne vous crains pas.

— Vous ne me rendez pas justice, s'écria le templier; de par le ciel et la terre, vous ne me la rendez pas. Je ne suis pas naturellement ce que vous me croyez, ce que vous m'avez vu, dur, égoïste, inflexible. Une femme a fait naître en mon cœur la cruauté, et j'ai été sans pitié pour les femmes, mais non pour celles qui vous ressemblent. Écoutez-moi, Rébecca; jamais chevalier n'a pris la lance avec un cœur plus dévoué à la dame de ses pensées que Brian de Bois-Guilbert. Fille d'un petit baron qui n'avoit pour tous domaines qu'une tour tombant en ruines, un mauvais vignoble, et quelques lieues de terrain dans les landes de Bordeaux, son nom étoit connu partout où il se passoit de hauts faits d'armes, plus connu que celui de mainte dame qui avoit un comté pour dot. Oui, continua-t-il d'un ton animé, en parcourant la chambre à grands pas, et se rappelant à peine la présence de la belle juive, oui, mes exploits, mes dangers, mon sang répandu plus d'une fois, firent connoître le nom d'Adélaïde de Montemart depuis la cour de Castille jusqu'à celle de Bysance. Et comment en fus-je payé? quand je revins chargé de lauriers si chèrement

achetés, au prix de mille fatigues, au prix de mon sang, je la trouvai mariée à un simple écuyer gascon, dont le nom n'avoit jamais été prononcé hors de l'enceinte de son petit domaine! C'étoit bien véritablement que je l'aimois; je jurai de me venger, et ma vengeance fut terrible, mais elle retomba sur ma tête. Depuis ce jour tous les liens qui attachent à la vie se sont rompus pour moi. Ma jeunesse me vit errant dans tous les pays; mon âge viril ne peut connoître les charmes d'un attachement légal et mutuel, et ma vieillesse ne trouvera aucune consolation. Un tombeau solitaire couvrira mes cendres, et personne après moi ne portera l'ancien nom de Bois-Guilbert. J'ai déposé aux pieds d'un supérieur ma liberté et mon indépendance. Le templier, véritable serf, auquel il n'en manque que le nom, ne peut posséder ni biens, ni terres; il ne vit, n'agit, ne respire que par la volonté et sous le bon plaisir de son grand-maître.

— Hélas! dit Rébecca, quels avantages peuvent indemniser de si grands sacrifices?

— Le pouvoir de se venger, Rébecca, et l'espoir de satisfaire son ambition.

— Pauvre récompense pour l'abandon de tout ce que les hommes ont de plus cher!

— Ne parlez pas ainsi, jeune fille; la vengeance est le plaisir des dieux; et s'ils se la réservent,

comme nos prêtres nous le disent, c'est parce qu'ils la regardent comme une jouissance trop précieuse pour l'accorder à de simples mortels. Et l'ambition! c'est une tentation capable de troubler le bonheur du ciel même. Rébecca, ajouta-t-il après une courte pause, mais en s'éloignant d'elle encore davantage, celle qui peut préférer la mort au déshonneur doit avoir une âme forte et fière. Il faut que tu sois à moi!... Ne vous effrayez pas, dit-il en la voyant tressaillir et se tourner vers la plate-forme, il faut que ce soit de votre plein gré, et que vous-même en prescriviez les conditions. Il faut que vous consentiez à partager avec moi des espérances plus étendues que celles qu'on peut attendre du trône d'un monarque. Écoutez-moi avant de me répondre, et réfléchissez avant de me refuser. Le templier, comme vous l'avez dit, perd ses droits sociaux et sa liberté, mais il devient membre d'un corps puissant devant lequel les trônes tremblent déjà. Une goutte d'eau tombant dans la mer devient partie de cet océan irrésistible qui mine les rochers et qui engloutit des flottes entières. Il en est de même de chaque chevalier dans notre ordre. Ne croyez pas que j'en sois un des moindres membres. La valeur dont j'ai fait preuve m'a fait promettre la première commanderie vacante, et l'on me regarde comme devant obtenir un jour le bâton de grand-maître.

Si j'y parviens jamais, les pauvres soldats du temple ne se borneront pas à placer le pied sur le cou des rois : un moine à sandales de cordes peut en faire autant. Notre gantelet arrachera le sceptre de leurs mains ; notre cotte de mailles s'assiéra sur leur trône. La venue du Messie que votre nation attend en vain ne lui procureroit pas un pouvoir égal à celui auquel je puis aspirer. Je ne chercherois qu'une âme aussi ardente que la mienne pour le partager avec elle, et je l'ai trouvée en vous.

— Est-ce à une fille d'Israël que vous parlez ainsi ? dit Rébecca : songez donc....

— Ne cherchez pas à me répondre en alléguant la différence de nos croyances. Dans nos assemblées secrètes, nous ne faisons que rire des contes dont nos nourrices nous ont bercés. Ne croyez pas que nous n'ayons pas ouvert les yeux sur la folie de nos fondateurs, qui renoncèrent à tous les délices de la vie pour le plaisir de gagner ce qu'ils appeloient la couronne du martyre, en mourant de faim et de soif, victimes de la peste ou du cimeterre des barbares contre lesquels ils s'efforcèrent en vain de défendre un désert aride, qui n'a de prix qu'aux yeux de la superstition. Notre ordre conçut bientôt de plus grandes vues, des projets plus hardis, et trouva une indemnité plus proportionnée à nos sacrifices. Nos immenses

possessions dans tous les royaumes de l'Europe, notre renommée militaire qui amène à nous la fleur de la chevalerie de tous les pays de la chrétienté, tout tend à un but auquel ne songeoient guère nos pieux fondateurs; les esprits foibles qui embrassent notre ordre, par suite des mêmes préjugés, l'ignorent, et leur superstition les rend nos instruments passifs. Mais je ne puis en ce moment soulever davantage le voile qui couvre nos grands desseins. Le son du cor que vous venez d'entendre annonce quelque événement qui peut rendre ma présence nécessaire. Réfléchissez sur tout ce que je viens de vous dire. Je ne vous demande pas de m'accorder le pardon de la menace dont je vous ai effrayée. Sans elle, je n'aurois pas connu la noblesse, la fierté de votre caractère, et par conséquent nous y avons gagné tous deux. La pierre de touche peut seule faire reconnoître le bon or. Adieu! nous nous reverrons, et nous aurons une autre conférence.

Il sortit de la chambre, et descendit l'escalier, laissant Rébecca peut-être moins épouvantée de l'idée de la mort à laquelle elle s'étoit courageusement vouée, que de l'ambition effrénée et de l'impiété sacrilége du brigand audacieux sous le pouvoir duquel elle se trouvoit malheureusement placée. Dès qu'il fut parti, son premier soin fut de rendre grâce au Dieu de Jacob de la protection

qu'il lui avoit accordée, et de le supplier de continuer à la répandre sur elle et sur son père. Un autre nom se glissa dans sa prière fervente, ce fut celui du jeune chrétien blessé que son mauvais destin avoit jeté entre les mains d'hommes altérés de sang, ses ennemis déclarés. Son cœur lui reprocha pourtant de conserver, même en s'adressant à Dieu, le souvenir d'un homme dont le destin ne pouvoit avoir aucune liaison avec le sien, d'un Nazaréen, d'un ennemi de sa foi. Mais ses vœux étoient déjà adressés au ciel, et tous les préjugés de sa secte ne purent avoir assez de pouvoir sur elle pour l'en faire repentir.

CHAPITRE XXV.

« Quel griffonnage! jamais je n'en ai vu un semblable!
« *Elle s'abaisse, mais c'est pour vaincre.* »

Comédie.

De Bracy étoit déjà dans la grande salle du château quand le templier arriva. — Je présume, lui dit-il, que le son importun du cor a troublé votre entretien amoureux comme le mien. Mais vous paroissez l'avoir quitté à regret, puisque vous arrivez plus tard, et j'en conclus que votre entrevue s'est passée plus agréablement que la mienne.

— Vous n'avez donc pas été favorablement accueilli par l'héritière saxonne?

— Par les reliques de saint Thomas Becket, il faut que lady Rowena ait entendu dire que je ne puis soutenir la vue d'une femme en pleurs.

— Fi donc! le chef d'une compagnie franche s'inquiéter des pleurs d'une femme! quelques gouttes d'eau tombées sur la torche de l'Amour ne font qu'en rendre la flamme plus vive.

— Passe pour quelques gouttes, mais la pauvre fille en a versé de quoi éteindre un brasier. Jamais on n'a vu tant se tordre les bras et répandre un

tel déluge de larmes depuis la mort des quatorze enfants de sainte Niobé, dont le prieur Aymer nous parloit il y a quelque temps [1]. La belle Saxonne étoit possédée d'un démon aquatique.

— Et la juive étoit possédée d'une légion de diables : car un seul diable, fût-ce Apollyon lui-même, ne pourroit lui avoir inspiré une fierté si indomptable, une résolution si opiniâtre. Mais où est Front-de-Bœuf? que signifie le son du cor que nous venons d'entendre?

— Il est sans doute à négocier avec le juif, je suppose ; et Isaac, en jetant les hauts cris, aura étouffé le bruit du cor. Vous pouvez savoir, par expérience, qu'un juif à qui l'on demande une rançon telle qu'en exigera sans doute notre ami Front-de-Bœuf, pousse des hurlements, grâce auxquels vingt cors et autant de trompettes ne pourroient se faire entendre. Mais nous allons le faire appeler.

Ils furent bientôt joints par Front-de-Bœuf, qui avoit été troublé dans le cours de sa cruauté tyrannique, comme les lecteurs l'ont déjà vu, et qui s'étoit arrêté quelques instants pour donner quelques ordres.

[1] **Le prieur auroit bien dû leur dire aussi dans quel temps Niobé fut canonisée. Ce fut sans doute à l'époque où**

« Moïse à Pan emprunta ses pipeaux. »

L. T.

— Voyons quelle est la cause de cette maudite interruption, dit-il avec humeur. Voici une lettre qu'un messager vient d'apporter; et, si je ne me trompe, elle est écrite en saxon.

Il la regardoit en la tournant dans tous les sens, comme s'il eût espéré pouvoir en deviner le contenu en changeant la position du papier. Enfin il la remit à de Bracy.

— C'est du grimoire pour moi, dit de Bracy, qui possédoit sa bonne part de l'ignorance presque générale de tous les nobles de ce siècle. Le chapelain de mon père avoit voulu m'apprendre à écrire; mais, voyant qu'au lieu de former des lettres je crayonnois des fers de lance et des lames de sabre, il jugea à propos d'y renoncer.

— Donnez-moi cette lettre, dit Bois-Guilbert: nous autres templiers, nous sommes un peu clercs, et nous joignons quelques connoissances à la valeur.

— Faites-nous donc profiter du savoir de votre révérence, dit de Bracy..... Eh bien, que chante ce griffonnage?

— C'est un défi formel, un cartel véritable, répondit le templier; mais, par Notre-Dame de Bethléem, c'est le cartel le plus extraordinaire qui ait jamais passé sur le pont-levis du château d'un baron, à moins que ce ne soit une folle plaisanterie.

— Une plaisanterie! s'écria Front-de-Bœuf. Je voudrois bien savoir qui oseroit se hasarder à plaisanter avec moi en pareille matière!...... Lisez, sir templier.

Bois-Guilbert lut ce qui suit:

« Moi, Wamba, fils de Witless, fou de noble et libre homme Cédric de Rotherwood, dit le Saxon, et moi, Gurth, fils de Beowolf, gardien des pourceaux...... »

— Êtes-vous fou? s'écria Front-de-Bœuf, interrompant le lecteur.

— Par saint Luc, je lis ce qui est écrit, répondit le templier; et il reprit sa lecture ainsi qu'il suit:

« Et moi, Gurth, fils de Beowolf, gardien des pourceaux dudit Cédric; avec l'aide de nos alliés et confédérés, qui font cause commune avec nous dans cette querelle, et notamment du brave chevalier nommé, quant à présent, le *Noir-Fainéant*, faisons savoir à vous, Réginald Front-de-Bœuf, et à vos alliés et complices, quels qu'ils puissent être, qu'attendu que, sans aucune déclaration d'hostilités, et sans en avoir fait connoître la cause, vous vous êtes, illégalement et par force, emparés de la personne de notre seigneur et maître ledit Cédric, comme aussi de la personne de noble et libre damoiselle lady Rowena d'Hargottstand, et de celle de noble et libre

homme Athelstane de Coningsburgh ; et enfin des personnes de certains hommes libres, vassaux et serfs à leur service ; d'un certain juif nommé Isaac d'York, de sa fille, et d'un inconnu blessé, transporté dans une litière, et de chevaux, mules et bagages leur appartenants ; lesquels nobles et libres hommes, noble dame, vassaux, serf, juif et juive et inconnu susdits, étoient en paix avec sa majesté, et voyageoient sur le grand chemin du roi ; nous demandons et requérons que lesdites nobles personnes, c'est-à-dire Cédric de Rotherwood, Rowena d'Hargottstand, et Athelstane de Coningsburgh, leurs vassaux et serfs, lesdits juif, juive et inconnu, avec les mules, chevaux, bagages et litière appartenants à chacun des dénommés ci-dessus, nous soient remis dans l'heure qui suivra la réception des présentes, ou à ceux que nous chargerons de les recevoir, sans qu'il leur ait été fait tort ni injure, dans leurs personnes ou leurs biens. Faute de quoi, nous déclarons que nous vous tenons pour traîtres et brigands, et que nous travaillerons de cœur et de corps, par combat, siége ou autrement, à votre destruction. Sur quoi nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« Signé par nous, la veille de la fête de saint Withold, sous le grand chêne d'Hart-Hill-Walk, les présentes étant écrites par le révérend frère

en Dieu, serviteur de Notre-Dame et de saint Dunstan, l'ermite de Copmanhurst. »

Au bas de cette pièce on voyoit un bonnet de fou grossièrement dessiné, avec une note indiquant que c'étoit le seing de Wamba, fils de Witless. Sous cet emblème respectable étoit une croix, désignée comme la signature de Gurth, fils de Beowold. On lisoit ensuite, en caractères hardis, quoique assez mal tracés, ces mots : *le Noir-Fainéant*. Enfin, une flèche assez bien dessinée étoit le sceau de l'archer Locksley.

Les deux chevaliers entendirent d'un bout à l'autre la lecture de cette pièce extraordinaire, et se regardèrent d'un air d'étonnement, comme ne pouvant deviner ce qu'elle signifioit. De Bracy fut le premier qui rompit le silence par un grand éclat de rire, et le templier l'imita, quoique avec plus de modération. Front-de-Bœuf fut le seul qui conserva son sérieux, et il parut même impatient de l'accès de gaieté déplacé de ses amis.

— Je vous dirai franchement, chevaliers, leur dit-il, que vous feriez mieux de songer à ce qu'il y a à faire en pareille circonstance, que de rire si mal à propos.

— Front-de-Bœuf est encore étourdi de sa chute à Ashby, dit gaiement de Bracy : un cartel le rend sérieux, même quand celui qui l'envoie n'est qu'un gardien de pourceaux.

— Par saint Michel, de Bracy, répondit Front-de-Bœuf, je voudrois que cet aventure ne concernât que vous. Ces drôles n'auroient pas agi avec une impudence si inconcevable, s'ils ne se sentoient soutenus par quelques forces. Il ne manque pas de bandits et de braconniers dans nos bois, et je sais qu'il ne désirent rien tant que de pouvoir se venger de la protection que j'accorde au gibier. J'ai seulement fait attacher un de ces coquins pris en flagrant délit aux cornes d'un cerf sauvage, qui le mit à mort en cinq minutes, et l'on m'a pour cela lancé plus de flèches qu'on n'en a décoché contre le bouclier qui servoit de but aux archers à Ashby. — Eh bien, dit-il à un écuyer qui entroit en ce moment, avez-vous fait faire une reconnoissance, suivant mes ordres? S'est-on assuré du nombre de ces misérables?

— Autant qu'on peut en juger, répondit l'écuyer, ils sont au moins deux cents hommes, rassemblés dans le bois en face du château.

— Fort bien! dit Front-de-Bœuf: voilà, chevaliers, à quoi m'a exposé la complaisance avec laquelle j'ai consenti à vous prêter mon château pour en faire le théâtre de vos fredaines. Vous avez conduit vos affaires si prudemment, que vous avez rassemblé autour de moi toutes les guêpes du canton.

— Dites plutôt tous les bourdons, dit de Bracy:

une bande de lâches et de paresseux qui, au lieu de gagner leur vie par un travail quelconque, vivent dans les bois aux dépens des daims qu'ils tuent et des passants qu'ils détroussent! Ce sont de vrais bourdons, vous dis-je : ils n'ont pas d'aiguillons.

— Pas d'aiguillons! reprit Front-de-Bœuf: et comment appelez-vous donc ces flèches de trois pieds de longueur qui percent les meilleures armures, excepté les cottes de mailles d'Espagne, et qui sont toujours sûres d'atteindre le but, ne fût-il que d'une demi-couronne?

— Fi donc, sir chevalier! dit le templier: rassemblons tous nos gens, et faisons une sortie. Un chevalier, un seul homme d'armes est suffisant pour mettre en fuite une vingtaine de ces misérables.

— Plus que suffisant, ajouta de Bracy : seulement je serai honteux de lever la lance contre une telle canaille.

— Vous auriez raison s'il s'agissoit de Turcs ou de Maures, sir templier, ou de paysans français, vaillant de Bracy. Mais ces gens sont Anglais, braves, excellents archers, et nous n'aurons sur eux d'autre avantage que celui que nous donnent nos armes et nos chevaux; ce qui ne nous sera pas d'une grande utilité, s'ils se tiennent dans les bois. Vous parlez de faire une sortie! à peine

avons-nous le nombre d'hommes nécessaire pour la défense du château. Mes meilleurs hommes d'armes sont à York, ainsi que votre compagnie, de Bracy; il ne m'en reste qu'une vingtaine, à quoi il faut ajouter ceux qui vous accompagnoient dans cette folle expédition.

—J'espère, dit le templier, que vous ne craignez pas qu'ils se réunissent en nombre suffisant pour prendre le château de vive force!

— Non sans doute. Je sais que ces bandits ont un chef entreprenant; mais, comme ils n'ont ni machines de guerre, ni échelles pour monter à l'assaut, ni expérience dans l'art militaire, mon château peut braver tous leurs efforts.

— Envoyez un messager à vos voisins, et faites-leur dire d'armer leurs gens pour venir au secours de trois chevaliers, assiégés dans le château baronial de sir Réginald Front-de-Bœuf par un fou et un gardien de pourceaux.

— La plaisanterie n'est pas de saison, sir templier. A qui voulez-vous que je m'adresse? Malvoisin est à York avec tous ses vassaux; il en est de même de mes autres alliés, et j'y serois aussi sans votre infernale entreprise.

— Eh bien, dit de Bracy, il faut envoyer à York, et en faire revenir nos gens. Cette canaille ne tiendra pas cinq minutes quand elle verra flotter la bannière de ma compagnie, et qu'elle

apercevra les pointes des lances de mes braves frères d'armes.

— Et qui sera le porteur de ce message? demanda Front-de-Bœuf. Il sera intercepté, car ces coquins vont s'emparer de tous les sentiers. J'imagine un moyen, ajouta-t-il après un instant de réflexion. Sir templier, vous savez sans doute écrire aussi bien que lire, et si nous pouvons trouver l'écritoire de mon chapelain, qui est mort aux dernières fêtes de Noël, au milieu d'une orgie...

— Je crois, dit l'écuyer qui étoit resté au bout de la salle, que la vieille Barbara l'a conservée comme souvenir du saint homme. Je l'ai entendue dire qu'il étoit le dernier qui lui eût adressé une de ces politesses que les femmes aiment à recevoir des hommes.

— Cours donc le chercher, lui dit son maître; et alors, sir templier, je vous dicterai une réponse à ce cartel audacieux.

— J'y répondrois plus volontiers avec la pointe d'une lance qu'avec celle d'une plume, mais je ferai ce qu'il vous plaira.

Dès qu'on eut tout ce qu'il falloit pour écrire, Bois-Guilbert s'assit devant une table, et Front-de-Bœuf lui dicta en français ce qui suit:

« Sir Réginald Front-de-Bœuf et les nobles chevaliers ses alliés et confédérés ne reçoivent

point de défi de la part de vassaux, de serfs et de proscrits. Si l'homme qui prend le nom de *Chevalier Noir* a véritablement droit aux honneurs de la chevalerie, il doit savoir qu'il se dégrade par la compagnie dans laquelle il se trouve, et qu'il n'a aucun compte à demander à des chevaliers de noble race. Quant aux prisonniers que nous avons faits, nous vous invitons, par charité chrétienne, à leur envoyer un prêtre, si vous pouvez en trouver un, afin de recevoir leur confession et de les réconcilier avec Dieu; notre intention bien déterminée étant de les faire décapiter aujourd'hui même; et leurs têtes placées sur nos murailles prouveront combien nous faisons peu de cas de ceux qui ont embrassé leur défense. Le seul service que vous puissiez leur rendre est, comme nous venons de le dire, de leur envoyer un prêtre pour les assister dans leurs derniers moments. »

Cette lettre, après avoir été pliée, fut remise à l'écuyer pour la porter au messager qui avoit apporté le cartel, et qui attendoit une réponse à la porte du château.

Ayant ainsi accompli sa mission, ce messager retourna au quartier général des troupes alliées, qui étoit établi sous un vénérable chêne, à la distance d'environ trois jets de flèche du château. Là, Wamba et Gurth, avec leurs alliés le cheva-

lier noir, Locksley et le joyeux ermite, attendoient avec impatience une réponse à leur sommation. Autour d'eux, à quelque distance, on voyoit un grand nombre d'archers, dont le costume et l'air audacieux annonçoient la profession habituelle : plus de deux cents étoient déjà réunis, et l'on en attendoit encore d'autres. Ceux qu'ils reconnoissoient pour chefs n'étoient distingués du reste de la troupe que par une plume attachée à leur bonnet; mais leurs vêtements, leurs armes, etc. étoient absolument semblables.

Une autre troupe, mais moins bien armée et moins disciplinée, se rassembloit aussi dans le même lieu. La nouvelle de l'emprisonnement de Cédric s'étoit déjà répandue, et ses vassaux, accompagnés d'un grand nombre de paysans des villages voisins, étoient accourus pour coopérer à sa délivrance. La plupart n'avoient d'autres armes que des faux, des fléaux et des fers de charrue, et d'autres instruments de labourage; car les Normands avoient adopté la politique ordinaire des conquérants, et ne permettoient guère aux Saxons de conserver ou de porter des armes. Cette dernière troupe n'étoit donc pas très-redoutable en elle-même pour les assiégés, mais elle augmentoit la force apparente des assiégeants en ajoutant à leur nombre, et inspiroit le zèle dont elle étoit animée pour une cause si juste.

Ce fut aux chefs de cette armée mélangée que la lettre du templier fut remise, et on la présenta d'abord à l'ermite, pour qu'il en fît la lecture.

— Par la houlette de saint Dunstan, dit le digne anachorète, par cette houlette qui a ramené dans le bercail plus de brebis égarées qu'aucun autre saint n'en a jamais fait entrer dans le paradis, je ne comprends rien à ce grimoire, et je ne puis même vous dire si c'est du français ou de l'arabe.

Il rendit la lettre à Gurth, qui secoua la tête et la passa à Wamba. Celui-ci la parcourut des yeux en faisant des grimaces, comme un singe qui imite ce qu'il a vu faire, et en feignant de comprendre ce qu'il avoit sous les yeux. Faisant ensuite une pirouette, il donna le papier à Locksley.

— Si les grandes lettres étoient des arcs, et les petites des flèches, dit le brave archer, j'en pourrois faire quelque chose; mais il m'est aussi impossible de comprendre cet écrit que de percer le daim qui est à douze milles d'ici.

— C'est donc moi qui vous servirai de clerc, dit le chevalier noir; et, prenant la lettre des mains de Locksley, il la lut d'abord, et leur en expliqua ensuite le contenu en saxon.

— Décapiter le noble Cédric! s'écria Wamba. Par la sainte croix, sir chevalier, êtes-vous bien sûr que vous ne vous trompez pas?

— Non, mon digne ami, répondit le chevalier; je vous ai traduit fidèlement ce que contient cette lettre.

— Par saint Thomas de Cantorbéry, s'écria Gurth; il faut donc nous emparer du château, dussions-nous en arracher chaque pierre avec les mains.

— Je crains, dit Wamba, que les miennes ne soient pas très-propres à ce travail; à peine si je pourrois délayer du mortier pour construire une muraille avec les pierres que vous arracherez.

— Ce n'est qu'un stratagème pour gagner du temps, dit Locksley; ils n'oseroient commettre un crime dont je tirerois une vengeance terrible.

— Je voudrois, dit le chevalier noir, que quelqu'un de nous pût s'introduire dans le château pour reconnoître le nombre et les dispositions des assiégés. Il me semble que, puisqu'ils demandent qu'on leur envoie un prêtre, ce seroit pour ce saint ermite une occasion d'exercer son pieux ministère et d'obtenir les renseignements dont nous avons besoin.

— Que la peste t'étouffe, toi et ton avis! s'écria le bon ermite. Je vous dis, sir chevalier Fainéant, que lorsque je quitte mon froc d'ermite, je laisse avec lui mon latin et ma sainteté; et que, quand j'ai endossé mon justaucorps vert, j'aimerois mieux tuer dix daims que de confesser un chrétien.

—Je crains bien, dit le chevalier noir, qu'il n'y ait parmi nous personne qui soit en état de se charger du rôle de prêtre.

Tous se regardèrent en silence.

—Je vois, dit Wamba, que le fou doit toujours être fou, et qu'il faut qu'il risque son cou dans une aventure qui fait peur aux sages. Sachez donc, mes chers cousins, que j'ai porté la robe noire avant le bonnet à sonnettes, et que j'aurois été moine, si je ne m'étois trouvé assez d'esprit pour être fou. J'espère donc qu'à l'aide du froc et du capuchon du digne ermite, et par la vertu de la science et de la sainteté qui doivent y être attachées, je me trouverai en état de porter des consolations spirituelles et terrestres à notre digne maître Cédric, et à ses compagnons d'infortune.

—Crois-tu qu'il ait assez de bon sens pour bien jouer ce rôle? demanda le chevalier noir à Gurth.

—Je n'en sais rien, répondit Gurth; mais s'il ne réussit pas, ce sera la première fois qu'il n'aura pas tiré bon parti de sa folie.

—Endosse donc le froc, mon brave garçon, dit le chevalier noir, et que ton maître nous rende compte de la situation du château. Ses défenseurs doivent être en petit nombre, et il y a cinq à parier contre un qu'une attaque brusque et vigoureuse nous en rendroit maîtres. Mais le temps presse, pars.

—Et en attendant, dit Locksley, nous serrerons la place de si près, que pas une mouche n'en sortira pour porter des nouvelles. Ainsi, mon cher ami, tu peux assurer ces tyrans qu'ils paieront bien cher la moindre violence exercée contre leurs prisonniers.

Pax vobiscum, dit Wamba, qui étoit revêtu de son déguisement.

A ces mots, il prit la démarche imposante et solennelle d'un prieur de couvent, et partit pour exécuter sa mission.

FIN DU TOME PREMIER.





